Lettres Chretiennes et Spirituelles - Tome 2 de 5 - Sur Divers Sujets Qui Regardent La Vie Interieure, Ou - Letters Christian And Wisdom On Various Subjects That Look at Life Interior, Or THE Spirit Of The True Christianity. Enriched With The Secret Correspondence Of Mr. Fenelon With THE Author - Volume 2 of 5 - brought by Peter-John Parisis - Founder of The School of Prayer

----

Guyon, Mme J.B. de la Motte

LETTRES CHRETIENNES ET SPIRITUELLES

SUR

divers Sujets qui regardent

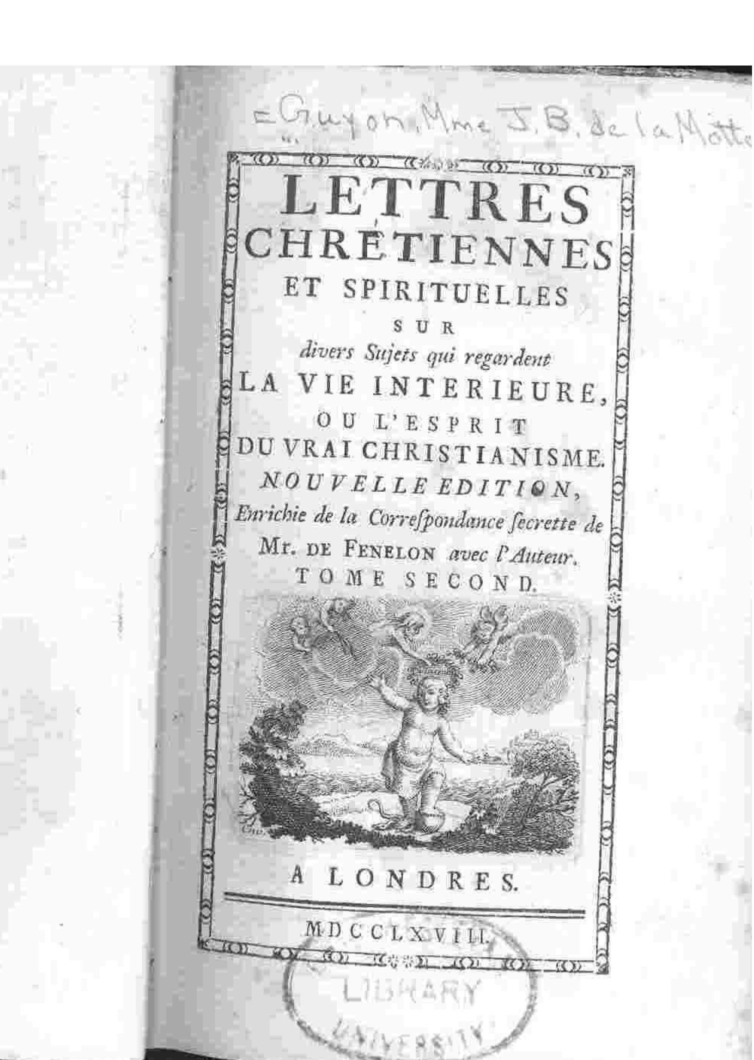
LA VIE INTERIEURE,

OU L'ESPRIT DU VRAI CHRISTIANISME.

NOUVELLE EDITION,

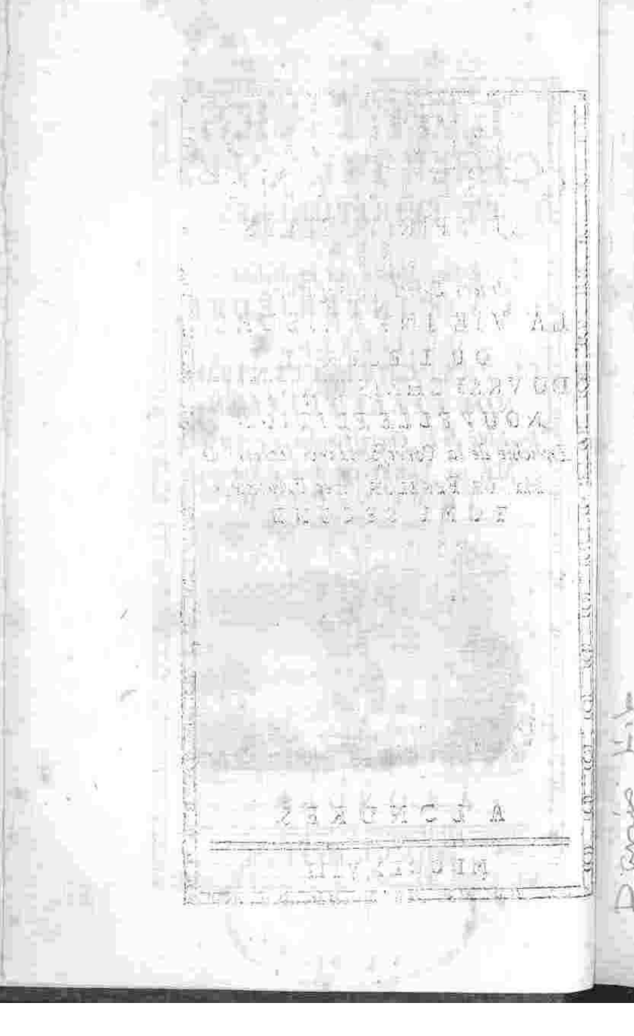
Enrichie de la Correspondance secrette de Mr. DE FENELON *avec l'Auteur.*

TOME SECOND.



A LONDRES.

MDCCLXVIII.



LETTRES CHRETIENNES *ET* SPIRITUELLES

SUR DIVERS SUJETS

qui regardent

LA VIE INTERIEURE.

SECOND VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

LETTRE I.

Abrégé des voyes de Dieu pour faire revenir les ames à lui par la pénitence: diverses sortes de morts & de pertes, suivies de la réünion & trans-

formation par les opérations de toute la Sainte Trinité. Ce que c'est que la Théologie expérimentale, *& la Théologie* de raisonnemens.

MONSIEUR,

1. TOut se fait & s'opérera toujours pour vous par la souplesse de votre volonté, & par l'enfance; parce que ces deux choses, qui n'en font qu'une, sont le moyen le plus contraire à votre sagesse naturelle, & à votre bon esprit; & notre Seigneur l'a choisi pour vous. Ne croyez pas aussi que vos épreuves doivent être de fortes tentations. Il y a longtems que je vous l'ai dit; mais je l'ai vû ce matin plus clair que le jour. Tout ce que Dieu fera, c'est de vous conduire contre toute raison, rendant votre volonté aussi souple dans l'effet qu'elle l'est dans l'instinct, & (faisant) qu'elle se trouve conforme à la lumiere qui vous découvre l'étendue du domaine de Dieu. Cette souplesse exclud toute proprieté, & par conséquent toute reserve, dans l'effet comme dans l'intention.

2. Vous savez assez, que ce qui s'appelle véritablement la mort, est le passage de notre volonté en celle de Dieu. Ce qui fait changer l'homme charnel en l'homme spirituel, c'est le passage du sensible charnel au spirituel, qui fait qu'à mesure qu'il passe d'une maniere (même active au commencement) dans ce qui est de l'esprit, il s'éteint à tout ce qui est des plaisirs extérieurs, des sentimens & des gouts pour les choses du monde. De sorte qu'il est aussi essentiel à l'homme de commencer par mourrir aux plaisirs (& c'est ce que l'on appelle communement *pénitence*,) comme il lui est essentiel de perdre sa volonté pour passer en Dieu. Ceci arrête presque tout le monde, & est l'écueil général des bons & des mauvais. Les bons ne peuvent quitter cette premiere mort ou mortification: c'est ce qui fait qu'ils ne passent pas outre. Les mauvais ne sauroient se résoudre à l'embrasser: & comme elle est la porte nécessaire, ne passant point par elle, ils demeurent toujours dehors, & par conséquent toujours dans le péché. Mais lorsque l'homme meurt véritablement à ces choses, il devient spirituel.

3. Et comment devient-il ſpirituel ? C'eſt qu'en mourant activement & volontairement à tous les plaiſirs des ſens, même aux plus innocens, il apperçoit en ſoi un autre plaiſir, plus délicat à la vérité, mais auſſi plus délicieux, [& enſemble ſenſible (*a*)] qui afine ſon goût de telle maniere, que ce qui lui cauſoit autrefois du plaiſir (parce qu'il n'avoit rien goûté de plus délicat,) ne lui en cauſe plus, parce qu'il eſt accoutumé à une autre nourriture. D'où vous voyez, Monſieur, qu'il eſt de conſéquence de laiſſer aux commençans le ſenſible ſpirituel juſqu'à ce qu'ils ſoyent affermis dans la mortification ou mort des choſes extérieures : & qui voudroit leur ôter le ſenſible ſpirituel avant ce tems, & avant que Dieu le faſſe lui-même, ſous prétexte de les avancer leur nuiroit infiniment. Il faut que les Directeurs ſoyent extrêmement poſſédés de l'Eſprit de Dieu pour ne point précéder la grace, & auſſi pour ne point l'arrêter. Il la faut ſuivre avec un courage merveilleux, & ſe ſervir du goût ſenſible ſpirituel pour mourir infatigablement au ſenſible-materiel.

(*a*) Voyez §. 5.

4. Ceci eſt d'une ſi extrême conſéquence, que ſans cela l'on demeure toujours charnel : & il arrive, ou que le ſenſible-ſpirituel ſe perd & ſe deſſéche par le goût du monde, ou qu'il ſe fait un malheureux mélange de l'eſprit & de la chair, qui produit des monſtres, & qui attire au lieu d'un déluge de grace, qui nous étoit préparé, un déluge de la colére de Dieu. N'eſt-il pas dit dans l'Ecriture (*a*), qu'il ſortit de l'alliance contractée entre les fils de Dieu & les filles des hommes, des géans, qui étoient les puiſſans du ſiécle ? Ce furent eux qui attirerent ce déluge ; & ce mélange eſt une choſe abominable devant Dieu. C'eſt pourtant de cette alliance abominable de l'eſprit & de la chair que tous ceux qui paroiſſent dans le monde comme les grands du ſiécle, ſe ſoutiennent & ſe produiſent.

5. Il eſt donc d'une extrême conſéquence de ſe ſervir du goût ſenſible-ſpirituel pour exterminer tout goût ſenſuel : & qui voudroit ſe défaire avant le tems du goût ſenſible-ſpirituel ſous prétexte d'avancement, ſe nuiroit beau-

(*a*) Gen. 6. ꝟ. 4.

coup: mais auſſi lorſque Dieu ôte le goût ſpirituel, & qu'il ſubſtitue un goût délicat en la place, qui eſt perceptible, mais qui n'a rien de ſenſible, il s'y faut laiſſer tout entier, & ne point s'attacher au ſenſible-ſpirituel, qui ſeroit (alors) un dommage irréparable, & qui eſt encore une pierre d'achoppement à la plûpart des ſpirituels.

6. Vous voyez & vous ſavez, Monſieur, que Dieu conduit l'ame de dénuement en dénuement de cette ſorte; & tout cela s'appelle mort: & les perſonnes peu éclairées, qui voyent un extérieur fort éteint par cette premiere pratique, qui eſt pourtant eſſentielle, diſent: Voilà un homme bien mort! Oui, il eſt mort aux choſes extérieures, quoiqu'il ſoit ſouvent tout plein de vie pour les choſes du dedans. Tous ces paſſages ſont des morts à l'égard des choſes qui leur ſont inférieures; mais la mort totale, qui ſe fait par quantité de paſſages preſque imperceptibles, que nous appellons dénuemens, n'eſt autre que la perte entiere de notre volonté en celle de Dieu, non ſeulement quant au ſentiment, quant à la foi & à l'intention, mais quant à la

réalité. Et comme les autres paſſages ne ſe font que par l'extinction entiere de tout ce qui nous faiſoit vivre ou dans le monde, ou dans les choſes ſenſibles-ſpirituelles; de même la mort totale & le paſſage de notre volonté en celle de Dieu ne ſe fait que par la perte entiere & ſans exception de tout ce qui nous peut arrêter, même dans une volonté bonne & juſte.

7. Que fait donc Dieu ici, & que fera-t-il, Monſieur? C'eſt que par une autorité autant douce que puiſſante il ſe ſert de ſon pouvoir pour accommoder ce qu'il veut de nous, & de telle ſorte, que le conſentement que nous donnons eſt auſſi doux & ſuave qu'il eſt infaillible. Il n'arrache rien avec violence; mais comme il eſt auſſi habile que puiſſant, il ajuſte toutes choſes de telle maniere qu'il faut le ſuivre, mais le ſuivre agréablement à travers les plus étranges précipices. Mais il eſt ſi adroit ce cher divin Maître, & il entend ſi bien ſon métier de nous dérober à nous-mêmes, qu'il ne fait infailliblement ce qu'il veut pour ce dernier paſſage qu'après avoir ſi bien

fixé notre volonté vers lui, qu'elle n'eſt plus en état de retourner en arriére.

8. Il me ſemble que vous me dites; quelles ſont donc les infidélités que l'on peut faire, puiſque Dieu nous prend alors infailliblement? car s'il nous prend infailliblement, nous ne lui ſommes plus infidéles: & pourquoi tous ne paſſent-ils pas en lui? Comment y en a-t-il ſi peu qui y paſſent? Il faut vous le dire, & peut-être le ſavez vous déja. Pour l'ordinaire tous les arrêts des ames viennent avant que d'en venir juſques ici: or étant alors libres, & leur volonté n'étant pas encore fixée, elles ſe reprennent aiſément, & ſe tiennent arrêtées ſous de bons prétextes, croyant faire merveilles, quoiqu'elles faſſent tout par amour propre, mais diverſement, ſelon que l'amour propre eſt plus groſſier ou plus ſpiritualiſé. L'infidélité dans la voye conſiſte à ne ſe pas laiſſer dépouiller du ſenſible, ou ſpirituel, (ſelon les degrés que nous avons marqués,) & de ne pas ſe laiſſer conduire par un Directeur intérieur, duquel les avis ſont plus ou moins apperçûs ſelon l'état de l'ame; Directeur qui eſt ſi délicat, & qui doit être ſi fort ménagé, que comme il ne manque jamais lors que l'on eſt fidéle à le ſuivre, & qu'il devient plus délicat à proportion de l'avancement, auſſi il ſe dépite, ſe retirant aiſément lorſque l'on ne le ſuit pas avec fidélité: & autant qu'il eſt fidéle à ceux qui le ſuivent fidélement, autant eſt-il ſe cachant & s'éloignant de ceux qui le négligent. C'eſt proprement ce que S. Paul appelle (*a*) *ne point éteindre l'eſprit.*

Ce ſont donc les deux choſes que je viens de dire qui arrêtent toutes les ames, & c'eſt l'amour propre charnel ou ſpirituel qui fait cet arrêt: & comme on ne demeure pas toujours en une même place, on ne fait alors qu'aller & venir, & l'on ne paſſe point un certain terme, qui, étant une fois franchi, feroit avancer l'ame infiniment.

9. La raiſon illuminée, ou la foi même entant qu'elle eſt appuyée, eſt ce qui ſert à arrêter l'ame. Mais comment cela? C'eſt que la volonté eſt une aveugle, qui iroit aveuglement par tout ce qui l'entraine, & qui ſuivroit infatigablement un certain goût, ou apperçû ou caché, qu'elle trouve dans les choſes:

(*a*) 1. Theſſ. 5. ✝. 19.

mais comme elle ne voit pas où elle va, elle se contente de courir aprés les parfums de l'Epoux sans rien examiner : Mais la raison, & ensuite la foi apuiée de la sagesse, lui servent de flambeau pour l'éclairer & l'arrêtent tout-court, & c'est ici [que se trouvent] tous les combats & toutes les peines de la vie intérieure. Car cette volonté, incapable de raison & de rien voir, mais très capable de gouter, de se nourrir, & de suivre son maitre à la piste sans rien examiner, veut courir de toutes ses forces aprés cet inconnu qui l'entraine : mais elle se sent arrêtée tout-court par la raison & par la foi revêtue de la sagesse : elle ne peut passer outre : cependant elle se sent toûjours tirée. Qu'arrive-t'il ? C'est qu'elle est comme déchirée : & ce sont là les grandes peines de la vie spirituelles, dont quantité de gens ont écrit, & où presque personne ne donne de remédes faute de connoitre le reméde spécifique.

10. On fait ici, comme les médecins, des raisonnemens infinis : on donne quantité de remédes qui augmentent ou flatent le mal, mais ne le guérissent point. Il arrive quelquefois ou

que l'on rencontre par hazard un Médecin qui connoissant la nature du mal, indique le reméde ; ou bien que le pauvre malade fatigué de tant de remédes qui ne servent qu'à le tourmenter, recouvre la santé en abandonnant les médecins & les remédes, & suivant un apetit secret contre lequel souvent il a combatu long tems, & contre lequel les médecins se gendarmoient, l'assurant que s'il suivoit cet apetit, il se feroit mourir. Combien alors est étonné ce pauvre malade, de voir que ce qu'il avoit fait comme en tremblant, & suivant un apetit qui l'entrainoit comme malgré lui, lui rend la santé & la vie ! Il en arrive autant à une ame : souvent la raison illuminée ou la foi sage, l'arrête toute la vie ; elle fait cent éforts, parce qu'elle est déplacée ; elle n'est plus nourrie, car elle a à faire à des maitres qui lui disent sans cesse que la nourriture qu'elle prend est une nourriture empoisonnée. Ils lui donnent des craintes mortelles de l'apetit qu'elle a de s'en nourrir, mais ils ne lui donnent nulle nourriture : elle est afamée & ne fait que devenir ; car elle n'est point nourrie, ni n'ose satisfaire son apetit ;

& c'eſt ce qui la fait languir & gemir, juſqu'à ce qu'elle trouve quelqu'un qui lui enſeigne la vérité, & qui lui faſſe prendre ce qu'elle ſouhaite, ou qu'elle le faſſe elle-même par entraînement & deſeſpoir. Qu'elle eſt étonnée alors de voir qu'elle trouve la vie, la joie, & la liberté dans ce qu'elle croyoit lui devoir cauſer la mort!

11. La ſoupleſſe de la volonté eſt donc ce qui eſt le plus néceſſaire. C'eſt pourquoi lorſque Dieu veut pouſſer une ame auſſi loin qu'il a réſolu de pouſſer M.... non ſeulement pour lui, mais pour bien d'autres pour leſquels il le deſtine, il travaille inceſſamment ſur ſa volonté, obſcurciſſant l'eſprit en apparence, mais l'éclairant en éfet: (ce qui eſt ſi vrai, que celui que la Sageſſe divine obſcurcit, eſt auſſi éclairé que celui qu'elle illumine d'une maniere connue; comme il ſe voit en ce qu'ils penſent & goutent les mêmes choſes.) Je dis donc, que Dieu rend cette volonté ſouple; & c'eſt ſon travail. Il la rend dans le commencement ſouple à ſuivre la raiſon illuminée; enſuite, à ſuivre la foi ſage: mais après l'avoir rendue ſouple de cette ſorte, il lui fait

quiter les routes de la raiſon & de la foi ſage pour la conduire par des ſentiers qui lui ſont inconnus, & qui paroiſſant la dérober à la raiſon & à la foi, la font entrer dans la Sageſſe de Jéſus-Chriſt ſi différente de tout ce qui a été juſques alors, que ſans le témoignage de la filiation divine, qui reſte dans le fond d'une maniere cachée, & ſans l'aiſance & la liberté que l'on trouve en la ſuivant, on croiroit s'égarer inceſſamment. Auſſi faut-il bien ſe donner [alors] de garde d'en croire la raiſon ni la foi ſage: il ne faut pas même les écouter un moment: car la volonté étant alors fixée (comme je l'ai dit) ſelon le deſſein de Dieu, elle ne doit plus être conduite ni de la raiſon, ni de la foi ſage; mais elle doit les conduire elle-même en les perdant en Jéſus-Chriſt d'une maniere inconnue.

12. Et c'eſt alors que toute ſageſſe humaine & raiſonnable étant perdue, la Sageſſe-Jéſus-Chriſt s'éléve dans une ame & y croît juſqu'au jour parfait: mais cela ne ſe fait (comme j'ai dit) qu'en perte, & lorſque la volonté n'a plus quoi que ce ſoit (pour bon & juſte qu'il paroiſſe) qui la puiſſe arrêter, &

qu'ayant outrepassé les limites de la raison & de la foi sage : elle court sans ordre ni raison par un chemin inconnu aux autres & à elle-même, dont elle ne désire avoir aucune connoissance ; mais elle trouve qu'il la met dans une région, qui pour être éloignée d'elle-même, ne lui est plus étrangere.

13. C'est là son lieu propre ; où elle seroit dans un bonheur achevé, (parce qu'elle passeroit par là en Dieu,) si elle pouvoit ne point envisager les premieres routes qu'elle a suivies, ni les crieries de la raison illuminée & de la foi sage. Mais comme l'eau rapide a pris alors son cours dans une pante où il est impossible de l'arrêter tout-à-fait, elle se donne bien quelque peine, elle a des craintes, des frayeurs, des hésitations lorsque la raison crie contre elle de toutes ses forces, & que la foi sage semble la condamner ; cependant comme elle est fixée par Dieu même, & qu'il lui est impossible de retourner d'où elle est venue, il faut qu'apres des souffrances inutiles qu'elle se cause, elle se laisse entrainer en se débatant du mieux qu'elle peut. Elle ne sent la violence que lorsqu'elle se veut défendre ; car,

hors de là, elle est dans un état qui lui est aussi naturel, qu'il est naturel à l'eau de suivre sa pante : souvent même l'aisance & le naturel de cet état fait de la peine : mais qu'elle n'en ait point de peine ; car c'est l'état simple, dans lequel nous sommes créés. Il est aussi naturel à l'homme d'être en Dieu, & d'y être dans une parfaite largeur, simplicité, & innocence, qu'il est naturel à l'eau de s'écouler ; si l'homme est comme il doit être, son état est d'une aisance infinie & sans bornes ; parce qu'il est créé souverain, & qu'il ne peut être assujeti par nulle chose créée, quoiqu'il soit assujeti par son Dieu, si l'on peut apeller assujetissement ce qui le rendant peu à peu un même esprit avec Dieu, semble l'égaler à Dieu.

14. Soyez donc persuadé qu'il n'y a rien de violent dans la conduite de Dieu que ce que nous y ajoutons ; que sa conduite est douce & suave : s'il y a quelque violence ; c'est ou parce que notre volonté n'est pas encore parfaitement gagnée ; ou parce que notre amour propre la cause ; ou parce qu'il nous reste encore quelque interêt du tems & de l'éternité, & que bien qu'on ait sou-

vent abandonné à Dieu l'un & l'autre, néanmoins lorſqu'il tient ſur nous une conduite qui ſemble les faire perdre, cela nous étonne, & cela trouve des répugnances. Ce n'eſt cependant en lui qu'un jeu, quelque éfrayant qu'il nous paroiſſe. Mais lors qu'ayant franchi tout ce qui nous retarde, tout nous eſt rendu égal, alors nous courons ſans que rien nous faſſe tomber; parce que nous n'avons plus ni déſirs ni répugnances qui nous arrètent.

Et c'eſt de cette ſorte que rien de ce qui eſt en nous ou hors de nous ne nous arretant plus, nous ſortons de nous-mêmes, perdant tout amour raportant à ſoi, ou même diſtinguant quelque choſe en Dieu qui n'eſt pas Dieu même, comme honneur, gloire de Dieu, & le reſte: car il y a diférence entre ne rien diſtinguer en Dieu par l'état de foi nue, (ce qui eſt ordinaire aux perſonnes dans l'état où vous êtes; & entre ne rien diſtinguer en Dieu dans l'uſage, & lorſqu'il nous conduit par des routes contraires à nos idées, [par des routes] nues, & générales.

Lors donc que toutes ces choſes ſont,

la volonté meurt à ſoi véritablement, non d'un trépas douloureux & ſenſible, (car la mort ne ſe ſent pas quoique ſes aproches ſoyent douloureuſes,) mais d'un paſſage doux & tout naturel, qui fait que cette volonté ceſſant d'ètre arrètée en elle-même par ce qu'il y a même de plus délicat, paſſe infailliblement & néceſſairement en Dieu. C'eſt ce que l'on apelle mort: Elle [à ſavoir la volonté] eſt morte quant à ſon propre; mais elle ne fut jamais plus vivante: elle vit en Dieu; non de ſa premiere vie, ou d'une vie qui lui ſoit propre; mais d'une vie que Dieu lui communique, qui n'eſt autre que ſa propre vie & ſa volonté.

15. Alors cette ame eſt faite volonté de Dieu: elle a des volontés, & il faut qu'elle les ſuive; mais volontés qui ſont Dieu, & qui ne tenant plus rien de leur premiere nature, n'en empruntent plus les défauts, mêmes dans les choſes qui paroiſſoient défauts dans cette volonté lorſque l'homme en étoit le principe. Cette volonté [étant] ainſi en Dieu, eſt néceſſairement changée en lui même, comme c'eſt le propre de toute fin, & ſur tout d'une fin parfaite, de

changer en ſoi-même tout ce qui lui eſt raporté & tout ce qui paſſe en elle. Elle paſſe donc en Dieu : elle eſt changée & transformée en lui ; & c'eſt ce que les Miſtiques apellent *reſurrection.* Ce mot s'il n'étoit pas de l'uſage, me paroitroit impropre. Pour reſſuſciter il faut revivre de la vie dont on vivoit : mais ici, la volonté ne vit plus de la premiére vie : elle eſt mangée, digerée, transformée ; de ſorte que Dieu veut tout en cette ame ; mais il veut d'une volonté abſolue.

Or comme la volonté eſt le ſiége de l'amour, celui-ci, bien que nous n'ayons point parlé de lui, n'a pas laiſſé de faire le même trajet que la volonté, de changer comme elle, de courir avec elle : il paſſe auſſi avec elle en Dieu ; & alors il eſt fait Amour - Dieu, amour pur ; où l'ame n'aime plus par amour, mais Dieu s'aime en cette ame, & transforme ſon amour en lui.

16. Vous voyez que toute la Trinité travaille à cette transformation indiſtinctement. Le Saint Eſprit change en lui la volonté d'amour & de jouiſſance : Le Verbe change en ſoi la ſageſſe & la connoiſſance, en ſorte que cette raiſon

illuminée, & cette foi ſage diſparoiſſent, ne s'opoſent plus à l'entrainement aveugle de la volonté, & meurent peu à peu, parce que ne vivant que pour la tourmenter, elles ne peuvent vivre ſans elle. Elles meurent, dis-je, & paſſent dans le Verbe Sageſſe-éternelle, qui devient la lumiere & la vie de l'ame avec l'Eſprit Saint en unité parfaite. Et c'eſt alors que le Pére engendre inceſſamment ſont Verbe dans l'ame, & que le Saint Eſprit y eſt produit : mais l'ame n'entre en rien : elle eſt anéantie quant à ſon propre ; mais elle eſt en même tems rendue divine.

Et c'eſt alors qu'elle participe aux qualités de Dieu, qui eſt de ſe communiquer aux autres ; ou plutôt, c'eſt comme une riviere qui s'étant perdue dans un grand fleuve, ſuit ſa courſe, & n'en ſuit point d'autre. Elle ſe communique où le fleuve ſe communique, arroſe ce qu'il arroſe, entraine en ſoi toutes les petites rivières qui ſe trouvant dans ſon paſſage ſont deſtinées à ſe perdre avec elle dans le fleuve.

17. Vous voyez ici, qu'il ſe fait non ſeulement un mélange de toutes ces rivieres dans le fleuve : mais que ces mê-

mes rivières font mélangées & font reduites en unité dans celle qui eft deftinée à les perdre avec foi [dans le même fleuve.] Voila la confommation des ames en un : c'eft le pur Evangile, felon que Jéfus-Chrift l'a dit (*a*) de la confommation d'unité.

Or de même que toutes les rivieres qui fe perdent dans la mer (pour retenir la même comparaifon) n'entrent dans leur fin qu'en fe perdant toutes dans les rivières deftinées à les y porter ; [il en eft de même de plufieurs ames à l'égard de celle qui doit leur fervir de moyen à les mener en Dieu.] Si ces [plus petites] rivières difoient ; nous ne voulons point paffer dans cette rivière où nous aboutiffons, mais nous voulons nous perdre directement dans la mer ; ne leur diroit-on pas, qu'elles ne peuvent y aller fans ce moyen, qui loin de leur fervir d'empéchement, les y conduira fans doute ; & que fi elles le refufoient, elles s'ôteroient pour jamais toute voye de fe perdre dans leur fin ; & qu'alors fe changeant en de miférable marais, elles fe conferveroient à la vérité fans être mélangées, mais

(*a*) Jean. 17. ỳ. 21. 23.

conferveroient auffi la corruption ; au lieu qu'elles fe fuffent confervées [pures] en fe perdant & fe mélangeant.

18. Ceci eft plus réel que l'on ne le peut dire, & il feroit dificile de comprendre fans expérience ce que c'eft que cette unité des efprits. Combien y a-t'il de rivières qui marchent long-tems à côté les unes des autres fans fe perdre & fe mélanger que lorfque le moment eft venu ? & combien y en a-t'il auffi qui femblent ne fe rencontrer que pour fe perdre d'abord avec précipitation ?

19. Ceci loin d'etre une chofe forgée par l'imagination, eft toute l'OEconomie de la Divinité hors d'elle-même. C'eft la fin & de la création, & de toutes religions, qui n'ont été établies de Dieu que pour conduire l'homme en Dieu même, comme les lits de chaque fleuve [font] pour les perdre dans la mer. C'eft tout le travail de Dieu fur fes créatures : c'eft toute la gloire qu'il en peut & doit tirer. Tout ce qui n'eft point cela, font des moyens ou éloignés, ou plus proches ; mais ce n'eft point ni notre fin, ni notre effentielle béatitude.

C'eft la découverte de cette lumiere

qui ravit. Cette lumiere, du moins en netteté & distinction, ne précéde point l'état de l'ame, mais elle le suit; comme un homme dans une caverne sombre ne découvre les endroits cachés qu'après y avoir un peu demeuré.

C'est là la pure THEOLOGIE, que Dieu enseigne aux Anges & aux Saints. Tout autre est un discours ou des moyens par raport à Dieu, ou de Dieu par voye de raisonnement: mais c'est ici une Théologie d'expérience, que Dieu n'aprend qu'à ses Enfans, qui ayant perdu toute leur sagesse pour son amour, ont mérité par là qu'il devienne leur sagesse, leur esprit, & leur vie. Ceci est la loi de la sagesse pour vous, & la voye du Seigneur en vous, & de vous en lui-même, en qui je suis sans distinction, par un mélange inexplicable en unité divine, ce que vous savez.

LETTRE II.

Le souverain bonheur de la vie est la dépendance à la volonté de Dieu. Comment Dieu la manifeste extérieurement & à l'intérieur, & la fidélité que nous lui devons. L'Oraison du cœur est préférable à celle du raisonnement. On doit y écouter Dieu, qui parle au cœur, & comment. En quoi consiste la Dévotion solide, libre, raisonable, paisible & simple. Résolutions positives. Pratique d'exercices.

1. LE souverain bonheur de la vie, comme vous le dites fort bien, est cette dépendance continuelle à toutes les volontés divines. Tout ce qui n'est pas cela n'est que fantôme de piété. Car, je vous prie, de quelle utilité est un serviteur qui en s'acablant de travaux que son maitre ne lui ordonne pas, néglige de faire ce qu'il lui ordonne? Je sai qu'on répondra, que personne ne veut aller contre la volonté de Dieu par une desobéissance manifeste s'il a quelque connoissance de Dieu

& quelque deſſein de lui plaire : mais ce n'eſt pas aſſez : l'Ecriture ſainte dit, (*a*) que *c'eſt comme le péché d'enchantement que de répugner, & comme le péché d'idolatrie que de ne vouloir pas obéir.* Tout l'embaras donc des ames de bonne volonté eſt de connoitre la volonté de Dieu.

2. La volonté de Dieu ſe manifeſte extérieurement ou intérieurement : extérieurement ; par l'état, l'emploi & la vocation de chacun : on doit toûjours préferer le devoir de ſon état à toutes les dévotions particulieres : On la connoit auſſi par la Loi, par l'Evangile, & par les régles de l'Egliſe à laquelle Dieu nous oblige d'obéir. Cette régle eſt généralement pour tous. Mais il y a un ordre divin marqué pour chacun de nous : c'eſt, ce qui nous arrive de moment à autre, ſoit de la part de Dieu, qui nous exerce ; ſoit des créatures, qui nous crucifient ; ſoit de nous-mêmes, par nos imprudences ; enfin, tout ce qui arrive, hors le péché, c'eſt ce qui nous marque la volonté extérieure de Dieu.

3. Sa

(*a*) 1 Rois 15. ℣. 23.

3. Sa volonté intérieure ſe manifeſte, ou par la ſimple inclination qu'elle donne à l'ame, ou par des diſpoſitions où elle la met. L'ame doit être également fidelle à l'une comme à l'autre : car comme il faut combatre les déſirs déréglés de la nature, il faut auſſi acquieſcer aux déſirs que la grace forme en nous. On connoit les déſirs être de la grace lors qu'ils ſont deſintereſſés, qu'ils n'ont que Dieu pour fin, & qu'ils ne ſont point opoſés à nos devoirs : car tous déſirs contraires au devoir, quelque bons qu'ils paroiſſent, ne ſont pas de Dieu. Dieu n'eſt point contraire à lui-même ; & c'eſt en ce ſens qu'il faut mourir au déſir des bonnes choſes lorſqu'elles ſont contraires à ce que Dieu veut de nous. Pour les diſpoſitions intérieures, quelque pénibles & ennuieuſes qu'elles ſoient, elles doivent être portées en eſprit de ſacrifice : car celui qui ne mérite rien, n'a pas lieu de rien atendre. L'Ecriture ſainte nous conſeille (*a*) de *ſoufrir les retardemens des conſolations, afin que notre vie croiſſe & ſe renouvelle.*

(*a*) Eccl. 2. ℣. 3.

4. Pour répondre avec simplicité à ce que vous me demandez sur l'oraison que je crois que Dieu veut de vous, je vous dirai, que votre oraison doit plus être un fruit de votre cœur que de votre tête. Dieu fait plus de compte de l'amour que du raisonnement. Aimez beaucoup, & raisonnez peu. C'est une bonne méthode que de parler un peu à Dieu, qui n'habite dans le fond de nous-mêmes que pour nous écouter; mais il faut après avoir parlé à Dieu, l'écouter quelques momens par respect. Si Dieu ne parloit point à notre cœur, il ne diroit pas en tant d'endroits de l'Ecriture, (*a*) qu'il parle au cœur de Jérusalem; qu'il faut l'écouter: (*b*) *écoutez, ma fille.* Ecoutez donc quelques momens. Mais, me direz vous, je n'entens point la voix de Dieu. C'est que vous ne connoissez point son langage: car il parle incessamment; mais il parle éficacement; c'est une touche intime, qui enseigne à petit bruit la science de connoitre Dieu & de l'aimer, de se connoitre soi-même & se haïr. Ne finissez jamais votre oraison que vous ne soyez restée quelques momens

(*a*) Isa. 40. ỷ. 2. &c. (*b*) Ps. 44. ỷ. 11.

de cette sorte, demandant à Dieu qu'il vous aprenne lui-même à prier. La priére de la tète ne se fait pas toûjours, l'imagination étant fort volage: mais comme tous nos éforts ne peuvent l'arrêter, je crois que le tems que l'on employe après elle, seroit mieux employé à aimer.

5. Vous avez raison de craindre les dévotions ridicules & extraordinaires. La priere du cœur & l'amour de la volonté de Dieu ne portent ni l'un ni l'autre de ces caractères. Cette [priere de cœur & d'amour] est aussi ancienne que le monde, & Dieu ne nous a jamais demandé que notre cœur. C'étoit la priere de l'ancienne loi & de la nouvelle. Si la priere dépendoit du raisonnement, l'Ecriture auroit tort de nous dire, que (*a*) *Dieu exauce la préparation du cœur du pauvre*, qu'il aime la simplicité. Disons en de même de la soumission à la volonté de Dieu: c'est le pivot de la pratique évangelique, se soumettre d'abord à cette divine volonté, s'y conformer ensuite, & enfin s'y unir. Si l'on prend cela pour une dévotion

(*a*) Ps. 10. ỷ. 17.

extraordinaire, c'eſt parce que tout ce qui n'eſt pas une entiere dépravation eſt [à préſent] extraordinaire : & moi, je trouve qu'il eſt (*a*) plus extraordinaire que l'homme raiſonne ſur les volontés de Dieu, que de s'y ſoumettre. Lors que l'on eſt une fois inſtruit des verités chrétiennes, il ne faut plus raiſonner devant Dieu ; mais s'éforcer de l'aimer, & ſe ſoumettre. L'aimer, comme je vous ai dit, par reconnoiſſance, c'eſt la premiere démarche qui donne un amour de confiance, qui ſe change enfin en un abandon de tout ſoi-même entre les mains de celui que l'on aime.

6. Je ne voi rien d'extraordinaire en cela, mais plutôt je crois que toute autre voye n'eſt point le propre ſentier de l'ame. Cela eſt ſi vrai, qu'elle eſt toûjours gênée & captive juſqu'à ce qu'elle ait pris cette route, qui eſt le païs de la paix & de la liberté, où elle ſe trouve à l'aiſe. S. Paul dit, (*b*) qu'*où eſt l'Eſprit de Dieu, là eſt la liberté* : L'homme ne peut ſubſiſter long tems dans un état violent : il faut donc prendre une piété qui la mette dans la tranquilité. Je dis de plus, que rien n'eſt plus raiſonnable que cela : car que peut-il y avoir de plus juſte que de prier, parler, écouter ſon Dieu, atendre de lui tout ſon ſecours ? que de ſe ſoumettre à ſes ordres ? d'accepter de bon cœur tout ce qu'il fait ou ordonne ? Si l'on n'en uſe pas de la ſorte, n'eſt on pas toûjours inquiet, & même ſouvent revolté ? Il eſt très-vrai que la pratique de la ſoumiſſion à la volonté de Dieu donne la paix ; car celui qui ne veut que ce que Dieu ordonne, ne peut être trompé. Cette voye eſt la ſeule qui peut porter le nom de ſimple ; puis qu'elle eſt exempte de toute multiplicité & uniforme, étant toute un ſeul & & même exercice.

(*a*) C. à d. plus hors de l'ordre : plus étrange.
(*b*) 2 Cor. 3. ℣. 17.

7. Les réſolutions poſitives ne ſont gueres du goût des perſonnes qui ſe connoiſſent un peu elles-mêmes : elles ſavent trop le peu de fond qu'elles doivent faire ſur elles-mêmes : Mais elles ſe préſentent à Dieu afin qu'il faſſe en elles & d'elles ſa ſainte volonté ; qu'il leur faſſe éviter telles & telles fautes, & pratiquer telles & telles vertus. Si les réſolutions que nous faiſons lorſque nous manquons donnoient

de la force, ce que vous dites ſeroit vrai : mais la force eſt en Dieu, & la miſére en nous : Lorſque nous faiſons des fautes, il faut recourir à Dieu, implorer ſon ſecours, ſe convaincre de ſa miſére, & que ſi Dieu nous laiſſoit à nous-mêmes nous en ferions encore davantage, nous donner à lui afin qu'il nous garde puiſque nous ne pouvons nous garder nous-mêmes. Il ne s'agit point ici de vœux, qui ſont ſaints en eux-mêmes, mais qui ne ſont pas pour vous.

8. Toutes ces pratiques & ces examens ſont bons & ſaints ; mais ils ne doivent pas faire notre ocupation principale, mais bien la paſſagere. Lorſque nous parlons de pratiques ou d'exercices ſpirituels, nous ſupoſons ceux qui ne ſont pas d'obligation. Ce ſeroit une atache que de vouloir quiter notre devoir pour ces exercices, ou pour reprendre le tems que Dieu nous dérobe par ſa providence. Il faut les laiſſer librement quand Dieu ocupe à autre choſe. Ce ſeroit un relâchement de les quiter par ſoi-même & pour des divertiſſemens & amuſemens qui ne ſont ni de charité ni de vraie bienſéance ;

mais ce n'eſt pas relâchement que de quiter une priere particuliere parce que Dieu atire à l'oraiſon mentale & à quelqu'autre choſe. Il y a l'oubli du paſſé qui regarde les choſes qui nous concernent, & dont le ſouvenir eſt amour propre : il y a le ſouvenir du péché qui eſt très utile : mais lors que Dieu vous ôte la vue de ces mêmes péchés pour vous ocuper de ſon amour, c'eſt perdre une bonne choſe pour une meilleure.

LETTRE III.

Aimer Jéſus Chriſt crucifié & la mortification. Se donner tout à Dieu, &c.

1. JE crois, Mademoiſelle, que lorſque votre oraiſon eſt trop ſéche, il faut lire quelque choſe qui vous recueille, ou regarder en vous-même Jéſus-Chriſt crucifié. Prenez quelques myſtéres de Jéſus-Chriſt, que vous enviſagerez ſimplement ; non en raiſonnant, mais par un regard ſimple & amoureux. Excitez-vous autant que

vous pourrez à l'amour de Jésus-Christ crucifié. Aimez la croix & la mortification. Il est impossible que vous puissiez être véritablement à Dieu sans la mortification & le renoncement à vous-même. Il faut ou que la mortification augmente ou que l'oraison diminue.

2. Il faut, ma chere Demoiselle, vous donner à Dieu sans partage. Vous n'aurez aucun repos sans cela. Je vous conjure de vous atacher uniquement à Notre Seigneur. Vous ne trouverez de véritable repos que là, en le laissant agir en vous. Tâchez d'établir un édifice qui soit solide. Tâchez d'agir comme s'il n'y avoit que Dieu & vous au monde : que votre seul but soit de lui plaire : n'admettez jamais aucune raison humaine dans ce que vous faites : embrassez volontiers tout ce qui vous mortifie : fuyez la délicatesse, de peur de devenir sensuelle : aimez la droiture, & la simplicité : ne biaisez jamais ; mais allez à Dieu fortement, quoique non pas toûjours sensiblement. Acoutumez vous d'aller à Dieu au dessus de tout sentiment ; que ce ne soit point le goût qui vous détermine. Croyez moi très-inviolablement toute à vous.

LETTRE IV.

Motif pour ne point céder aux dificultés. Ne point oublier Dieu, mais le chercher toûjours dans nous.

1. Aiez bon courage, Mademoiselle, plus vous trouverez de dificulté dans le chemin de la vertu, plus vous devez vous opiniâtrer à sa poursuite. Dieu le mérite : & quand notre propre intérêt ne se rencontreroit pas dans son service, ce qu'il est, & ce que nous lui devons, nous devroit faire faire toutes choses.

2. Ne l'oubliez jamais ce Dieu de bonté : reprochez-vous tous les momens que vous vivez sans être ocupée de lui. Comment pouvez-vous l'oublier, l'ayant si proche ? Quoi ! il est au milieu de votre cœur, & vous demandez des moyens de vous souvenir de lui ? L'écriture dit : (a) *Il est au milieu d'elle, & elle ne sera point ébranlée* : comment pouvez-vous donc l'être pour

(a) Ps. 45. ℣. 6.

des riens, puisqu'il est en vous? c'est qu'il y est seul, sans être l'objet de votre recherche continuelle. Vous n'aurez l'habitude de chercher Dieu en vous qu'à force de le chercher. Faites-le donc incessamment & sans relache, afin que votre amour & votre foi ne se ralentissent jamais.

LETTRE V.

Aquiescer à ce qu'on reprend en nous. Croix, chemin du Ciel. Priere. Point d'inquiétude. Ouverture de cœur.

1. JE vous assure, Mademoiselle, que j'aurois beaucoup de peines de voir celles que vous avez, si je n'étois sûre qu'elles vous sont très utiles. Il me semble que pour faire un usage tel que Dieu le désire de vous, des choses que l'on vous dit, il faudroit les regarder comme des vérités, & vous en convaincre. Car il est certain que quelque envie que nous ayons d'être droites, nous nous cachons à nous-même & aux

autres en mille choses. C'est l'effet de notre amour propre qui nous empêche de voir ce que nous sommes. J'avois autrefois un Directeur qui m'avoit donné pour maxime de croire toujours que tout ce que l'on me disoit de mes défauts étoit véritable, bien que le chagrin & la passion le fit dire. C'est le moyen de bannir l'amour propre & les réflexions, d'adoucir les croix, & d'être véritablement humiliées & pleines de défiance de nous-mêmes.

2. Attendez-vous cependant, Mademoiselle, à avoir des croix. Nul changement d'état ne peut faire changer cette conduite. C'est l'unique chemin du ciel, il n'y en a pas d'autre: s'il y en avoit eu, Jésus-Christ, modéle de tous les Chrétiens, l'auroit choisi pour nous l'enseigner. Je ne sai point d'autre spiritualité que celle-là: *(a) Renoncer à nous-mêmes, porter notre croix tous les jours, & suivre* JESUS-CHRIST.

3. *(b) Priez sans cesse;* parce qu'étant foible, vous avez sans cesse besoin de secours. D'où peut vous venir ce secours que de Dieu seul? Vous ne devez point vous mettre en peine de vo-

(a) Luc 9. ℣. 23. (b) 1. Thess. 5. ℣. 17.

tre intérieur ni de votre extérieur, puiſque M. s'en charge, obéiſſez lui donc ſimplement & candidement: ne lui cachez aucune de vos diſpoſitions; pas plus les graces que les foibleſſes, c'eſt le moyen de vous défaire de vous-même. Il ne faut pas vous défendre d'avoir du goût pour le monde; car vous en avez, & il ne dépend pas de vous d'en avoir ou de n'en avoir pas; mais ce qui dépend de vous eſt, de ne point agir en conſéquence de ce goût, & de renoncer à tout ce qui peut vous empêcher d'être à Dieu ſans réſerve.

LETTRE VI.

Vouloir ſervir Dieu pour lui-même. Mélancolie à éviter. Abandon d'expoſition à Dieu, qui ſeul peut dénuer l'ame.

1. C'Eſt une très-bonne diſpoſition, Mademoiſelle, que celle de vouloir ſervir Dieu pour Dieu même, ſans avoir égard ni au goût ni à la ſécchereſſe. Il eſt d'une extrême conſéquence de prendre d'abord ce ſentier, ſans quoi l'on ne parviendroit jamais à aimer Dieu purement, & l'on n'auroit rien de ſolide, faiſant bien lorſque l'on ſeroit ſoutenu du goût, & ſe relâchant lorſque la ſéchereſſe viendroit. Prenez donc courage & ſoyez perſuadée que la ſéchereſſe vous ſera plus utile que toutes les conſolations; mais ſur tout ne vous laiſſez point abattre à la mélancolie. Amuſez-vous à des riens ſi vous n'avez pas autre choſe à faire: faites-le par petiteſſe, & tenez pour certain que l'état où Dieu vous met, lui qui connoît le fond de votre cœur, & le tempéramment qu'il vous a donné, eſt & ſera toujours le meilleur pour vous.

2. Pour ce que vous me demandez, comment on peut s'abandonner à Dieu ſans produire des actes d'abandon? c'eſt à lui-même à vous l'apprendre: juſques à ce tems produiſez-en ſouvent, quelquefois tout ſimplement. C'eſt comme une ſimple expoſition de ſoi-même devant Dieu laquelle dit tout ſans rien dire. Ne doutez point que lorſque cet état vous conviendra, il vous ſera donné (pour cela) tout ce qu'il faut. Juſ-

qu'à ce tems expoſez-vous devant Dieu afin qu'il vous apprenne lui-même à vous abandonner. Priez-le d'opérer ſeul en vous, & tendez ſur toutes choſes à l'amour pur, & dégagé de vous-même. C'eſt ce que Dieu veut préſentement de vous juſqu'à ce que (*a*) *l'Eſprit conſolateur ſoit venu, qui vous enſeignera toutes choſes.*

3. C'eſt à Dieu à dénuer l'ame : ainſi il faut s'expoſer ſouvent devant lui afin qu'il le faſſe. Il nous dénue lorſqu'il le faut ; mais il ne le fait qu'après nous avoir rempli de ſes graces & de ſon onction ſainte ; autrement ce ſeroit un dénuement (*b*) forcé & produit par la créature, qui ne vaudroit rien. Il y a un commun proverbe qui dit, qu'un clou chaſſe l'autre : c'eſt la grace de Dieu & ſon opération qui bannit & détruit celle de la créature. Il faut donc ſe laiſſer remplir de ſon onction ſainte. Il le fera ſi nous ſommes fidéles à demeurer en ſa préſence, à nous expoſer ſouvent à ſes yeux divins, à faire notre oraiſon avec aſſiduité.

(*a*) Jean 14. ℣. 16. 17. (*b*) *Ou* formé.

LETTRE VII.

Mélancolie nuiſible. Néceſſité & utilité de la joïe en Dieu.

1. VOtre ſécchereſſe peut venir de la mélancolie dans laquelle vous vous laiſſez aller. Au nom de Dieu, Mademoiſelle, tachez de vous divertir, & ne vous laiſſez point abattre par la mélancolie : c'eſt la choſe du monde qui vous nuiroit le plus.

2. Il eſt impoſſible de perſéverer dans la voye de piété ſi on ne s'y donne avec joïe. L'amour de Dieu, qui doit être le principe de toutes vos actions, doit donner de la joïe à votre ame. O Mademoiſelle, Dieu vaut infiniment : & comme il veut être lui-même la récompenſe de ce que vous quittez pour lui, il vous dit, comme il dit autrefois à Abraham : (*a*) *Je ſuis moi-même ton ſalaire très-abondant.* Pour emporter un tel prix que ne doit-on pas faire ? Je vous aſſure que de toutes les perſonnes qui vous honorent, nulle

(*a*) Gen. 15. ℣. 1.

ne le fait plus fortement & plus sincérement que moi.

LETTRE VIII.

Prendre courage en Dieu, qui voit & qui fera tout.

JE ne sai, Mademoiselle, pourquoi je m'avise de vous écrire, n'ayant rien à vous dire, si ce n'est de vous conjurer d'être à Dieu de plus en plus, & sans aucune reserve. Il voit le fond de votre cœur : il n'y a pas un repli dans ce même cœur qui puisse se dérober à sa vuë. Ayez bon courage ; il achevera en vous ce qu'il a commencé, si vous êtes fidéle à vous renoncer vous-mêmes, & à suivre le chemin que vous avez commencé.

LETTRE IX.

Prendre de toutes sortes de rencontres sujet de mourir à soi-même. S'attendre à la croix pour être à Dieu :

excellence de cette voye. Faire toutes choses par le motif de plaire à Dieu, & non pour avoir l'approbation des hommes.

1. SOuffrez, Mademoiselle, toutes les croix que la Providence vous envoye, & regardez-les comme des gages de l'amour d'un Dieu. Le goût du monde (involontaire) ne vous nuira point tant que vous ne ferez rien pour nourrir & entretenir ce goût ; mais il vous nuiroit infiniment si vous cherchiez à lui donner de l'aliment. Mourez à vous-même par toutes les rencontres que la providence vous fournit : moins vous aurez de moyens de faire vivre la nature, plus vous serez heureuse. Ne cherchez ni ne desirez pas la fin de vos peines ; mais soyez abandonnée à Dieu pour les porter toute votre vie.

2. Si Dieu vous veut pour lui, la croix vous suivra par tout. Elle vous sera pénible tant que vous n'en verrez que l'écorce, mais si, en cassant la noix, vous pénétrez jusqu'à sa substance, vous y trouverez un goût divin. Il ne faut pas envisager la croix par

ce qu'elle a de pénible, mais par ce qu'elle renferme : elle a le pouvoir de donner Dieu, comme Dieu donne la croix. Plus Dieu vous donne de croix, plus cette même croix vous donne de possession de Dieu. On trouve dans la croix un goût foncier tout divin que l'on ne trouve point en tout le reste. Les plus grandes douceurs n'ont point ce fond de suavité, autant intime que spirituelle, qu'on trouve dans la croix.

3. Rendez continuellement à Madame votre mére ce que vous lui devez, sans attendre de retour de sa part, sans regarder si elle le reçoit agréablement ou non. Si vous n'avez que Dieu seul en vuë, vous agirez toujours de même maniere, soit que l'on reçoive avec agrément ce que vous faites, ou qu'on le reçoive avec chagrin ; mais si vous envisagez la créature, ou le plaisir que vous auriez si l'on étoit content de vous, vous n'aurez jamais une véritable paix. Ne voyez-vous pas que lorsque cela vous manque, vous en êtes plus peinée & plus triste ? au lieu que n'ayant que Dieu seul en vuë, vous serez toujours gaïe & contente

quoiqu'il arrive, parce que vous serez contente du contentement de Dieu.

LETTRE X.

Se confier en Dieu dans les difficultés, & ne regarder qu'à lui.

1. JE vous avouë, Mademoiselle, que je goûte dans la séparation des créatures des plaisirs inconcevables. Vous ne les troubleriez point ; au contraire vous les augmenteriez. Si Dieu ne permet pas que j'aye l'honneur de vous voir, je vous verrai en lui, où vous me serez toujours chére.

2. Ne vous étonnez point des difficultés que vous trouvez dans le chemin de la vertu. Si l'ouvrage dépendoit de notre force, tout seroit à craindre ; mais la bonté de Dieu qui nous prend par la main, & qui nous soulage dans notre travail, le rend très-facile. Ayez donc patience avec vous-même, je vous en conjure, & attendez avec foi ce que Dieu ne manquera pas de vous donner si vous persévérez

dans son amour, dans le desir de vous renoncer & de mourir à tout sans exception. L'habitude que vous contracterez de ces choses vous les rendra aisées, & vous fera dans la suite trouver de la douceur où vous croyez ne trouver que de la peine ; & puis, quand vous n'en trouveriez point, Dieu ne vaut-il pas la peine que vous travailliez solidement à être à lui ? Il fait les trois quarts du chemin ; il vous a comblée de miséricordes : que donc sa bonté ait en vous toute son efficacité ; aimez-le tellement pour lui-même, que vous n'envisagiez que lui en tout ce que vous faites.

LETTRE XI.

Avoir égard à la vocation de Dieu. Des pénitences, & précautions sur ce sujet. Ne point hésiter sur des choses indifférentes.

I. J'Ai bien de la joie, ma chére Demoiselle, que vous continuiez toujours dans le dessein d'être à Dieu en quelque état qu'il vous choisisse. Je

sai que l'état religieux est à l'abri de mille inconvéniens lorsqu'on y est bien appellé. On y tombe plus rarement, dit S. Augustin ; on s'y relève plus promptement & plus facilement lorsqu'on est tombé ; on est hors de mille occasions d'offenser Dieu ; enfin il y a beaucoup d'avantages qui ne sont point dans le monde : mais il faut y être bien appellée, sans cela ce paradis seroit un enfer. Il faut être fidéle à suivre la voix de Dieu de quelque côté qu'il vous appelle. Vous ne pouvez mieux faire que de ne penser à aucun parti, afin que Dieu vous panche lui-même du côté qu'il lui plaira. Vous pouvez avoir une ouverture entiere à Monsieur votre pére, il a de la droiture beaucoup ; il est très-éclairé, & fort intérieur : il vous aime : vous aurez de la consolation d'entrer avec lui dans un certain air de confiance qui vous sera très-utile dans la suite.

Pour les pénitences, il n'y a point de danger d'en faire quelques unes vous portant mieux, & Dieu vous l'inspirant. Préférez celles qui sont cachées à celles qui paroissent, afin que Dieu seul soit le motif de vos actions. Il

faut être fidéle à ſuivre le mouvement que Dieu vous donne de faire des pénitences modérées : mais il faut éviter un autre inconvénient : l'amour propre & le démon inſpirent ſouvent des pénitences exceſſives, afin d'altérer la ſanté de telle ſorte qu'on en devienne incapable de rien faire pour Dieu, ce qui cauſe un grand relachement ; car à moins d'être fort avancée, les infirmités détruiſent pour l'ordinaire l'intérieur. Tout ce que vous pouvez faire eſt, d'être humiliée des penſées de vanité qui vous viennent, & n'agir jamais conformément à elles.

3. Ne demeurez point en ſuſpens comme vous faites ſur les choſes indifférentes, pour les faire ou ne les faire pas. Cela vous accoutumeroit à une conduite pleine d'héſitation, & qui n'eſt pas exempte d'illuſions. Il faut faire tout naturellement ce que vous avez à faire de moment à autre, ſans attendre ſur cela un attrait. Si Dieu veut autre choſe de vous, il ſaura bien vous arrêter ; & en ce cas vous le ſuivrez ſans héſiter. Evitez autant que vous pourrez tout ce qui eſt extraordinaire ; mais allez à Dieu avec ſimplicité, petiteſſe & fidélité.

LETTRE XII.

Conſulter, ſans propre panchant ſur le choix d'un etat, la volonté de Dieu ; & la ſuivre quand on l'a connue.

1. JE crois, Mademoiſelle, qu'il faut demeurer dans un vuide de tout deſir pour un état ou pour l'autre, & demander à Dieu qu'il vous faſſe connoitre ſa ſainte volonté. Faites dire pour cela trois Meſſes en l'honneur de la Sainte Trinité ; enſuite retranchez vous autant que vous pourrez le ſuperflu. Vivez dans une grande ſolitude, & tâchez d'éviter toutes les affections humaines ; après cela faites avec un grand courage tout ce que notre Seigneur vous inſpirera de faire.

Pour votre oraiſon, il faut lire quelque choſe pour vous recueillir avant de la faire. Souffrez la ſécheresse lorſque Dieu vous l'envoye ; & n'ayez pas moins de fidélité en ce temps pour de-

meurer en sa présence que pour le tems de l'oraison.

2. J'avoue, Mademoiselle, que celui qui prend le parti de la religion se met à couvert de bien des dangers. Cet état affermit *la volonté d'être à Dieu* par l'éloignement effectif des créatures : car il ne faut pas faire grand fond sur les sentimens, rien n'est si variable. Il faut que la vocation s'établisse sur la *volonté de Dieu.* Il faut lui en demander la connoissance, & la suivre quoiqu'il en coute, sans disputer avec Dieu. Demandez donc cette connoissance ; & quand vous l'aurez connue, expliquez-vous en simplement avec Monsieur votre pére. Il ne veut pour vous que la volonté de Dieu, & vous le trouverez toujours porté à vous écouter. Je prie Dieu qu'il vous mette à couvert de toute méprise.

LETTRE XIII.

Fidélité à se renoncer. Complaisance à qui on la doit. Ne point juger de soi sur les sentimens. Souffrir en paix & humilité ses propres défauts.

1. JE réponds à la lettre de Mademoiselle M. avant de vous répondre. Il faut qu'elle soit bien fidéle à suivre ses mouvemens de renoncement : c'est de la fidélité à cela que dépend tout l'établissement de son intérieur dans la suite : mais lorsqu'elle tombe par foiblesse, qu'elle soit humiliée sans découragement ! L'une des fautes les plus considérables pour elle ce seroit d'être infidéle à ses mouvemens de renoncement. Qu'elle ne s'étonne pas de l'attache qu'elle a pour M. cela est d'ordre de Dieu : il ne faut pas voler sans ailes. Dieu purifiera dans son tems ce qu'il y a de trop humain. Il faut qu'elle fasse ce qu'il souhaite d'elle, & quoiqu'elle trouve du goût à lui obéir, elle ne doit pas laisser pour cela de lui obéir & d'être complaisante ; Dieu ôtera le goût imparfait de cette obéissance ; mais ce seroit mal fait de ne pas faire ce qu'il souhaite, parce qu'on y trouve du goût.

2. Il ne faut pas se fonder sur des sacrifices que Dieu ne demande pas :

car il ne faut pas juger de la réalité de l'abandon par des ſentimens anticipés : tel qui ſe ſent abandonné de loin, eſt foible dans l'occaſion ; durant que celui qui ſe ſent foible à la ſeule penſée du ſacrifice, ſe trouve fort dans la réalité. La force eſt en Dieu, & non en nous. C'eſt bien fait de lire avant l'oraiſon : qu'elle ne veuille point que M.... ſoit tout à coup ſans raiſonnement : il faut bien du tems pour détruire cela : qu'elle ne le fatigue pas là-deſſus.

3. Ne vous inquiétez point de vos défauts, je vous en prie ; ſouffrez-les en paix & avec petiteſſe : car ils vous ſeront utiles. Tâchez néanmoins de vous ſurmonter & corriger avec la grace, en reprenant votre train ordinaire. Lorſque vous vous porterez mieux, mourez à vous-même autant que vous le pourrez, ſoit pour ce qui regarde M. ſoit pour ce qui vous regarde.

LETTRE XIV.

S'entr'aider, s'entr'aimer, s'entreſupporter ſelon Dieu, en qui l'on doit s'unir.

1. J'Ai été chez vous, & j'euſſe été bien contente de vous y voir ſi la divine Providence l'eut permis : mais j'ai vû M. dont je ſuis infiniment contente. J'eſpére beaucoup de ſon ame, & des miſéricordes que Dieu lui fait. Vous voyez que votre attente n'a pas été vaine. Allez donc, ma très chére en notre Seigneur, & courez avec M. dans la carrière du Seigneur. Ne craignez pas qu'il vous précéde à la courſe : ſoyez au contraire bien aiſe qu'il remporte le prix. J'eſpére que Dieu, qui s'eſt ſervi de votre amitié naturelle pour en faire une union de grace, vous fera ſur cela une grace complette, & que vous ſerez unis dans l'éternité. Quelle douleur eſt-ce de s'aimer en cette vie, & ſe haïr éternellement ! au lieu que s'aimant en Dieu, & aimant Dieu en ce que nous aimons, nous nous aſſurons une poſſeſſion éternelle de la choſe aimée.

2. Ayez entre vous deux une ſainte émulation à qui ſe donnera le plus & ſans reſerve à notre Seigneur, à qui lui ſera plus fidéle. Aidez-vous l'un l'autre dans vos foibleſſes. Qu'on voye renaître en vous les mariages des ſaints Pa-

triarches. Croyez que je ne ferai point séparée de votre union, puisque nous sommes un en Jésus-Christ, & que c'est pour ceux qui aiment Dieu qu'il a demandé cette unité. Je vous ferai donc présente en Dieu, quoique je sois bien éloignée de vous; & j'espére que lorsque vous me chercherez en Dieu & dans son union, vous m'y trouverez toujours.

LETTRE XV.

De l'amitié naturelle & fondée sur les sentimens, & de celle qui est fondée sur Jésus-Christ. Souffrir sans troubles des peines qui purifient.

O Ma chére, n'ayez ni peine ni jalousie; mais songez que l'amitié véritable n'est fondée qu'en Jésus-Christ. Si M.... vous aime en lui, plus vous vivrez ensemble, plus cette amitié s'affermira, & il vous aimera toujours. C'est à ce naturel qu'il faut mourir, sûre que vous devez être, que l'affection qui ne réside que dans les sentimens passe comme l'ombre. Portez en

paix & avec résignation le trouble & les peines qui s'élevent dans vos sentimens. Ne vous troublez pas de votre trouble, ne vous inquiétez pas de votre inquiétude; mais faites-en un sacrifice au Seigneur, qui se servira de votre peine comme d'un feu dévorant pour purifier vos sentimens. Ne vous étonnez pas de vos foiblesses; plus nous sommes foibles en nous-mêmes, plus nous sommes fortes en Dieu. Allez donc, & poursuivez votre carrière avec une entiere confiance que celui qui vous a appellée ne vous manquera pas dans le besoin.

LETTRE XVI.

Avis particuliers sur le rire involontaire. Parler de religion. Ne se point rendre singulier.

1. VOus ne devez pas douter que je n'aye toujours beaucoup de joie d'apprendre de vos nouvelles, sur tout sachant qu'elles sont si bonnes pour Dieu & pour vous;

puiſque lorſque l'on ſe plaît en Dieu, Dieu ſe plaît en nous.

2. Je crois que vous ne devez pas vous inquiéter de ces ris involontaires qui arrivent lorſqu'on entend des choſes qui ne peuvent plaire. Nous ne ſommes pas toujours maîtres de nos ſentimens, & même quelquefois notre Seigneur (*a*) affoiblit ſur ces choſes: ce qui peine beaucoup: mais il n'y a qu'à ſuivre ſon chemin.

3. Pour ce qui regarde la religion, vous pouvez dire quelque mot ſans vous ériger en cenſeur qui faſſe voir qui vous l'eſtimez. Cela fait une fois ſeulement, votre ſilence après, eſt une confirmation de vos ſentimens. Il ne faut pas vous rendre ſingulier. Ainſi, ne vous faites pas une affaire de perdre quelquefois la Meſſe les jours ouvriers, ſur tout à l'armée. Tout ce qui eſt de votre état, eſt ordre de Dieu pour vous.

(*a*) C'eſt-à-dire, nous laiſſe en notre foibleſſe en ces occaſions.

LETTRE XVII.

Mortification; fidélité; ouverture de cœur; médiocrité; ſouffrir.

1. VOus ne ſauriez manquer en faiſant ce que vous dit N.: & tout ce qui vous fait mourir à vous-même eſt le mieux. Je crois que vous devez dire avec beaucoup de fidélité ce qui ſe paſſe en vous. Défiez-vous de votre naturel caché, & allez plûtôt contre cela. Je prie Dieu d'être votre force. Je vous conſeille de faire le moins de dépenſe que vous pourrez: diſtinguez-vous par la modeſtie, & non par la dépenſe: cette inclination ne s'accorde pas avec les inclinations de Jeſus-Chriſt. En prenant plus de gens que vous ne pouvez nourrir, vous vous endetterez, & vous vous incommoderez de plus en plus. Je vous conjure de faire attention à cela, & mortifiez-vous pour l'amour de Dieu de cette inclination magnifique que vous avez.

2. Je prie Dieu qu'il vous conſole & fortifie. Vous ſavez que N. eſt fort peu démonſtratif: il faut prendre les

gens comme ils font. Vous êtes fûre de l'effentiel; c'eft beaucoup. Dieu ne veut pas que vous trouviez de la confolation dans les créatures. Il faut fouffrir lorfque l'on eft à lui: chacun a fa forte de fouffrance & fa croix; heureux qui en fait ufage! J'ai penfé mourir, & je fuis encore affez mal. Je vous embraffe de tout mon cœur en notre Seigneur. Bon courage, bon courage!

LETTRE XVIII.

Simplicité & ouverture de cœur, envers qui Dieu veut.

1. JE n'ofe plus vous écrire, ni à N. Nous nous trouverons en Dieu; c'eft où il faut me chercher dorefnavant. Je vous conjure de ne vous point aliener de N.: c'eft la rufe du diable la plus fûre pour vous faire tort, & vous tendre des piéges. Ne vous croyez pas tout à fait: vous ne fauriez rien rifquer à vous foumettre. Soyez lui fort ouverte; cela vous eft abfolument néceffaire: faites-le pour l'amour de Dieu. Quand vous auriez des foibleffes fur votre intérêt, feriez-vous la premiere? qu'eft-ce que cela? Les penfées & les fentimens ne font rien; mais c'eft tout que de les diffimuler, & de fe donner à foi-même le change pour le donner aux autres. Croyez-moi, foyez fimple & ouverte: je ne vous crois pas diffimulée; mais vous ne dites point affez ce que vous penfez, ni les chofes comme vous les penfez. Je prie Dieu qu'il foit votre confolation & votre force, & qu'il ne permette pas que vous vous éloigniez de lui.

LETTRE XIX.

Sur la peine qu'on a d'ouvrir fon cœur quand on doit le faire.

1. DEux raifons m'ont porté de dire à Mademoifelle, non de ne vous plus donner de confeil; (car ce ne fut jamais ma penfée,) mais bien de ne vous plus interroger de ce qui fe paffe en vous. Les deux raifons qui m'ont obligé à lui dire cela font, premierement parce que votre naturel n'eft pas auffi franc que le fien, &

que vous êtes un peu cachée, les naturels de cette forte font cachés à eux-mêmes avant que de l'être aux autres. L'autre raifon eft prife de fon naturel trop vif & trop ardent, qui dit les chofes trop fortement, joint à une franchife fi grande, que l'ombre d'une diffimulation la rebute. J'ai crû qu'il étoit impoffible que vous vécuffiez en bonne intelligence avec elle tant qu'elle fe croiroit obligée de s'informer de ce qui fe paffe en vous. J'ai donc crû qu'il falloit que vous lui diffiez vous-même avec franchife ce que vous fentez ; & vous ferez bien : car vous devez beaucoup vous défier de votre naturel caché.

2. Ce qui vous fait paroitre encore de beaucoup plus diffimulée que vous ne l'êtes, c'eft que les chofes préfentes font en vous une impreffion vive, mais qui ne dure pas ; & lorfque vous parlez, vous parlez felon l'impreffion préfente, qui vous fait oublier ce qui s'eft paffé auparavant ; & M. . . . juge fur ce qui précéde votre fentiment préfent : c'eft ce qui fait que vous avez tant de peine à vous accorder. Cependant vous ne fauriez être trop ouverte pour combattre votre naturel. Ne pouvez-vous

point voir N. & lui parler avec fimplicité & ouverture, pour voir fi elle vous accommodera ? car comme elle eft moins vive & moins franche que M. . . . peut-être vous en accommoderez-vous mieux. Je vous affure que vous me faites grande compaffion.

LETTRE XX.

Oraifon. Lecture. Eviter l'inquiétude & la trifteffe.

1. VOus ne devez pas craindre, ma chére fille, l'oifiveté à l'oraifon fi vous commencez par le recueillement. Lorfque vous êtes trop diffipée, il faut lire quelque chofe, non pour vous occuper de ce que vous avez lû, mais pour vous recueillir. Que fi à l'ouverture du livre vous vous trouvez recueillie, fermez-le ; & toutes les fois que la diffipation fera trop forte, rentrez au dedans de vous : mais lorfque vous aurez un repos qui vous paroitra une oifiveté, parce qu'il eft moins fenfible, ne vous en inquiétez pas : il fera le même effet fur votre ame que le fom-

meil au corps, suppléant à votre nourriture.

2. Lorsque vous avez facilité à lire avant l'oraison, vous le pouvez faire, pourvû que vous quittiez votre lecture sitôt que vous vous sentez recueillie. Ne faites que demi-heure d'oraison, puisqu'on vous l'a ordonné : (il faut préférer l'obéissance à tout le reste :) mais continuez-la durant le jour tant que vous pourrez. Dérobez-vous mille momens en cessant tout ouvrage, pour demeurer en repos entre les bras de votre Bien-aimé. Ne vous en retirez pas tant qu'il vous tiendra : attendez qu'il vous donne lui-même congé, & ne le prenez jamais vous-même dans ces heureux momens sous prétexte de travail ou d'autres choses, à moins qu'elles ne fussent indispensables. Votre travail pour lors est votre repos. Il faut que les enfans dorment beaucoup, & ce sommeil leur entretient la vie.

3. Ne vous inquiétez pas, je vous prie, de ce qui vous concerne : rien n'est plus contraire à votre état. Un enfant s'oublie entierement de tout : il laisse tout au soin de la providence :

il ne connoît que le moment présent. Soyez de même, & laissez là tant de craintes mal-fondées. C'est Dieu qui vous conduit : craignez-vous qu'il vous égare? & quand pour son plaisir il vous égareroit en aparence, votre égarement feroit votre sureté. La crainte est bonne pour ceux qui se conduisent eux-mêmes : mais pour ceux que Dieu conduit, c'est une marque de défiance. Ne soyez plus affligée, ma chere Enfant ; mais demeurez en paix : Qu'y a t'il qui puisse vous affliger, puisque votre Dieu est infiniment heureux?

LETTRE XXI.

Faute ordinaire des commençants bien touchés, qui est, de négliger leurs devoirs, pour se donner tout entiers au recueillement. Redressement de cette faute.

1. VOus savez que je ne donne jamais de moi-même des avis, mais aussi que je ne puis m'empêcher, lorsque je vois une personne peinée, ou qui prend le change, de lui dire mon sentiment quand elle me le demande : après que

je l'ai dit, je n'y pense plus, même si on le suit ou qu'on ne le suive pas. Vous savez de plus, combien je suis persuadée que l'essentiel de la perfection consiste à remplir ses devoirs ; & qu'il ne peut-y en avoir sans cela. Qui prendroit une autre route, s'égareroit immanquablement. Cette personne dont vous me parlez, a la volonté droite ; mais elle est tombée dans le même inconvénient où tombent toutes les personnes qui sont touchées vivement de Dieu, & qui n'ont aucune expérience ni par elles-mêmes, ni par d'autres : Elle a cru qu'elle ne pouvoit mieux faire que de se laisser aller à la force du recueillement, négligeant tout le reste. Cette négligence n'est pas causée dans ces personnes par entêtement, comme dans bien d'autres ; mais par défaut de lumiere : [c'est] comme un enfant [qui] ne marche pas quoiqu'il ait volonté de marcher ; parce qu'il ne le peut pas.

2. On a combatu le recueillement de cette ame ; & on l'a combatu avec d'autant plus de justice, qu'il lui empêchoit de faire ses devoirs. Si elle avoit pû comprendre, qu'il faloit conserver son

recueillement dans ses ocupations, sans s'imaginer qu'il falût ou cesser d'être recueillie, ou cesser de faire son devoir, elle n'auroit pas pris le change comme elle a fait. Ces contre-tems l'ayant déplacée, elle étoit tiraillée & troublée : elle ne pouvoit plus posséder son ame en paix : Cet état ôte même une certaine capacité naturelle de faire les choses, rend interdit & incapable de tout, & fait un brouillard si épais, que l'on ne peut plus marcher, & que l'on ne conçoit pas même ce que l'on nous dit, à moins que l'expérience ne fasse toucher l'endroit malade & y aporter le remède spécifique. Tous les pas que ces personnes font leur paroissent des précipices ; tous les conseils les troublent. Voilà en peu de mots ce qui a fait toute la peine de cette ame & le peu de satisfaction que l'on a eu d'elle.

3. Mes propres fautes dans ces matiéres m'ayant fait pénétrer ce qui la tenoit arrétée, je lui ai fait voir comment tout ce qui n'alloit pas à remplir ses devoirs, à une obéissance parfaite, étoit tromperie ; mais qu'elle n'étoit pas cependant trompée quant au fond de son état, (comme il est très-vrai,)

mais quant à l'usage de ce même état. Elle entra dans ce que je lui dis sur la confession, sur la vie commune, &c. & cela la mit au large & en repos. Elle me dit qu'elle m'écriroit quelquefois : & je lui dis de ne faire là dessus que ce qu'on lui conseilleroit, & de le demander à N.

4. Je crois que cette personne fera bien dans la suite, & que l'on en sera aussi satisfait qu'on l'a été peu. Il n'est pas nécessaire ni que je la voye ni que je lui écrive. Qu'elle suive Dieu au dedans, & l'obéissance au dehors, comme elle en est convenue ; & j'espére que tout le monde aura lieu d'être content d'elle : car le véritable amour de Dieu ne gâte rien, & rend propre à tout.

Mais comme l'on fait bien des fautes dans les commencemens par défaut d'expérience, se laissant trop enyvrer du lait spirituel ; il faut que les Supérieurs ayent quelque compassion de ces personnes, & qu'ils en attendent du fruit en son tems.

4. Comme la voye de Dieu porte à renoncer incessamment & à son propre esprit, & à sa propre volonté, il seroit à souhaiter qu'il y eut dans les

communautés beaucoup de ces personnes qui n'ayent ni volonté ni choix : on les mettroit dans tous les lieux & à tous les usages que l'on voudroit sans qu'ils en eussent la moindre peine.

LETTRE XXII.

Acquiescer à ce que Dieu dispose de nos miséres, sans se dépiter ni perdre cœur. Mourir à soi. Se quitter. Ce qui déplait à Dieu en nous est souvent ce qui nous y plait le plus.

1. JE viens tout présentement de recevoir votre lettre. Ce n'est pas votre misére dont je me plains ; je l'aime, & je suis ravie que vous la ressentiez comme vous faites. Oui, Monsieur, dans l'état où vous êtes c'est tout que d'y acquiescer, de s'en convaincre, & de s'abandonner à Dieu, afin qu'il la détruise ou vous y laisse tant qu'il lui plaira. Mais pourquoi votre amour propre vous porte-t-il à vouloir tout quitter parce que Dieu vous fait éprouver ce que vous êtes, au lieu de lui faire un entier sacrifice de vos miséres,

n'ayant que cela à lui facrifier ? Tout ce qui n'eſt point miſère & pauvreté n'étant pas à vous, eſt un facrifice de ce qui ne vous appartient pas ; mais le facrifice de votre néant eſt ce que Dieu veut de vous à préſent.

2. Que votre cœur me coute & me coutera de douleur ! plût à Dieu que Dieu ſe contentât, comme vous, que je vous laiſſaſſe & que je ne m'intereſſaſſe pas dans ce qui vous regarde ! je le ferois de tout mon cœur puiſque vous m'en marquez ſi fort le deſirer : mais, à vous parler franchement, je n'en ſuis pas la maitreſſe, & les liens, par leſquels notre Seigneur me fait tenir à votre ame, ſont autant rigoureux qu'ils ſont forts. Oui, Monſieur, de tout mon cœur, je veux bien être pour vous une victime à la juſtice de mon Dieu. Je ſouffrirai en me taiſant s'il me le veut permettre ; mais comme je n'ai plus ni puiſſance ni vouloir, s'il m'oblige à vous parler encore il faudroit que vous le ſouffriez. Vous avez bien des miſéres ; mais il vous en faudra bien d'autres avant que vous vous connoiſſiez bien. Je prie notre Seigneur qu'il ſoit votre lumiere & votre force :

Il viendra un jour que vous connoitrez que je vous ai dit la vérité. S'il ne falloit que donner tout mon ſang pour vous, que je le donnerois de bon cœur ! Mais de quoi ſerviroient mes avis ſi vous jugez de vous-même plutôt par ce que vous croyez ſentir que par ce que notre Seigneur m'en fait connoitre ?

3. O ſi vous étiez mis dans la vérité, que vous changeriez de langage ! Ce qui fait votre douleur feroit votre plaiſir, & ce que vous deſirez feroit votre peine : vous auriez horreur de ce que vous croyez être grand, feriez content de la plus extrême baſſeſſe, & vous entreriez dans la paix que vous y goûtiez autrefois. Vous voulez vous mettre dans l'indépendance, vous éloigner des moyens que Dieu vous a donnés pour votre ſanctification, chercher une ſolitude où vous ne ſerez jamais ſeul, parce que vous vous y porterez vous-même ; au lieu que vous pourriez avoir la plus forte ſolitude où vous êtes, ſi vous étiez mort à vous-même. Il faut mourir à vous-même, Monſieur, ou ceſſer de vivre en Dieu. Il n'y a point de milieu. Celui qui ne tient à rien,

se laisse ôter toutes choses sans penser qu'on les lui ôte. Voyez si vous êtes de cette sorte, vous qui vous plaignez de vos misères & de Dieu. O mes chéres misères, je ne me plaindrai jamais de vous, vous ferez ma joie & mon contentement, parce que vous êtes le sujet des miséricordes de Dieu, & que vous servez même de trophée de son pouvoir souverain, vous rehaussez la gloire de sa sainteté! O amour pur, que vous êtes peu connu! le vrai humble espére d'autant plus, que plus il se voit misérable, parce qu'il n'espére rien pour lui, mais tout pour Dieu; & il ne se voit jamais plus propre aux desseins de Dieu que lorsqu'il se voit dépourvû de tout bien.

4. D'où viennent donc ces assurances de n'être propre à rien, ces envies de tout quitter? Oui, Monsieur, quittez tout: on ne vous demande rien autre chose; mais quittez vous aussi vous-même, laissez vous arracher toutes choses. Il ne s'agit pas seulement de se mortifier ni corriger, mais de se laisser tout ôter, & de tout perdre. Vous n'aurez jamais l'immuable que par la perte de tout le créé, quelque sublime

& relevé qu'il soit. Entrez donc dans la poussiere de votre néant: vous n'y entrerez que par votre destruction.

5. Je vous dis encore ceci, & je ne saurois m'en empêcher: je vous connois mieux que vous ne vous connoissez vous-même. Ce n'est pas ce qui vous déplait à vous-même, qui déplait à Dieu en vous; mais c'est ce qui pourroit vous plaire, ce qui feroit votre inclination, votre choix & votre panchant, & mille autres choses. O qu'il viendra un jour que vous verrez la vérité dans la vérité même! O s'il vous reste alors un regret, ce seroit de n'avoir pas suivi ce que l'on vous dit. Je suis sûre que si, dégagé de toutes choses, vous vous mettiez devant Dieu, il vous feroit bien connoître que ce que vous faites n'est pas sa volonté.

LETTRE XXIII.

Ne point hésiter à se quitter & se donner courageusement tout à Dieu; prêt à souffrir la correction sans regarder à la créature.

1. IL me paroit que de quelque maniere que notre Seigneur permette que je vous traite, vous devez ſuivre votre même train à mon égard. Ne voyez-vous pas que dès que vous en auriez de la peine, dès que vous héſitez ou vacilez pour vous reprendre, ce n'eſt plus Dieu ſeul que vous regardez, mais bien la créature ? Cela demeurant de cette ſorte, vous ne mourriez jamais. Dieu compte ce que vous avez fait pour lui; mais il ne le compte qu'autant que vous ne vous reprendrez pas. Vous examinez tout, & refléchiſſez ſur tout: il ne faut pas que rien vous arrête, & il faut devenir courageuſe.

2. Quand je ſerois un demon, qu'eſt-ce que cela feroit à votre affaire ? Eſt-ce à moi que vous vous ſacrifiez ? N'eſt-ce pas à Dieu ? Il faut plus de courage. Comment porteriez-vous une grande choſe ſi vous êtes ébranlée pour ſi peu ? Si Dieu permettoit que l'on ne vous épargnât en rien, vous en ſeriez plus heureuſe. Il faut mourir une fois pour revivre. Plus de courage, & moins de retours ! Ne regardez plus le paſſé ni l'avenir, & très-peu le préſent : les fréquentes penſées que vous en avez

marquent que vous n'êtes pas aſſez desoccupée de vous-même. Oubliez-vous une bonne fois. Dieu veut plus de vous que vous ne faites; & s'il ne vouloit que cela, il vous aimeroit trop peu. S'il falloit que je vous ménageaſſe encore à préſent, je ne pourrois vous écrire, & je n'aurois plus de grace pour vous. Si vous agréez que je vous ſerve dans la volonté de Dieu, ſouffrez-moi avec toutes mes infirmités, ſans les examiner, & agréez que je vous diſe ma penſée avec fermeté.

3. Je vous dis encore, qu'en votre conſcience, lorſque Dieu a voulu quelques choſes de vous, vous avez bien compris que c'étoit lui : il ne ſe laiſſe point ignorer alors, quoique dans la ſuite il ſe cache. Il faut ſe perdre. N'examinez point ma lettre comme une lettre que la ſâcherie m'ait fait écrire; car elle eſt de Dieu : reliſez la ſans prévention, & vous verrez que c'eſt de Dieu. Oui, il y a encore des craintes & des reſerves : Dieu vous éclairera aſſez pour vous les faire concevoir. Combien raiſonnez-vous ſur la créature, qui eſt moins qu'un chien? & pourquoi vous arrêter à mille inci-

dens? Il faut plus de courage. Vous connoitrez peut-être mieux toutes choses. Tournez tant que vous voudrez ; il en faudra toûjours venir au point que je vous dis, & à croire sans hésiter ni raisonner. (*a*) Il y a plusieurs pédagogues ; mais il n'y a qu'un Pére en Jésus-Christ. Pour ce que vous me dites de ramper, croyez que c'est ramper que de ne point sortir de vous-même : c'est faire comme un enfant, qui après avoir fait un éfort violent pour sortir du ventre de sa mére, y reste faute de force pour achever ce qu'il a commencé.

LETTRE XXIV.

Union, paix, devoir.

J'Ai vu votre lettre. Il y a de la faute de chaque côté. Soyez tous unis en charité. Je serois inconsolable si le Démon semoit la discorde entre vous. Ne vous inquiétez pas de vos défauts. Défiez vous de tout ce qui vous trouble. Travaillez doucement à vaincre votre humeur. Soyez fidelle à l'oraison,

(*a*) 1 Cor. 4. ℣. 15.

son, à la présence de Dieu, au soin de votre famille, à remplir votre état. Dieu aura soin de vous.

LETTRE XXV.

Sur les doutes & craintes de la nature qu'on a au commencement touchant l'avenir, si l'on est bien conseillé & bien conduit : si l'on ne feroit pas mieux de suivre la voye de tels ou tels &c.

1. DEmeurez en repos : ne songez plus à aucun état finon présentement à demeurer comme vous êtes, sans vous occuper de l'avenir & de choses qui n'arriveront peut-être jamais. Vous pouvez vous conseiller ou au ** ou à ..... ce sont des hommes doctes : leur science vous appuyeroit ; & vous avez raison de vous défier d'une personne sans étude, décriée de tout le monde, en qui vous ne voyez que des choses méprisables. Pardonnez-moi ma hardiesse, de m'être mélée de choses qui ne sont peut-être pas de ma portée : c'est que la raison chez moi n'a point d'entrée ; je sui aveuglément

Un je-ne-ſai-quoi que j'ignore
Autant que je l'aime & l'adore.

Je n'ai jamais prétendu que vous vous fiaſſiez à moi ; mais je vous dit ma penſée ; car vous l'avez voulu. Je ne me ſens nulle envie d'aider aux ames, quoique je ſois prète à m'expoſer aux flammes pour celles dont Dieu m'a chargée.

2. Dieu éprouve les ames differemment : il eſt maître de faire ce qui lui plait ; & une perſonne n'eſt jamais la régle d'une autre, puis qu'on en voit très-peu de ſemblables. Il y a des perſonnes que Dieu ſe plait de ſanctifier, & d'autres de détruire : nul ne doit jamais par ſoi-même ſe mettre dans aucun état, mais ſuivre la providence : je crois que vous ferez bien pour votre repos de vous mettre dans un qui ſoit plus aſſuré : Vous ſerez par là hors de tout embaras : comme vous croyez de le pouvoir, vous ferez bien de le vouloir.

3. Pour moi, je n'ai qu'une route & une voye, qui eſt LA VOLONTE' DE DIEU, ou *connue* ou *inconnue*. Ceux qui veulent ſuivre la volonté connue, ne doivent point marcher ſans apui : ceux qui ſuivent l'inconnue, doivent toûjours marcher en perte. Ne croyez pas

cependant que j'aye moins d'afection pour vous ſervir : nullement : je ſerai toûjours votre pis-aller. Eſſayez de tout le reſte auparavant ; afin que vous n'ayez rien à vous reprocher. Votre ame me ſera toûjours très-chere.

LETTRE XXVI.

Après qu'on a gouté les premieres douceurs de Dieu, il ne faut pas s'occuper & ſe remplir l'eſprit de choſes étrangeres qui deſſéchent le cœur & l'éloignent de Dieu.

1. J'Ai fort ſouhaité, Monſieur, que Notre Seigneur vous donnât la plénitude de ſon Eſprit : mais j'ai peur que vous n'y mettiez obſtacle par une autre plenitude ; ce qui ſeroit pour vous une perte irréparable, & d'autant plus grande que Dieu avoit plus de deſſeins ſur vous. L'Eſprit de Dieu eſt d'une extrême délicateſſe. Il veut beaucoup de tranquilité. Le mouvement de l'eſprit, du corps & du cœur lui eſt fort opoſé.

2. Vous me direz à cela, que vous étes dans un état qui vous diſſipe beaucoup. Ne nous flatons point ; ne nous

cachons point à nous-mêmes : tout ce qui sera de pur ordre de Dieu dans votre état, ne vous dissipera point : Mais combien aidons-nous à la lettre ? Combien se fait-on de nécessités des choses dont on seroit surchargé si l'Esprit de Dieu n'étoit point à demi-sufoqué en nous ? Combien croit-on qu'il faut remplir l'esprit de lumieres & de connoissances ; quoiqu'il soit vrai qu'il ne sera jamais véritablement plein que par son vuide ? Combien nôtre naturel s'y mêle-t'il, & combien sommes nous proprietaires ? Je vous assure que je tâche quelquefois de me cacher à moi-même & cela & mille autres choses que l'on me fait voir en vous, & que je ne vous dis pas, parce que vous ne pourriez pas les porter : mais je ne puis les ignorer : je me tais ; & me contente de dire de tems en tems quelque petite chose. Je gémis en secret devant Dieu : & comme votre ame m'est infiniment chere, je soufre beaucoup de voir qu'après tant de graces que Dieu vous a faites dans le commencement, vous soyez encore si proprietaire. Je ne m'en étonne nullement : depuis que votre cœur s'est écarté de Dieu, il est vuide & sec.

3. Mais, me direz-vous, il n'en est pas éloigné. Il est vrai qu'il n'y est pas entierement oposé ; mais il est à toute autre chose : il n'y a plus en vous ce principe vivant que Dieu y operoit : c'est une machine, ou un luth qui résonne sans vie. Vous ètes comme entre deux termes, ni tout-à-fait à Dieu, ni tout-à-fait au monde : pourquoi laissez-vous partager votre cœur ? Vous serez toûjours malheureux dans la plus grande fortune tant que cela sera de la sorte. Dieu ne vaut-il pas bien la peine que vous vous fassiez quelque violence, & que vous vous donniez un peu de repos? Je prens vôtre cœur à témoin de ce qu'il a gouté lorsqu'il étoit sans partage, & qu'il ne s'éloignoit pas de l'orde particulier de Dieu sur lui. Je vous conjure par son sang de faire usage de cette lettre, & de mourir avec courage à vous-même. Que vous servira-t'il d'amasser des matériaux pour un édifice destiné au feu, si ce n'est à vous rendre plus proprietaire chaque jour ? Quitez tout ; & vous trouverez tout. Je vous conjure au nom de Dieu de recevoir cela de la part d'un cœur desintéressé.

LETTRE XXVII.

Ne donner rien à l'amour propre, qui se cache même dans les choses saintes & dans l'austérité. Ne point précipiter ses actions : faire tout avec tranquilité : se taire : ne point sortir de soi sous bon prétexte.

1. JE vous ai demandé à Dieu avec la derniere instance sans me mettre en peine de ce qu'il m'en doit couter ; & il n'y a point de tourment que je ne soufrisse pour cela. Je vous ai demandé à Dieu, & (*a*) *je vous ai trouvé, & je ne vous laisserai point aller que je ne vous aye mené dehors, que je ne vous aye introduit dans la chambre de ma mére, dans la chambre de celle qui m'a engendrée ;* mais agréez que je ne vous soufre rien, & que je vous sois quelquefois cruelle. Je vous veux si pur, si petit, si séparé de vous-même, qu'il n'y a rien que je ne fasse & ne soufre pour vous former à ma mode. Vous faites bien de ne point laisser de pâture à l'amour propre : il vit de tout ; & les choses même

(*a*) Cant. 3. ℣. 4

les plus saintes sont ce dont il fait ses ragouts les plus exquis : soutenez votre corps, & ne lui faites rien ; car l'amour propre vivroit encore plus fortement par la destruction de votre santé : conservez la pour l'amour de Dieu : regardez vous comme un enfant : ce n'est pas aux enfans à être austères : croyez moi sur cela ; car vous ne mangez point assez, & vous faites contre ce que je souhaite : Vous aurez beaucoup à soufrir là dessus ; car je ne vous donnerai point de quartier jusqu'à ce que vous soyez devenu simple & petit.

2. Dans vos occupations extérieures tâchez de posséder votre ame en paix. Ce n'est pas une bonne maxime que de vous dépêcher de faire vos actions pour en être plutôt quite : il faut au contraire, vous accoutumer à les faire avec tranquilité, afin de vous posséder dans ces mêmes actions, & vous acoutumer même à avoir une paix également forte dans les actions les plus dissipantes. Cela vous donnera une certaine égalité & une possession de vous-même en tout ce que vous faites, vous acoutumera à conserver l'ocupation de Dieu en toutes choses, & fera que vous ne serez pas

facilement diſſipé. Cette conduite eſt extrêmement néceſſaire, ſur tout dans les commencemens, où l'on eſt encore fort proche de la multiplicité. Soyez également ſimple dans l'action comme dans l'oraiſon : & pour y réüſſir, lorſque vous ſentez que votre activité ſe mèle dans ce que vous faites, ceſſez pour un moment toute action, & vous laiſſez tranquiliſer comme une eau qu'on laiſſe raſſeoir lorſqu'elle ſe trouble : c'eſt comme ceſſer de retenir une choſe, ou la laiſſer tomber : cela s'opere dans le commencement par rentrer en ſoi, & dans la ſuite cela devient plus ſimple.

4. Lorſque l'on dit quelque choſe devant vous que vous avez peine à ſuporter, obſervez le même conſeil, rentrez en vous, & demeurez en ſilence, laiſſant tout tomber. Il n'eſt point à preſent queſtion de défendre la vérité, mais de vous taire, vous contentant de gouter dans le ſecret ce que vous goutez, ſans le faire paroitre au dehors. Je vous demande ſur cet article un rigoureux ſilence. Il viendra un tems où il vous ſera donné de défendre la vérité, & de la défendre éficacement. Les remords qui vous viennent ne ſont cauſés que parce que vous

ſortez hors de vous-même contre l'ordre de Dieu, qui ne veut pas à préſent de vous que vous défendiez ſa vérité qu'il ſaura bien défendre lui-même. Lorſque vous vous ſentirez ataqué, uniſſez vous à Dieu, & vous trouverez un ſecours autant promt qu'éficace.

LETTRE XXVIII.

Patience. Amour propre découvert dans les amitiés. Remède à ce mal ; vue de ſon abjection.

1. JE ſuis touchée de vos peines ; mais que voulez-vous ? Il faut porter la croix, & la porter conſtamment. C'eſt la longueur des peines qui ennuye : mais nous ne ſerions pas crucifiés ſi nous ne l'étions que pour un certain tems. Après avoir été laſſés du monde, nous le ſommes de nous-mêmes, & enfin de Dieu, contre qui nous ſommes tentés de murmurer. Mais patience : Dieu fera peu à peu ſon œuvre. Vous aimez à être aimé : vous êtes tendre en aparence pour autrui ; mais ſi le ſenſible va droit au prochain, le fonds demeure tout pour vous-même, & vous n'aimez

que pour rechercher plus d'amitié. Le trouble où vous met le moindre mécompte sur le retour d'amitié d'autrui, vous doit aprendre que c'est vous, & non le prochain, que vous recherchez dans toutes ces belles afections. La jalousie, la délicatesse, la sensibilité, viennent d'atachement à nous, & non d'atachement à ceux que nous poroissions aimer. Votre naturel est véritablement tendre & obligeant, mais tendre & obligeant, pour vous complaire dans vos amitiés. Quel remède à ce fond corrompu ?

2. Ce n'est point de se tourmenter, de se dépiter ni contre Dieu ni contre soi-même ; mais de se voir dans sa laideur, d'écouter N. qui vous la découvre, de vous accoutumer à vous voir diforme, de recevoir avec fidélité les choses dont vous avez déja la lumiere, & avec petitesse celle dont vous n'avez pas encore la lumiere distincte.

3. La vuë paisible de votre abjection, est ce que Dieu demande de vous : c'est le contre poison de vos secretes complaisances. Dieu veut vous montrer autant de bouë & de puanteur d'amour propre dans vos amitiés, que vous vous

flatiez d'y avoir mis de parfums & de choses délicieuses. Ecoutez en paix : recevez petitement ce qu'on vous dit : pratiquez fidélement selon toute votre lumiere. Quand vous avez été infidéle, suportez-vous vous-même ; & reprenez toûjours sans fin votre petite tâche.

LETTRE XXIX.

Sur le même sujet.

1. Il ne faut pas se troubler sur ses miséres ; mais il faut en porter paisiblement la vuë, & ne s'y laisser jamais aller volontairement. Vous avez besoin de trouver des cœurs secs, durs, ingrats & trompeurs, afin que ce mécompte vous sévre sur la recherche d'être aimé. Je m'imagine que vous trouvez assez cette correction de votre amour propre dans les amis du monde. Il ne faut aimer que ceux qui aiment Dieu, & à proportion de ce qu'ils l'aiment ; & ne vouloir être aimé d'eux qu'à proportion de ce qu'ils voyent Dieu en nous. Tout le reste n'est que vanité, qu'amolissement de cœur, que délicatesse sur soi-même.

2. Courage ! nous avons un bon Maître qui sait combien nous sommes de pauvres gens. Dites lui toutes les peines que vous avez à valoir quelque chose. Priez-le de démonter vos amitiés généreuses & tendres pour ne vous laisser qu'un seul ami, qui vous rende tous les autres en la maniere qu'il lui plaira.

LETTRE XXX.

Sur le même sujet.

JE vous aime toûjours de tout mon cœur ; mais à condition que vous ne ferez plus si friand d'amitié. Ce goût vous gâte le cœur & il vous éblouit ; car il paroit venir d'un cœur excellent. Le bon cœur est celui qui n'aime que Dieu & le reste à proportion que Dieu le fait aimer. Ce véritable amour corrige toutes les sécheresses d'un cœur rétréci & renfermé en soi : mais il ne corrige pas moins les atendrissemens où l'on se recherche en paroissant s'oublier, & où l'on s'enyvre de son propre vin. Courage, Dieu est fidéle ; & il vous aidera si vous ne partagez point votre cœur.

LETTRE XXXI.

Courage dans les épreuves. Usage des lectures. Oraison. Introversion.

1. VOus me ferez justice, Mademoiselle, quand vous serez persuadée que personne ne prend plus de part que moi à tout ce qui vous regarde. Les troubles & les incertitudes sont des suites de la foi, & des épreuves qui ne doivent jamais faire quiter cette voye : car le don de la foi pour l'intérieur, est la plus grande grace que Dieu nous puisse faire. Ne vous laissez donc point abatre par tous ces diferens changemens & dispositions : il faut servir Dieu au travers des sécheresses.

2. Je ne crois pas que les livres du Pére ** ou ceux qui traitent de l'intérieur, vous puissent nuire : cependant il ne faut pas se figurer aucun état ; mais s'en servir pour mourir à soi-même, & réveiller l'onction, qui est l'éfet que produisent ces sortes de livres : les autres ne le font pas ; au contraire, ils éteignent, pour ainsi dire, la lampe qui

fume encore, desséchant le peu d'humeur qui reste. Si néanmoins l'on vous défend nommément quelques livres, il ne faut point lire celui que l'on vous défend : mais à moins d'une défense positive, je ne crois pas que vous deviez vous priver vous-même de la nourriture qu'ils vous procurent.

3. Ne vous étonnez point de votre langueur, nî de voir revivre vos défauts. Il faut vous suporter vous-même, tâcher de vous surmonter, rester humiliée lorsque vous ne l'avez pas fait : mais que rien ne vous fasse quiter l'oraison. Rapellez vous au dedans lorsque vous vous trouvez dissipée ; & sur tout, ne vous découragez point.

LETTRE XXXII.

Soumission aux répréhensions sans sujet ; combien utile. Courage dans les sécheresses. Combatre la mélancolie.

1. J'Ai bien de la joye, Mademoiselle, que les choses soyent comme vous les dites, & que l'on se soit mépris dans ce que l'on a pensé de vous. Cependant comme nous ne nous voyons

pas nous-mêmes, il faut par petitesse adhérer à ce que les autres nous disent de nos défauts, quoique nous ne les voyions pas en nous ; & travailler comme s'ils y étoient. Dieu donne une bénédiction très grande à cette démission de notre esprit & de notre volonté.

2. Je vous plaindrois extrêmement dans votre sécheresse, si je ne vous voyois assez de courage pour passer par dessus toutes les dificultés. Nourissez votre ame le plus que vous pourrez par de fréquens retours vers Dieu, par des actes d'amour & d'abandon, par lui demander souvent son secours, par des lectures faites avec tranquilité & silence : mais sur tout, point de mélancolie. La mélancolie seule est capable de vous accabler de sécheresse. Combatez la intérieurement pour l'amour de Dieu, & extérieurement, parce que vous vous devez à vous-même & aux autres. Je me trouve encore si mal que j'ai peine à écrire de longues lettres.

LETTRE XXXIII.

Fidélité à se combatre. Moyens de l'aquerir.

IL faut soufrir les tems de peine & d'épreuves, Mademoiselle : mais il faut les soutenir avec une fidélité inviolable. Votre cœur & votre esprit sont si pleins, qu'il ne reste presque point de place pour Dieu. Donnez lui du moins quelque jours: contraignez vous. Il est dificile de n'être pas sans goûter quelque chose : sitôt que l'on ne goûte pas Dieu, le goût s'étend sur le monde. C'est à présent qu'il faut combatre contre votre propre cœur ; & pour le faire avec succès, il faut être fidelle à l'oraison & à l'exercice de la présence de Dieu, nourrir votre ame par la lecture, de peur qu'elle ne se desséche comme l'araignée. Sacrifiez à Dieu M. d. M., il en aura plus de soin que vous. Je vous l'ai déja dit, Dieu est jaloux. Je ne vous oublie pas.

LETTRE XXXIV.

Mortification de l'amour propre, de ses désirs, de ses craintes. Chercher Dieu en soi sans atache à ses dons. S'acoutumer au calme &c.

1. JE ne crois pas que M. doive s'inquiéter de sentir trop d'atache pour N. Ce n'est point par la violence qu'on se détache; mais en retranchant doucement les amusemens. Cette atache lui est encore nécessaire à cause de sa foiblesse, & empêchera d'autres ataches qui ne seroient pas si innocentes. Elle doit mortifier les plaintes, qu'elle fait sur ce qu'on lui témoigne moins de tendresse que son amour propre n'en désireroit ; soufrir, sans se plaindre, qu'on s'ocupe d'afaires sérieuses & qu'on s'ocupe peu d'elle ; & mille choses de cette nature. Elle ne sauroit assez remercier le Seigneur de lui avoir donné un mari comme celui-là dans la corruption générale du siécle. Je ne crois pas qu'elle doive se chagriner ni s'ocuper du sentiment de cette atache ; mais laissant toutes ces choses, ne s'ocuper que de Dieu & de son devoir dant le moment présent.

2. J'ai bien de la joie que Dieu lui aît aprit à le chercher en elle : c'eſt ce qui abrége bien du chemin. Les diſpoſitions qui viennent purement de Dieu ne ſe peuvent procurer par aucun éfort ; il faut que ce ſoit lui qui les donne ; & lors qu'il a la bonté de les donner, il faut les recevoir avec humilité, & s'en laiſſer priver avec ſoumiſſion & réſignation, demeurant dans la patience, obſervant néanmoins de ſe tourner toûjours au dedans, qui eſt le lieu que Dieu s'eſt choiſi pour habiter en nous.

3. Il faut s'acoutumer à beaucoup de calme, à une grande démiſſion de volonté, & à une indiférence entiere ſur les événemens. Car tout conſiſte à mortifier notre propre volonté : or les déſirs trop véhémens & les craintes exceſſives viennent d'une prodigieuſe vie de notre volonté. La mort ne conſiſte pas à ſe tuer avec éfort, mais à retrancher doucement tout moyen de vie, laiſſant mourir les déſirs & les craintes à leur naiſſance. Il ne faut point s'inquiéter des defauts. L'inquiétude les augmente, loin de les corriger. Il les faut retrancher dans leur ſource, qui eſt la propre volonté & l'amour de nous-mêmes. Retranchez autant que vous pourrez tous retours ſur vous-même, & vous retrancherez la vanité : ce ſont les retours qui l'entretiennent. Ceſſez d'en faire ; elle ſera obligée de diſparoitre.

LETTRE XXXV.

Aprendre à mourir à ſoi-même à toute ocaſion par la pratique de la charité, de l'humilité & de la fidélité &c.

1. QUe puis-je vous dire, ſinon de mourir ſans ceſſe à vous-même : car nous vivons en toutes choſes ; & la raiſon trouve aſſez de prétextes ſpécieux pour apuier la vivacité de l'eſprit & de l'humeur. Soyez ſouple comme un enfant ſous la main de [celui dont vous me parlez:] ne vous embaraſſez de quoi que ce ſoit. Je loüe votre afection, & le ſoin que vous avez de ſa ſanté : mais ſouvent la contradiction qu'on fait à un malade, fait plus de mal, que le reméde qu'on voudroit lui faire pendre ne fait de bien. Vous avez le droit de prier & de remontrer. Quand vous verrez quelque aheurtement dans ſon eſprit, ne paſſez pas

outre ; & vous verrez qu'il en reviendra de lui-même.

2. C'est souvent plus l'envie que nous avons qu'on ait de la condescendance pour nous, que la charité pure qui porte à en user comme vous le faites : Car la charité est douce, compatissante, longanime : elle ne désire être comptée pour rien : elle fait sans empressement le bien qu'elle croit devoir faire : elle ne se choque ni s'indispose de rien : elle est toûjours la même & prête à faire les mêmes choses qu'elle faisoit, quand même on la rebuteroit cent fois. Elle fait simplement son devoir, sans s'embarasser du succès. Quand sera-ce, que N. voudra n'être comptée pour rien ? Quand est-ce, qu'elle ne s'apercevra plus si on rejette ou agrée ses pensées ?

3. Pour ce qui est de ** qu'il s'en tienne à ce que je lui ai mandé ; qu'il devienne tous les jours plus petit & plus simple ; que l'élévation ne serve qu'à l'abaisser davantage ; qu'il s'ocupe beaucoup de Dieu, & peu de lui-même & de tout le reste ; qu'il soit fidéle dans les ocasions à se tenir fortement ataché à Dieu, & recueilli au dedans, sans quoi, son naturel prendra toûjours le dessus : c'est à présent le tems de travailler tout de bon à la garde de son cœur ; non en s'apuyant sur soi-même, mais en s'abandonnant beaucoup à Dieu.

LETTRE XXXVI.

Nécessité & exhortation d'entrer dans la mort à toutes choses, particuliérement à celle de l'esprit, à son agir, à ses prétensions &c. pour revivre en Dieu.

1. J'Ai tâché de me cacher à moi-même ce que Dieu vouloit de vous, afin de n'être pas obligée de vous le dire, voyant que vous êtes si ataché à vous-même que vous avez peine à mourir à des bagatelles. Vous marchandez avec Dieu, & balancez avec lui une curiosité : cependant je voi que Dieu veut que vous mouriez à tout cela. Vous ne faites cas que d'une pureté extérieure, & vous vous contentez d'essuier le dehors, sans vous laisser purifier radicalement. On craint une foiblesse extérieure, durant que l'on ne craint pas la corruption de

l'esprit. Quoique votre derniere lettre soit pleine de confiance, elle ne me satisfait point: car quoique je vous aime en Jésus-Christ plus que je ne puis vous le dire, je ne veux votre amitié & votre cœur que pour le faire entrer dans ce que Dieu veut de vous.

2. Je vous conjure en son nom que nous ayons une liaison durable; ce qui ne sera que par l'union de notre esprit: Je vous prie donc que notre esprit soit un & uni en Dieu; & pour cela quitez vos premieres manieres d'agir & de concevoir pour prendre les miennes. Donnez-vous à l'intérieur, & pénétrez la moëlle du cédre sans vous arrèter à l'écorce. [Chose étrange !] qu'après ce que vous me témoignez, je n'aie pû obtenir de vous, que vous vous priviez des lectures, qui vous sont nuisibles, puis qu'il est à present question d'établir votre intérieur; & vous ne me voulez pas croire! Au nom de Dieu faites ce que je vous demande; car sans cela il seroit impossible que nous fussions unis. Vous ne connoitrez que dans la suite la nécessité d'en user comme je vous dis, & la conséquence qu'il y a de renoncer pour l'amour de Dieu dans les choses de l'esprit.

Il faut que vous soyez bien dur, ou que vous aimiez bien peu Dieu, pour me refuser si peu. Je ne veux pas que vous regardiez de trois mois aucun de ces Livres, & cela absolument.

3. Soufrez que je vous ouvre entierement mon pauvre cœur: il est si fort à Dieu, & son amour pur le pénétre si fortement, qu'il soufre de ne pouvoir communiquer aux autres, & sur tout à votre cœur, un amour entierement pur & nud, dégagé de tout ce qu'il y a de propre. O mon Dieu que l'on vous connoit peu! On ne vous connoit point; c'est pourquoi on ne vous aime point d'un amour digne de vous. On traite Dieu en créature, & l'on se fait des idées de lui conformes à ce que nous sommes. Dieu ne peut être véritablement honoré que par notre destruction & notre anéantissement. Il est venu au monde pour nous aprendre à honorer son Pére comme il doit être honoré. Qu'a-t'il fait pour cela? Il a été le plus anéanti, le plus affigé, le plus persécuté des hommes. Il a été mis au rang des malfaiteurs. (a) *Il a été fait péché pour nous*, quoiqu'il ne puisse pécher. O mistere qui

(a) 2. Cor. 5. ℣. 21.

n'êtes point compris. S. Paul (*b*) *achevoit ce qui manquoit à la passion de Jésus-Christ:* & comment l'acheviez-vous, ô Paul? par l'expérience de ce que Jésus-Christ n'a pû éprouver. Jésus-Christ a été dans une continuelle oraison, dans une dépendance entiere à toutes les volontés de son Pére, n'étant venu dans le monde que pour faire cette volonté, ainsi que David l'exprime de lui (*c*) *il est écrit de moi à la tête du livre que je ferois votre volonté.*

4. Sacrifiez-vous à tous les vouloirs divins: défaites vous de vous-même, je vous en conjure, & mettez vous en état que vous puissiez être tout à Dieu sans retour & sans crainte. C'est assurément à quoi vous êtes apelé. Si vous vouliez bien ménager votre tems, vous en trouveriez pour l'oraison, & pour la lecture des choses intérieures, pour entrer en ce que Dieu veut de vous. Si vous en lisiez tous les jours un peu avec aplication, quelque peu que ce fût, vous gouteriez Dieu assurément; & vous le gouteriez d'une maniere autant inéfable, qu'elle seroit au dessus du sentiment. Je vous demande ces foibles marques de votre amitié.

(*b*) Col. 1. ℣. 24. (*c*) Ps. 39. ℣. 8. 9.

tié. Si vous me les refusez, que voulez-vous que je juge de votre cœur? il me servira de témoignage contre vous-même de ce que Dieu veut de vous. Qu'a-t'il fait à Dieu ce cœur ingrat, que Dieu y mette son amour & ses yeux? Hier il y avoit en moi quelque chose qui disoit à Dieu; ou rendez ce cœur digne de vous, ou m'éfacez du livre de vie, ou, comme S. Paul, que je sois anatême pour lui. Mon Dieu, quel bien ne ferez-vous pas si vous voulez bien faire à l'aveugle ce que je vous dis, & entrer dans les dispositions où il vous souhaite! Ne comptez pour bon que ce que Dieu fait en vous sans vous: ainsi, il n'y aura rien chez vous de parfait ni de bon que ce qui s'opérera par votre propre destruction. Regardez-vous comme (*a*) *n'étant plus à vous-même, mais comme étant à celui qui vous a racheté d'un grand prix.* Je vous ai acheté moi-même pour Dieu, eh! que ne donnerois-je pas pour vous voir tout à lui?

5. Perdez toute idée de grandeur & d'espérance humaine pour vous conformer au pauvre petit & humble Jesus. Si

(*a*) 1. Cor. 6. ℣. 19. 20.

vous tendez à être quelque chose, vous ne serez jamais rien ; je vous le prédis : mais si vous tendez à n'être rien, ce sera par là même que vous serez propre aux grandes choses : car Dieu n'établit qu'en détruisant.

(*a*) *Il donne la vie en tuant :*

Il ne fait trouver tout qu'en perdant tout. C'est la conduite de Jésus-Christ sur ses Enfans ; car elle ne sera pas autre envers eux qu'elle est envers lui même. Il a tout établi sur la ruïne même de ce qu'il établissoit. Qui n'eut dit, que Jésus-Christ n'étoit pas venu pour détruire l'Eglise, mais pour l'établir ? L'a-t'il fait par le succès ? Tout au contraire ; il l'a fait par le renversement. Laissez remplir votre cœur de ces vérités ; car elles sont les plus solides. Je ne cherche à votre amitié que vous même. Vous ne verrez jamais que je vous employe pour rien qui me regarde : mais pour vous faire entrer dans les plus pures maximes de Jésus-Christ je donnerois tout ce que j'ai & tout ce que je suis. O si jamais un rayon de la vérité remplit votre esprit & pénètre votre cœur (ce qui sera, sans

(*a*) Jean de la Croix : Cantique *de la vive flame de l'Amour*. §. 2.

doute, si vous n'y mettez point d'obstacle volontaire,) vous en comprendrez alors plus en une heure, que je ne vous en dirois en toute ma vie.

6. Prenez ce *miel* (*b*) quoique *dans la gueule du lion mort*, & (*c*) *ne regardez pas à ce que je suis noire ; car c'est mon Soleil qui m'a décolorée* de la sorte pour son amour. Ne vous arrêtez pas à l'extérieur ; mais fondez l'amour pur, desinteressé, l'amour qui n'aime son objet que pour lui-même, sans retour sur soi, l'amour qui aime plus à souffrir pour l'amour, que de jouïr de l'amour ; l'amour qui n'a point d'yeux pour se regarder soi-même, enfin l'amour qui est tellement passé en son objet, qu'il se transforme en lui. Mandez-moi si votre cœur admet ou rejette la nourriture que je lui présente ; car ce me sera un signe de vie ou de mort. O que je vous dirois de bon cœur avec le Prophete ; (*d*) *Recevez la bonne nourriture que je vous présente, & votre ame en étant engraissée, sera dans la joie !*

(*b*) Jug. 14. ℣. 8. (*c*) Cant. 1. ℣. 5.
(*d*) Isa. 55. ℣. 2.

LETTRE XXXVII.

Se donner de garde des illusions du Démon, qui cherche à tirer les ames de la voye simple & ordinaire à l'extraordinaire.

1. IL m'est venu de vous dire, Madame, que (a) *le Diable est autour de vous comme un lion rugissant, afin de chercher quelque chose qu'il puisse dévorer.* Il vous donnera d'extrêmes répugnances pour les personnes qui peuvent le plus vous porter à l'intérieur, afin qu'étant depourvue de secours de ce côté-là, il puisse après cela vous terrasser. Donnez vous bien de garde d'adherer à ces peurs & à ces répugnances; car c'est le plus grand mal qu'il puisse vous faire. Ne donnez aucune prise à ses illusions: car pour peu que vous en donnassiez, vous verriez comme il s'empareroit de votre extérieur, le liant & l'obsédant: ce qui est fort dangereux. Il faut marcher par une foi forte & vive. Soyez persuadée que tout ce que je vous

(a) 1. Pier. 5. ℣. 8.

dis est de plus grande conséquence qu'il ne paroît. Il n'y a que l'expérience qui comprenne combien il est aisé de prendre le change; & cela cause toute la vie de grandes peines. La plus grande misericorde de Dieu sur vous, est d'être entre les mains de M.... qui ne vous conduira ni par l'extraordinaire, ni par les sentimens.

2. Mais, me direz-vous, ne suis-je pas conduite par une voye extraordinaire? nullement: elle l'est, si vous voulez, par raport au petit nombre des serviteurs de Dieu; mais elle ne l'est point parce que c'est la voye toute naturelle où Jésus-Christ introduit ses enfans: c'est l'éfet du domaine qu'il s'est aquis sur notre ame. La voye que j'apelle *extraordinaire* est celle où il entre des visions, des terreurs des Démons &c. qui se peut mieux dire qu'écrire. Si vous tombez entre les mains des personnes qui fassent cas de ces choses, vous y entrerez jusques par dessus la tête, & sortirez de cette voye simple, petite, & comme toute naturelle de mon divin Maître. Je vous conjure, puisque Dieu vous a adressé à M.... de ne point mélanger d'autre conduite, & d'aller où il vous

ménera. Je ne ſai pourquoi je vous écris ceci : mais je ſai bien que toutes vos terreurs viennent du Démon, qu'il faut mépriſer & ne pas craindre. Ne me craignez pas non plus ; je ne ſuis point du tout redoutable.

LETTRE XXXVIII.

Retraite intérieure : l'extérieure ne ſe doit entreprendre que par mouvement divin.

1. J'Ai été, Madame, la plus ſurpriſe du monde d'aprendre que vous croyez que je vous avois conſeillé de quiter le lieu où vous êtes. Ce ne fut jamais ma penſée, à moins que Dieu ne vous le faſſe faire. Il ne faut pas ſe lever avant le jour. Lorſque Dieu le voudra de vous, il vous pourſuivra avec tant de force, que vous ne pourrez vous en défendre.

2. La retraite dont nous parlâmes, ce me ſemble, étoit d'un jour, & de votre cœur, retournant fréquemment au dedans : & ſi vous vous ſouvenez, Madame, ſur ce que vous me dites que

cela étoit fort dificile, je tâchai de vous en faire connoitre la facilité, & vous priai d'y faire atention, & de vous priver même de quelque choſe lors que vous y auriez manqué. Je ſuis fâchée de vous avoir afligée, quoique j'eſpére que cette afliction vous ſera avantageuſe ; car je ne déſire que de vous conſoler & encourager, étant perſuadée combien cela vous eſt néceſſaire : bien loin de vous porter à quiter le lieu où vous êtes, je vous en détournerois à préſent ſi vous le vouliez faire, & que vous euſſiez la bonté de me demander mon ſentiment. Ce ſont des coups que Dieu ſeul doit faire faire, & que l'on ne doit jamais conſeiller s'il ne conſeille lui-même : autrement, il n'y aura point de ſuccès, & un retour fâcheux en ſeroit la ſuite. Je prie le Dieu de paix de la donner à votre ame.

LETTRE XXXIX.

Ce qui fait l'enfer & le paradis. Comment on doit ſuporter paiſiblement ſes défauts, miſeres, panchans de la cor-

ruption. Régles pour s'y bien conduire selon la volonté de Dieu.

1. CE qui fait l'enfer dans l'autre vie est la compagnie continuelle des créatures & la privation de Dieu, quoique ces créatures (qui sont les Anges rebelles) soyent [de nature] si parfaites, que tous les hommes les plus parfaits sont des ordures en comparaison. Ce qui fait l'enfer de l'ame c'est aussi la présence des créatures & l'absence de Dieu. Pour pouvoir posséder Dieu, qui est le Paradis, il faut mourir à toutes les créatures: ainsi donc, quand je m'ocupe volontairement & que je cherche à me satisfaire dans les créatures, je suis en enfer.

2. Comme l'on a l'esprit brillant, & sans beaucoup de solidité, il ne faut pas s'étonner de ces diferens changemens. Il faut s'humilier devant Dieu, se suporter telle que l'on est avec paix, étant bien-aise de paroitre telle que l'on est. L'humiliation la plus avantageuse & la plus dificile à suporter, est celle qui nous vient de nos défauts, misères & péchés. Il faut nous suporter & nous regarder comme si nous avions soin pour

l'amour de Dieu de quelque lépreuse: il faudroit tous les jours laver ses playes, sans nous ennuyer ni nous étonner de la puanteur de ses ulcéres & du mal de cœur qu'elle nous feroit.

3. Lorsque l'on sent ses inclinations s'épancher vers la créature, & que l'esprit & le cœur s'en ocupent, il faut se soufrir retournant à Dieu par une confiance humble; laissant passer cela, & soufrant la peine que cela nous fait, sans vouloir combatre directement, (ce qui ne feroit que nous troubler,) mais paisiblement demeurer auprès de Dieu, de qui nous avons tant de besoin, sans nous multiplier par actes. Tout ce qu'il faut faire est, d'éviter autant que l'on peut les ocasions, & mourir à toutes les petites satisfactions, désirs de voir, de parler, d'entendre parler, même des choses les plus saintes, cela étant toûjours imparfait, & la mort à tout étant ce que Dieu désire: ne se point mettre en peine des troubles, nuages, tentations; mais les suporter doucement les laissant couler, s'acoutumant au calme & à la paix: ne faire point de scrupule des choses que notre état exige de nous, & faire tout dans l'ordre de

Dieu & pour Dieu. Il faut regarder tout ce qui nous arrive comme ordre de Dieu, & être content de tout, fans fe mettre en peine de ce qui paroit plus faint & meilleur aux autres, l'ordre de Dieu devant être notre conduite : ne fe point foulager dans les croix, de quelque maniere que ce puiffe être, le défir d'être éclairé étant amour propre : lorfque l'on n'a point de Directeur, fe mettre à genoux devant Dieu, le prier de nous éclairer, & demeurer en repos : mourir au défir de parler de Dieu ; & garder toûjours une folitude intérieure, fans laquelle l'extérieure n'eft rien : croire que dans le naturel que l'on a, fi Dieu ne foutenoit par une grace fpéciale l'on feroit prêt de commettre toutes fortes de crimes : jeûner les vendredis, & outre les pénitences, fe mortifier de tout fans nuire à la fanté : être gaye & paifible, & ne fe troubler pour aucun péché fi nous étions affez malheureux que d'en commetre, un retour amoureux, tranquile & humble étant ce qu'il faut : ne point craindre l'oifiveté à l'oraifon : lire auparavant quelque paffage, ne fe mettre pas en peine fi on l'oublie : ne point défirer ce que l'on ne peut pas

avoir : & être contente des chofes qui nous paroiffent fâcheufes, étant dans l'ordre de Dieu.

4. Notre corruption eft comme le fumier, qui fert à faire croitre & fructifier le froment. Dieu qui nous veut entiérement à lui, pouvoit nous ôter ce fonds de concupifcence ; mais il nous le laiffe, afin de nous faire mourir à nous-mêmes, & nous faire mériter davantage. Il ne faut pas s'étonner de ce qu'encore que nous voulions & fouhaitions les croix, nous ne laiffons pas d'y répugner : c'eft ce que difoit S. Paul (*a*), qu'il avoit en lui une loi qui s'oppofoit à la loi de fon efprit. Vous ne devez pas vous mettre en peine de ces chofes qui fe paffent en vous fans vous. Quoique vous faffiez les chofes fans goût, ne vous en mettez pas en peine, non plus que des nuages. La foi doit être notre guide. Il faut apprendre à fe bien connoitre, & travailler à fe détruire fans relâche, autrement notre efprit feroit toujours inconftant, allant de branche en branche fans s'arrêter à rien.

5. Tout ce que l'on defire avec em-

(*a*) Rom. 7. ✝. 23.

preſſement n'eſt point de Dieu. Dieu habite dans le calme. Il faut ſouffrir les troubles ſans nous tourmenter à nous en délivrer ; (ce qui ne feroit que les augmenter :) ſe desoccuper de toutes les créatures , pour ne s'occuper que de Dieu. C'eſt folie d'attribuer aux créatures les croix qui nous arrivent ; puiſque nous n'avons que celles que nous nous faiſons à nous-mêmes. Si nous étions bien morts , rien ne nous feroit peine.

LETTRE XL.

De deux ſortes d'images , les extérieures & les intérieures. De la priere vocale : Si des perſonnes , même dans une communauté , doivent l'interrompre ou quitter pour l'oraiſon mentale quand Dieu y appelle. Deux ſortes de manifeſtations de l'Eſprit de Dieu à l'ame , la douce invitation , & les remords de conſcience ; & comment l'une & l'autre s'éteint. Récommendation de la lecture fructueuſe & de la priere du cœur , qui différent de la méditation raiſonnée & de la contemplation de l'eſprit.

1. J'Ai à répondre , ma chere mére , à deux de vos lettres , l'une où vous m'écrivez vous-même , & l'autre que N. m'a donnée. Il m'ordonne de vous répondre : Vous dites dans celle que vous m'aviez écrite , que l'on a crû que je mépriſois les images. Ceux qui me voyent à Paris , où j'en ai deux chambres toutes tapiſſées , ſavent le contraire. J'ai peine à ſouffrir les ſtatues en boſſe des Saints lorſqu'elles ſont malfaites & d'une maniere ridicule , & c'eſt le reſpect que j'ai pour les images qui me donne ce ſentiment.

Il y a des images extérieures , & il y a des images intérieures. Je viens de vous dire mon ſentiment ſur les premieres , il faut vous le dire ſur les ſecondes.

Je crois qu'il eſt bon pour un tems à ceux qui le peuvent , de s'imaginer Jéſus-Chriſt crucifié , ou en quelqu'un de ſes miſtères , pourvû qu'on le regarde comme en ſoi & en ſe recueillant , & que notre propre cœur ſerve comme de théatre pour cette tragédie ,

parce que cela habitue au recueillement : mais je crois aussi qu'il ne faut point vouloir retenir cette image lorsque nous avons plus d'atrait à la foi, qui croit tout, adore & aime tout, sans se faire de figure particuliere.

3. L'autre article regarde les prieres vocales. Je crois que c'est bien assez pour des Religieuses de dire celles d'obligation, qui sont en grand nombre ; & qu'il seroit plus à propos d'employer le tems que l'on a de reste à faire oraison : & je ne crois pas avoir tort en cela si l'on considére la différence de la vie des personnes qui ne prient jamais que vocalement, d'avec celles qui font oraison. Or, si l'on y voit une différence si notable, il faut conclure, que l'oraison est plus utile & plus efficace que les prieres vocales qui ne sont pas d'obligation. Dieu aime mieux pour nous un discours que l'amour produit en nous-mêmes que ce que le même amour a produit dans les autres. Nous avons un cœur comme eux pour concevoir les mêmes sentimens. Si l'on voit donc qu'une année de bonne oraison sert plus à la conversion des mœurs que vingt ans

de récits de prieres vocales, (à moins qu'une profonde oraison ne les accompagnât, ce qui ne seroit que pour celles qui sont d'obligation,) je dis que l'on doit préférer cet exercice à l'autre, comme étant le meilleur & le plus utile ; & plus on le pratique, plus devient-il excellent : il doit donc être préféré aux prieres vocales.

C'est le sentiment de S. François de Sales, & de bien d'autres. Ce Saint veut même pour ses filles dans les prieres d'obligation, lorsqu'elles disent l'office seules, que quand elles se sentent attirées, elles le quittent, afin de correspondre à l'attrait de Dieu. Si S. Benoît veut une obéissance si prompte qu'on quitte une sillabe commencée lorsque le Supérieur appelle : à plus forte raison (doit on le faire) lorsque Dieu, qui est le véritable Supérieur, appelle au dedans.

4. Mais, se dira-t-on, je ne sens pas cet appel ! je l'ai senti, & il ne paroit plus. Il est à craindre qu'il ne se soit tû pour n'avoir pas été suivi : car rien n'est plus aisé à éteindre que cet Esprit. L'Esprit de Dieu s'explique chez nous en deux manieres, ou en nous

invitant, ou en nous corrigeant. Le premier eſt doux & délicat; il s'éteint facilement lorſque l'on ne le ſuit pas, & la fidélité à le ſuivre le manifeſte toujours davantage; mais l'infidélité, même ſous bon prétexte, l'éteint véritablement, & il ne paroit plus. Cependant ce je ne ſai quoi qui le manifeſte à ceux qui le ſuivent, eſt comme (a) le feu ſacré caché dans un puits, qui devint boue, mais redevint feu étant expoſé aux rayons du ſoleil. Ce même Eſprit éteint par une longue ſuite d'infidélités que l'on ne connoit pas même, n'eſt pas plutôt expoſé aux yeux de Dieu avec une véritable déliberation de le ſuivre, qu'il reparoit avec toute ſa délicateſſe: il ſe fortifie par la fidélité à le ſuivre.

5. L'autre effet de l'Eſprit de Dieu eſt de corriger: c'eſt ce que l'on appelle communément remors de conſcience. Lorſque l'on eſt fidéle à ſuivre la délicateſſe de la conſcience pour ne rien faire contre ce qu'elle indique, elle eſt très fidéle, & met l'ame fort à l'étroit juſqu'à ce qu'elle l'ait conduite à une parfaite pureté. Elle s'éteint par ſa con-

(a) 1. Macc. 1. ỳ. 20, 22.

ſommation; & elle s'éteint alors avec un grand avantage: mais malheur à celui en qui la conſcience s'éteint pour ne l'avoir pas voulu ſuivre! Les remors ne s'éteignent qu'à force d'infidélités; & comme à meſure que l'on eſt infidéle, la conſcience devient plus groſſiere; auſſi à meſure que l'on eſt fidéle, elle devient plus délicate, & manifeſte les choſes plus profondes & cachées. De même à meſure que l'on eſt fidéle à ce ſimple Eſprit invitateur, il manifeſte davantage les volontés du Seigneur: & c'eſt à cela que l'on connoit qu'une ame, quelque obſcure & ſéche qu'elle ſoit, ne s'eſt point égarée; que plus elle eſt ſéche, aveugle, impuiſſante pour tout, plus elle eſt éclairée ſans lumiere par ce ſimple Eſprit invitateur pour connoitre ce que Dieu veut d'elle. Ce diſcernement eſt d'une telle conſéquence dès le commencement de la converſion, que tout roule là deſſus. Heureux ceux qui ont des perſonnes qui le leur enſeignent!

6. Pour répondre à la lettre que vous avez écrite à N. je vous dirai, que ſi vous avez bien lû la lettre que je m'étois donné l'honneur de lui écri-

re, vous aurez remarqué que je ne touche point à tout ce qui est du général d'une communauté, que l'on appelle Observance réguliere. Je m'en suis, ce me semble, expliquée clairement : mais comme je pourrois me tromper dans la pensée de m'en être bien expliquée, je tacherai de le mieux faire ici; non afin que vous m'en croyiez, mais afin de satisfaire & à l'amitié que j'ai toujours eue pour vous, & à l'ordre que l'on m en donne. Si ce que je vous mande ne satisfait pas votre raison, je suis seure qu'il s'acordera si bien avec le fond de votre ame (où la vérité doit résider) qu'il ne poura qu'il ne dise, amen. J'aime mieux satisfaire ce fond que la raison, l'un étant la volonté de l'homme, & l'autre celle de Dieu.

7. Je dis donc, que je mets au nombre des Régles les Observances régulieres qui sont générales : & qui voudroit en cela aporter de la singularité, seroit comme une personne qui prétendroit bâtir un édifice en posant toutes les pierres d'une maniere dérangée : elle ne le pouroit : il faut qu'elles soyent du moins unies & toutes rangées à certaines hauteurs quoiqu'elles ne soyent pas d'égale figure ni grosseur. Qui voudroit diner

lors que les autres prient, & prier lors qu'elles dinent, faire oraison lors qu'il faut chanter l'ofice, & chanter lors qu'il faut garder le silence, ce seroit une folie. Il ne s'agit point ici de cela : mais de quantité de dévotions particulieres dont on peut se dispenser, Dieu n'y atirant point, quoi qu'elles soyent utiles à bien d'autres qui y trouvent de l'avantage.

Or il faut que ces sortes de pratiques se quitent facilement si tôt que l'on est atiré à autre chose, par exemple ; on dit le chapelet à la fin de l'oraison : cela est très louable : mais si des ames étoient atirées à continuer leur oraison, & qu'elles demandassent de la continuer durant ce tems, je crois que l'on doit le leur acorder. Cela se fait sans que personne s'en aperçoive. Pourquoi la Supérieure ne les en dispenseroit-elle pas ? Lors que tous les Péres ont dit qu'il faut éviter la singularité, ils l'ont dit touchant des choses publiques, où le dérangement extérieur seroit remarqué de tous : mais il seroit absurde de croire que parce qu'une personne entre dans une Communauté, où la plûpart sont des ames communes, même très-imparfaites, elle ne dût pas travailler à sa

perfection ; & que parce que l'on n'y a pas été exercée à la pure mortification & à l'oraison ; elle dût être immortifiée ou sans oraison.

Faire oraison est une régle générale pour tous ; mais la maniere de faire oraison doit être singuliere pour chacun ; puis que l'oraison doit être abandonnée au S. Esprit, selon le témoignage de tous les Saints, & le S. Esprit, la fait faire à chacun comme il lui plait. Ce qui doit être général pour tous, est de s'abandonner au S. Esprit, chacun selon son dégré. Et comment s'abandonnera-t'on au S. Esprit, si on lui lie les mains ?

8. Il y a bien peu d'ames arrivées en Dieu. Il est vrai que celles qui le sont ont une grande liberté pour l'ofice : ce qui est d'obligation ne les surcharge pas : mais elles ne sont point portées à des pratiques particulieres, parce qu'elles sont dans la fin où tout cela est consommé. Or dans cette fin, quoique l'ame soit très libre pour les prieres d'obligation qui lui étoient autrefois à charge, elle n'a point la liberté de ces pratiques que Dieu ne lui demande pas : & si même Dieu lui en demandoit, comme il a fait à quelques Saints, c'est par un mouve-

ment subit qui n'a pas de suite, & qui est peut-être pour une fois & qui change, Dieu faisant cela pour augmenter la souplesse de l'ame par ces variétés. Mais comme ce n'est pas de cela dont nous avons voulu parler, puisque les ames de cet état n'auroient pas besoin d'éclaircissement, le mouvement de Dieu leur étant certain pour le moment qu'elles agissent, je n'en parlerai pas davantage.

9. Pour l'impression des vérités de notre Religion, qui est la seconde dificulté, il y a deux manieres de se les imprimer ; le raisonnement, & la lecture. Le raisonnement est plus pour les hommes doctes, qui voulant étudier les vérités & les aprofondir, doivent en peser toutes les circonstances : mais pour des filles, & que je supose instruites, (car elles ne sont point reçues pour être Religieuses qu'elles ne soyent instruites de ce qu'elles doivent savoir,) je dis qu'il faut qu'une lecture goûtée & faite avec aplication leur fasse ce que l'on prétend que la Méditation doit faire. Il faut un tems pour prier, & un autre pour s'instruire de ses devoirs. Celui qui est destiné pour la priere doit être tout employé à la priere : il faut que ce soit une priere

de cœur, que l'on adresse, si l'on veut, à Jésus-Christ ou crucifié, ou flagellé, selon que le mistère qu'on aura lû touchera le plus : mais qu'on le regarde de cette sorte pour s'adresser à lui & pour produire tels actes & telles afections que lui-même suggerera : que l'on ne quite point ce mistère tant qu'il touche, & qu'il produit le recueillement & émeut l'afection. Mais sitôt que le recueillement est formé, que l'on demeure devant Dieu recueilli & abandonné à lui. Il est de conséquence de lire avec assiduité durant bien du tems tout les mistères de la Religion, ne point lire en courant, mais s'en laisser pénétrer, & cesser pour des momens la lecture lors que l'on est touché, puis la reprende & [encore] la quiter de cette sorte, afin de laisser toute la liberté à l'esprit de ce qui est écrit de s'insinuer en nous, sans quoi, c'est la lettre qui se retient, mais l'esprit vivifiant en est banni : une personne qui macheroit incessamment une viande ne s'en nourriroit jamais si elle ne se reposoit pour l'avaler.

La conviction des vérités dépend donc de la lecture goûtée, savourée, & pénétrée ; mais le progrès de l'oraison

dépend du cœur. Il faut donc une priere de cœur, soit que nous la fassions nous-mêmes activement, ou que le St. Esprit la forme en nous. Si l'on faisoit de cette sorte l'on seroit bientôt intérieur.

10. Lors que je parle de la *priere du cœur*, je ne parle pas du simple envisagement de la vérité, ou de son simple regard. L'oraison de regard est une action de l'esprit, & non de la volonté ou du cœur ; & c'est ce qu'on apelle *contemplation*, qui est plus ou moins parfaite que l'esprit est plus ou moins épuré. Ce n'est point ce dont j'ai parlé lors que j'ai parlé de la priere du cœur. C'est l'Esprit qui regarde ; mais c'est le cœur qui prie, qui désire, qui parle & qui demande ; & c'est ce qu'il ne faut pas confondre. Lisons en la maniere que je l'ai dit, pour satisfaire à ce que nous devons à notre esprit ; mais prions comme je viens de dire pour satisfaire à ce que notre cœur doit à Dieu. On détruit les mauvaises habitudes en se donnant à Dieu, en le priant, en s'instruisant de ses devoirs, en tâchant de conserver la présence de Dieu en toutes ses œuvres.

11. Je n'ai point prétendu parler pour les indociles, puis que le premier point est celui de la bonne volonté, sans la-

quelle on ne peut rien. Le Sauveur du monde n'eſt-il pas venu aporter la paix aux ames de bonne volonté? Celles qui auront la bonne volonté, auront donc la paix. Lors que vous dites, ma chere Mére, que cette oraiſon n'eſt point pour les perſonnes troublées, je vous dis moi, qu'elles ne peuvent avoir la paix par une autre voye, puiſque tous les raiſonnemens du monde peuvent bien convaincre l'eſprit qu'il faut avoir la paix, mais ils ne peuvent faire goûter cette paix à notre cœur. Il n'y a que l'opération de Notre Seigneur qui le puiſſe; & cette paix eſt même le ſigne qu'il a toujours donné de ſa préſence ſoit en venant au monde, ſoit étant avec les Apôtres. Je ſai qu'il y a des perſonnes qui après avoir goûté la paix, don du Seigneur, éprouvent des peines & des troubles: mais ſi on les examine de près, on verra ou qu'elles ont quité leur voie, ou qu'elles ne ſont pas aidées, ou bien qu'elles manquent de docilité ſi elles ont [pour leur conduite] des perſonnes éclairées; mais pour l'ordinaire, tout le défaut vient de n'avoir pas des perſonnes éclairées qui découvrent l'endroit qui cauſe le trouble.

12.

12. Ainſi vous voyez, qu'il ne s'agit de rien moins que de dire aux commençants qu'ils ayent un ſimple enviſagement, & qu'ils s'abandonnent: Il faut leur aprendre à ſe convertir à Dieu, à le prier, à lui demander miſericorde, à crier à lui avec tous les gemiſſemens de leur cœur, comme faiſoit David, à lui préſenter leurs pechés, à lui dire ſans ceſſe, (*a*) *Lavez moi, & je ſerai nettoyé.* Un pécheur entendra mieux ce qu'on lui voudra dire lors qu'on lui parlera de cette ſorte, & qu'on lui fera dire le *Miſerere* dans les ſentimens de celui qui l'a fait, que de lui dire, Méditez.

LETTRE XLI.

Sentiment de l'état des cœurs. Jugement ſur un livre touchant l'Oraiſon intérieure. Utilité de ſe recueillir & de chercher Dieu dans ſon cœur.

1. J'Ai ſoufert pour votre cœur, que je ne trouvois point à l'ordinai-

(*a*) Pſ. 50. ℣. 9.

re depuis quelques jours. Je le cherchois auprès de mon Maitre, & je ne le trouvois point tourné à ſon ordinaire.

2. Le Livre de (*a*) l'*Agneau occis* eſt un livre où il y a du bon; mais il y a auſſi bien des choſes que vous ne devez par aprouver. Le bon homme qui l'a fait eſt un ſaint homme: mais comme ſa lumiere n'étoit pas étendue, [& même qu'il n'avoit pas le don de ſe bien exprimer, c'eſt un galimatias: de plus, il veut que l'on ſe forme une image de Jéſus-Chriſt avec les armes de la paſſion, dans le cœur. Ces ſortes d'images dans la ſuite rendent imaginaire & ſujet aux viſions & repréſentations; ce qui nuit à l'intérieur. Ce bon homme fait aſſez bien commencer les ames ſimples; mais il n'a pas le don pour le reſte, & ſon livre eſt moins bon que ce qu'il dit; car Dieu donne grace à ſa ſimplicité. Je ne le connois pas perſonnellement, mais je connois de bonnes ames qu'il a commencées, mais dès qu'elles perdent les images, il commence à ne ſavoir où

(*a*) Imprimé à *Rennes*, en 1669. L'auteur avoit été un bon vilageois nommé *Jean Daumont*. Le Pére *J. Rigoleuc* en fait mention dans ſes Lettres. Voyez la *Lett.* X.

il en eſt. Il ne faut pas trop aprouver ce livre, ni auſſi le condamner; mais dire, que Dieu bénit quelquefois la ſimplicité de ces bonnes gens; qu'il faut toûjours ſe recueillir au dedans, ſans qu'il ſoit néceſſaire de ſe former de ces images. Ce qui fait que ce bon homme a réuſſi en aprenant à faire oraiſon, c'eſt qu'il aprend à chercher Dieu dans le cœur, à ſe recueillir, & à y regarder Jéſus-Chriſt crucifié d'un ſimple regard.

3. Tous ceux qui s'y prennent par le recueillement dans leur cœur, & s'acoutument à conſidérer Dieu en eux-mêmes, deviennent en peu de tems gens d'oraiſon. Il n'y a point de méthode plus facile, plus courte, plus aiſée & plus ſeure. C'eſt pourquoi Jéſus-Chriſt a travaillé à nous faire comprendre que (*a*) *le Royaume de Dieu eſt au dedans de nous.* Si vous pouviez mettre cela dans le cœur à vos pénitentes, & leur aprendre à faire tous les jours un quart-d'heure ou demi-heure de cette maniere d'oraiſon, vous les reformeriez bientôt. Ce ſeroit la pénitence que je leur donnerois.

(*a*) Luc. 17. ℣. 21.

4. N. a fait des conversions admirables parmi les soldats en leur aprenant de cette sorte à chercher Dieu en eux, & à y envisager Jésus-Christ crucifié, non en raisonnant, mais d'un regard plein d'afection, lui demandant leurs besoins; mais, pour fondement, ne chercher jamais Dieu hors de soi; parce qu'en le cherchant en soi l'on devient bientôt intérieur; & l'on ne le devient jamais par une autre voye. Pour vous, vous le trouverez dans l'abandon, & non autre part.

LETTRE XLII.

La présence de Dieu dans le cœur, & l'entretien avec lui, source de tout bien. Eviter ce qui est du monde. Ne point retourner en arriere à cause des dificultés, qu'il faut combatre avec courage.

1. Dieu permet, Mademoiselle, que vous sentiez votre foiblesse, afin que vous soyez plus convaincue du besoin que vous avez de lui, que vous imploriez sans cesse son assistance, que vous ne vous éloigniez jamais de sa divine présence, pour ne point entrer dans le froid de la mort. La source de tout bien est LA PRÉSENCE DE DIEU, & son éloignement est ce qui produit tout les maux. Il faut donc, Mademoiselle, vous servir de cet antidote, & vous procurer vous-même un secours si avantageux lors qu'il ne vous vient point d'ailleurs. Vous le pouvez en deux manieres: soit en évitant les ocasions qui pouroient malgré vous triompher de votre foiblesse; soit, dans l'ocasion même, en tâchant de vous occuper intérieurement de Dieu, qui y est présent, vous rapellant autant de fois que vous sentez de vous en être écartée. Cette fidélité atirera sur vous les miséricordes du Seigneur, & vous donnera une nouvelle fidélité.

2. Il est d'une extrême conséquence de se tenir recueillie en soi-même lorsque l'on est dans les compagnies: sans cela on se dissipe nécessairement. On dit, qu'il faut s'oublier soi-même; & je le dis aussi: mais pour vous, Mademoiselle, je vous dis, n'oubliez jamais votre cœur. C'est le lieu où vous devez

habiter. Lorsque l'on ne vous parle point de Dieu, parlez-vous en à vous-même, & faites vous un commerce intérieur qui contrebalance les épanchemens extérieurs. Sans cela, vous serez toûjours ataquée, & j'ose dire toûjours vaincue. Vous ne vous trouverez pas souvent dans les lieux où l'on parle de Dieu : (plût à Dieu que vous n'en vissiez jamais d'autre!) mais vous portez en tout lieu votre prope cœur, où Dieu habite. C'est avec lui que vous devez faire un acord de ne point oublier Dieu, comme Job avoit (*a*) *fait un pacte avec ses yeux.*

3. Il faut éviter de plus, la vaine complaisance, le désir de paroître, & de vous produire. Les ocasions où nous nous engageons par amour propre sont ordinairement périlleuses : celles où nous sommes engagées par l'ordre de Dieu, ne le sont point. Ne vous étonnez pas des dificultés que vous trouverez dans le chemin de la vertu ; que plutôt elles servent à fortifier votre courage. O que vous seriez criminelle, & que je vous trouverois à plaindre, si aprés les miséricordes que le Seigneur vous a faites,

(*a*) Job 33. ℣. 1.

vous quittiez cette source d'eau vive pour la bourbe empoisonnée de l'atachement du siécle! Voila le tems de combatre & de remporter des victoires sur vous-mêmes. Suivez l'étendart de Jésus-Christ avec courage, & soyez persuadée que personne ne le désire plus fortement que moi.

LETTRE XLIII.

Retours fréquens à Dieu dans les occupations. Combien celles-ci sont nécessaires à plusieurs. L'aplication à Dieu, source de tout bien.

1. LE Démon faisoit tous ses éforts pour empêcher que vous n'entrassiez dans les desseins de Dieu sur vous : il se servoit pour cela de votre temperament, afin de mieux cacher sa ruse. Ce n'est pas assez de faire l'oraison : il faut vous acoutumer à de fréquens retours au dedans au milieu de vos ocupations : & cette habitude vous sera aussi utile que l'oraison ; puis que c'est le fruit que vous devez tirer de celle que vous faites.

2. Vous avez besoin d'ocupations, & comme votre imagination est fort vive, il ne faut pas vous étonner si elle se remplit de vos ocupations journalieres pour lesquelles vous avez du goût : le goût même que vous y avez excite l'imagination : & je vous assure qu'il est avantageux pour vous d'être ocupé, sans quoi, votre imagination se tourneroit contre vous-même, & vous exerceroit beaucoup. J'espére pourtant que si vous êtes fidéle à retourner à Dieu fréquemment au milieu de vos ocupations, la vivacité tombera peu à peu. C'est tout ce que vous pouvez faire de mieux : car si vous vouliez la combatre directement, vous l'exciteriez davantage.

3. Soyez seur, que plus vous vous apliquerez à Dieu, plus vos défauts se corrigeront insensiblement. Il est étonnant combien cette seule aplication rectifie notre cœur & notre esprit. Il n'est pas étonnant que le feu fonde la glace qui lui est exposée ; puisqu'il purifie tous les sujets, lors même qu'il les détruit : & la même action en lui, fond, séche & desséche, purifie, consume & détruit. Il ne change pas de mouvement pour

cela : c'est toûjours la même action, qui n'a de diference que dans la diference des sujets sur lesquels il s'exerce. Il en est de même de notre aplication à Dieu, qui redresse, corrige, échaufe, purifie &c. Vous êtes heureux d'être auprès d'une source où vous trouverez tout selon vos besoins. Priez pour moi, je vous en conjure ; & je le fais pour vous.

LETTRE XLIV.

Quiter les ocupations & visites inutiles, pour s'exposer à Dieu, & demeurer auprès de lui, qui remédiera à tout. Corruption générale : bonheur d'en être séparé : tout imparfait qu'on soit : profiter du tems : se suporter en charité & patience.

1. POur ce qui regarde les enfans, il ne faut pas croire qu'ils deviennent parfaits par la seule lumiere qu'on leur donne sur les défauts, surtout si ce qu'on leur dit est plus fort que leur état. Il faudroit leur aprendre à se posseder moins eux-mêmes, & à quiter

tant de diſſipations inutiles, afin que Dieu poſſedât leur fonds. Et comment poſſedera-t'il leur fonds s'ils ne demeurent longtems auprès de lui, & s'ils donnent tant de tems à des converſations peu fructueuſes? Tant de tems perdu les met hors d'état de profiter de celui qu'ils ont.

2. Un Soleil trop brillant, éblouït, au lieu d'éclairer : des vues de défauts trop fortes, lors qu'on ne ſent point en ſoi le pouvoir d'agir, aveuglent, loin d'éclairer. Tâchons que les ames s'expoſent beaucoup à la lumiere divine ; & elles profiteront plus par là en un an, qu'en trente d'une autre maniere.

Tout ſe paſſe en inutilités : de plus, les converſations générales ſur les défauts ne profitent gueres, non plus que les ſermons. Un défaut qui eſt la ſource des autres, bien pris, & qu'on tâche de détruire avec la grace, en emporte beaucoup avec ſoi.

Mais helas! comment étant vivans comme nous ſommes, communiquerions-nous la mort les uns aux autres? Nous ſommes des voix, criantes dans le déſert, (a) *Redreſſez les ſentiers, aplaniſſez les voyes ;* mais il faut que JESUS-CHRIST faſſe le reſte. Ne nous trompons point : nous ne ſommes propres qu'à tout gâter ; mais Jéſus-Chriſt peut tout faire : Auſſi le plus néceſſaire, c'eſt de demeurer auprès de lui.

(a) Matth. 3. ℣. 3.

3. Je ſuis ravie que la femme de N. ait ces ſentimens de la préſence de Dieu que vous me dites ; car quoique ces ſentimens ſoyent encore éloignés de l'union intime, & même de la ſimple préſence en ſoi, ils ne laiſſent pas de lui être utiles pour la déprendre peu à peu d'elle-même. C'eſt un don qu'il faut recevoir avec reſpect, & qui bride toûjours le naturel, quoiqu'il ne le détruiſe pas tout à fait.

4. Si vous ſaviez la depravation générale du monde, & la fauſſe dévotion, vous beniriez encore Dieu de ce que les enfans, quoi qu'imparfaits, en ſont néanmoins tirés.

5. Je ſuis bien contente de M.; ſa douceur, ſa patience, ſa charité ſont les vertus de Jéſus-Chriſt. Si nous étions bien convaincus du peu que nous pouvons par nous-mêmes & de l'éficacité du pouvoir de JESUS-CHRIST, nous aurions une patience infinie avec le pro-

chain. C'est ce que je vous repeterai toûjours, & que je vous dirois même en mourant.

Pour les enfans, moins de perte de tems plus d'aplication à Dieu: Le tems est si court, pourquoi le perdre? Pour ceux qui en prennent soin, charité immense sans se rebuter jamais, patience à toute épreuve. Nous avons besoin de nous suporter nous-mêmes, pourquoi ne pas suporter les autres? Je prie Dieu qu'il soit votre lumiere & votre consolation dans vos peines.

LETTRE XLV.

Ne point s'attrister d'expérimenter & de voir ses miséres: joye & paix en Dieu.

1. Pourquoi (a) *étes-vous triste, & pourquoi vous troublez-vous? esperez en Dieu*, il sera votre force. Ne pouvez-vous vous acoutumer au pain sec après avoir goûté le lait? & l'expérience des miséres vous fera-t'elle toujours réfléchir? C'est une mauvaise odeur, qui vous deviendra comme naturelle. Acoutumez vous non seulement à aimer l'expérience d'une misére exemte de péché; mais à l'aimer même comme celle qui fait admirer d'autant plus la grandeur & la sainteté de Dieu, que nous nous trouvons plus miserables. Il nous faut sortir de chez nous; si notre maison étoit belle & propre, nous aurions beaucoup de peine à la quiter, nous l'aimerions, & n'en sortirions jamais.

(a) Ps. 41. & 42.

2. Vous ne serez jamais comme Dieu vous veut que lorsque la vue de vos miséres loin de vous troubler, vous augmentera votre paix. O que l'ame qui aime Dieu pour lui-même, aime son humiliation, & que celle qui aime son humiliation trouve de paix dans sa misére! Le Démon sait bien qu'il ne vous trompera pas en vous inspirant d'ofenser Dieu; parce que vous en avez trop d'horreur: il vous trouble par la crainte de l'ofenser, & par la réflexion sur tout ce que vous faites & dites; afin qu'en vous ocupant de cela il vous desocupe de Dieu. Tant que sous de bons prétextes vous vous regardez vous-même, vous vous détournez de Dieu, & per-

dez par conſéquent la paix. Je ne veux point que vous faſſiez de la ſorte : Allons ; paix, joie au S. Eſprit ! La triſteſſe retrécit le cœur, & ne donne pas aſſez de lieu à Dieu ; au lieu que la joie en le dilatant lui laiſſe poſſéder ce même cœur.

LETTRE XLVI.

Se mettre en paix. S'abandonner à Dieu dans le délaiſſement. Saiſons ſpirituelles. Amour pur.

1. POurquoi vous déſolez-vous, ma très chere ? Eh, que ne vous abandonnez-vous à Dieu ſans reſerve ! Vous le croyez bien loin ; & il eſt très-proche de vous. J'ai rêvé à vous toute cette nuit : & il me ſembloit que je vous preſſois contre ma poitrine, & que je vous diſois : Recevez cette paix & cette douce onction que vous goûtiez autrefois. On eſt venu vous tirer d'auprès de moi dans le tems que vous vous y trouviez fort bien. Il faut vous abandonner à toutes les diſpoſitions où il plaira à Notre Seigneur de vous mettre. Faites

le donc : & après avoir goûté les douceurs du Tabor, ſoufrez avec abandon, comme Jéſus-Chriſt, le délaiſſement de ſon Pére ſur la croix, qui fut la plus terrible ſoufrance de Jéſus-Chriſt. O ſi vous ſaviez vous abandonner à Dieu dans toute l'étendue de ces penſées qui vous viennent, d'être rejettée de lui, vous trouveriez plus Dieu dans cet abandon que dans toutes les douceurs premieres ! Faites-le donc, je vous en prie.

2. Remarquez qu'il ne s'agit pas de vous abandonner à quiter Dieu ; mais à laiſſer Dieu faire de vous ſelon ſa volonté. Pauvre aveugle ! ne comprenez-vous pas que qui s'abandonne à Dieu pour être rejetté de lui n'en peut être ſéparé par cet abandon ; puiſque ne pouvant être unis à Dieu que par notre volonté, c'eſt la conformité de notre volonté à la ſienne qui fait cette union, qui ne conſiſte dans aucun des ſentimens ? Nous ne pouvons être ſéparés de Dieu que par défaut de conformité & d'abandon. Dieu peut-il vouloir quelque choſe qui ne ſoit pas pour ſa gloire & pour notre avantage ?

3. Il y a des ſaiſons dans la vie ſpiri-

tuelle comme il y en a dans l'année. Si l'été duroit toûjours, le Soleil brûleroit tout par son ardeur, & il ne croîtroit rien sur la terre. L'hiver est aussi nécessaire aux plantes que l'été. Il sert à faire prendre racine aux arbres, sans quoi, toute leur séve poussant au dehors, ils demeureroient dessechés. Toutes les saisons sont également utiles. Ainsi la sécheresse & la privation vous sont plus avantageuses que tout autre état. Lorsque vous receviez ces douces consolations, Dieu vous donnoit des marques de son amour; mais c'est dans la privation qu'il lui faut donner des preuves du nôtre. Acoutumez vous à aimer d'un amour généreux, qui n'atend rien de son Bien-aimé, qui l'aime sans esperer nul retour de sa part. L'amour entre les hommes doit se conserver par être réciproque; mais l amour de Dieu devroit être gratuit. Aimons gratuïtement celui qui nous a aimés de la sorte. Il faut quiter l'enfance, & soufrir qu'on nous ôte le lait des enfans, pour nous donner le pain des forts. Soyez en paix; je le veux.

LETTRE XLVII.

Soufrir avec abandon, silence, fermeté les opositions que font à la voye de Dieu les hommes & les démons; de même que les tentations & les frayeurs.

1. IL est vrai, ma très chere fille, que je suis souvent ocupée de vous: mais c'est bon signe. Je rêve souvent qu'on fait mille éforts pour vous tirer de votre voye: je vous vois d'autrefois arracher de mon sein par force. Reposez vous-y quelquesfois en esprit. Cela me fait comprendre que vous aurez beaucoup de persécutions sur la voye de la part des hommes & des Démons, les premiers tâchant de vous ôter tous ceux qui pourroient vous y aider, & les derniers tâchant de vous intimider par les doutes, scrupules, tentations, terreurs paniques. Vous en éprouverez encore plus que vous n'avez fait.

2. Il n'y a rien à changer ni dans votre conduite, ni dans votre oraison. Il faut seulement que votre abandon soit plus ferme & plus entier. Vous éprouverez de très grandes vicissitudes; mais

vous ne devez pas vous en étonner. Il faut porter également tous les états, l'abondance & la pauvreté, la sécheresse & la consolation, vous tenant également immobile à l'un & à l'autre. Ne vous étonnez pas de vos foiblesses : il faut les soufrir. Vous voudriez être trop forte : il faut aimer sa foiblesse comme notre divin Maitre, qui a bien voulu être petit.

3. Quoique vous ne puissiez parler à M... ne laissez pas de le voir : demeurez en silence lorsque votre bouche se ferme & ne cherchez pas alors à parler : parlez quand la facilité vous sera donnée. Ne vous gênez point pour m'écrire : cela n'est point nécessaire : je n'en suis pas moins unie à vous sans cela. Si vous cachiez volontairement quelque-chose, cela ne seroit pas bien ; mais lorsque le Maitre vous fait garder le silence, gardez-le, & que nulle raison ne vous porte à écrire. Il faut être fidelle à se laisser à Dieu. C'est lui (*a*) *qui ouvre, & nul ne ferme ; qui ferme & nul n'ouvre*

4. Ne vous étonnez pas des tentations : elles sont bien éloignées de devoir finir. Recevez les douceurs lorsque Dieu vous les donne, sans examiner d'où elles viennent : Dieu les acorde à votre foiblesse. Ne vous acoutumez pas à faire venir quelqu'un lorsque vous avez peur : vous donnez par là prise au Démon : Il faut demeurer en foi sans discerner sa foi ; autrement le Démon vous ôteroit insensiblement toute votre solitude. J'ai été beaucoup tourmentée de ces terreurs ; & je n'en ai été délivrée qu'en les soufrant avec des peines étranges, sans y aporter de reméde.

(*a*) Apoc. 3. ♯. 7.

LETTRE XLVIII.

Dire ses peines avec simplicité.

JE sentis bien hier, ma très chere en Notre Seigneur, que vous étiez peinée. Je voyois ce qui causoit votre peine, quoique vous n'eussiez pas assez de simplicité pour la dire. Le Diable fait son éfort pour troubler les enfans du Seigneur, leur mettre des petites peines, de petites jalousies : mais ce sont des peines qui ne servent qu'à purifier & unir davantage lorsqu'on est assez sim-

ple pour les dire. Bon courage: allez à Dieu avec un cœur plus large, ne ſoyez point ſcrupuleuſe, ayez le cœur gai.

LETTRE XLIX.

Etre fidéle à ſuivre les conſeils qu'on nous donne par ordre de Dieu. Abandon, & égalité dans les viciſſitudes. Cantiques du P. Surin, recommandés.

1. JE ſuis ravie que le calme dure: ſouvent néanmoins la tempête ſuccéde; mais tout doit être égal à un cœur généreux & abandonné. J'aime bien vos diſpoſitions d'oraiſon: quand la grace ſoufle à pleine voile, il eſt aiſé de la faire. Il eſt bon d'oublier tout ce qui vous concerne, ſans vouloir faire atention ſur vos ſentimens intérieurs pour me les dire; car ce ſeroit conſerver quelque choſe en vous-même qui empêcheroit votre anéantiſſement. Il faut ſeulement marquer en m'écrivant ceux qui vous viendront dans l'eſprit, ſans vouloir rien me cacher ou retenir volontairement, ſoit du bien, ſoit du mal.

2. Je crois que Dieu ayant voulu choiſir ce miſerable canal pour vous

communiquer la grace, afin de vous humilier & anéantir, c'eſt un moyen qui ſubſiſtera dans le tems & l'éternité, & duquel vous ne ſauriez vous retirer par vous-même ſans manquer à la grace de votre intérieur. Dieu ſait que je vous dis la vérité ſans vue ni retour ſur moi; & je vous la dis de la ſorte, parce qu'il ne m'eſt pas permis de la cacher.

3. J'ai de la joie que tout ſoit amorti; je ſouhaite que ce ſoit pour bien longtems: cependant vous devez vous atendre à quelque réveil un peu fort après ce calme. Cette nuit ſur le matin j'ai ſongé de vous: ce qui ne m'arrive gueres: car comme je ne conſerve nulles eſpeces des choſes créées, auſſi ne ſongé-je gueres. Votre ame m'eſt ſi chere, que je crains tout pour vous. Je vous conjure de vous apliquer durant quelque tems au pur néceſſaire. Quand votre intérieur ſera formé, je ſerai ſatisfaite; & alors vous aurez plus de liberté: mais ſouvenez-vous que Taulere, qui étoit un homme ſi célébre, comme Docteur ſavant & grand Prédicateur, cependant ſitôt que ce pauvre Laïque dont Dieu ſe ſervit pour le faire entrer

dans les voyes intérieures l'eut entrepris, il lui fit quiter toutes ses études, tout livre, tous sermons, & le confina pour quelques années dans une solitude très grande ; après quoi ses Sermons operérent des conversions si extraordinaires, que l'on en étoit surpris. Je ne vous demande pas que vous vous teniez dans une profonde solitude ; mais je vous prie seulement de donner lieu à Dieu de consommer en vous son ouvrage : & soyez persuadé que si vous êtes fidéle à Dieu, vous aurez plus par voye d'infusion que de toute autre sorte. S. Bonaventure, si célébre entre les Docteurs, fut instruit de cette sorte : & pour la spiritualité, tout ce qui n'est point la voye où Dieu vous conduit, ne doit point vous servir de lecture ; parce que cela vous brouilleroit. Vous verrez dans la suite que je vous dis la vérité.

4. Demeurez toûjours égal dans le changement de vos dispositions : car ce ne sont pas les dispositions qui font un état, mais dans un état il y a des dispositions. Le fond de votre état doit être de pur abandon & de foi : cependant vous éprouverez des vicissitudes continuelles ; tantôt au haut du ciel,

puis dans l'abime ; une fois tout rempli d'espérance à cause de l'onction de la grace qui vous sera répandue ; d'autrefois découragé par la sécheresse & la revolte de vos passions ; tantôt Ange, tantôt Démon. Je vous envoye un livre de *Cantiques spirituels du Pére Surin*, qui m'a plus servi que tous les livres spirituels que j'aie jamais lûs. Je n'ai jamais trouvé dans les autres livres ni l'onction ni la profondeur de celui-là. Commencez-le, & suivez de suite pour vous divertir.

LETTRE L.

Utilité & nécessité des ames d'entremise dont Dieu se sert ; & de s'unir à elles en silence avec fidélité & persévérance, tant pour la vie, que pour la mort & l'anéantissement.

1. Comme il me faut suivre tous les mouvemens de mon cœur, sitôt que je vous eus promis de demeurer le reste de la matinée, je sentis en moi qu'il faloit partir, & que vous aviez reçu selon votre portée tout ce que vous pouviez contenir. Ce que l'on verse

dans un vase plein, se répand. Dieu ménage ses graces comme il lui plait. Je m'en retournai encore très-pleine, mais fort contente, vous laissant entre les mains de celui qui est l'Amour même, qui vous aime, & qui aime véritablement tout ce qui est à moi, parce que tout ce qui est à moi est à lui. Ah Madame! ne croyez pas que votre cœur soit assez grand pour contenir ce qui est dans le mien. Il ne borne pas les conquêtes de celui qui le possède. Dieu vous a unie à une planche pourrie pour passer une mer orageuse : mais je vous assure que vous ne la pouvez passer sans elle ; & que si vous la quitez, vous croyant assez forte pour nager, vous tomberez. Je sai des personnes qui après avoir commencé à naviger à sa faveur, l'aiant méprisée ou se croyant assez fortes pour s'en passer, & voulant faire les braves, ont perdu leur voye : quelques uns l'ayant reconnu, sont venus la reprendre ; d'autres sont enfin sortis de leur voye. Il n'en sera pas de même de vous. O si vous étiez assez infidèle pour le faire, je ne voudrois point d'autre témoin contre vous-même que votre propre cœur.

2. Je

2. Je ne vous demande qu'un cœur docile : ce sera dans la docilité que vous trouverez la véritable sagesse. C'est cette docilité qui vous a fait déja goûter bien des choses que d autres après un grand nombre d'années n'ont pas encore goutées. Tout ne s'opérera en vous que par la croix, la mort à vous même, & la docilité à la grace. Apprenez le reste dans le silence, c'est où je prétens vous parler & vous éclaircir de vos doutes : c'est où je prétens vous communiquer ce qui m'est donné pour vous : c'est où je vous apprendrai des secrets ineffables. Si vous voulez bien vous unir à moi dans le silence, toutes espéces vous seront ôtées : le seul pur silence, qui est le parler du Verbe, vous communiquera toutes choses : tout autre parler vous sera ennuyeux si vous êtes assez petite pour goûter celui-là : la seule petitesse en fait l'expérience, ainsi que vous le savez. Combien de fois, ô Amour sacré, vous ai-je demandé des cœurs dociles avec qui je puisse communiquer de cette sorte ? Combien en ai-je desiré dans mon extrême abondance ? Mais hélas, qu'ils sont rares ces cœurs, & qu'ils sont peu

larges ! la réflexion, les retours diminuent encore leur étendué.

3. Que votre cœur soit donc celui qui reçoive, & qu'il soit choisi entre mille autres. O que vous découvrirez de grandes choses dans la suite ! Mais sachez un secret qui arrête la plûpart des ames, (ô ne soyez pas de ce nombre !) c'est que lorsque la vie leur est communiquée, le goût & le plaisir qu'ils sentent engage leur fidélité : mais hélas ! quand le tems de l'hyver & de la mort est venu, & que ce même cœur en qui l'on trouvoit la source de la vie, semble devenir une source de mort & d'amertume, on s'en éloigne, & c'est cependant le tems où l'on a plus besoin de fidélité : car, ma chére fille, c'est bien plus donner, de communiquer la mort que la vie. Il se trouve assez de cœurs vivans ; mais où en trouve-t-on de véritablement morts ? mais après que ce cœur a communiqué la mort, il donne une nouvelle vie qui ne se perd plus jamais ; & presque tous les hommes sont privés de cette noble vie, parce qu'ils ne veulent pas éprouver les rigueurs de la mort.

SECONDE PARTIE.

LETTRE LI.

Voye de Dieu, ratifiée dans l'intime de l'ame, préférable à la conduite de la raison de l'homme.

1. J'Ai un véritable déplaisir de l'embarras où P. a jetté N. : car il ne m'est pas possible de douter que Dieu ne m'ait appellée à l'aider ; cependant je suis toute prête à m'en départir ; puisque je n'ai que Dieu en vuë en tout cela : mais comme il m'est impossible de la conduire autrement que par les lumieres que Dieu me donne, & qui sont inalliables avec celles du P. qui varient inceffamment, je ne pourrois plus avoir de lumiere pour l'aider si elle suivoit cette conduite. Néanmoins je ne l'empêche point d'en essayer ; mais vous ne sauriez croire le tort que cela lui fait : car Dieu veut d'elle une obéissance aveugle & une fidélité à le suivre au moindre signal ; c'est par là seulement qu'elle peut for-

tir d'elle-même, cependant on veut la conduire par la raison. Pour moi, je lui avois dit de suivre la conduite qui s'insinueroit dans son fond, & celle que Dieu lui feroit goûter dans le plus intime de son ame, puisque c'est cet endroit reservé à Dieu seul où nulle créature angelique ni humaine ne peut entrer; il n'y a que Dieu seul qui y puisse opérer immédiatement: mais elle est maitresse de sacrifier au Dieu inconnu, ou bien à la raison.

2. Pour vous, je vous conjure de demeurer ferme & inébranlable dans l'abandon à la conduite de Dieu, qui ne vous laissera pas un moment. Le changement qu'il a fait en vous depuis quelques années, & les miséricordes qu'il vous fait encore, sont des preuves assez fortes de la bonté de la voye. Mais qu'est-il nécessaire de chercher des témoignages lorsqu'il ne s'agit que de mourir à nous-mêmes par toutes sortes d'incertitudes, sans vouloir chercher nulle certitude qu'en Dieu même, perdant tout intérêt propre de tems & d'éternité par hommage à la souveraineté de Dieu, à qui ses créatures doivent tout & qui a droit de tout exiger d'elles?

LETTRE LII.

Détruire la raison. Se laisser conduire en enfant.

JE vous prie de vous tenir ferme à ce que nous avons dit. Au nom de Dieu, laissez mourir & détruire votre raison: Vous n'aurez jamais une véritable paix sans cela. Soyez persuadée, je vous prie, de ce que je vous suis. N'entrez point en défiance là dessus; car vous me trouverez toûjours la même: ce que Dieu fait ne change pas. Ne réflechissez point sur sa conduite sur vous; mais consentez d'être sa victime. Ma pauvre enfant, délaissez vous, je vous en prie: laissez vous conduire comme un enfant, sans quoi mon ame n'aura rien pour la vôtre. Bon courage! Mandez moi vos dispositions, & comme vous vous êtes trouvée de notre visite; mais au nom de Dieu, ne me cachez rien.

LETTRE LIII.

De trois Eglises, ou de trois états de l'E-

glise, qui se trouvent dans l'intérieur comme dans l'extérieur.

1. J'Ai été beaucoup ocupée de vous aujourd'hui sans en savoir la cause. Je vous assure que votre ame m'est fort chere en Notre Seigneur. C'est demain le triomphe de la croix : heureux dans la douleur si elle triomphe véritablement chez nous ! Il en coute toûjours quelque chose pour être à Dieu ; mais c'est une petite perte qui cause un bien infini. Jésus-Christ n'a triomphé dans l'Eglise universelle que par la croix ; il ne triomphera en nous que par la même croix.

On compte trois Eglises, la triomphante, la militante, & la soufrante ; & je puis dire que ce n'est qu'une seule Eglise : car nous ne sommes véritablement des pierres vivantes de l'Eglise de Jésus-Christ qu'autant que nous sommes dans l'ordre & la disposition divine. Une pierre qui n'est plus rangée selon l'ordre de l'architecte défigure un édifice, loin de l'acommoder. Cette Eglise est une ; parce qu'elle n'a qu'un même Esprit & une même volonté : elle est gouvernée par le même Seigneur, &

animée du même Esprit vivifiant : ceux qui se laissent conduire à Dieu & qui suivent sa motion, sont des pierres vivantes : hors de là ce sont des pierres à la vérité, disposées par l'architecte ; mais qui ne pouvant s'unir & s'enchasser dans cet ordre suprême & général, méritent d'être rejettées.

2. Ces trois Eglises, qui ne sont qu'une, se trouvent en chaque ame particuliere que Dieu conduit à la perfection. C'est d'abord une Eglise militante : tout chez nous est employé à nous combatre & à nous faire la guerre ; tout est activité : Ensuite tout devient soufrant & patissant : toute l'ame est employée à soufrir les opérations crucifiantes de Dieu : De l'actif & du combat elle entre dans le passif ; elle ne s'aplique plus la soufrance, mais elle la soutient ; & c'est proprement cèt état de double soufrance, patissant les choses divines, se laissant à la motion de Dieu & soufrant les peines qu'il nous envoye sans que nous nous mêlions de nous ; qui nous purifie, nous rend propre à être tellement mûs de Dieu, & à laisser si fort anéantir notre propre opération,

que Jéſus-Chriſt vive & régue ſeul en nous.

C'eſt alors le triomphe de Jéſus-Chriſt, lors que nous lui ſommes parfaitement aſſujetis; & c'eſt ainſi qu'il s'eſt aſſujeti toutes choſes par la croix & par les ſoufrances, comme il eſt dit, (*a*) qu'il faloit que le Fils de l'homme ſoufrit, & que par là il entrât en ſa gloire: ce qui s'entend de cette double ſoufrance, auſſi bien que quand il eſt dit, (*b*) qu'il a été obéiſſant juſques à la mort de la croix; pour marquer ſa double ſoufrance, [particulierement] ſon état purement paſſif, Dieu étant en Jéſus-Chriſt, le ſeul agiſſant, & l'homme patient. C'eſt auſſi par là qu'il a triomphé & qu'il triomphe en nous, & qu'il nous fait triompher nous-mèmes. Nous ne pouvons triompher qu'en Jéſus-Chriſt & par Jéſus-Chriſt.

3. Dès qu'il eſt parfaitement triomphant chez nous, & qu'il a aſſujeti ſes ennemis, qui ſont notre propre volonté & la proprieté, nous triomphons nous-mèmes en lui; & nous trouvons alors en Jéſus-Chriſt cet aſſemblage de ces trois Egliſes, qui n'en compoſent qu'une.

(*a*) Luc. 24. ℣. 26. (*b*) Phil. 2. ℣. 8.

Auſſi eſt-il écrit, que (*a*) *trois rendent témoignage; l'eſprit, l'eau & le ſang.* L'eau eſt l'état de la premiere purgation; le ſang, l'état patient; & l'eſprit, celui de la poſſeſſion entiere de l'Eſprit de Dieu & du triomphe de Jéſus-Chriſt; car tout ce qui rend témoignage de Jéſus-Chriſt dans le général de l'Egliſe, rend témoignage du même Jéſus-Chriſt en nous. Je ne ſai pourquoi je vous écris ceci; Dieu le fait, cela me ſuſit.

LETTRE LIV.

Ne vouloir être parfait tout d'un coup. Dans la voye miſtique tout ſe fait peu à peu. Avoir le ſentiment du péché.

1. SErez-vous toujours en vous-même? Tout le mal vient de ce que lorſque vous avez fait une faute, vous oubliez trop tôt les miſéricordes paſſées, & vous donnez des noms aux choſes. Une faute qui afoiblit une perſonne, empêche-t'elle qu'elle ne vive? Les Apôtres tout transformés & confirmés en-

(*a*) 1. Jean 5. ℣. 8.

grace qu'ils étoient, laissoient-ils d'en faire? & vous n'en voulez point faire! puis d'abord que vous en faites, vous condamnez votre état. Vous faites tort à Dieu en vous humiliant comme vous faites : vous vous dites *Démon :* ces termes exagerans viennent de votre nature peinée & de votre amour propre : Je vous conjure de ne vous en plus servir, & de dire simplement votre peine, & vos fautes, (puisque Dieu vous donne l'humilité de le faire, & de le faire à une femme, ce qui est pour vous un très grand anéantissement,) & laissez vous tel que vous êtes, sans vous attribuer ni bonté ni malice : cela se fera lorsque Dieu, qui fait tout avec ordre, vous aura mis où il vous destine ; ce qui sera bientôt. On n'a pas l'immobilité si-tôt qu'on est ressuscité ; mais seulement lors que l'on est transformé ; & plus l'ame en aproche, plus peu à peu elle devient immobile.

2. Chaque état mistique se fait peu à peu : il a son commencement, son progrès, & sa fin, & c'est là la diference qu'il y a entre le mistique & le naturel. Si on meurt, on meurt tout à coup ; si on ressuscite, de même ; & l'on a d'a-

bord & toutes les qualités d'un mort & toutes celles d'un ressuscité. Il n'en est pas ainsi dans le mistique : tout s'y fait peu à peu, & le ressuscité tient encore quelque tems du mort, comme le mort a tenu long tems du mourant. Il y a une belle figure de cela dans Ezechiel : (*a*) Les os se joignoient premierement les uns aux autres, ils étoient ensuite couverts de nerfs, puis de peau, & après ils eurent le soufle de l'esprit qui les revivifia. Voyez tous ces dégrés, comme ils sont diferens & successifs : je crois qu'ils représentent mieux la resurrection mistique que l'autre, qui se fera tout à coup. Job en est aussi une figure : mais c'est assez.

3. Pour ce que vous dites de vos vues, tout cela sert très-peu à nous anéantir : il faut l'expérience du péché, quoique sans péché. O si je pouvois vous faire comprendre ce que je conçois! Ha, pauvre Pierre, vos chutes seront plus fréquentes, mais non pas pareilles : mais la grace qui suit la chûte est plus abondante : l'avez-vous donc oublié? & ses dernieres misericordes vous paroissent-elles éfacées parce qu'il y a

(*a*) Ezech. 37. ℣. 7. &c.

un petit rideau devant ? il va être tiré, & vous le verrez. O non, pour être un peu barbouillé, vous n'avez pas perdu votre caractère, ne faites pas ce tort à Dieu : il vous aime, & il ne vous fait de légéres incisions qu'afin que le reste de votre pus sorte plus vite. Pardonnez ; je n'ai pû me retenir ; & il faut bien que vous me suportiez.

LETTRE LV.

Touchant la correction des défauts. Pourquoi Dieu veut qu'on se soumette à d'autres que l'on juge imparfaits & manquants. Défauts que nous ne pouvons ou que nous pouvons corriger. Comment remédier à l'humeur séche & âpre, & la surmonter. Dieu veut qu'on suporte les foiblesses des autres.

1. JE suis bien aise que vous disiez à cette personne ce que vous pensez d'elle : car la plus grande preuve que l'on est de nos amis, c'est lors qu'on nous dit nos défauts avec liberté. C'est une personne que j'aime tendrement. Il ne faut pas vous étonner qu'elle n'ait que peu ou point de peine de ses dé-

fauts. Deux raisons y peuvent contribuer : l'une, que Dieu ne les lui manifeste peut-être pas lui-même, attendant qu'un autre les lui dise, afin de lui faire exercer la docilité, la petitesse, la démission de son esprit, & l'humilité : car il n'est pas si dificile ni si surprenant d'être soumis à la lumiere divine, & de la croire, puis qu'elle porte avec soi sa conviction, & souvent son éficacité : mais de croire un homme qu'on supose pouvoir se tromper, & que l'amour de nous-mêmes nous fait croire qu'il se trompe en éfet, c'est là où l'on exerce le plus la petitesse & l'humilité : on ne tombe pas d'acord [avec lui,] on ne se convainc pas, la nature résiste ; & cependant il faut croire & aquiescer malgré les résistances de la nature.

2. L'autre raison qui fait qu'on s'assoupit sur ses défauts, & qu'on a besoin d'être quelque fois réveillé, est l'impuissance où l'on croit être d'y mettre ordre. On ne voit pas qu'acquiescer & croire contre nos propres lumieres, soit le moyen dont Dieu se sert pour nous corriger. J'avoue que nous ne sommes pas en état de faire des éforts purement actifs pour nous corriger : mais il faut

voir si ce défaut est un premier mouvement de surprise, qui ne dure qu'un instant; & ce sont ces défauts que Dieu laisse dans les justes pour les humilier: mais si l'humeur dure, si cette humeur est acompagnée de hauteur, si on se sert de sa raison pour y demeurer, si on la croit juste & raisonnable, assurément ce sont des défauts que nous pouvons (avec la grace qui ne nous manque point) corriger; non en les combatant de front, mais laissant tomber cette humeur, cette hauteur, par un esprit plus doux, prenant sur nous les foiblesses des autres, sans terrasser celui qui est abatu.

3. Il ne faut (a) *point éteindre la lampe qui fume encore*, *ni briser le roseau cassé.* Mourons à ce que nous avons d'humain & de naturel. Dieu ne se sert point de notre humeur ni de notre hauteur pour corriger les autres. Enfin soyons (b) *simples comme des colombes*, *mais prudens comme des serpens*, pour ne pas donner aux foibles des choses de trop forte digestion. Que ni l'antipatie, ni la simpatie ne nous réglent point. Ne nous prenons jamais pour la

(a) Matth. 12. ℣. 20. (b) Matth. 10. ℣. 16.

régle des autres; mais conduisons un chacun selon sa portée dans l'esprit de Jésus-Christ. Suivons S. Paul, qui s'est (a) *fait tout à tous pour les gagner tous*; & qui étoit *foible avec les foibles*.

4. L'humeur séche & haute doit se corriger par la douceur & par une patience infinie. Si ceux qui ont tant de grace, & à qui Dieu a plus donné, ont tant de défauts eux-mêmes ils sont bien plus obligés de suporter les foibles. Je crois que c'est la raison pour laquelle Notre Seigneur a pris S. Pierre & non S. Jean, pour être le chef de son Eglise. S. Jean n'avoit point fait de chûtes qui pussent servir de consolation aux pauvres Chrétiens pleins de foiblesse, [comme en avoit fait S. Pierre] auquel Jésus-Christ vouloit aprendre par là à avoir aussi de la compassion des autres. S. Jean puisa dans la suite cette charité immense sur la poitrine de son Maître, qui lui donna des sentimens si diferens de ceux que son premier zèle lui avoit inspiré lors qu'il vouloit faire descendre le feu du ciel. Les miséres de l'humanité sont très-utiles pour nous faire

(a) 1. Cor. 9. ℣. 22.

connoitre ce que nous sommes : que Dieu les multiplie assez pour vous rendre comme il veut !

LETTRE LVI.

Défauts essentiels & passagers à l'égard de quelques ames avancées. Chaque ame a son atrait particulier. Quelques unes doivent marcher par le premier mouvement, sans s'arrêter par des scrupules incidens.

1. IL y a des défauts passagers, & il y a des défauts essentiels. Ceux qui seroient essentiels pour vous, seroient ; le défaut de souplesse à l'Esprit de Dieu en chose qui vous paroitroit même de peu de conséquence : le moindre défaut d'abandon, de petitesse, de docilité à recevoir ce que Dieu vous donne ; le moindre arrêt sur votre raison, les retours, réflexions volontaires & de durée, l'agir propre, se mêler de soi sous bon prétexte ; tout cela sont des défauts essentiels, qui arrêtent l'ame, empêchent sa course, causent des milieux entre Dieu & l'ame.

2. Un agir [par exemple] choquera la raison ; on ne peut s'y rendre, & l'on demande, pourquoi cela plûtôt que cela ? Dieu n'est-il pas autant dans cette maniere que dans l'autre ? Il est vrai qu'il est tout en tout : mais outre les moyens généraux pour toutes les ames de foi, il y a des moyens spécifiques pour chaque ame en particulier : & c'est ce qui fait voir la magnificence de Dieu & la raison pour laquelle il nous donne des guides, qui nous seroient peu utiles dans la voye de l'abandon & de la pure foi, s'il n'avoit des moyens spécifiques & des volontés particulieres sur chaque ame, lesquels moyens il veut qu'on leur déclare. Chacun a son atrait divin : le vôtre est & sera toûjours la docilité & la petitesse, non seulement pour le général, ce qui vous sera fort aisé, étant disposé comme vous l'êtes ; mais pour le particulier, exigeant de vous mille choses, & aussi-tôt ne les exigeant plus ; afin de vous rendre souple, & que votre raison n'entre point dans la conduite qu'il tient sur vous. Il exerce chacun selon qu'il lui plait ; mais il veut exercer votre souplesse à

l'infini. Tout dépend de là, & tout vous sera donné par là.

3. La souplesse s'exerce en deux manieres, du moins celle que Dieu veut très certainement de vous. La premiere, (envers lui,) qui vous fasse toûjours marcher par le premier mouvement sans mouvement, en maniere qui deviendra toute naturelle, suivant toûjours votre chemin, & vous rendant au moindre signal, sans que la réflexion ou la raison du meilleur & plus parfait vous arrête. Il n'y a de bon pour vous que ce que Dieu veut de vous. L'autre souplesse est un aquiescement non seulement de volonté, (qui embrasse, sans vouloir répugner aux choses que l'on vous dit;) mais de plus une docilité dans l'usage des choses, les faisant par petitesse comme on vous les marque, à moins que vous n'eussiez au dedans un mouvement contraire: je ne dis pas une raison contraire, mais un mouvement. Comptez donc que l'essentiel de votre état est une souplesse infinie. Tant que vous ne faillirez pas en cela, vous marcherez sans que rien vous fasse tomber.

Il y a des défauts accidentels & passagers. Ceux-là, quoi qu'ils vous fassent chopper, ne vous arrêtent pas; parce qu'ils ne sont point subsistans: comme, par exemple, une parole dite avec précipitation. L'habitude de la raillerie & l'envie de plaire vous nuiroient plus. Ce n'est pas pourtant que cette envie, quand elle n'est que dans le sentiment sans que vous fassiez rien pour cela, ne vous soit un exercice, mais elle n'est pas un mal. Je dis donc, que les défauts passagers ne vous nuiront pas pourvû que vous ne vous arrêtiez pas un moment à les regarder, & que vous vous serviez d'eux pour courir plus fortement par l'oubli de vous-même & l'extrême souplesse. Il en doit être comme d'une personne qui court dans un chemin, & qui rencontre de petites pierres qui, à la vérité, la font broncher, mais qui n'interrompent point sa course pourvû qu'elle ne s'amuse point à regarder ce qui l'a fait broncher. Rien n'empêche tant que de s'arrêter à voir; à considerer, à douter si l'on est dans le chemin, à entrer dans un autre parce qu'il paroit plus batu. Celui qui court toûjours sans penser à sa course, arrive

enfin heureusement. Dieu sait à quel point il me fait être à vous en lui seul.

LETTRE LVII.

Ménager les foibles : Décider par le fonds.

1. JE me sens toûjours plus portée, M., sans en savoir la raison, à vous prier d'avoir des égards & des ménagemens pour N. dont il a un extrême besoin. Il ne faut pas vouloir régler les autres sur ce que nous sommes, ni demander à un enfant qui ne peut suporter que le lait, de se nourrir de pain sec. L'Esprit de Dieu sait faire ces discernemens : & ces gens qui veulent que tout le monde soit fort pour porter la perte des plus délicats soutiens de l'amitié, parce qu'ils se piquent de l'être, seroient peut-être plus peinés qu'ils ne pensent s'il les leur faloit perdre. Nul ne doit s'apuyer sur sa force lors qu'elle est sur le comte d'autrui : car si la force est en nous, elle est mauvaise : si elle est en Dieu, de quoi s'en glorifier ?

2. O qu'il est aisé de blâmer la tendresse des autres, lorsque l'on jouit de

tout les éfets de la tendresse ! (*a*) *L'âne sauvage crie-t'il lors qu'il a de l'herbe ? & le bœuf mugit-il lorsque sa créche est pleine de grain ?* Pourquoi l'Ecriture défend-elle (*b*) de fermer la bouche au bœuf qui foule le grain, si ce n'est pour nous faire comprendre qu'il y a un certain travail qui a besoin de soutien ? Je crois que vous devez m'en croire. Notre Seigneur ne vous demandera pas si vous aurez suivi une chose qui vous paroit meilleure & plus à votre goût, mais si vous avez fait sa volonté, sa volonté est que vous me croyez. Vous n'avez que deux voix à écouter, celle qui vous parle dans l'intime de l'ame, qui dit tout sans rien exprimer ; & celle qui parle par ma bouche. (*c*) L'esprit & l'épouse disent, Amen : lorsqu'une chose est de Dieu, l'esprit & l'épouse disent la même chose.

3. Je vous conjure de ne plus demander conseil pour autrui, & de ne jamais décider des choses par le goût des autres. Vous ne les décideriez jamais purement, ni selon ce que Dieu veut ; parce que le goût d'une personne que vous aimez, entraine aisément une

(*a*) Job 6. ℣. 5. (*b*) 1. Cor. 9. ℣. 9
(*c*) Apoc. 22. ℣. 17.

décision, sur tout étant aussi petit & humble que vous l'êtes. Mais décidez sans nulle hésitation par ce je ne sai quoi dont nous avons tant parlé, qui se présente le premier avant qu'aucune raison ait fait balancer l'esprit. Ceci vous est d'une si extrème conséquence pour remplir les desseins de Dieu sur vous & sur les autres, que je ne vous donnerai aucun repos que vous n'y soyez entré. Aquiescez, je vous prie, de toute l'étendue de votre cœur à ce que je vous dis : car telle est la volonté du Seigneur.

LETTRE LVIII.

Etre fidèle à se laisser déranger & dépouiller par Dieu ; aussi bien qu'à ses réveils sensibles. Agir en simplicité de cœur. Ofice de la Conscience dans une ame fidèle.

1. COmme il se faut laisser arracher toutes choses, je ne crois pas, Monsieur, que vous deviez rien violenter pour trouver des tems d'oraison. J'espére que Dieu supléera par lui-même à toutes choses, & qu'il fera d'une

maniere cachée le remplacement de tout ce qu'il vous ôte. Vous ne pouvez pas douter que Dieu ne vous arrache lui-même l'oraison, puis qu'en vous ôtant le goût des tems marqués, il vous ôte en même tems tout moyen d'en prendre. Plût à Dieu qu'il en usât de même pour toutes choses dans la conduite de votre vie !

2. Il n'y a rien de plus à souhaiter pour vous dans l'état où vous êtes, j'entens pour l'intérieur, que de vous laisser arranger & déranger par la providence. C'est une suite toute ordinaire que d'etre privé du goût aperçu de la présence de Dieu lorsque l'on est privé des tems d'oraison marqués : le dénuement de l'un est pour l'ordinaire suivi du dénuement de l'autre. Ce que je vous demandois étoit, s'il n'y avoit point quelquesfois de réveil, de cette divine présence, même au milieu de vos occupations. Les défauts extérieurs deviennent beaucoup plus fréquens dans le tems du dénuement que dans les autres : mais il faut tout laisser passer en mort sans s'arrêter un moment, & sans cesser de poursuivre son train.

3. S'il faut être fidèle à se laisser dé-

pouiller à Dieu, il ne le faut pas moins être pour correſpondre à ſes réveils, & ne les pas étoufer. L'abandon & l'égalité que vous avez en toutes choſes opéreront tout. La vie dans l'état où vous êtes, paroit à la vérité reſſembler à la vie purement naturelle: cependant elle en eſt infiniment diférente. La conviction intérieure eſt un fort apui, & très néceſſaire pour faire courir l'ame par tout ce qui ſe rencontre. C'eſt ce (a) *témoignage* dont parle S. Paul, de la filiation divine, qui eſt au commencement plus ſavoureux, plus aperçu, & qui ſe deſſéche & s'aprofondit à meſure que la foi devient plus nue; mais qui ne quite jamais l'ame qu'il ne l'ait introduite où Dieu la veut. C'eſt cette lumiere ſans lumiere qui l'empêche de s'égarer dans ſa route lorſque toute autre lumiere lui manque; mais qui cependant devient à la ſuite ſi fort cachée, qu'elle ne paroit à l'ame que par une profonde douleur de ſa perte. Mais comme ceci n'eſt pas encore de ſaiſon, marchez donc à ſa faveur par tous les diferens événemens intérieurs & extérieurs. Que je ſouhaiterois de tout mon

(a) Rom. 8. ℣. 16.

mon cœur qu'elle fut ſeule dans le plus profond de vous-même, cachée à la raiſon, loin d'en être ſoutenue! Ce que je veux dire eſt que la raiſon en juge long-tems. Dieu vous le fera entendre s'il le veut.

4. Je ne doute point que Dieu ne ſoit infiniment content de la maniere dont vous en uſez. C'eſt tout ce que vous pouvez & devez faire par raport à votre ſageſſe, que de ſuivre le premier mouvement & ne rien racommoder. Soyez perſuadé que [de la ſorte] tout ſe trouvera mieux & plus éficace, que ſi vous arrangiez les choſes avec toute l'adreſſe de votre eſprit, qui peut bien flater un autre eſprit, mais non pas toucher un cœur, comme votre maniere d'agir ſimple le touche & le gagne: parce qu'il n'y a que l'Eſprit de Jéſus-Chriſt qui puiſſe s'inſinuer juſqu'au cœur & le gagner par dedans. Or cet Eſprit ne s'inſinue que lors qu'il eſt en nous le principe de ce qu'il nous fait dire. Les autres manieres de parler frapent bien, & font un éfet momentané; mais elles n'ont rien de fixe & d'arrêté. C'eſt une touche autant paſſagere que ſuperficielle.

5. Je crois que vous ne devez pas

penser à l'avenir pour fonder votre propre sagesse ; car Dieu ne demande jamais rien de contraire à la consience. S'il demandoit quelque chose qui y parût contraire, ou ce ne seroit pas lui qui le demanderoit, & en ce cas la conscience même serviroit de régle, ou si c'étoit lui, il afermiroit lui-même la conscience pour ce qu'il voudroit : & ainsi cette même conscience, qui rejette les choses parce qu'elles sont oposées à la volonté de Dieu, demeure tellement juge de cette même volonté de Dieu en nous, que souvent elle rejette une chose qu'elle avoit acceptée longtems ; & en accepte qu'elle avoit rejettée, parce qu'elle est en nous le ministre des volontés de Dieu. C'est elle qui fait tout le trouble de l'ame lorsque l'on n'obéit pas à Dieu : c'est elle qui tient toûjours ferme & demeure fixe dans la volonté de Dieu lorsque la raison y perd pied : c'est elle enfin qui tient tète à cette même raison, & c'est d'elle qu'il est dit ; (a) *qui a pû résister à Dieu, & vivre en paix ?* Elle est si fidelle, que quoiqu'elle ne reproche plus à l'ame les défauts extérieurs que la simplicité & l'abandon

(a) Job 9. ℣. 4.

lui font commettre, elle ne peut pourtant lui soufrir la moindre résistance sans la faire soufrir étrangement.

6. Comptez donc, Monsieur, que l'ame [de cet état] ne va jamais contre la conscience : & que ce seroit une erreur, non seulement une erreur, mais même une chose presque impossible dans les ames beaucoup abandonnées ; & si elles vouloient passer outre, ce leur seroit un enfer. Les ames même les plus exercées n'agissent jamais dans le doute : elles peuvent bien soufrir comme malgré elles une opération qui leur paroit douteuse, & à laquelle une force supérieure les entraine ; mais pour elles, il leur seroit presque impossible d'agir contre leur conscience. Cette conscience est ce *je ne sai quoi* dans le fond que l'on apelle *tendance fonciere* pour une chose, ou aussi répugnance fonciere. C'est elle qui, comme je l'ai dit, conduit l'ame, & ne l'abandonne pas d'un moment, quoique tout le reste l'abandonne. Elle ne laisse rien en doute à l'ame de ce qu'elle lui fait faire dans le tems qu'elle la fait agir. Cette même conscience étant exécutrice des volontés de Dieu en nous, n'a garde de nous

rien faire faire contre cette divine volonté. Elle [en] est la principale oficiere: c'est elle qui fait faire en cette vie à l'ame ce que Dieu veut d'elle lorsqu'elle est abandonnée à la volonté de Dieu, & qui ne lui donne aucun repos ni relâche qu'elle ne l'ait fait. Elle devient elle-même le bourreau de l'ame lorsqu'elle n'obéit pas, ne lui donnant aucun repos. D'abord elle lui donne un instinct doux & suave de ce que Dieu veut: ensuite elle venge Dieu des résistances qu'on lui fait; dans l'enfer même elle fait toûjours son ofice, étant le plus cruel tourment de l'ame damnée.

7. Vous voyez donc, Monsieur, qu'il est inutile de fonder votre sagesse sur l'avenir. Acoutumez vous à l'employer toute pour Dieu contre vous; & alors cette même sagesse entrant dans les intérêts de Dieu contre vous-même, sera elle-même animée à faire qu'il soit obéi. Tout le mal qui pourroit arriver, seroit de n'être pas docile à écouter la voix douce & délicate de l'ami lorsqu'il demande quelque chose. (a) *Lorsque vous entendrez sa voix, n'endurcissez pas votre cœur*, dit l'Ecriture.

(a) Hebr. 3. ỳ. 15.

Pourquoi cela? C'est que lorsqu'on n'est pas promt à écouter cette voix délicate & à s'y soumettre, la conscience s'endurcit, c'est à dire, qu'elle ne fait pas faire si fortement les volontés délicates de l'amour: il se fait comme un mur qui empêche son activité. Mais lorsque l'on est fidéle à suivre cette voix secrette, elle devient délicate & fidéle, & elle ne laisse rien passer sans faire soufrir étrangement. Sa délicatesse fait qu'elle découvre les défauts les plus subtils qui paroitroient souvent des vertus; & elle devient tous les jours plus délicate, secondant la jalousie de l'Epoux: quoiqu'elle laisse toûjours plus passer les défauts extérieurs & aparens sans qu'elle s'en mette en peine, sa fidélité fait qu'elle ne laisse point en repos qu'elle n'ait fait faire ce que Dieu veut. Ce qui paroit étonnant, c'est que plus elle est dure pour le dehors, plus elle est délicate pour le dedans. Elle suit les démarches de Dieu: lorsque la grace est toute emploiée à combatre les défauts extérieurs, elle est toute ocupée à les reprocher; mais à mesure que la grace quite le travail extérieur pour détruire l'esprit, son reproche devient plus délicat,

plus spirituel, & sur des choses que l'on ne se seroit jamais imaginées. C'est là la véritable conscience, qui suit en nous les démarches de Dieu & de la grace : car je n'apelle pas conscience une conscience fabriquée à notre mode, qui veut toûjours s'arrêter à l'extérieur, & jamais entrer dans le sanctuaire; qui fixe la grace à un certain extérieur, loin de suivre la même grace.

LETTRE LIX.

Pour vivre de la vie du Verbe (qui est la fin de notre Création & Rédemption) il faut se défaire de toute propre activité, de toute proprieté & de toute propre conduite en nous abandonnant à Dieu.

1. NE doutez pas, Monsieur, que vous ne soyez apellé à cette Vie du Verbe dont vous me parlez ; puisque ç'a été le dessein de votre Création, & la fin de votre Rédemption. Il est certain que votre activité naturelle y est un obstacle absolu à moins que vous ne la laissez tomber ; parce que l'activité de la

créature est directement oposée à ce repos divin, qui est la disposition indispensable pour recevoir en votre ame cet Esprit du Verbe.

2. On s'arrête longtems sous bon prétexte, & pour vouloir se trop bien fonder l'on passe toute sa vie à bâtir un édifice qui doit être détruit. Par là on se prive d'un bonheur inconcevable, & l'on dérobe à Dieu une très grande gloire. Nous sommes souvent convenus, vous & moi, qu'il faloit laisser tomber toute vos activités, demeurer simple & abandonné malgré la folie de votre imagination, & les raisons que votre propre esprit & celui des autres pourroient vous aporter. Toutes les fois que vous y avez acquiescé vous êtes entré dans la paix & dans la joie ; parce que c'étoit votre place : mais vous craignez, & l'on craint souvent pour vous, que l'on ne vous dénue trop. Il est cependant certain que vous ne posséderez réellement ce dont il vous est donné présentement du goût, que par le dénuement parfait & l'entiere simplicité.

3. Laissez vous donc sans reserve entre les mains de Dieu, & laissez vous acommoder à sa mode & non à la vôtre.

Il vous difpofera lui-même à s'écouler en vous. Laiffer tomber votre activité, n'en foufrez point de volontaires fous quelque prétexte que ce puiffe être, non plus que des défauts; mais foufrez ce que la furprife & la foibleffe fait en vous fans vous, & portez-le en efprit de mort: car il faut auffi bien faire périr votre propre activité fur vos défauts que fur le refte.

4. Croyez-moi: allez courageufement, & marchez fans vous laffer ni vous arrêter par la réflexion ni par la raifon, & vous irez où Dieu lui-même vous conduira. Il faut une fois quiter votre propre conduite par un abandon total; & c'eft préfentement ce qu'il y a à faire pour vous. Cette activité eft un fruit de la proprieté, quoique ce ne foit pas encore la même proprieté. Travaillez à prefent à vous en défaire, & peu à peu Dieu vous éclairera pour vous la faire connoitre telle qu'elle eft. Elle eft [la proprieté] en tout ce que nous faifons & operons, & enfin en tout ce que nous fommes: & c'eft ce qu'il faut perdre peu à peu. Commencez dont tout de bon, je vous en conjure, & ne demeurez pas toute votre vie arrêté (comme le font plufieurs perfonnes) pour vouloir trop bien faire; mais laiffez-vous par un abandon total entre les bras de Dieu. Il en fera plus en un mois que vous en plufieurs années. Je le prie de vous donner le courage de le faire.

LETTRE LX.

Abandon paffager & fixe: jaloufies: folitude. Simplicité d'Oraifon. Indiference, & fon éfet, d'amortir la vivacité.

1. IL y a toûjours en vous des difpofitions d'abandon qui vous rendent fouvent indiferent & defocupé du paffé, du préfent & de l'avenir; mais il faut prendre garde que ce font des difpofitions paffageres, & non pas des états fixes, fur lefquels on puiffe toûjours compter. Cependant lorfque l'on s'exprime, on ne peut s'exprimer que felon la difpofition préfente.

2. Quoique la jaloufie fe perde à l'égard de certains objets & de certaines chofes, elle fe conferve autant que l'amour propre, & fe couvre pour renaitre de nouveau: & ce qui parois étrange, c'eft qu'elle vient fouvent pour

des choses les plus grossieres & naturelles & moins spirituelles. A tout cela il faut aller au jour la journée, & être comme l'on vous fait être.

3. La solitude est toûjours utile lorsqu'elle vous est donnée par la providence. Plus vous serez simple dans l'Oraison, plus votre indiference augmentera. Ce sera elle qui tranquilisera toutes choses, & modérera votre vivacité. Si l'indiference enfloit le cœur, elle feroit un éfet contraire à sa nature, qui est d'amortir, puisqu'elle donneroit de la vivacité. Comme elle éteint la vivacité, elle diminue les forces actives : c'est pourquoi l'ame se trouve plus foible pour le bien, n'étant pas une chose qu'elle doive opérer par sa force, mais en mourant à cette force. Tant que l'ame demeure dans son équilibre, qui est l'indiference, les autres volontés flotantes n'entrent point ; comme l'eau n'entre point dans un vaisseau qui se soutient : mais si le maitre vient à tirer l'ancre qui le tient ainsi ferme, il demeure fort agité.

4. Votre oraison doit vous être plus facile parce que c'est elle qui est le point de tout le reste : dès qu'elle se brouillera, le reste se brouillera aussi. Si vous êtes fidéle à rester simple, vous irez bien.

LETTRE LXI.

Désocupation d'esprit pour la priere continuelle. Mourir à la vivacité par cessation & repos.

1. CEs paroles que Notre Seigneur dit en chassant du temple les vendeurs, nous font d'une grande instruction : (*a*) *Ma maison*, dit le Seigneur du monde, *sera apellée maison d'Oraison ; & il n'en sera point fait une maison de négoce.* Si, selon l'Écriture, nous sommes (*b*) *les temples vivants* du Seigneur, temples qu'il préfere infiniment à tous les temples matériels, c'est à nous que ces paroles s'adressent. C'est dans les temples, que l'on ofre des prieres : Ce doit donc être en nous que se doit faire la priere, comme le Roi-Prophète l'assure : (*c*) *J'ai en moi*, dit-il, *la priére que j'ofre au Dieu de ma vie.* Ce doit être dans le Sanctuaire de

(*a*) Matth. 21. ℣. 13. Jean 2. ℣. 16.
(*b*) 2. Cor. 6. ℣. 16. (*c*) Ps. 41. ℣. 6.

votre ame qu'une oraiſon continuelle ſe doit offrir au Seigneur ; & ce lieu ne doit être jamais ocupé par le commerce des choſes de la terre. Vos afaires peuvent bien ocuper la ſuperficie de votre eſprit, mais jamais faire pour un ſeul inſtant l'ocupation de votre cœur. Sitôt que votre cœur eſt incliné un ſeul inſtant vers les choſes de la terre, quand ce ne ſeroit que pour des momens, qu'il eſt ſuſceptible à la joie ou à la triſteſſe qui ne vient pas du Seigneur, c'eſt un larcin qu'il fait à Dieu. Afin que votre ame ſoit un temple de priere continuelle, il faut que votre cœur vive dans une desocupation continuelle des choſes de la terre, & qu'il ſoit continuellement ocupé de ſon Dieu.

2. Quoiqu'on ne ſoit pas toûjours atentif à Dieu, le cœur ne laiſſe pas d'en être ocupé d'une maniere imperceptible ; & on le diſtingue lorſque le cœur n'eſt rempli d'aucune choſe, & qu'il n'eſt ſenſible à aucun avantage, quel qu'il ſoit. Je ne ſai pourquoi je vous écris cela, ſi ce n'eſt parce que Notre Seigneur vous veut d'autant plus desocupé de toutes choſes, qu'il ſemble vous donner des emplois qui vous ocupent davantage. Vivez ſéparé de tout, & travaillez à vous ſéparer de vous-même, & vous ferez comme Dieu vous veut. Servez vous de toutes les rencontres que la providence ſaura bien vous ménager, pour vous faire mourir à vous-même ; & n'en laiſſez perdre aucune : car elles doivent vous être toutes précieuſes.

3. Doutez-vous que je n'aie prit part à ce qui vous eſt arrivé ? Je ne le crois pas. Je vous ai atendu juſques à quatre heures, & je partis ſans pouvoir vous voir. Je vous aſſure que vous m'êtes très-cher en Notre Seigneur, & que je ne ſuis point indiferente à votre perfection : mais il faut faire mourir les faillies de la nature, & la vivacité naturelle : car cela vous eſt de la derniere conſéquence. Vous ne vous apercevrez pas de ſes trahiſons. Lorſque vous ſentirez de la promptitude, de l'empreſſement & de l'agitation pour quelque choſe, laiſſez tout tomber & tout calmer, afin de poſſeder votre ame en paix dans tout ce que vous faites. Cela vous eſt d'une conſéquence extrême, ſans quoi la nature reſtera chez vous toûjours vivante, ſe nourrira, & ſe fortifiera même par

tout ce que vous ferez qui vous paroîtra de meilleur. C'eſt à quoi Dieu veut que vous travailliez préſentement; & c'eſt la ſeule choſe qui peut vous nuire.

4. L'inclination naturelle que vous avez pour N. étant d'ordre de Dieu, & un moyen même dont Dieu ſe ſervira dans la ſuite, ne vous ſauroit nuire: mais c'eſt vous-même & votre naturel qu'il faut craindre; car vous vous aimez beaucoup ſans le connoître: & quoique Dieu vous faſſe bien des graces, il vous en fera de toutes autres lorſque la nature ſera plus morte. Je vous aſſure que votre ame m'eſt très chére, & que je voudrois de tout mon cœur pouvoir la ſervir; mais je ne le pourrai qu'à meſure que vous mourrez ſincerement. Vous verrez que par cette mort à la vivacité de la nature, l'oraiſon augmentera beaucoup. Ne craignez point de la faire ſimple. Soyez ſoigneux durant le jour de rappeller toute votre ame au dedans, & de la laiſſer repoſer ſitôt qu'elle s'agite le moins du monde, par une ceſſation de tout pour le moment.

J'ai vû N. il m'a dit qu'il auroit voulu que je lui euſſe répondu ſur quelques objections; s'il me les donne par écrit,

j'eſpère qu'il ſera content: j'ai même eu le mouvement de vous le dire.

LETTRE LXII.

Renverſement dans les amitiés & en toutes choſes pour faire mourir à la vivacité & aux affections naturelles, par les peines qu'on en reſſent, & qu'on doit ſouffrir, ſans chercher à s'en ſoulager.

1. IL y a plus de deux ans que je vous ai dit que l'amitié, dont vous croyiez vous devoir ſéparer, parce que vous la croyiez trop naturelle, étoit le moyen de la mort que Dieu vous avoit choiſi. Ne vous étonnez donc pas de tout ce que vous éprouvez: Dieu vous aime trop pour que cela ſoit autrement.

2. Il faut que le repos que vous trouviez dans le repos même ſoit changé en agitation; que toutes les idées que vous vous étiez faites de pratiques de vertu, d'arrangement, &c. ſoyent renverſées & détruites, & que votre édifice ſpirituel ſoit renverſé, afin que

Dieu en fasse un autre. Il faut que vous deveniez enfant, & que vous quittiez ce qui est de l'homme. Croyez, que lorsque vous aurez plus d'envie que l'on vous parle, & que vous croirez en avoir plus de besoin, ce sera alors que cela n'est pas: Lorsque vous vous approcherez, on s'éloignera, & votre inclination ne sera payée que de froideur. Ce procedé, qui ne se fait pas par le procedé de la créature, mais par un ordre singulier de Dieu, vous est extrêmement utile à cause de votre naturel actif, qui est tel, que si vous trouviez toute la correspondance que vous pourriez attendre, l'homme seroit une fin qui vous feroit agir en bien des choses; au lieu que ce doit être Dieu seul; & cela se feroit insensiblement, sans même que vous le connussiez. Vous vous reposeriez dans la créature au lieu de vous reposer en Dieu seul.

3. Vous éprouverez toutes ces foiblesses, & encore bien d'autres; mais donnez vous bien de garde de vous décourager pour cela. Si vous n'aviez pas d'attache à cette personne, vous ne sentiriez pas si fort tout ce qui vient de

là. Cette peine n'est pas finie, elle augmentera même dans la suite, loin de diminuer, jusques à ce que Dieu en ait tiré l'effet qu'il en prétend. Il vous seroit même autant inutile que dommageable de vous roidir contre cette peine. Il la faut souffrir tant qu'il plaira au Seigneur, qui saura bien vous en délivrer lorsqu'il le voudra: ce que tous vos efforts ne sauroient jamais faire. Vous avez raison de dire, que le reméde à ce mal est l'abandon pour le souffrir tant que Dieu voudra: il augmentera, loin de diminuer. Un naturel vif est plus facile à émouvoir qu'un autre; mais comme vous ne pouvez empêcher cette émotion, il la faut toujours laisser tomber.

4. Si vous pouviez d'abord tout accepter, vous souffririez moins; mais souvent Dieu n'en donne ni la facilité, ni la pensée, afin de faire mourir par la peine. Quoique ce qui cause les mouvemens soit un véritable amour propre, Dieu ne laisse pas de s'en servir pour un effet tout contraire, qui est notre humiliation. Il n'y a rien de si humiliant que cela. Il est nécessaire que vous fassiez usage de cette humi-

liation ; la portant dans toute ſon étendue, ce qui dit beaucoup.

5. Il faut ſacrifier votre ſanté comme le reſte. Votre entortillement ne vient que de vos réflexions : il faut les laiſſer tomber. Votre naturel & le fonds de corruption ſe fourrent par tout : cela ne vous quittera que lorſque vous vous quitterez vous-même par la mort totale. Quoique les occupations continuelles qui rempliſſent votre eſprit, le travaillent à l'oraiſon, & lorſqu'il veut ſe recueillir, il ne faut pas pour cela ni forcer votre eſprit, ni quitter l'oraiſon ; mais laiſſer tout tomber doucement. Les efforts de la volonté ſont auſſi inutiles. Tâchez, non à l'exciter, (ce qui ne feroit que la deſſécher d'avantage,) mais à vous tranquiliſer. Sitôt que vous êtes ſeul tâchez de vous calmer, & ce calme ſera la meilleure priere que vous puiſſiez faire.

6. Il ne faut pas penſer à vous ſoulager dans ces choſes, mais les ſouffrir. Il faut que tous les plaiſirs ayent leurs peines qui les ſurpaſſent de beaucoup. Le fonds de corruption qui eſt en vous n'exige point la confeſſion, mais bien les fautes actuelles. Ne vous gênez

point là-deſſus, & n'y allez pas ſi ſouvent. Dites ſeulement ce qui vous viendra dans l'eſprit.

7. Il eſt mieux pour vous d'être ſec à la Communion, & vous ne devez rien faire pour vous procurer du ſenſible ; mais demeurez paiſible tel que vous êtes. Je ne crois pas que vous deviez vous faire une régle abſoluë de communier certains jours ; il faut s'accommoder au tems. Lorſque vous le faites, que ce ſoit ſimplement. Si vous n'avez que des miſéres à préſenter à Dieu, préſentez les lui ſimplement. Les diſpoſitions d'une ame ſont toûjours uniformes dans toutes choſes ; ainſi, laiſſez vous dénuer par tout & en tout. C'eſt à preſent votre état : en perdant le goût ſenſible, vous avez l'intime, qui eſt bien plus pur, & que vous ne pouvez avoir que par la perte de l'autre. Les Confeſſions de S. Auguſtin ne ſont plus de ſaiſon pour vous.

LETTRE LXIII.

Etre fidéle à correſpondre aux moyens de mortification, atendant tout de Dieu,

rien de soi-même, & souffrant qu'il détruise nos impuretés.

1. JE voudrois que vous eussiez fait sans hésiter le reméde que je vous ai dit : Dieu donne bénédiction à cette petitesse. J'espére beaucoup de votre ame si vous êtes fidéle à mourir au point que je vous l'ai dit, & à porter toutes vos foiblesses en esprit de mort, & sur tout les privations des consolations. Lorsque Dieu veut qu'on meure à tout, il sait bien en trouver les moyens. Evitez plus que la mort les entortillemens en vous-même. Tout ce qui est de Dieu élargit & dilate l'ame : mais ce qui est de nous-mêmes, l'étrécit, & met un obstacle aux opérations de Dieu.

2. N'atendez de vous que misére & pauvreté ; mais que cela ne vous abate point : redoublez au contraire votre confiance en Dieu. Jusqu'à présent vous avez trop atendu de vos soins & de vos pratiques, même les plus spirituelles. C'est ce qui a fait que les moindres dérangemens vous ont toujours troublé, aussi bien que ce fonds de nature qui veut aimer & qui veut des correspondances. Mais tout cela sera sapé ; non

en combatant, mais en souffrant ; ce qui ne diminuera pas (*a*) l'union, car votre perfection y est atachée ; mais détruira l'union, pour faire aimer en Dieu même. Je connois clairement que c'est cette impureté de votre afection (où la nature veut se reposer,) qui empèche la correspondance : car [d'ailleurs] c'est Dieu qui fait tout cela. Soyez large, gai, & ne songez jamais à faire ce que Dieu ne fait pas, ni à être autrement qu'il ne vous fait être.

LETTRE LXIV.

Ne point vivre en soi-même ni s'y complaire. Se tenir en paix.

1. J'Ai le mouvement de vous écrire, & je le fais sans hésiter, pour vous certifier que Notre Seigneur vous veut de plus en plus pour lui-même. Il est même assez content de vous. Evitez sur toutes choses ce qui vous fait vivre en vous-même. La plénitude de vous-même est le plus grand obstacle à

(*a*) *C. a. d.* l'union d'amitié qui étoit entre cette personne & une autre, dont Dieu se servoit pour sa purification.

votre perfection. Allez toûjours par voye de négation, n'admettant rien de ce qui fait un certain plaisir à la nature, j'entends par raport à l'esprit. Fuyez d'être aplaudi, & n'y donnez jamais lieu. Ne vous aplaudissez pas non plus en ce que vous faites de bien, n'en admettez pas même la réflexion ; mais que tout se passe en mort, laissant tomber un je ne sai quoi que l'on fait fort bien qui nourrit l'esprit dans la propre complaisance, quoi qu'involontairement. Je crois que vous m'entendez. Cette pratique vous tirera peu à peu de vous-même, & vous empêchera de vous raporter mille choses.

2. Possedez vous le plus en paix que vous pourrez ; non par éfort, mais en laissant tomber sans action tout ce qui vous trouble ou vous met en mouvement. Ceci n'est point, comme je vous dis, un travail ; mais comme laisser rasseoir une eau agitée. Notre Seigneur vous rend plus présent à mon esprit depuis quelque tems, & vous m'êtes plus cher en lui que jamais.

LETTRE LXV.

Les misères se guérissent par l'abandon à Dieu, sans tant de réflexions propres. Connoissance de notre impuissance, & de notre misère fonciere. Retour sur soi, à éviter. S'ouvrir de ses foiblesses à qui Dieu veut : & demeurer uni à qui il lui plait.

1. IL est aisé de vivre sans réflexions volontaires lorsque l'on est en paix ; mais il est plus dificile lorsque l'on est agité de peine. C'est un fruit avantageux de la paix de découvrir ses misères & foiblesses, pourvû que l'on ne s'arrête pas un moment à les considérer sous prétexte même d'y aporter du remède. Lorsque Dieu lui-même nous fait voir nos misères sans que nous les recherchions, il nous les montre ou parce qu'il les veut guérir, ou bien pour nous faire sentir ce que nous sommes, & nous guérir par là d'un certain apui que nous avons dans le bien que Dieu fait en nous. Quel que soit le dessein de Dieu en cela il en faut faire usage ; non en s'y arrêtant, sous prétexte même

d'en être humilié ; mais en les oubliant : parce qu'inſenſiblement l'ocupation de nos défauts nous ocupe de nous-mêmes. Il faut donc ſimplement vous abandonner à Dieu, pour qu'il détruiſe en vous, tout ce qui ne lui plait pas ; car je vous aſſure que vous n'êtes pas capable par vous-même de vous corriger du moindre défaut : mais en vous abandonnant à Dieu, & demeurant atentif à lui, il y remédiera lui-même.

2. Loin d'avoir du déplaiſir de ſentir notre impuiſſance, nous devons en avoir de la joie ſi nous aimons Dieu ſouverainement. Cette peine ne peut venir que de l'amour de nous-mêmes. Il faut aimer notre foibleſſe & notre incapacité. O ſi vous découvriez l'infinie corruption qui eſt en vous, vous en ſeriez dans le dernier éfroi ! C'eſt pourquoi Dieu nous cache ce que nous ſommes : & par une œconomie toute admirable de ſa ſageſſe, & de ſon amour, il ne nous découvre nos miſéres les plus cachées qu'à meſure qu'il détruit celles qui le ſont moins ; & enfonçant toûjours ſon opération, il ne la fait connoitre qu'après que ſon œuvre eſt acomplie. Il n'y a point d'homme vivant qui pût

pût voir ſans mourir un fond nud de tout bien & plein de ſa propre corruption. Si Dieu ne nous le cachoit avec ſoin, nul n'entreroit dans la voye de la perfection, & nul n'y perſévéreroit après y être entré. L'on perdroit auſſitôt courage.

3. La faute dont vous me parlez n'étoit point faute en elle-même, puiſque, ſelon ma penſée, vous ne ſauriez être trop ſimple & petit à découvrir & vos miſéres & les ſentimens de votre cœur à N. Mais ce qui y eſt véritablement defectueux, eſt la vie que vous y avez priſe & les retours après l'avoir fait. Je crois que vous devez avoir aſſez de petiteſſe pour dire à N. toutes vos foibleſſes & toutes vos peines, ſans prétendre pour cela qu'il change de conduite à votre égard. Cela vous fera incomparablement plus mourir, que toutes vos reſerves, que vous croyez vertueuſes. Vous en ſerez plus rapetiſſé & humilié : & comme c'eſt un exercice que Dieu vous envoye pour vous faire mourir à vous-même, qui durera long-tems, que vous y aurez mille foibleſſes qu'il vous ſera dur de dire, je crois que vous devez faire votre capital de tout dire

(lorſque vous en aurez le tems) avec une fidélité inviolable. Cela vous aportera beaucoup de graces.

4. Je ſupoſe, & je crois même, que N. eſt en état de ne s'étonner d'aucune des foibleſſes que vous pourriez avoir dans les ſuites lorſque vous les lui direz. Cette maniere d'agir vous atirera beaucoup de graces. N'ayez donc nulle reſerve pour lui ; & craignez bien plus la proprieté & le contentement que vous auriez d'avoir la force de garder les choſes, que le ſoulagement que vous auriez en les diſant. Comme cette fidélité dilatera votre cœur, elle vous donnera de la joie : mais cette joie eſt bonne; au lieu que la peine de votre reſerve, que vous regardez comme un bien & un acte de vertu, feroit un défaut. Si vous étiez infidéle en ce point, vous ſeriez incommode à vous & aux autres. Conſentez à n'avoir point de reſerve avec N. & vous ſerez en paix, faites vous une vertu de reſerve avec lui, & & vous ſerez inſuportable à vous-même & aux autres & cette prétendue violence, que Dieu ne veut pas de vous, vous feroit le même éfet qu'une dévo-

tion mal-priſe, qui rend chagrin & inſuportable celui qui le pratique.

5. La pratique de cela vous ſera lumineuſe, & vous découvrira où habite la véritable vertu, que vous ne connoiſſez pas encore. Votre union avec N. eſt de l'ordre de Dieu, & ſi vous vous en écartiez, votre amitié tourneroit en opoſition, & vous décherriez de votre don. Regardez comme tentation tout ce qui en détache avec chagrin & rebut. Plus vous ſerez unis en Dieu lorſque vous ſerez fidéle, plus vous ſerez détaché. Plus vous voudrez vous détacher par vous-même, plus vous ſerez ataché avec chagrin & une ocupation imparfaite. Je conviens que ce que je vous dis là n'eſt pas la maniere d'agir ordinaire des hommes vertueux en eux-mêmes; mais c'eſt aſſurément la conduite de Dieu ſur vous, dont vous ne ſauriez vous départir ſans riſquer votre don. Vous ſavez ce que je vous ait dit là deſſus il y a plus de trois ans.

6. Tous les défauts & les bizarreries que vous éprouvez ne viennent que de cela. Plus vous ſerez fidéle en ce point, plus tout le reſte tombera. Souvent faute de lumiere nous regardons com-

me chofe de peu de conféquence ce qui eft l'effentiel de notre voye: & nous fommes même fi aveugles, que nous combatons ce à quoi nous devons le plus céder. Soyez fidéle en ce point: tout tombera, vous ferez gai & plus enfant.

Dieu vous aime affurément. Il aura foin de vous. Soyez fidéle en ce point, fans prétendre de retour. Soufrez toutes les fuites & les croix indifpenfablement atachées à cela; & croyez que Dieu a tout ménagé comme il le faut. Vous le verrez mieux un jour qu'à préfent. Quand vous aurez de la peine, foyez fidéle à m'écrire, & n'y manquez pas. Ayez bon courage, tout ira bien.

LETTRE LXVI.

Simplicité d'obéïffance & d'ouverture de cœur. Purification du fond, & fa lenteur. Ceffation d'activité. Ne fe mouler fur autrui. S'oublier fans éfort. Douceur & condefcendance.

1. J'Ai bien de la joie, Monfieur, que vous ayez fait avec docilité

& petiteffe ce que je vous ai confeillé, malgré même vos répugnances. Dieu aime plus infiniment le fimple & humble aveu de nos miféres, que toutes les retenues d'amour propre, que l'on regarde (faute de lumiere) comme de grandes vertus. Lorfque l'on s'acoutume une fois à cette fimplicité, le cœur fe trouve dilaté, & les mêmes chofes ne font plus de peine. Une tentation découverte, eft prefque guérie. Je me doutois bien que N. entreroit en cela comme il le devoit. Que l'on feroit heureux fi l'on pouvoit agir avec tout le monde avec fimplicité chrêtienne!

2. Je vous ai déja dit, que vous ne vous étonniez pas de vous voir plus fale. Lorfque le Soleil paroit, on voit mieux les taches. De plus, comptez que l'on ne poffède pas les pures vertus quoiqu'on croye les avoir. Au commencement les défauts font affoupis; mais ils ne font pas éteints: leur fource bouillonne inceffamment, jufqu'à ce que le Seigneur la tariffe lui-même, la defféchant peu à peu. Alors les défauts paroiffent plus au dehors; parce qu'il faut faire une faignée qui faffe écouler ces eaux, croupies dans le fonds de

nous-mêmes, cachées ſouvent à nos yeux & à ceux des autres. Vous êtes encore bien loin de voir la fin de vos imperfections : il faut trop de tems pour en évacuer la ſource : il vous en paroîtra ſouvent de nouvelles ; mais ſouffrez cela avec paix & humilité.

3. Laiſſez tomber votre activité ſoit pour vous en (*a*) ocuper, ſoit pour y remédier : mais ne la faites pas tomber activement : car juſqu'à préſent par trop de bonne volonté vous avez pris trop activement les conſeils paſſifs, comme pourroit faire une perſonne à qui l'on diroit de laiſſer couler une riviere, dont le cours eſt tout naturel ; & qui voudroit au lieu de demeurer en repos auprès de ce fleuve, le faire couler. Cela ne ſerviroit qu'à irriter les ondes, ou à retarder ſon cours. Délaiſſez donc toutes choſes ; & lorſqu'on vous dit qu'il les faut délaiſſer, n'allez pas vous en faire un travail, & ne faites pas une action d'une ceſſation d'action. C'eſt rendre le repos actif, & faire un travail du ſabat.

4. J'ai encore à vous avertir, de n'entrer jamais dans l'intérieur des au-

(*a*) De ces imperfections.

tres pour vouloir vous donner aucune de leurs diſpoſitions. Car quoique la voye de la foi ſoit généralement la même, & qu'il y ait une infinité de conſeils généraux, (ce qui fait que l'on goûte ce qui eſt écrit ſur cela,) il y a cependant une conduite tellement ſinguliere pour chacun de nous, que ce qui fait l'état de l'un ne fait pas celui de l'autre ; & de cinq cens perſonnes qui marcheront dans la voye de la foi, il n'y en aura pas deux qui ſoient de la même maniere. Diſons-en autant de la perte & des moyens de mort & de deſtruction. C'eſt la merveille du parterre de Jéſus-Chriſt. Ce ſont, ſi vous voulez, des tulipes toutes plantées dans la même terre, toutes arroſées des mêmes eaux & par le même jardinier, & cependant il n'y en a pas deux qui ſe reſſemblent ni par la couleur ni par leurs panaches. Le Maitre connoit lui-même le prix & la valeur de toutes choſes. Combien de pierres compoſent un édifice, toutes taillées par la même main, toutes placées par le même architecte, ce qui n'empêche pas qu'elles ne ſoient toutes différentes ?

5. Quand je vous dis de vous ou-

blier vous-même, vous vous faites une occupation de cet oubli. Vous ne pouvez vous oublier qu'en ne pensant pas même à vous oublier. Vous irez très-vite si vous comprenez bien une fois ce que l'on vous dit, & si délaissant toutes choses vous laissez même le délaissement. L'occupation à vous desoccuper d'une occupation involontaire, vous est un obstacle. Une personne qui voudroit que les mouches la piquassent, & qui s'occuperoit tout le jour à prendre ces mouches pour se les appliquer, non seulement feroit une action de folie, mais de plus il empêcheroit ce qu'il prétend. On lui diroit, demeurez en repos, & vous aurez sans peine ce que vous souhaitez.

6. Travaillez autant que vous pouvez à la douceur & à la condescendance pour le prochain : cela est nécessaire . . . La peine & la révolte que nous sentons lorsque l'on nous avertit de nos défauts, viennent de l'estime de nous-mêmes & du peu de connoissance que nous en avons.

LETTRE LXVII.

Remède à l'amour propre ; privation de tout desir. (Ce qui s'entend des desirs qui viennent du MOI ; *des desirs propriétaires de la perfection même, & du desir propriétaire de ne point avoir de desir).*

1. LE remède que vous me demandez contre l'amour propre est celui de mourir à tout desir impétueux, même (à celui) d'être délivré de l'amour propre, à toute attente, à toute tendance ; même à celle d'être plus parfait. Vous avez une gourmandise spirituelle, une activité pour les bonnes choses. Il faut laisser la premiere sans nourriture, & laisser tomber l'autre. Le desir agité & plein d'anxieté de la perfection est une grande imperfection. Ne soyez point plus sage qu'il ne faut. La perfection de la perfection est la suprême indifférence pour la perfection, encore ne faut-il point la desirer, puisque le moindre desir lui est opposé. N'allez point vous figurer qu'il faille des états rangés & de suite, certains

conduite d'un degré à l'autre. Simplicité, oubli de soi au commencement, au milieu, & à la fin.

2. Je n'ose vous décider (touchant votre maladie,) car je ne voi pas votre foi assez ferme pour cela, & je n'aurois pas grace pour vous décider juste, à cause de vos retours. Demandez à N. & faites ce qu'il vous dira. Souffrez, puisque le Seigneur le veut. Suivez le médecin, & vous ferez bien : du reste abandon.

LETTRE LXVIII.

Ne point se décourager de ses imperfections & incommodités ; mais s'abandonner à Dieu de tout.

1. N'Aiez point de peine pour la foiblesse de votre (*a*) foi, & soyez persuadé que je ne vous en aime pas moins. Il ne dépend pas de nous de nous la donner ; & il est toujours plus juste de se servir des remèdes ordinaires, à moins que l'on n'eut une foi prévenante qui vient du fond, & qui

(*a*) *Voyez la lettre précedente*, §. 2.

ordinairement a son efficacité. Combien de malades du tems de Jésus-Christ qui ne furent point guéris ? Il faut donc avec fermeté vous tenir aux régles ordinaires de la médecine ; & ne vous point embarasser là dessus. Dieu l'a permis de la sorte pour vous ôter un appui que vous prenez naturellement dans les choses : mais au nom de Dieu, ne vous occupez pas un moment de cela, & demeurez abandonné au Seigneur. Ce ne sont point les choses extraordinaires qui nous sanctifient, mais l'abandon & la résignation, l'oubli de nous-mêmes & le délaissement de toutes choses entre les mains de Dieu.

2. Bon courage ! ne vous entortillez pas un moment quoiqu'il arrive ; mais allez par cela même à Dieu seul. Ne vous découragez pas. J'espére beaucoup de votre ame. Je me repens de vous avoir fait de la peine : allez votre chemin, au nom de Dieu. Ne vous laissez point occuper de vous, mais croyez que Dieu en prend un soin particulier. Si vous croyez ne pas autant avancer que les autres, soyez persuadé qu'avec le tems vous aurez votre tour. Je crains

beaucoup que vous ne vous laissiez trop abattre.

LETTRE LXIX.

Petitesse : douceur : gayeté.

1. QUe vous dirai-je, sinon que vous soyez si petit que l'on ne vous voye plus ? mais vous ne parviendrez pas à cela par des desirs angoisseux, mais bien par le large, la joye, & la liberté.

2. Ne vous faites point un monstre de la perfection. Mon divin Maitre est doux & suave ; il ne violente rien. Soyez de même. Je vous défens d'être triste : & puisque je ne puis guérir votre jambe, je veux entreprendre la cure de votre ame : j'y réussirai mieux. Oubliez-vous, & vous perdez de vue ; c'est ce qui vous est le plus nécessaire.

LETTRE LXX.

Eviter la tristesse. Nourriture infuse.

1. J'Ai bien de la joie que vous vous soyez défait de votre tristesse de-

puis mon départ. Je vous assure que c'est la plus méchante compagnie que vous puissiez avoir. Ne la laissez jamais entrer chez vous, si vous me croyez ; afin de n'avoir pas la peine de l'en bannir. Il est plus aisé de ne la pas recevoir que de la mettre dehors.

2. Il est aisé de se priver de lire lorsque Dieu suplée à la nourriture procurée par une qui est infuse. Je crois que votre mal d'yeux vous sera utile à tempérer un peu votre action, & vous rendra plus passif. Ne croyez pas que je vous oublie ; vous m'êtes trop cher.

LETTRE LXXI.

Repos : Se desoccuper de soi & de tout : Paix & patience.

1. JE crois que vous ne devez nullement vous violenter dans le tems de l'abattement de votre corps : je trouve qu'il est très grand, & qu'il ôte toute la vigueur de l'esprit. Dans ce tems il faut se supporter, & rester dans un repos qui paroit quelquefois oisif, comme si vous vouliez vous reposer en

silence. La chose étant de cette sorte, vous ne vous fatiguerez pas le corps, & ne laisserez pas de faire du bien à votre ame. Cet état de repos la soutiendra insensiblement, & tranquilisera même votre sang : il diminuera aussi votre ennui : enfin, je crois que vous vous en trouverez bien.

2. C'est la persévérance qui couronne l'œuvre. Continuez, je vous en conjure, à faire ce que vous avez fait, & ne vous lassez pas. Il faut que votre amour propre crêve : lorsqu'il ne vous coutera plus rien à dire ces choses, on ne vous y obligera plus.

3. O si vous voyiez le fond de corruption qui est en l'homme, & combien loin d'aimer sa propre destruction, il veut être aimé, & que l'on soit occupé de lui ! ce qui est un effroyable larcin que l'on fait à Dieu. O quand serez-vous desoccupé de vous-même & de toutes créatures ! Quand serez-vous content que toutes les créatures soyent desoccupées de vous ! si vous étiez vuide de vous-même, vous aimeriez mieux mourir que de vouloir occuper un instant la pensée d'aucune créature. Vuidez-vous de tout : abandonnez tout à Dieu : fermez les yeux sur tout, & croyez qu'il ne vous sera demandé aucun compte de ce qui n'est pas essentiellement attaché à votre devoir. Dieu vous demandera bien plutôt compte de vous être occupé de vous, qui est la chose du monde qui met le plus grand obstacle à sa grace. O mon enfant, mourons véritablement à nous-mêmes ! Nous ne mourons qu'en figure, & non en réalité. *Ama nesciri* (a). C'est un endroit de l'*Imitation* qui est tout divin.

4. Bon courage ! la paix & la patience avec vous-même ! il faut éprouver votre foiblesse jusqu'au bout. Ne quittez point la présence de cette personne quoiqu'elle vous crucifie ; au contraire, demeurez-y, & le lui dites simplement. Il faut mourir, mais mourir tout à fait, quoiqu'il en coute à la nature. La marque que vous n'avez point de part à la peine que vous souffrez est la paix qu'elle vous cause. Souffrez-la (comme vous dites fort bien) de la même maniere que vous feriez une douleur des dents. Tout ira bien.

(a) *C'est-à-dire*, Aimez à n'être point connu, *Liv. I. Chap.* 2. §. 3.

à force de mal aller. Il faut qu'il en coute pour être à Dieu.

LETTRE LXXII.

Se perdre en Dieu pour trouver la paix.

1. JE vous porte compassion; & vous avez véritablement sujet d'être peinée: mais je vous assure en même tems que si vous vouliez bien m'en croire, vous ne la seriez point du tout. Délaissez-vous donc entre les mains de Dieu au point qu'il le veut de vous: qui dit, *se perdre* (*a*), ne dit pas *se sauver*. Laissez-vous telle que vous êtes: la nature cherche toujours quelque appui, & n'en trouvant point elle entre dans l'agonie. Croyez que Dieu ne permettra jamais que vous en trouviez que dans la perte même où toute assurance est consumée par un desespoir absolu de soi-même.

2. Je vous assure que votre ame m'est bien chére; mais il faut mourir & agoniser un million de fois; &, ce qui est étrange, c'est que plus on sacrifie pour

(*a*) Matth. 16. ỳ. 25.

Dieu, plus il veut de sacrifice. Cependant, si vous me croyez, vous vous desoccuperez de l'avenir, & vous laisserez le passé dans l'oubli: je crois que c'est ce que Dieu veut de vous. Allons donc courageusement non à la vie, mais à la mort; non à l'assuré, mais à la perte.

LETTRE LXXIII.

Les gens du monde font leçon sur l'abandon. Pourquoi on doit user de condescendance.

1. DIeu fait bien toutes choses. La promptitude avec laquelle tous ces Officiers vont exposer leur vie au moindre signal d'un Commandant, me fit une impression lumineuse que je ne puis exprimer. Celui qui me faisoit comprendre comment les Rois disposent de la vie de leurs sujets, me faisoit entendre qu'étant maître absolu des ames, il devoit trouver aussi la même souplesse pour les ames; qu'on les doit livrer pour lui avec plus de promptitude que ces Officiers ne livrent leur vie. Ils la livrent sans retourner, sans

hésiter : ils vont à la mort comme à la noce. Je voudrois que notre Seigneur vous fit l'impression qu'il me fit dans ce moment, & qu'il vous éclairât de son souverain pouvoir & de son domaine sur la créature ; je suis sûre que vous verriez les choses par mes yeux.

2. J'ai bien de la joie que votre cœur soit devenu si au large. Si vous étiez fidéle à ne vous regarder jamais, à ne point penser à vous, que vous seriez heureuse & que tout iroit bien ! Mais ce malheureux *nous-même* nous occupe si fort, qu'après l'avoir sacrifié une infinité de fois, nous nous en mettons encore en peine, & nous nous en occupons comme s'il nous appartenoit encore. N'est-ce pas nous reprendre d'effet, quoique nous ne croyions pas nous reprendre de volonté ?

3. O ma chere N., mourons enfin tout de bon : il en est tems : ne différons donc plus. Je ne demande pas mieux que de ne vous point épargner, & je ne le fais jamais qu'à regret, je vous en assure ; mais il y a des tems où il faut user de quelque ménagement & condescendance. Le parchemin trop sec se déchire lorsque l'on veut l'étendre ; mais il s'étend facilement lorsqu'il est humecté, & c'est alors qu'il le faut tirer. Dieu est sage, & il use avec nous de ménagement parce que sa bonté craint que notre amour & abandon ne lui échape. Le cœur glisse & échape facilement. Il faut donc aller dans le moment qu'il meut : c'est alors que ce que l'on dit fait effet.

LETTRE LXXIV.

Moyens de se rassurer contre la crainte d'être trompé. On ne peut l'être en se délaissant à Dieu du fond du cœur.

ON ne peut être plus contente que je la suis de vos dispositions. Dieu n'est point un trompeur ; il ne prend pas plaisir à tromper ceux qui s'abandonnent à lui au point que vous faites. Les illusions sont des illustrations & choses sensibles : mais le demon ne peut point entrer dans le fond & centre de l'ame : de plus, il ne peut rien que ce que Dieu lui permet : & une ame parfaitement abandonnée, qui est aussi contente d'être trompée (si Dieu le vou-

loit) que de ne l'être pas, ôte par là au démon toute sa force. Il faut vous délaisser de plus en plus suivant les vues & les penchans que vous avez : Dieu fera avec vous, & il établira son empire sur la perte de toute chose & sur ce qui semble le plus le détruire. O le grand Dieu ! qu'il fait bien se glorifier en Dieu, & d'une maniere infiniment au dessus des idées que les hommes s'en sont faites ! (*a*) *Pere saint, je vous rends graces de ce que vous avez caché vos secrets aux grands, & de ce que vous les avez revelés aux petits.* Je salue le cher malade : Dieu achèvera en vous & en lui son ouvrage : laissez-le faire ; il ne vous laissera pas sans secours. S'il vous prive des secours médiats, il vous en donnera d'immédiats. Ayez toujours bon courage.

(*a*) Matth. 11. ℣. 25.

LETTRE LXXV.

Divers obstacles qu'on met à la mort mystique au lieu de s'abandonner à Dieu pour la trouver, & par elle la vie.

1. JE ne ferois jamais mal édifiée de vous ; mais je n'aurois garde de vous communiquer la paix : car vous me résistiez autant que vous le pouviez. Abandonnez-vous à Dieu sans reserve, il aura soin de vous. Vous voulez bien que je vous dise que les réflexions que vous avez, ne sont pas de celles que Dieu permet pour anéantir l'ame, & pour l'approfondir dans une certaine humiliation terrible, mais cependant paisible : au lieu que vos réflexions & votre peine ne viennent souvent que d'une nature qui s'aigrit par amour propre. Dieu néanmoins se sert de tout pour faire mourir ; & il le faut laisser faire.

2. Tout ce qui vous porte au desespoir & à la révolte, ne sauroit être de Dieu, mais de la nature. Parce que vous êtes hors de votre place & de votre situation, vous ne trouverez jamais la paix de cette maniere. Cependant ne vous étonnez pas de vos foiblesses, elles passeront : mais soyez bien persuadée que ce que vous dites dans cet esprit imparfait & d'humeur, ne

peut jamais faire d'effet sur les esprits ni sur les cœurs. Notre amour propre se cache à soi-même tant de défauts, sous prétexte de nécessité & de raison. Mourez, sans vous ennuyer de la mort. Qu'elle seroit douce, quelque rigoureuse qu'elle put être, si elle étoit prompte ! mais hélas, qu'elle est cruelle dans sa longueur, & qu'elle fuit avec soin lorsqu'elle semble la plus proche.

3. Vous ne sauriez sortir de votre place, pour peu que ce soit, sans sortir de l'ordre de Dieu & de votre abandon. Demeurez-y donc : se sera au milieu de la mort apparente que vous trouverez votre véritable vie. O l'heureux sort que celui d'une ame véritablement abandonnée !

LETTRE LXXVI.

Contre les craintes d'être trompé. Souverain remède, l'abandon à Dieu en suivant les pentes qu'il donne, sans chercher d'appui, jusqu'à ce qu'on vienne dans la mort mystique, nécessaire pour trouver la paix.

1. IL est bon que vous ayez des doutes & des incertitudes, & si Dieu vouloit finir votre état, il ne le feroit que par la peine, ou par un abandon total, je veux dire, une impuissance à ne lui plus résister. Laissez-vous à Dieu, trompée ou non, il n'importe : vous êtes à lui : il saura bien vous conserver sans (l'entremise de) personne : vous êtes trop droite, & vous allez de trop bonne foi pour que Dieu vous laissât longtems égarer.

2. Ce qui fait l'incertitude dans cet état, est la vicissitude des lumieres, qui le font quelquefois paroitre bon, & d'autrefois très-mauvais. Le remède est L'ABANDON, consentant que si vous avez déplû à Dieu sans le vouloir, Dieu en tire la vengeance, & demeurant dans sa main comme une victime sous le couteau.

3. Je prie notre Seigneur de vous mettre dans sa vérité, & de vous la faire goûter. Laissez-vous aller, je vous prie, à tout ce qui vous entraîne : le recueillement qui vous vient du fond est bon ; n'étant pas procuré, il ne vous fera pas rentrer en vous-même. C'est Dieu qui est dans votre fond,

qui se plait quelquefois à vous faire sentir que vous ne l'avez pas banni de votre cœur.

4. Ayez bon courage : je ne doute point que vous ne remplissiez un jour les desseins de Dieu sur vous ; mais n'allez point chercher des appui ni des planches pour vous sauver du naufrage : car c'est une nécessité. Vous ne feriez qu'alonger vos douleurs, sans les soulager. C'est trop vous en dire. Pour N. qu'il entre un peu dans les desseins de Dieu contre vous.

5. Il faut toujours vous délaisser à Dieu si vous ne voulez devenir la plus misérable des créatures : car hors de là, vous n'aurez point de paix, & vous résisterez continuellement & sans aucun succès à un plus fort que vous. Je ne doute point que vous ne ressentiez de fortes douleurs & de terribles amertumes ; car il faut mourir de façon ou d'autre : Dieu les envoye ou pour vous purifier & pour vous éprouver, ou pour vous punir de vos hésitations ; & enfin, de quelque maniere que ce soit, il faut souffrir & mourir.

LETTRE

LETTRE LXXVII.

Punitions des hésitations dans la voye de l'abandon à Dieu.

1. JE ne crois pas que Dieu vous ait abandonnée ; mais il punit les hésitations passées par le froid que vous éprouvez, & qui se passera. Je crois que vous serez toujours dans la perplexité jusqu'à-ce que nous nous voyons. Il faut passer tous les trajets que Dieu a destinés : mais nous en passons quelques uns par notre faute. Tout tourne à bien à ceux qui aiment Dieu.

2. Demeurez comme vous êtes, c'est à dire, disposée à tout ce que Dieu pourroit exiger de vous, & abandonnée à toutes ses volontés. Ne vous forcez point à lire, & ne vous donnez point ce que vous n'avez pas ; laissez-vous telle que vous êtes, sans rien ajouter ni diminuer. La nature se met en toutes sortes de postures pour retrouver quelque morceau lorsqu'on l'en prive : mais il la faut laisser mourir de faim. Il y a des trajets bien difficiles à passer ; & lorsque l'on cherche à s'é-

claircir ou à s'appuyer fur les créatures, on perd les foutiens incréés, de forte qu'on fe trouve d'autant plus dépourvû de foutiens que l'on croyoit fe foutenir davantage.

LETTRE LXXVIII.

Affoibliffemens & perte de la propre force. Quelques marques & d'un bon Directeur, & des dépouillemens que Dieu veut d'une ame.

1. PLus vous deviendrez foible, plus les fentimens fe réveilleront; & vous pourrez dire avec raifon, que (*a*) votre *force vous a abandonnée.* Ne changez rien, quoique vous puiffiez reffentir, ni dans votre conduite, ni dans l'ordre de votre domeftique.

2. A préfent que N. connoit la route de l'abandon, il y marchera: faites feulement de votre côté qu'il ne tienne à rien. Le Directeur, éclairé de l'Efprit de Dieu, a peu à faire; il n'a qu'à détruire les obftacles, empêcher que l'on ne s'arrête, & montrer la route de l'intérieur, & la fidélité aux plus fimples

(*a*) Pf. 37. ℣. 11.

mouvemens de la grace. Car ce n'eft point le Directeur qui fait faire le chemin & donne des loix, du moins celui qui ne fe cherche point foi-même: il conduit droit à Dieu, il tâche de marquer à l'ame ce que Dieu veut d'elle & le moien de découvrir fes volontés. Il lui montre les dépouillemens; mais il l'abandonne au Seigneur pour le refte. Il fe contente de montrer le fentier, affuré qu'il eft que Dieu y conduira.

3. C'eft une peine inutile que de parler des dépouillemens à ceux qui n'y font pas apellés. Lors que l'on vous parle d'un dépouillement, s'il vous paroit faifable, fi vous héfitez pour le faire, fi la feule raifon vous retient, fi vous ne fentez pas au dedans une détermination fixe qui vous affure que Dieu ne le veut pas & que c'eft lui-même qui vous retient par la main; c'eft une marque que Dieu veut ce dépouillement. Quoique l'ame s'en éfarouche, elle ne laiffe pas de s'y aprivoifer dans la fuite, & de voir combien il lui étoit utile.

LETTRE LXXIX.

Combatre activement ou passivement selon l'état de l'ame. La résistance met dans un état violent. La proprieté ne se connoit que par la boue.

1. J'Ai cru vous devoir ôter de la peine où vous pouriez être de l'état où est à présent N. C'est celui où quantité de gens ont passé, & où assurément tous ceux que Dieu destine à une vie nouvelle passent, chacun selon sa résistance & le dessein de Dieu sur les ames. Mais afin que vous ne croyiez pas que ce soit une nouvelle doctrine, je vous prie de faire un peu de réflexion sur l'état que S. Paul éprouvoit lors qu'il disoit, (a) *Je ne fais pas le bien que j'aime, mais je fais le mal que je hais.* Il faut savoir, que tant qu'il reste à l'homme des forces actives, il faut qu'il s'en serve pour combatre, à moins que sa résistance ne le mette à tel excès, qu'il se voye (b)

(a) Rom. 7. ℣. 19. (b) C. à d. quand la resistance active augmente la force & la violence des tentations ou peines qu'on ne soufroit auparavant que simplement.

reduit par violence à faire ce qu'il ne faisoit que soufrir, ce qui arrive infailliblement lors que l'on continue à résister à Dieu, ainsi qu'il arriva à la personne dont je vous ai parlé, & qu'il arrive à tous ceux qui ne savent pas s'ajuster à Dieu: & jusqu'à ce qu'ils aient apris à le faire, la crainte les fait enfoncer dans les mêmes eaux sur lesquelles leur abandon les faisoit marcher avec courage. J'ai trouvé des personnes peinées jusqu'à la folie & à la rage, prêtes à se tuer par l'état où les avoient reduit leurs résistances, devenir tout-à-coup dans une paix de paradis, autant pour la partie inférieure que pour la supérieure, lorsqu'elles aprenoient à s'ajuster à la conduite de Dieu. Je pourrois vous en dire des choses à vous surprendre sur l'éfet que produit l'abandon & sur celui que fait la résistance.

2. Il est bon de vous prévenir sur ces matieres: car je ne doute point que la personne à qui j'ai parlé ne soit ataquée sur ces endroits, comme étant ceux de sa plus grande force, & où se cache ordinairement l'amour propre & la propriété: peut-être ne le sera-t'elle pas autant que d'autres qui n'auroient pas es-

fuié tant de croix & tant d'autres peines: cependant, pour ne lui rien cacher, je crois lui devoir dire que je porte intérieurement un sentiment qu'elle en sera ataquée, & plutôt qu'elle ne croit; elle trouvera du plaisir où elle ne trouvoit que de l'horreur & de la douleur, & qu'enfin les choses changeront de face. Que fait-on si Dieu n'a point fait aller à P. ces personnes propres à la soutenir dans cet état, & à lui en faire faire usage selon le dessein de Dieu & l'état de son ame?

3. Pour N. il faut le laisser combatre jusqu'à ce que toutes ses forces soient épuisées, & qu'il soit bien convaincu de son impuissance par son expérience. J'avoue qu'il augmentera sa peine & son suplice, & retardera son bonheur; mais il n'importe. Comme il n'est pas encore extrêmement avancé, il a besoin de ce (a) soûtien. Ce n'est pas que sa raison ne lui persuade toûjours qu'il ne s'est pas encore assez défendu. O propriété, que tu es horrible devant Dieu! Tu ne peux être connue que par la boue. Nous serions toûjours aveugles sur la connoissance de nous-mêmes quoi que nous nous croyions bien convaincus de

(a) Tout sensible & actif, soutient l'ame en foi.

notre misére, si Dieu ne mettoit cette boue horrible sur nos yeux. Il faut finir avant que d'entrer dans le néant par où nous avons commencé à sortir des mains de Dieu; & nous finirons par la boue, avant que de rentrer en Dieu.

LETTRE LXXX.

De l'Oraison d'exposition à Dieu en silence & pure foi, quoi qu'avec sécheresse. Marques qu'on est en bonne Oraison. Eviter l'illusion, le découragement, les activités, &c.

1. DIeu a voulu en peu de tems vous faire comprendre par expérience & ce qu'il peut, est, & opere en vous; & ce que vous êtes; & ce que vous pouvez par vous-même.

2. La disposition de votre retraite est l'état où Dieu vous veut continuellement; & vous n'aurez jamais la lumiere pure & nette sur ce qu'il veut de vous, que vous ne soiez dans cet état de dépendance continuelle à l'esprit du Verbe, qui vous a apellé pour être votre vie. Vous n'avez garde d'avoir gouté jusqu'à

préſent la délicateſſe de ſa pure opération; puiſque vous l'avez toûjours extrèmement mélangée de la vôtre, ne vous tenant jamais ferme & invariablement ataché au conſeil que l'on vous a donné ſur cela. Combien de fois avons-nous éclairci cet article, où je vous ai dit, que lorſque Dieu operoit, il faloit quiter tout operer pour le laiſſer faire? Non ſeulement vous ne mourez pas à cette activité intérieure, (ce qui eſt un éfet de votre crainte, & la ſource du peu de mort extérieure qui eſt en vous;) mais de plus, vous allez chercher des ſujets lorſque Dieu vous ocupe de lui-même. La mort eſt un ſujet peu propre à une perſonne que Dieu atire à ſa préſence.

3. Je ſuis ravie qu'il vous ait fait connoitre que l'Oraiſon de ſimple expoſition eſt celle qui vous convient: car cela eſt aſſurément; mais vous ne vous arrêtez point fixement au conſeil, parce que vous vous conduiſez non par la foi, mais par le goût, la connoiſſance & l'aſſurance. Tant que vos lumieres & votre goût vous confirment ce que l'on vous dit là deſſus, vous y entrez: mais ſitôt que la ſéchereſſe s'empare de votre cœur, & l'incertitude de votre eſprit, vous croyez devoir trouver dans vos éforts les aſſurances que vous ne trouvez pas dans vos diſpoſitions.

4. Croyez moi donc, je vous en conjure, & laiſſez vous une bonne fois à cela. Il faut lire pour vous recueillir, & non pas pour vous former un ſujet; & du reſte, expoſez vous ſimplement devant Dieu pour y être ou dans l'obſcurité ou dans la lumiere, ou dans le goût de ſa préſence, ou dans la ſéchereſſe. Tout doit être égal à celui qui ne voulant rien pour lui-même, veut Dieu pour Dieu. Ceci eſt relevé: mais quoique cela ne ſoit pas en vous, vous y êtes apellé. Ceſſez donc votre activité du côté de Dieu, afin de faire place à ſon Eſprit; & employez-la contre vous-mêmes, pour mourir éficacement par tous les événemens de la divine providence, qui vous fourniront tout ce qui vous eſt néceſſaire pour vous détruire vous même, qui êtes ſi vivant encore. Mais ſi vous ne tenez pas la conduite que je vous marque, tous vos éforts ſeront employés à empêcher l'étendue de l'Eſprit de Dieu en vous & non pas à vous détruire vous-même. Acoutumez vous à

aller par l'inconnu & par la foi, & non par le ſentiment; & vous irez bien: car c'eſt le ſeul moien de laiſſer écouler l'Eſprit du Verbe dans votre ame.

5. Je ne m'étonne pas de vos échapées & de votre ſenſibilité ſur les croix, cela vient de deux cauſes: la premiere, de ce que marchant trop par le ſenſible & l'aperçu, & ne donnant pas aſſez de lieu à la mort intérieure, vous êtes vivant en toutes choſes: La ſeconde eſt, que comme la mort des ſentimens intérieurs eſt la ſource de la mort des ſentimens extérieurs, votre mort extérieure ne peut point ſurpaſſer l'intérieure. Le découragement ne vient que de votre amour propre, & du fonds que vous faiſiez ſur vous même & ſur l'aquiſition de la vertu: car celui qui ne préſume rien de ſoi, ne ſe décourage jamais quoiqu'il arrive; parce que n'atendant rien de ſoi, mais de Dieu ſeul, il ne s'étonne point des échapées de la nature; car c'eſt ſon propre: & étant perſuadé que Dieu ſeul peut le garder, & qu'il n'eſt nullement obligé de le faire, il lui a une obligation infinie lorſqu'il le fait; & ſe ſuporte en patience lorſqu'il le laiſſe à ſoi-même.

6. Vous n'êtes point déchu: car le fond que vous éprouvez a toûjours été en vous: & quoique ſes productions aient été un peu amorties (*a*) pour l'onction de la grace, vous étiez toûjours le même, & Dieu ne permet ces échapées que pour vous faire voir ce que vous êtes.

7. Vous ne pouvez être jamais dans l'illuſion tant que vous ſuivrez avec ſoumiſſion l'Eſprit de Dieu pour le dedans, & tant que vous travaillerez à mourir à vous-même, ſoit par la fidélité à vous renoncer inceſſamment vous même, ou en vous laiſſant détruire & humilier par les événemens de la providence, par vos défauts, & par le fond de votre naturel, qui n'y contribuera pas peu.

8. Evitez plus que la mort le découragement: & quand Dieu vous précipiteroit dans le plus profond de votre corruption, il faudroit toûjours tenir la même conduite à ſon égard, & avoir une patience infinie avec vous-même. Il y a bien d'autres miſéres à éprouver. C'eſt pourquoi il faut faire bonne proviſion de fidélité & de courage. Entrez donc tout de bon en ceci, ſans quoi, vous ſerez toûjours enfoncé en vous-

(*a*) *Peut-être* par.

même : vous travaillerez beaucoup, & avancerez peu.

9. Ne vous mettez point en peine de votre état, quoiqu'il ſoit peu conſolant, & contraire à une certaine ſeureté ſenſible qu'on cherche. Il eſt d'autant meilleur que cet appui ſenſible manque à la nature, & qu'elle a beſoin de mourir par là, ſur tout en vous, où elle eſt trop affectueuſe ; & qu'enfin le chemin de la pure foi eſt le plus droit & le plus court, quoi qu'on n'en apperçoive pas le bout, & qu'il paroiſſe bordé de précipices.

10. Quoique l'on vous faſſe connoître que votre activité vous eſt nuiſible, & qu'elle eſt purement la ſource de vos défauts, on ne prétend pas pour cela que par une activité encore plus forte vous veniez à bout de la détruire. Il faut la laiſſer tomber peu à peu. Je ne vous parlois pas, ce me ſemble de l'activité extérieure ; mais de l'intérieure, qui eſt la ſource de l'autre. Il me ſemble qu'il eſt très-aiſé lors que l'on eſt à l'oraiſon, & que l'on s'apperçoit que l'activité naturelle s'en mêle, de la laiſſer tomber, pour entrer dans un repos qui étant plus naturel à l'ame, lui eſt plus facile. Ce repos cependant n'eſt que pour des

momens ; parce que l'activité revient : mais c'eſt beaucoup faire, & faire ſeurement ce que Dieu veut de vous, quand vous ne le feriez que pour quelques momens. Ce que je vous dis là vous eſt d'autant plus néceſſaire, que votre naturel étant plus affectif, Dieu vous conduira par l'obſcurité afin que vous ne viviez pas dans ce qu'il vous donneroit d'une autre maniere. Ne vous étonnez pas de la difficulté : il n'y en a aucune : il n'y a qu'à vouloir & reſter abandonné. Ce qui paroit impoſſible à l'homme, eſt très-facile à Dieu.

11. Pour vos atachemens, ſoufrez-les, & faites uſage de moment en moment de l'aſperſion d'abſinte que Dieu met deſſus, juſques à ce que lorſque peut-être vous y penſerez le moins, il viendra à tout diviſer & à tout rompre. Je vous ai déja dit que cette liaiſon ne vous nuit qu'autant que vous êtes plus en vous-même. Si vous étiez mort, nulle liaiſon ne vous nuiroit ; & étant vivant, nulle ſéparation ne vous ſera utile. Si vous croyez vous détacher d'un endroit, vous vous trouverez plus attaché à vous-même ou à quelque autre créature. Dieu a une con-

duite sage, qui ne précipite rien. Ce que vous pouvez faire, c'est d'éviter les empressemens naturels pour toutes choses; & vous devez travailler infatigablement à les laisser tomber.

12. La plus grande marque que vous êtes occupé de Dieu à l'oraison, quoique d'une maniere séche, c'est que vous pourriez (ce vous semble) la continuer lorsqu'elle finit. On ne sent pas toûjours lorsque l'on est uni; mais on sent lorsque l'on se retire. Soyez assuré que votre oraison, quoique séche, est très-bonne. Il faut, s'il vous plait, croire ce que l'on vous dit là dessus, & ne point aller chercher dans une fausse ferveur, ou un vain apui de quoi vous la rendre sensible. Il sufit que cette foi séche contente Dieu sans vous contenter vous-même: cela sufit. Il faut peu vous arrêter au détail; mais à la fidélité à mourir continuellement, tant par ce qui vous arrive, que par la supression de l'activité naturelle.

13. Il ne faut point vous retirer de la Communion. La vue des fautes ne doit point produire cet éfet; mais bien humilier & encourager à la poursuite de ce qui peut nous affranchir de nous-mêmes.

La priere que Jésus-Christ fait en nous est toujours exaucée; mais celle que nous faisons nous-mêmes ne l'est gueres.

LETTRE LXXXI.

Présence & conduite de Dieu imperceptible. User de patience avec soi-même. Jetter souvent l'œil sur Dieu.

1. LE découragement vient de l'orgueil, & l'humble persévérance attire enfin une protection singuliere de Dieu. Il voit, ce Dieu d'amour, votre bonne volonté; il prend plaisir dans votre persévérance, & il ne se cache que pour augmenter l'une & l'autre. Mais pouvez-vous dire qu'il se cache dans un tems qu'il vous conduit par la main avec une application digne de son amour? Un petit enfant ne voit pas sa mére qui est derriere lui, & le tient par la lisiere; mais si cet enfant faisoit un faux pas, ô qu'il sentiroit bien le secours de cette mére, & son application sur lui! Un enfant conduit par un lien semble souvent prêt à tomber & à donner du nez en terre; mais cela n'arrive pas. Si cet enfant pouvoit crain-

dre, ou faire quelque fonds sur ses propres démarches, il se voudroit du mal de tous les faux pas qu'il fait, & se tourmenteroit, comme vous, de ce qu'il ne marche pas comme il doit marcher à vingt ans. Que ne lui diroit-on pas s'il étoit capable de raison? ne l'assureroit-on pas, qu'il marchera seul quand le tems sera venu; qu'il ne craigne point de tomber quoiqu'il bronche à chaque pas, & que sa mére, qui fait semblant de ne le point tenir, ne le laissera pas tomber? Je vous en dis autant, Madame, & je vous conjure d'avoir des sentimens du Seigneur dignes de sa bonté.

2. Ne soyez pas trop de tems de suite en priere, mais dérobez le plus de momens que vous pourrez pour les donner à Dieu, quand ce ne seroit que pour des instants. Ces fréquentes preuves de votre amour lui feront infiniment agréables. Retournez fréquemment au dedans de vous-même, comme on cherche un ami du coin de l'œil au milieu de la foule. Bon courage, Madame, vous n'êtes pas si malade que vous pensez: plût à Dieu que bien des personnes assez satisfaites d'elles-mêmes ne le fussent

pas plus que vous. Croyez moi avec respect &c.

LETTRE LXXXII.

Abandon: patience: courage: se souvenir de Dieu: éviter les occasions hors du devoir.

1. JE vous assure, Madame, que personne n'a plus de zèle pour votre avancement que Dieu m'en donne. Cependant je suis fort tranquille sur ce que vous éprouvez de miséres, persuadée que je suis que Dieu vous tient par la main. Courage, Madame, abandonnez-vous à sa conduite, & remettez entre ses mains une ame qu'il n'a créée & rachetée avec tant d'amour que pour la sauver; je dis plus, qu'il l'a destine pour en faire le trône de ses miséricordes. Il ne faut que du courage & de la patience avec vous-même. Tachez de vous souvenir de Dieu lorsque la vivacité de votre esprit vous le fait oublier: Dites-lui, qu'il vous oblige à ne l'oublier jamais, qu'il se manifeste lui-même à vous dans le fond de votre

cœur. Je l'en prie avec toute l'inſtance poſſible.

2. Je ne doute pas, Madame, que vous ne réuſſiſſiez heureuſement ſi vous êtes fidéle à continuer votre oraiſon, quoiqu'elle ſoit pleine de ſécheresse, & même de dégoût, auſſi bien que vos lectures. Il faut une patience infinie avec vous-même. Dieu attend avec une bonté extrême que nous nous corrigions : il ne ſe laſſe jamais de nous ſupporter : pourquoi nous en laſſerions-nous ? Tâchez, Madame, autant que vous pourrez, d'éviter les occaſions où la néceſſité de votre état ne vous engage pas. Vous devez cette fidélité à Dieu ; & pourvû que cela ſoit, il vous gardera dans celles que la providence vous a rendu inévitables. De fréquens retours en vous-même, Madame : c'eſt une habitude qu'il vous eſt de conſéquence de prendre & de conſerver.

LETTRE LXXXIII.

Sécheresse plus utile que les ſentimens. Aquieſcer à l'état où Dieu nous met. Ne point ſe décourager.

1. VOus m'avez ordonnez, Madame, de vous écrire, ſans ſavoir ce que vous deſirez de moi. Je ne puis m'empêcher de commencer par ce qui me tient le plus au cœur, qui eſt, de vous prier de rehauſſer votre courage par l'eſpérance, & par une foi qui, quoique ſéche, eſt très-réelle. Vos affaires ne ſont point auſſi mal que vous penſez ; & vous ne vous appercevez pas qu'en parlant de vous-même, vous vous cachez ce qui eſt le plus réel chez vous, pour ne produire que vos ſentimens préſens. Vos ſentimens ſe préſentent les premiers, parce qu'ils ſont plus proches de vous que le reſte ; mais après avoir, ſi vous voulez, fait quelques plaintes des ſentimens qui ne dépendent gueres de vous, rendez juſtice à la bonté de Dieu, & à une grace ſinguliere qui vous fait perſévérer contre vos ſentimens, & vous fait faire les mêmes choſes que vous feriez ſi vous étiez portée par les ſentimens.

2. Nous ne ſavons ce de quoi nous nous plaignons & ce que nous voulons. Votre condition eſt incomparablement meilleure que celle des perſonnes qui ſentent ſi fort le goût de ce qu'elles font.

Eh, qu'il eft à craindre que ces mêmes perfonnes ne fe relâchent lorfque ces goûts feront paffés! mais une perfonne qui perfévére dans la plus grande féchereffe, eft affurée qu'elle le fera encore plus dans la facilité. Ne voyez-vous pas que Dieu ne vous cache ce qu'il fait en vous que pour empêcher une complaifance cachée, mille fois plus dangereufe que des fentimens involontaires?

3. Je dis plus, que vous n'êtes point auffi féche que vous vous le perfuadez, & que la peine que vous avez à l'oraifon ne vient que de ce que vous voulez un état plus fenfible que celui où vous vous trouvez. Mais fi vous pouviez vous contenter d'être telle que vous êtes, & de ne vouloir que ce que vous avez, vous refteriez en paix, & vous découvririez à la faveur de cette même paix, que vous avez quelque chofe que l'inquiétude de votre efprit vous empêchoit de connoitre. Tant que vous ne vous découragerez pas, il n'y a rien à craindre pour vous: Mais fi vous vous découragiez, qu'il y auroit fujet d'appréhender que vous n'abandonnaffiez un parti dans lequel vous defefpéreriez de pouvoir réuffir.

LETTRE LXXXIV.

Se desoccuper des créatures pour s'occuper tranquillement de Dieu feul, fans quoi on ne fauroit goûter fa divine douceur.

1. JE n'ai point été fachée, mais je n'ai pû fouffrir fans peine que vous viffiez cette perfonne. La chofe eft faite, & vous rendra fage. Ne laiffez point pour cela de vous confier en Dieu, & de vous abandonner à lui fans referve. O fi vous pouviez un peu goûter la douceur de la retraite, & le plaifir que l'on trouve dans la féparation des créatures! mais il faut fouffrir, & non pas jouir.

2. Il ne faut point que vous cherchiez dans la multiplicité ce que vous ne trouverez jamais que dans le repos de la folitude, c'eft-à-dire, dans le dégagement des créatures pour écouter Dieu en vous dans le filence. Tâchez de donner du tems au repos, vous dérobant un peu à l'action; & ne faites point d'actes forcés, mais paix, filence & recueillement.

3. Aimez le ſeul aimable au milieu de vos foibleſſes, & que votre cœur, naturellement ſi aimant, goûte ſon Dieu, & l'aime. Dieu vous aime; quel bonheur! Pour peu que vous lui donniez de vos momens, il vous le feroit ſentir; mais vous les lui dérobez ſous bons prétextes. Je vous en prie, demeurez un peu ſeul avec Dieu, & vous éprouverez combien il eſt doux, & qu'il vous veut pour lui. Hélas! ne reſtez plus diſſipé & partagé. Je vous aſſure, & je le connois, qu'il y a mille momens que vous pourriez lui donner. La main ſur la conſcience. Le démon fait ce qu'il peut lorſque vous êtes en repos pour vous inſpirer des néceſſités de travail.

LETTRE LXXXV.

Diverſes conduites de Dieu ſur les ames: celle de tentations naturelles; celle de tentations des demons; & une plus intérieure, où Dieu lui-même veut ſacrifier l'ame, qui ne doit pas lui réſiſter, ni ſe laiſſer conduire par des Directeurs qui n'y entendent rien.

1. J'Ai cru devoir encore une fois vous faire comprendre les différentes conduites de Dieu. Les premieres, comme je vous l'ai déja dit, ſont celles où l'on eſt attaqué par les ſentimens naturels, que l'on appelle tentations. Il y en a de deux ſortes: ou c'eſt la nature corrompue unie au tempérammment qui émût ces ſentimens, ou c'eſt le diable, à qui le Seigneur donne pouvoir d'attaquer & d'émouvoir la nature, aſſez aſſoupie d'elle-même. Les uns & les autres de ceux qui ſont ainſi tentés, doivent combattre & réſiſter juſqu'au ſang, parce qu'ils ont à ſurmonter la corruption de la nature, ou à luter contre l'ennemi. Les premiers ſont pour l'ordinaire victorieux, & les ſeconds, après avoir combattu longtems & fortement, éprouvent qu'une puiſſance ſupérieure à la leur eſt donnée à leur ennemi; il les ſurmonte, & ils voyent bien qu'ils ſont vaincus: mais ils ne ſont pas pour cela parfaitement (a) détruits: l'aſſurance qui leur reſte de n'avoir cédé que parce que leur ennemi étoit le plus fort, & que toute

(a) Détruits, *c'eſt-à-dire* morts à l'appui ſur leurs propres forces.

leur force a été épuisée dans le combat; qu'ils n'ont été vaincus que parce qu'ils ne se pouvoient empêcher de l'être, leur est une forte assurance & un appui qu'ils ne perdent jamais, à moins que Dieu, les destinant pour aider toutes sortes de personnes, ne leur livre un autre combat, sans qu'ils puissent plus rien voir qu'une foiblesse qui se laisse vaincre sans être attaquée. Vous me direz : mais si ces personnes ne sont pas parfaitement détruites, comment (*a*) ressuscitent-elles? Leur résurrection est conforme à leur état, ainsi que vous avez pû voir dans les ames qui sont conduites par la voye de lumiere en foi, & que j'ai décrites ailleurs.

2. Il y a d'autres ames qui ne tiennent rien ni des premiers, ni des seconds; que les sentimens laissent en repos, mais qui sentent dans le plus intime d'elles-mêmes un Monarque puissant, qui les invite à se renoncer & outrepasser tout. Ce sont des ames que ni la nature ni les démons n'attaquent point, mais que la volonté de Dieu dépouille sans miséricorde. Elles sont

(*a*) Il s'agit d'une resurrection mystique, ou de l'établissement en une nouvelle vie.

ses victimes dévouées; & assurez-vous qu'il faut une très-profonde expérience pour faire ce discernement : Toute personne qui n'aura pas cette profonde expérience ne pourra que beaucoup brouiller une ame que Dieu conduit par cette voye. Ici c'est Dieu à qui elles s'immolent : & quoiqu'après l'immolation elles perdent la connoissance que c'est à Dieu qu'elles se sont immolées, elles ne peuvent ignorer que c'est lui, qui est le grand Prêtre, qui demande des sacrifices, qui les exige, & que l'ame les lui fait par un amour souverain.

3. Cet état est bien plus pur que nul autre. Il détruit la nature; il en arrache toute la corruption : & quoiqu'il porte des marques & des preuves qui le font paroitre un Esaü, c'est pourtant Jacob l'élû de Dieu. Il ne faut donc pas combattre cet état; car ce seroit combattre contre Dieu, loin de lui plaire. Les premiers, qui combattent contre l'ennemi, trouvent que cet ennemi se fortie par leur résistance, de sorte qu'eux s'affoiblissant sans cesse, & l'ennemi devenant plus fort, il faut qu'ils cédent à la violence. Les ames dont je parle ne sont pas de même.

Dieu leur fait bien quelque violence intérieure au commencement, (je dis intérieure ; car ce n'eſt rien de ſenſible ni d'extérieur :) & il les contraint par cette violence : à quoi ? à s'immoler ; & la violence ceſſe, non dans l'exécution, (ce que les gens ſans expérience croyent,) mais dès l'immolation & dès le conſentement de s'immoler : ce qui met l'ame dans une paix auſſi abondante, que ſon agitation & ſa peine avoit été forte. Mais lorſque cette ame eſt accoutumée au langage de ſon Dieu, il ne fait plus de violence : il veut que le moindre ſigne de ſa volonté lui ſoit un commandement ; & ſi elle refuſe, il la laiſſe en repos, loin de la pourſuivre ; il ne lui demande plus rien, mais ſon froid, l'état où elle ſe trouve (qui ne ſe peut décrire) lui marque aſſez qu'elle eſt déplacée, que ce n'eſt point à elle à raiſonner ſur la ſouveraineté de Dieu, ni à prendre pour juges des hommes qui ne le peuvent ni ne le doivent jamais être des conduites impénétrables de Dieu ſur ſes enfans.

4. Dieu eſt toujours le même, & il ne change point. S'il eſt viſible dans ſa conduite en certaines choſes, pourquoi ne le ſera-t-il pas dans d'autres ? elles ne changent de face que parce que ceſſant de les regarder en Dieu, on les regarde par les yeux de la nature, de la chair & du ſang. Demeurez donc immolée ſous le couteau, & n'allez pas vers ces hommes qui vous appellent, & qui vous diſent : Venez à nous, & nous vous enſeignerons le Royaume de Dieu. *Il eſt ici*, & *il eſt là.* Moi, je vous dis : Il n'eſt ici ni là ; (*a*) *mais le Royaume de Dieu eſt au dedans de vous.* Dieu dit à ſon Prophète : (*b*) *Parlez au cœur de Jéruſalem :* ſi c'eſt moi qui parle au cœur de Jéruſalem, écoutez-moi : ſi c'eſt N. . . écoutez-le ; car il ne faut point que vous écoutiez la voix qui frappe l'oreille, mais celle qui frappe le cœur. Il n'y a que la voix du Seigneur qui puiſſe paſſer juſqu'au cœur ; & ſa ſeule parole a le don de la pénétration. Je vous dirai, comme au ſujet d'Elie : (*c*) La voix du Seigneur n'eſt *point dans le trouble ni dans l'émotion :* elle n'eſt point dans le bruit ; mais *c'eſt un Zéphire* qui pénétre, & qui oblige à ſe *couvrir les yeux* afin de ne

(*a*) Luc. 17. ℣. 21. (*b*) Iſai. 40. ℣. 2.
(*c*) 3. Rois 19. ℣. 11-13.

rien examiner, & dire seulement : C'est le Seigneur qui veut & qui peut tout exiger ; cela suffit.

LETTRE LXXXVI.

Sur le même sujet.

1. JE conviens qu'il faut que les forces actives soyent entierement perdues pour ne pouvoir plus combattre. Il y a si longtems que la foi a miné peu à peu toute votre activité, & votre fond est si fort passif, qu'il y a moins à douter de la perte de vos forces actives que de rien d'autre. Pour de la violence ; quelle violence n'avez-vous pas éprouvée, & à quelle extrêmité vous a réduit cette violence ? Vous le savez.

2. Il y a deux sortes de violences, comme il y a deux sortes d'invitations ; celle que le sentiment fait, & celle qui vient du fond de l'ame. Ceux qui sont attaqués par le sentiment, doivent résister tant qu'il leur reste des forces, & jusqu'à-ce que la violence leur ôtant la raison leur ôte tout moyen. Mais

il y a une violence du fond qui est infiniment plus forte, & où il y a moins de tromperie. Le sens est mort, cependant le fond invite à se sacrifier dans une occasion que l'on montre : & dans le tems qu'on l'a montré on ne sauroit douter que ce ne soit Dieu. Si l'on suit par un abandon aveugle ce mouvement foncier, l'ame se trouve dans le lieu qui lui est propre, & très libre, & unie à Dieu : que si, pouvant encore se servir de sa raison, elle tâche de résister & de luter contre Dieu, elle entre dans une peine & dans une violence intérieure si étrange, que l'enfer ouvert ne pourroit l'empêcher de se livrer à ce qu'elle connoit clairement dans le moment que Dieu veut d'elle ; & quoique dans la suite elle perde l'idée de la violence, & des motifs qui l'ont portée à se sacrifier, il est certain que dans le tems du sacrifice elle ne peut ignorer que Dieu l'exige, & que c'est à lui que l'on le fait.

3. Ces dernieres ames n'ont point de sensibilité, comme vous l'éprouvez ; ainsi leur état est moins suspect que celui des premiers, & il ne laisse aucun doute aux ames qui ont grace pour

elles, & qui sont destinées à les conduire: & quoique l'on pût douter pour soi-même, la claire connoissance que l'on a de la bonté de leur état ne varie jamais. Celui qui se sacrifie à la suprême volonté de Dieu, qu'il connoit telle, fait un sacrifice réel, loin d'être coupable: & suivant la loi de Dieu, qu'il grave lui-même dans les cœurs avec des caractères ineffaçables, il n'a garde d'aller contre cette divine loi. Celui qui est accoutumé à être établi en Dieu, ne peut en sortir sans une extrême violence. L'acquiescement cause le calme, la paix, l'union à Dieu, l'abandon, la haine & l'oubli de soi, l'amour de la volonté de Dieu, le délaissement de soi-même, la desappropriation; au lieu que la résistance & la réflexion causent l'entortillement en soi-même, le trouble, l'irritation, l'amour propre, l'occupation de soi-même, réveillent le propre intérêt, mettent l'ame dans une situation où elle ne peut jamais demeurer, quelque effort qu'elle voulut faire, étant alors entierement déplacée: c'est une image de l'enfer; & l'ame qui a éprouvé l'un ou l'autre de ces états, en fait la différence.

4. De plus, il est impossible à cette ame (qui est établie en Dieu, & n'en sort point) quelque effort qu'elle veuille faire, de se convaincre (*a*) de péché: & lorsque par effort elle en veut chercher, elle trouve qu'il ne subsiste point: lors même que par condescendance elle veut avouer d'avoir failli, son fond dément ce que sa bouche avance, & c'est comme une tête de machine, qui parle sans correspondance du cœur: c'est que le péché n'est point imputé à cette ame, parce qu'elle n'a point péché.

Que si vous faites confesser une telle ame de ses (*b*) dépouillemens, vous tombez dans de tres grands inconvéniens; l'un est, que vous lui faites avouer comme faute ce qu'elle a fait par sacrifice d'amour, & ne pouvant ne le point faire, vous la mettez dans la nécessité de faire une chose que vous lui faites déclarer être mauvaise; & cet inconvénient est le moindre: l'autre, qui est très-important, c'est que

(*a*) Cela se voit à la sainte Catherine de Genes, Chap. 40. de sa Vie: & en Gregoire Lopez, Chap. 9. & 33. de la sienne, traduit par Mr. Arnaud d'Andilli, qui a fait cette remarque dans l'avertissement qu'il a mis au devant.

(*b*) De ce qu'elle est si dénuée & si vuide.

Dieu ne permet ces états, & ne les veut que pour faire perdre à l'ame tout intérêt de tems & d'éternité; & vous la faites rentrer dans son propre intérêt. Je dis plus, qu'une ame de cet état, quand elle auroit failli, n'ayant plus de forces actives, & étant au dessus de tous moyens, Dieu seul doit être son moyen de purification: c'est pourquoi il est écrit, (*a*) que *Dieu est un feu dévorant & consumant*: il consume lui-même les taches & dissemblances de cette ame, supposé que tous les moyens soyent épuisés: & quand elle auroit failli, la pénitence propre pour cette ame est de se délaisser en proye aux rigueurs de la justice; & c'est la générosité de l'amour parfait qui ne veut point d'autre remède à son mal que celui que Dieu lui veut donner. Si cette personne dont il s'agit se confesse, elle se dérobe à la justice, & se tire de la grace de son dégré: & si son amour est parfait, & qu'elle croye avoir failli, cet amour la portera à ne plus faire ce qu'elle croit mal, mais il la portera en même tems à se

(*a*) Hebr. 12. ỳ. 29.

laisser en proye à la divine justice, afin qu'elle exerce ses rigueurs, & se délaissant de cette sorte, elle ne voudroit pas assurer son intérêt propre pour le tems & l'éternité par la moindre action.

5. Demeurez donc en repos: non que je vous empèche de suivre la conduite de M.... si Dieu vous y engage. Vous savez qu'il me fait la miséricorde de ne vouloir pas faire un pas pour aider qui que ce soit; que j'aimerois mieux mourir que de vous arrêter: mais c'est à vous à suivre ce qui vous conduit au dedans, qui est un effet de la filiation divine. Si vous ètes inspirée de changer de conduite, (ce que je ne crois pas,) je le veux de tout mon cœur: mais si Dieu se déclare pour la voye par laquelle il vous a fait marcher jusqu'à présent, (*b*) *ne demeurez plus entre deux termes à écouter le siflement des troupeaux*; dans quelques années M.... changera de langage.

(*a*) Jug. 5. ỳ. 16.

LETTRE LXXXVII.

Sacrifier à Dieu ce qui regarde la santé. La nature voudroit que Dieu lui communique la vérité immédiatement.

1. NE craignez point que la retraite & l'application en maniere de cessation de toutes choses incommodent votre poitrine. Sacrifiez-la, comme le reste, à celui qui peut disposer de votre vie, & rétablir en un instant ce qu'il détruit.

2. Je ne crois pas que pour le présent notre Seigneur veuille que vous receviez la vérité *immédiatement de lui*, mais par le moyen que lui-même vous a choisi. Ce mot étoit de la nature, qui aime l'indépendance & ce qui est élevé; il faut être écrasé par l'humiliation.

LETTRE LXXXVIII.

Abandon au moment présent. Ne rien vouloir pour soi: S'oublier.

DEmeurez abandonné de moment en moment à Dieu; & de quelque maniere que vous soyez, pauvre ou riche, fervent ou tiéde, dans l'obscurité & les misères, soyez toujours content; parce que Dieu est toujours Dieu, & que sa gloire ne dépend pas de l'état où vous êtes. Accoutumez-vous à ne vouloir rien pour vous, & à vous oublier vous-même. C'est le moyen d'être heureux.

LETTRE LXXXIX.

On doit mourir à soi par le réveil & le sentiment de ses misères, auparavant cachées & couvertes de la ferveur sensible. S'oublier: perdre le sensible: ne se plus soucier de soi.

1. NE vous étonnez pas de vos misères & pauvretés: il faut que cela soit de la sorte, ressentant bien ce que vous êtes. Toutes ces misères étoient en vous, & vous ne les y voyiez pas, parce qu'elles étoient couvertes de la ferveur & facilité à opérer le bien. Il ne s'agit plus présentement de toutes ces choses, qui ne vous ont été données par notre Seigneur que pour

vous attirer à son service : mais à présent, il faut mourir absolument à vous-même par la perte des appuis & soutiens. Ne vous entortillez point en vous-même sous prétexte de retenir vos fautes & me les dire. Je vous connois bien plus misérable que vous ne croyez l'être. Vous m'en direz un jour des nouvelles lorsque tout votre fond de corruption se fera voir. Oubliez tout ce qui vous concerne, & vos fautes mêmes, ne tendant qu'à vous outrepasser incessamment.

2. Vous faites bien de vous unir à moi : Dieu le veut. Vous ne sentirez pas toujours l'union : elle deviendra plus séche & pure à mesure que votre fond deviendra plus épuré par la mort de vous-même. Outrepassez vous donc courageusement, sans regarder vos intérêts spirituels ni temporels : car il est tems de tout perdre, du moins le sensible, selon votre dégré, pour n'agir plus que par la foi, & en mort totale ; ce qui vous sera très rude durant très long tems ; mais il faut du courage pour ne se soucier non plus de soi que d'un moucheron.

LETTRE XC.

Ne point résister à l'atrait de Dieu. Diversité de maximes & de pratique, nécessaire. Préférer Dieu à tout. Périls des derniers tems, où l'amour pur sera persécuté. Adhérer à Dieu pour lui-même.

1. POur ce qui regarde l'article dont vous me parlez, entrez en défiance autant qu'il vous plaira ; prenez toutes les précautions que vous voudrez, j'y consens, faites de votre mieux. Je vous demande seulement une seule chose, que vous vous souveniez de cet endroit de l'Ecriture, où il y a : (*a*) *Qui a pû résister à Dieu, & vivre en paix?* Réglez-vous là dessus, & tout ira bien.

2. Il y a des maximes générales, & des maximes particulieres. Qui voudroit donner à tous la même nourriture, se méprendroit. Telle chose sert de soutien & de nourriture à une personne, qui feroit mourir une autre. Il faut donc prendre ce qui nous est conforme.

(*a*) Job 9. vs. 4.

3. Pour ce qui me regarde, Madame, vous en pouvez juger ce qu'il vous plaira. C'eſt à celui qui ſonde les cœurs & les reins de juger de tout. Je ne crois pas qu'il y ait de la tromperie a préférer Dieu à toutes choſes, à l'aimer tellement pour lui-même qu'il n'y ait pas de retour ſur ſoi. J'eſpére, Madame, que Dieu vous en fera plus connoitre que je ne vous en puis dire. Voila le tems que (*a*) les *figues, qui ne ſont que bourgeonner tomberont par la tempête*: mais ſi celles qui ſont preſque meures, venoient à tomber, quelle peine & quelle douleur pour le Maitre. (*b*) *Ces jours ſeront abrégés à cauſe des élus.* O que le régne de DIEU SEUL eſt combatu! Beaucoup de Saints l'ont bien prédit, qu'il viendroit un tems où le pur amour ſeroit tellement perſécuté, que ſes diſciples même ſoufriroient le martire.

4. Le ſecond avénement de Jéſus-Chriſt eſt celui de l'intérieur: il va venir; mais il ne s'établiera que (*c*) par le glaive. Pourquoi ne pas ſoufrir dans toute l'étendue des deſſeins de Dieu?

Quoi! ceux qui aiment Dieu ſeroient

(*a*) Apoc. 6. ✝. 13. (*b*) Matth. 24. ✝. 22.
(*c*) C. a. d. par ſoufrir des perſécutions.

trompés, durant que les amateurs d'eux-mêmes, qui ſe cherchent en tout, ſeroient dans la bonne voie! Je prie Dieu qu'il ſoit-lui même votre lumiere.

5. Je n'ai jamais prétendu vous attirer à aucun parti. Je vous ai dit mon ſentiment, parce que vous l'avez exigé de moi. Je n'ai jamais prétendu que vous vous en raportaſſiez à moi. J'ai cru vous dire la vérité; & quand je ſerois prête à mourir, je ne pourrois pas vous dire autre choſe: pardonnez à mon ignorance qui n'en ſait pas davantage, plutôt qu'à ma malice. Marchez par la foi & l'abandon, & Dieu ne permettra pas que vous ſoiez trompée. C'eſt ce que j'eſpére de ſa bonté. Laiſſez moi là comme une choſe indigne de votre mémoire. Suivez Dieu même, qui vous conduira dans ſa volonté ſi vous ne voulez que lui, ſans aucun propre intérêt, quel qu'il ſoit. C'eſt tout ce que je vous déſire.

LETTRE XCI.

Diſpoſition au dépouillement & à la mort à toutes choſes, & comment s'y com-

porter pour devenir conforme à Jésus-Christ sans plus se regarder soi-même, ni les troubles & agitations de la nature, auxquels le bon fonds va répugnant.

1. VOus me feriez tort, ma très chere Madame, si vous doutiez de la sincérité de mon cœur pour vous. Celui qui nous a unies conservera cette union malgré toutes choses. C'est à présent le tems pour vous de mourir par les vicissitudes continuelles & par la perte de tout. Il faut que votre raison perde terre, & que tout s'évanouïsse. Vous aviez conservé des idées de perfection, qui vous sont présentement arrachées; & c'est le mieux pour vous. Votre propre justice tombe en décadence. Vous la conservez autant que vous pouvez, ou du moins vous ne voyez qu'à regret qu'elle vous abandonne; mais courage! il en faut faire un sacrifice entier & sans reserve. Vous remarquerez aisément, que dans les sacrifices la nature a de secretes vues ou reserves, des espoirs secrets d'état, ou de sortir de cela victorieuse, ou de plus d'avancement: mais il faut que cela soit sappé jusques dans le

fond, & qu'il ne vous reste plus aucun espoir, quelque caché qu'il paroisse, ni aucune ressource.

2. Il faut que Dieu vous sappe par les endroits où vous avez été plus forte. Vous avez toûjours eu des assurances: & quoique vous souffrissiez des incertitudes à cause de la nudité de la foi, ces mêmes incertitudes vous servoient d'occasion de vous assurer davantage par M. B. à qui vous écriviez, & qui vous fortifioit d'autant plus que vous étiez plus incertaine. Vous vous étiez même fait une provision de la conduite passée de M. B. pour en faire le fondement de votre vie, & pour vous y tenir fortement par une fidélité inviolable. Vous aviez une voie que vous compreniez & possédiez: vous marchiez par les chemins batus, quoiqu'inconnus à bien d'autres. Il faut à present marcher par les sentiers déserts, où vous ne trouverez personne qui vous dise des nouvelles de cette route, qui est plutôt une déroute qu'une route: enfin, il faut aller où vous ne savez pas, dans l'abîme & les précipices impénétrables: & que sacrifiant Dieu à Dieu même, votre sainteté à la sienne, votre

juſtice à ſa ſeule juſtice, vous lui rendiez ce qui eſt ſien ſans en rien retenir. Il ne vous reſtera que ce qui eſt à vous, le néant & le péché. Tout ce qui n'eſt point en vous néant & péché, eſt à Dieu, & par conſéquent lui doit être rendu. Portez après cela votre vue auſſi loin qu'elle puiſſe aller, & ſoyez perſuadée, que tout ce qui n'eſt point à vous, vous ſera ôté.

3. Lorſque vous vous apercevez de la perte de quelque choſe, voyez ſi cette choſe eſt à Dieu ou à vous. Si elle eſt à Dieu, laiſſez la lui reprendre: ſi elle eſt à vous, redemandez la lui avec hardieſſe: car il eſt impoſſible que Dieu prenne jamais ce qui eſt à vous, étant, comme Dieu, dans une impuiſſance abſolue de prendre le néant & le péché.

4. Il l'a [bien] pris comme homme, faiſant avec l'homme une échange ſurprenante: il l'a revêtu d'honneur & de gloire; il l'a élevé au deſſus des Anges mêmes, lui communiquant ce qu'il eſt; & il a pris ce qui étoit à l'homme, s'anéantiſſant au deſſous des hommes ordinaires, & ſe chargeant de leurs péchés. Mais l'homme, étant entré en poſſeſſion des droits de Dieu, tâche de ſe les conſerver, & monte de vertus en vertus

durant que Dieu deſcend à lui d'anéantiſſement en anéantiſſement. Ne faut-il pas enfin qu'il revienne à ſe rendre (*a*) *conforme à Jeſus-Chriſt*, & qu'il le paye d'un amour réciproque. Et comment? Il faut le revêtir de tout ce dont il s'étoit dépouillé, & le décharger de ce dont il s'étoit chargé, & par là nous demeurons des néants, & des néants chargés de péchés. Cela n'eſt-il pas juſte, après que cet innocent agneau s'eſt chargé des péchés du monde?

5. Laiſſez-le donc entrer en vous dans tous les droits de Rédempteur, & rentrez dans votre place. Ne la quittez plus, ſans quoi vous ſerez toujours dans l'uſurpation, & par conſéquent dans la néceſſité de rendre. Ne vous regardez donc plus vous-même: tous ces regards ne viennent que de l'amour propre, qui voudroit ſe conſerver ſoi-même. Ce n'eſt point Dieu que vous plaignez; puiſque Dieu eſt toûjours Dieu, & d'autant plus Dieu que vous perdrez davantage vos uſurpations. Cherchez tant que vous voudrez à vous aſſurer ſoit dans les livres, ſoit dans les écrits de Mr. B. tout cela ne ſervira dans la

(*a*) Phil. 3. ℣. 10.

ſuite qu'à augmenter vos incertitudes, qu'à vous troubler & agiter. Vous ne trouvez de repos que dans la perte de toutes choſes, de toutes idées, connoiſſances, ſentimens, vertus aperçues &c. C'eſt dans cet abime ſans fond que coule un fleuve de paix; non d'une paix ſatisfaiſante, (qui, comme elle eſt par moyen, ſe peut encore perdre;) mais d'une paix de parfaite immobilité.

6. Dieu fait ſouvent renouveller l'abandon d'une maniere aperçue: & c'eſt la marque qu'il en exige les éfets. Bien loin d'avoir pitié de votre ame, je lui ſuis toûjours plus cruelle; car je vous aſſure que ce ſeroit une mauvaiſe pitié. Votre fonds n'a garde de vous reprocher rien; car il ne prend point de part à vos réflexions, à vos troubles & à vos agitations. Il n'y a que la nature & l'amour propre qui craignent extrémement leur perte, & qui ſe remuent; le fonds n'y a point de part, & il diroit volontiers à la raiſon; (a) *Femme, qu'y a-t'il entre toi & moi*; &, pourquoi me troubles-tu? Ce ne peut jamais être la nature qui donne des lumieres de dépouillement, puiſqu'elle ne tend qu'à ſe vétir.

(a) Jean 2. ℣. 4.

Oubliez autant que vous pourrez, & n'allez point chercher à vous ſouvenir de rien. Dieu vous jette dans un labyrinte d'où il vous tirera quand il lui plaira: il n'y a que lui qui le puiſſe faire, & ce n'eſt pas à vous d'y mettre la main.

LETTRE XCII.

Deux diſpoſitions néceſſaires pour mourir à ſoi-même, ſoumiſſion fonciere, & oubli de ſoi. Eviter la multiplicité, & ce qui eſt contraire à Dieu.

1. DEmeurez, au nom de Dieu, abandonnée: il ne s'agit préſentement & toujours que de deux choſes, d'un fonds ſoumis à tout ſans exception, & d'une diſpoſition actuelle d'oubli continuel de vous-même. Soyez perſuadée que par ces diſpoſitions on s'épargne bien du mal en toute maniere: car l'oubli & la ſoumiſſion, ſans retour font que Dieu ſe contente ſouvent de cette ſoumiſſion, autant parfaite qu'elle eſt continuelle & ſans retour; au lieu qu'une autre diſpoſition entretenant notre vie, oblige ſouvent Dieu à nous donner des coups qu'il ne nous donneroit pas ſans cela. Si

lors qu'il vous vient des pensées vous vous trouviez sacrifiée dessous, elles tomberoient, & votre paix & largeur augmenteroient par la disposition actuelle & continuelle de sacrifice. Ce n'est pas toûjours les choses en elles mêmes que Dieu demande & exige; mais une entiere souplesse. O que cela épargne de peine!

2. Toutes vos vues qui vous multiplioient, & vous faisoient entrer en vous-même, étoient de la nature & de l'amour propre, qui se conserve autant qu'il peut. Défiez vous de tout ce qui vous multiplie, qui vous porte à vous conserver vous-même soit dans votre honneur, soit dans vos biens spirituels. Votre précaution avec Dieu sera toûjours assez inutile. C'est à cause que vous vous étiez sans le vouloir, & peut-être sans le connoitre, multipliée & reprise que Dieu a voulu vous purifier par ce renouvellement d'abandon sensible: car pour peu que l'on s'écarte de l'abandon, on a besoin d'un nouvel abandon; & quand vous avez une nouvelle pante à vous abandonner, soyez convaincue de deux choses, ou que Dieu veut de vous quelques nouveaux sacrifices, ou que vous

vous étiez un peu reprise. C'est peut-être l'un & l'autre qu'il veut vous insinuer.

3. Votre tendresse & votre union pour N. étant de la volonté de Dieu, n'est point contraire à son amour: il n'y a rien qui lui soit contraire que vous même, & ce que vous estimez ou aimez par raport à vous, & qui vous fait être quelque chose. Laissez vous donc détruire sans reserve. Ce n'est pas à vous à regarder le moyen dont Dieu se sert pour cela. Tant que vous verrez ces choses en maniere créée, vous serez toûjours embarassée: mais lorsque vous les verrez en Dieu, hors de vous, elles changeront de face.

LETTRE XCIII.

Ne point mettre d'obstacles à l'acomplissement de la mort, mais plutôt l'avancer.

Dieu met l'ame dans une si cruelle & longue mort, qu'il n'y a plus de vie ni d'espérance de vie: ainsi je ne puis demander de soulagement pour vous à présent. Je l'ai fait quelquefois, & no-

lors qu'il vous vient des pensées vous vous trouviez sacrifiée dessous, elles tomberoient, & votre paix & largeur augmenteroient par la disposition actuelle & continuelle de sacrifice. Ce n'est pas toûjours les choses en elles mêmes que Dieu demande & exige; mais une entiere souplesse. O que cela épargne de peine!

2. Toutes vos vues qui vous multiplioient, & vous faisoient entrer en vous-même, étoient de la nature & de l'amour propre, qui se conserve autant qu'il peut. Défiez vous de tout ce qui vous multiplie, qui vous porte à vous conserver vous-même soit dans votre honneur, soit dans vos biens spirituels. Votre précaution avec Dieu sera toûjours assez inutile. C'est à cause que vous vous étiez sans le vouloir, & peut-être sans le connoitre, multipliée & reprise que Dieu a voulu vous purifier par ce renouvellement d'abandon sensible; car pour peu que l'on s'écarte de l'abandon, on a besoin d'un nouvel abandon; & quand vous avez une nouvelle pante à vous abandonner, soyez convaincue de deux choses, ou que Dieu veut de vous quelques nouveaux sacrifices, ou que vous

vous étiez un peu reprise. C'est peut-être l'un & l'autre qu'il veut vous insinuer.

3. Votre tendresse & votre union pour N. étant de la volonté de Dieu, n'est point contraire à son amour: il n'y a rien qui lui soit contraire que vous même, & ce que vous estimez ou aimez par raport à vous, & qui vous fait être quelque chose. Laissez vous donc détruire sans reserve. Ce n'est pas à vous à regarder le moyen dont Dieu se sert pour cela. Tant que vous verrez ces choses en maniere créée, vous serez toûjours embarassée: mais lorsque vous les verrez en Dieu, hors de vous, elles changeront de face.

LETTRE XCIII.

Ne point mettre d'obstacles à l'acomplissement de la mort, mais plutôt l'avancer.

Dieu met l'ame dans une si cruelle & longue mort, qu'il n'y a plus de vie ni d'espérance de vie: ainsi je ne puis demander de soulagement pour vous à présent. Je l'ai fait quelquefois, & no-

tre Seigneur m'a quelquefois exaucée, ſelon ce que vous me diſiez après : mais cependant je voi que c'eſt une pitié cruelle. Il faut donc que je vous voye égorger ; & que non contente de faire comme la mére des Macabées (*a*), qui encourageoit ſes enfans lorſque les bourreaux les faiſoient mourir, il faut que j'aie été votre bourreau, & que vous ayant donné le coup de mort, je ne veuille pas que l'on bande vos playes. Pardonnez moi tout ce mal ; & c'eſt par là même que vous connoitrez un jour en Dieu que je ſuis votre véritable mére.

(*a*) 2. Macab. 7. ℣. 20-23, 27. &c.

LETTRE XCIV.

Qu'il eſt bon de ſe reſoudre entierement à mourir ſelon la juſtice de Dieu.

VOtre état me plaît : ne craignez rien ſi vous n'aimez rien en vous. Laiſſez vous à la divine juſtice. Ne ſongez plus à être un enfant de miſéricorde ; mais dévouez vous pour jamais à ſa divine juſtice pour le tems & pour l'éternité. Soyez ſa victime, & n'eſperez plus autre choſe que d'être égorgé très

très-réellement. Une mort réelle ne laiſſe plus de reſſource pour la vie. Juſqu'à ce tems à quelque extrémité que l'on ſoit réduit, on peut tout eſperer ; mais qui dit mort, ne dit pas un ſeul brin ni germe de vie. Laiſſez vous donc comme une paille prette à brûler, & qui ne peut & ne doit eſperer un plus heureux ſort. Qui dit abandon total, n'excepte rien ; qui dit deſeſpoir, ne ſuppoſe plus d'eſpérance : qui dit perte, ne voit plus de refuge. Si vous n'aviez cette conviction & expérience réelle, combien de faux-fuyans trouveriez-vous malgré vous pour vous échaper ? O que Dieu vous tient bien ! Vous ne pouvez plus échaper à ſa juſtice, & c'eſt l'attribut auquel vous êtes dévoué : eſſuiez-en toutes les rigueurs. Adieu.

LETTRE XCV.

Comment on doit ſe comporter quand on eſt entré dans la mort miſtique.

1. VOus n'avez point à vous plaindre. Vous avez déſiré la mort ; elle eſt venue. Pourquoi vous mélez

vous de vous ? pourquoi y penser ? Demeurez abandonnée sans reserve, pour le tems & l'éternité si Dieu le veut : perdez tout intérêt, quel qu'il soit, & vous trouverez la paix.

Vos peines viennent encore d'une autre source, qui est, que vous avez voulu ajuster les choses, & réflechir sur votre état. Cela vous a fait entrer dans les doutes, dans les craintes sur l'avenir, dans des retours sur vous-même. Vous vous êtes retirée de cette innocence ignorante dans laquelle vous viviez en paix & sans raisonnement. (a) *Qui vous a dit que vous étiez nuë si vous n'avez pas* réflechi sur vous-même ?

2. Au Nom de Dieu, faites un sacrifice sans reserve & sans retour sur vous-même, pour vous abandonner de telle sorte, que vous ne songiez plus à l'avenir, non plus que s'il n'y en avoit point : ou bien attendez vous à soufrir beaucoup d'angoisses : il n'y a plus de milieu. Il ne faut plus ni rien aimer ni rien désirer par raport à vous ; mais tout perdre pour Dieu.

3. Si vous sortiez de l'abandon où Dieu vous met, vous entreriez dans un vrai desespoir, & dans une opposition à Dieu. Il est bon que vous éprouviez que vous n'êtes pas aussi maîtresse de votre état que vous le croyiez ; & que Dieu est assez fort pour vous en empêcher. Cependant, vous pouvez toûjours vous reprendre : mais je vous assure que par là vous entreriez dans un enfer. Je ne vous dis ma pensée que par la compassion que j'ai de votre peine.

(a) Gen. 3. ℣. 11.

LETTRE XCVI.

Sur le même sujet : comment la nature doit mourir à toute attente, à tout goût, & à tout bien propre.

1. IL me sembloit hier deux choses ; premierement, que ce qui fait que les communications de mon cœur au vôtre n'ont pas toute leur étendue, est, parce que vous êtes en attente de quelque chose, & aussi, que vous mesurez la communication selon le goût que vous en avez. Cela n'est plus de votre dégré ; il faut que mon ame vous communique nudité & abandon plus profonds, mais non par le goût aperçu : autrement,

je vous ferois tort, & vous tirerois de votre état. Soyez certaine que ce repos goûté est encore une hôtelerie pour vous soulager dans votre état, & non un *état* pour vous soulager.

2. Il faut que tout vous soit arraché. La nature craint, & soufrira assurément de ne trouver ni dans la créature ni en Dieu rien qui l'accommode: cela lui donnera un je ne sai quoi qui fera que tout ce qui n'est pas pour elle, ou raportant à elle, l'incommodera. L'état des autres, même leur union, leur indiference, tout cela servira à deprendre cette nature maligne, qui a chez vous une délicatesse de malignité incroyable. Soyez persuadée que je vous dis la vérité: il y en a bien d'autres, qui vous seront découvertes peu à peu.

3. Cette humilité & facilité à vous accuser, condamner, & à être bien aise que l'on vous dise vos défauts, est un bien, qui lors qu'il vous sera arraché (comme il le sera sans doute.) ne vous laissera qu'une irritation de la nature contre (*a*) ce que l'on vous dit qui vous improuve. Cela [cette irritation de la nature,] vient de deux sources; la premiere, de ce que la nature est si maligne, qu'elle se veut toûjours cacher lors que ce n'est plus un principe d'un vertueux amour propre qui la fait agir: la seconde est, l'impuissance où l'ame est de remédier à ses maux, sur tout lors qu'elle perd un certain soutien foncier. Elle veut toûjours voir un motif, un ordre, une fin, une operation, une bonne chose, enfin quelque petit morceau: cependant il faut que tout lui soit arraché: je dis tout, sans exception.

(*a*) C. à d. contre la déclaration qu'on vous fera de vous improuver.

Je voi que Dieu vous ménage encore en cette possession qui vous reste des choses, & à la tendance à les avoir: c'est ce qui cause vos peines. Il faut suivre nuë un JESUS nud: ceci s'étend fort loin, & comprend bien des choses, qui arriveront sans doute si vous voulez bien vous perdre de vûe.

LETTRE XCVII.

Le rien afreux, inconnu: l'abandon y est nécessaire; les lumieres & opérations propres y sont à obstacle. Corriger & reprendre, quoi que non sans émo-

tion, est quelquefois nécessaire. De quoi se confesser. Union sensible, doit cesser. Croix, dispensées de Dieu.

1. VOtre lettre, Madame, me donne de la joye y voyant les démarches de la grace qui conduit votre ame avec une œconomie admirable. Ce rien pénible & afreux n'est pas sans mistere. Vous ne savez pas à quoi vous vous êtes engagée lorsque vous avez consenti à tous les desseins que le Pére a eu sur vous de toute éternité. O que cela aura de grandes & de fortes suites! Vous avez fait la demande de la mére des enfans de Zebedée: (a) *Vous ne savez ce que vous avez demandé: mais pouvez-vous boire le calice que mon Pére vous a préparé?*

2. L'état d'indifference est celui dans lequel vous entrerez un jour aussi bien que celui de pur Rien. Ce qui vous a été donné, n'est que comme un gage de l'état que vous devez avoir un jour: mais qu'il y aura de morts à passer avant ce tems! Il est aisé de vouloir bien aller en enfer lorsque l'on n'a rien fait pour le mériter; mais si vous portiez la réelle

(a) Matth. 20. ℣. 22.

expérience de tout ce que vous êtes par vous-même & de ce que vous feriez sans Dieu, ô alors l'enfer vous paroitroit bien terrible. Cependant j'aime beaucoup cette disposition; parce qu'elle m'est un bon augure, & comme une assurance que Dieu vous fera passer par d'étranges abandons. Ce sera alors qu'il ne faudra pas vous reprendre: mais vous oublierez alors ce que vous avez demandé & éprouvé.

3. La lumiere que vous avez eue du peu d'utilité de nos propres opérations, est très-bonne. Quand Dieu nous fait entrer dans la voye d'anéantissement elles nous servent d'obstacles, puis qu'elles nous servent d'apui & de soûtien, & nous empêchent d'entrer dans le néant; en suite de quoi, vos fautes vous brouillent: ce qui fait voir que vous n'avez le néant qu'en lumiere, & non en réalité: car une ame bien dans le néant, ne se brouille pour aucune faute qu'elle puisse faire; car elle sait que son propre est de faillir. Comment accorder l'indiference pour l'enfer, la connoissance du peu d'utilité de nos opérations, & se brouiller pour des fautes?

4. Vous avez bien d'autre amour pro-

pre que celui dont vous me parlez, que vous ne connoissez pas encore. Il est bon qu'il s'échape au dehors pour se faire connoitre. Je vous ai déja dit, que dans l'esprit que sont vos sœurs, si vous ne les traitiez pas avec fermeté vous n'en viendriez pas à bout. Votre ame n'est pas encore en état de parler avec fermeté sans sentir quelque émotion. Vous devez négliger cette émotion lors qu'il s'agit d'une correction nécessaire; parce que vous devez préferer l'utilité de votre sœur à une légére émotion. Lors que la chose n'est pas nécessaire & que vous pouvez la remettre, attendez que votre émotion soit passée. Ne vous faites point de routine de confession; mais allez y lorsque vous en aurez le mouvement, & le besoin, & dites ce que Dieu vous reproche, & non ce que vous vous figurez être faute. Il vous arrivera souvent d'entrer dans ces troubles lorsque vous donnerez entrée aux réflexions. Il faut tout laisser mourir: mais lorsque les réflexions vous importunent, & qu'elles sont en vous malgré vous, soufrez les, sans vouloir vous en défendre; car ce que vous faites est une propre action qui vous faliroit plus

que les réflexions. Vous en aurez souvent de celles-là à present & dans la suite, pour vous faire perdre la possession où vous êtes de votre fonds.

Si vous n'aviez qu'à vous regarder vous-même sans envisager l'utilité de vos sœurs, le conseil de M. . . . seroit admirable; mais dans l'état où vous êtes, je crois qu'il faut les reprendre avec fermeté, & suivre le conseil de S. Paul (a) *Courroucez vous, & ne péchez point.* Il viendra un tems que vous direz tout sans courroux ni fâcherie.

5. L'union que vous avez avec moi ne doit plus être sensible: car elle seroit contraire au dessein de Dieu sur vous, & à l'état où il vous fait entrer, qui est de foi, de croix, de mort & d'anéantissement. Si elle produisoit autre chose dans l'état où vous êtes, cela ne seroit pas de Dieu. Les croix ne sont pas si loin que vous pensez, & vous vous serez dans la suite une bonne croix à vous-même. Quand Dieu fait entrer dans la croix, elles tombent dru & menu comme grêle. Laissez faire Dieu: il la fera venir dans son tems. Je vous défends bien de faire des brouillons des lettres que vous

(a) Ephes. 4. ℣. 26.

m'écrivez : & ne réfléchiſſez pas ſi ce que vous dites de vous eſt vrai ou non. Ecrivez ſimplement les choſes comme elles vous viendront dans l'eſprit, & ne faites point de retours ſur vous ni ſur ce que vous écrivez : acoutumez vous à agir bonnement & ſimplement.

LETTRE XCVIII.

Ne point chercher d'apuis lors que Dieu veut les ôter.

1. JE ne crois pas que vous deviez réflechir ſi vous avez bien-fait ou mal-fait d'avoir parlé à N. Il n'y a nul mal de l'avoir fait ; mais il y a de l'imperfection dans les circonſtances ſi c'eſt pour avoir de l'apui. Mais comme Dieu ſe ſert de tout, je ne doute point qu'il ne ſe ſoit ſervi de cela pour le bien de N. & vous pouvez continuer ſans ſcrupule ; puiſque ce n'eſt pas de vous confier à lui qui ſoit défectueux ; mais bien de chercher un apui ſecret lorſque Dieu veut vous les ôter tous. Si vous voulez bien me croire, & ne chercher nul apui lorſque vous ſerez peinée, vous verrez que les choſes en iront bien mieux : autrement, c'eſt travailler à vivre lorſque l'on s'éforce de vous tuer. Croyez donc ſans héſiter, & même toute pleine d'héſitations : car, pour ce qui me regarde, ſi je n'avois pas autant de défauts que j'en ai, Dieu en feroit venir exprès pour vous perdre davantage & pour vous ôter tout apui, vous faiſant obéir & être docile ſans nulle raiſon de l'être.

2. Je n'ai jamais eu la penſée de vous quiter : mais comme il ne dépend nullement de moi de me donner des lumieres, ſi vous aviez ſuivi une autre conduite il m'auroit été impoſſible (quelque affection que j'euſſe pour vous) d'avoir rien à vous dire ; & j'éprouve que dès que vous êtes flotante & que vous n'avez pas de docilité aveugle, outre que vous en ſoufrez beaucoup, je me trouve toute fermée : non par aucune volonté qui ſoit en moi ; mais parce que le Maître ferme le robinet comme il lui plait, & qu'il l'ouvre de même. Ce n'eſt pas à moi d'ajouter à ce que Dieu fait. C'eſt lui (a) *qui ouvre, & nul ne ferme ; qui ferme, & nul n'ouvre.*

(a) Apoc. 3. vſ. 7.

LETTRE XCIX.

Combien il est utile & nécessaire qu'on soit privé du sentiment des vertus & des dons de Dieu. L'amour propre spirituel ne s'ôte que par des peines spirituelles, comme le grossier par des extérieures. Ne se soucier des terreurs. Tendre à l'amour pur : éviter la tristesse.

1. AU nom de Dieu ne vous tourmentez plus pour connoître si vous êtes occupée de Dieu & si vous l'aimez. Il faut que Dieu soit pour vous (a) *un Dieu inconnu*. Il ne vous dérobe cette connoissance que parce qu'il vous est avantageux d'ignorer ce qui se passe en vous. Vous ne savez peut-être pas que notre vûe propre a une telle malignité qu'elle corrompt tout ce qu'elle touche. Dieu prend soin de vous comme d'un petit enfant qu'il ménage. Il ne vous fait voir de ses bontés que ce qu'il faut pour se faire aimer de vous, & il vous cache toutes celles qui ne serviroient qu'à vous amuser autour de vous-mêmes, & à causer de vaines com-

(a) Isa. 45. vs. 15.

plaisances : or les vaines complaisances dans les dons du Seigneur sont bien plus dangereuses que celles des dons de nature. Laissez périr tous les sentimens de foi &c. Votre foi ne fut jamais plus forte, quoiqu'elle ne soit pas aperçue. Celui qui croit sans sentir sa foi, qui (a) *espère contre l'espérance* même, est celui qui a la véritable foi & la parfaite espérance. Les dons surnaturels ne sont point assujetis aux sentimens, & Dieu épure les vertus par les tentations qui leur sont contraires. Acoutumez vous à avoir du courage : vous n'en avez non plus qu'une poule. Dieu ne bat pas encore le fer ; il ne fait qu'aprêter le marteau, & vous craignez !

2. Il est de conséquence, ma chere fille, que vous soyez une fois bien convaincue qu'en fait d'être à Dieu les sentimens ne servent de rien, qu'ils sont pour la plûpart trompeurs, & qu'il est impossible d'arriver à Dieu qu'en les outrepassant. Croyez toujours le contraire de ce que vous sentez : ne demandez à Dieu que sa volonté. Ce n'est point à nous de choisir la nature de notre supplice ; mais c'est à lui à nous l'appliquer,

(a) Rom. 4. vs. 18.

La disposition la meilleure est cette stupide indifference dont vous vous plaignez. Soyez persuadée que les peines extérieures de confusion, d'oprobres &c. quelques grandes qu'elles soyent, ne peuvent que purifier de l'amour propre, sensible, & grossier, qui est le moins dangereux. Il faut des peines purement spirituelles pour guérir de l'amour propre spirituel. Laissez vous donc conduire au Seigneur, & ne vous mêlez plus de vous-même.

3. Ne vous étonnez pas des éfrois, des terreurs, & même d'une infinité de sentimens & mouvemens irréguliers: cela vient d'une cause qui vous sera dans la suite une bonne croix. C'est le même principe qui vous porte à me craindre & qui cause vos peurs. Laissez tomber tout cela, comme si cela n'étoit pas. Je vous demande une grace, qui est que vous ne parliez point à M. . . . de ces sortes de peines; parce que comme il aime tout ce qui est extraordinaire, il vous nuiroit, & vous feroit prendre le change, vous arrêtant à des choses qu'il faut nécessairement outrepasser.

4. Si vous souhaitez que je vous aime, vous avez de quoi être contente.

Souhaitez plutôt d'aimer Dieu, & qu'il s'aime soi-même en vous, que de désirer qu'il vous aime. Quittons nos intérêts pour ceux de Dieu seul: il vous aimera nécessairement si vous l'aimez librement. Soyez libre & alaigre à son service. La tristesse sous bon prétexte rend pesants, & empêche Dieu d'operer en nous; parce que notre cœur se retrécit par la tristesse: c'est la plus dangereuse tentation. Je ne suis point fâchée que votre voyage soit rompu. Ecrivez moi quand vous voudrez: & ne vous contraignez jamais ni pour le faire, ni pour ne le faire pas.

LETTRE C.

Eviter les scrupules. Amour propre inconnu pire que le connu. Amour desinteressé, don de Dieu. Oubli & mort à soi, dificiles. On ne doit regarder qu'à Dieu, & le laisser travailler dans nous.

1. JE vous conjure de ne point réfléchir comme vous faites après que les choses sont faites. Si vous êtes

en doute de quelque chofe, demeurez en humiliée; mais ne réflèchiffez point deffus pour l'examiner: allez plutôt du côté de la largeur que du fcrupule. Vous devez parler librement & fimplement avec N. fans vous gêner comme vous faites; vous êtes apellée à la liberté des enfans de Dieu, & vous vous donnez des tortures continuelles! Cela paffera.

2. Il vaut mieux fentir l'amour propre que de ne le fentir pas: il plait à celui qui l'ignore, & il fait horreur à celui qui le connoit. L'amour defintéreffé eft un don de Dieu qu'il faut attendre de fa bonté, & que nous ne pouvons point nous donner nous-mêmes.

3. O la bonne lumiere que celle qui vous convainc de la nécéffité de vous oublier vous-même, ne réflechiffant ni fur le paffé ni fur l'avenir: ni fur le parfait ni fur l'imparfait, vous qui aimez d'être parfaite, c'eft là la perfection. C'eft un chemin qui vous eft montré & qu'il faut fuivre quoi qu'il vous coute. Vous y broncherez fouvent: car ayant l'efprit auffi réflechiffant que vous l'avez, il faut mourir à toute réflexion, & elles viendront en foule; mais il n'y a qu'à les laiffer tomber. L'ou-

vrage de la mort à foi-même n'eft pas affurément fitôt achevé qu'on penfe. Nous vivons dans toutes les parties de notre corps & de notre efprit, même dans les bonnes & faintes chofes. Lors qu'il faut arracher ces vies, & qu'on s'apperçoit qu'une vie en couvroit une autre, & qu'une mort donne lieu à l'autre, cela furprend; mais il faut avoir une grande patience avec nous-mêmes, & nous perfuader fortement que c'eft à Dieu de faire cet ouvrage.

4. Demeurez fouple entre fes mains comme une linge mouillé. Au nom de Dieu ne vous regardez plus vous-même: ne regardez que votre divin Epoux: lorfque vous l'aimerez comme il faut, il vous fera difficile de détourner les yeux de deffus lui pour vous regarder vous-même. Ils feront fi fort attachés à ce divin objet qu'il vous feroit prefque impoffible de vous en desoccuper un moment pour vous voir. Il eft bien plus agréable de ne voir que lui que de voir ce vilain foi-même; laiffez-le là: la befogne en fera bien plutôt faite: quand fera-ce que vous ne connoitrez plus rien en vous, ni bien ni mal? Allez librement, courrez fans vous amufer

à voir les haies qui bordent le chemin. Crotez-vous plutôt un peu, & ne vous arrêtez pas. Bon courage ! tout ira bien. Allons notre chemin, & ne pensons plus au passé. Laissez - là ce vilain amour propre : courrez après le divin Maître, & ne retournez pas la tête par une fausse sagesse si vous ne voulez devenir statue de sel. Vous vous expliquez fort bien, & je vous entens à merveille : Il n'y a que la fin de votre lettre qui ne vaut rien, où vous dites, que vous craignez d'avoir menti en expliquant vos dispositions. Puisque vous ne le savez pas & que c'est une chose fort éloignée de votre naturel, votre crainte ne vient que de retour sur vous-même, & par conséquent elle est vilaine. Vous avez cependant menti effectivement ; car vous avez dit, que vous ne reflechiriez plus tant sur vous, & vous ne faites autre chose. Il faudra bien retrancher tout cela ; mais peu à peu. Vous êtes comme ceux qui font dessiner un bâtiment, & qui le croyent fait, ou qui voudroient qu'il le fût aussitôt que le dessein en est fait. Vous voyez en racourci le dessein de votre édifice intérieur, laissez-le bâtir au grand Architecte. Il faut

des coups de ciseau & de marteau, il s'élève beaucoup de poussiere ; mais tout sert. Rien n'est plus laid qu'une maison qu'on batit, & elle n'est propre que lorsqu'on cesse d'y travailler. Si un homme se mettoit en tête de nettoyer à mesure que les maçons salissent, ne perdroit-il pas sa peine, & son travail ne seroit-il pas ridicule ? On lui diroit, ou cessez de bâtir ou laissez achever l'ouvrage : tout sera propre & rangé dans la suite.

LETTRE CI.

Amour propre spirituel porte à vouloir être assuré touchant soi-même. Comment il faut résister à cette tentation.

1. POurquoi voulez-vous être assurée de votre persévérance ? Cette certitude est incompatible avec l'état de voyageur : elle n'est pas pour cette vie. La persévérance est un don tellement gratuit, que nous ne pouvons le mériter ; mais on peut l'obtenir par un abandon total entre les mains de Dieu. Il faut dire à Dieu avec le Roi Pro-

phète : (*a*) *Mon sort, Seigneur, est entre vos mains.* Faites de moment à autre ce que vous croyez devoir faire, & laissez le reste à la divine Providence. Ce desir inquiet de bien faire & de vouloir sentir & connoitre qu'on est comme Dieu veut, est une dangereuse tentation ; c'est un effet de l'amour propre qui empèche une certaine dilatation de cœur, une légéreté & une aisance nécessaire pour courir dans le chemin de la vertu. Le resserrement empèche l'avancement. C'est ce qui fait dire au Roi-Prophète : (*b*) *Je courrai dans les voyes de vos préceptes lorsque vous aurez dilaté ou étendu mon cœur* sans que rien me fasse tomber.

2. Laissez-vous donc aller à cette généralité & à ce repos sans craindre la paresse. Mon Dieu, moins de crainte & plus d'amour ! Mon Dieu, avons-nous à faire à un tyran ? Non assurément ; mais bien à un Dieu tout bon, qui connoit nos foiblesses, qui en a même pitié. Plus nous sommes foibles, plus il nous protège : il porte les petits, & laisse marcher les grandes personnes. Vous voulez ètre grande, vous voulez voir vos démarches. Celui qui se laisse porter ne peut voir la trace de ses pas. O vrayement vous ètes trop grande ! Vous voudriez faire comme St. Christofle, qui portoit, à ce qu'on dit, le divin petit Maitre. C'est bien le monde renversé : il faut que vous soyez si petite qu'il vous porte, tout petit qu'il est, comme on porte un paille.

(*a*) Ps. 30. vs. 16. (*b*) Ps. 118. vs. 32.

LETTRE CII.

De l'abandon à Dieu : ses obstacles, sa vraïe cause, & son excellence. Dommage & utilité des distractions. Mortifications de deux sortes. Courage sensible & imperceptible. Ne vouloir plaire qu'à Dieu.

1. J'Ai toujours beaucoup de joïe, Monsieur, quand je reçois de vos lettres. Je ne doute point que Dieu n'achève en vous l'ouvrage qu'il a commencé. Je sais qu'il est dur à la nature de rester abandonné à Dieu : on s'abandonne par secousse, & lorsqu'on a

du goût à le faire ; mais quand les sujets d'abandon sont longs, on se reprend, on commence à craindre & à se mêler de soi. Ce qui ne sert qu'à allonger le supplice.

Toutes ces craintes ne viennent que d'amour propre & des retours sur soi-même. L'abandon parfait ne peut venir que du pur & parfait amour. Plus notre amour est pur, plus notre abandon est constant & invariable : car ne regardant que la seule gloire de Dieu, il ne doit point nous importer en quoi il la met, & nous devons être aussi contens de notre entiere destruction, d'une longue expérience de nos miséres, que des faveurs les plus signalées. Je dis plus, que les faveurs ont trop d'agrément pour nous pour que nous puissions marquer par elles à Dieu la pureté & le desintéressement de notre amour. Qu'est-ce qui aime le mieux, de celui qui veut bien périr pour ce qu'il aime, ou de celui qui n'est occupé qu'à recevoir des caresses & des bienfaits de son bien-aimé ? Je vous en fais juge. Soyez donc à Dieu sans reserve par un don irrévocable. Il vous guérira quand il lui plaira, & vous seriez sans

doute fâché de guérir plutôt qu'il ne desire.

2. Pour Mr. *** je desire fort qu'il se donne à Dieu véritablement. Il est difficile de le faire au milieu de tant d'occupations, à moins qu'on n'ait eu de bons commencemens & qu'on ne soit déja avancé, alors les emplois de l'état ne distraient plus guères.

Ne vous étonnez pas non plus de vos distractions. Il ne dépend pas de nous d'arrêter la volubilité de l'esprit & de l'imagination ; mais vous savez en faire usage en les laissant tomber, & vous tenant invariablement uni à Dieu & soumis à sa volonté. Quelquefois même les distractions sont fort utiles : car outre qu'elles empêchent une certaine estime de son état, c'est que l'ennui & la contrarieté qu'elles nous font, nous portent à nous attacher plus fortement à Dieu, & nous cachent à nous-mêmes son opération. La nature est une si grande larronesse, qu'il faut toujours qu'elle dérobe quelque chose de ce qu'elle apperçoit.

3. Mon Dieu, que l'abandon total entre les mains de Dieu, & le mépris de nous-mêmes est un grand point !

C'eſt le pivot ſur lequel tout roule. Cela parvient juſqu'à la haine de nous-mêmes. Quand on hait fortement un ſujet, ou ne lui ſouhaite point de bien, on eſt même ravi de le voir maltraité, diſgracié, humilié; on auroit de la peine de le voir favoriſé & dans l'élevation. C'eſt ainſi que nous devons être pour nous-mêmes.

4. Vous avez très bien fait d'empêcher cette bonne Demoiſelle de faire des auſtérités. Ce ſont de véritables tentations en l'état où Dieu la réduite. Elle a beſoin de toute ſa ſanté. Dieu fait bien mieux nous mortifier que nous ne ſavons nous mortifier nous-mêmes. Si elle étoit libre, bien à ſon aiſe, & dans l'independance, il y a mille manieres ingénieuſes de ſe mortifier, qui ne ſont point de ces auſtérités éclatantes qui ébloüiſſent les yeux des autres, & nous rendent très contens de nous-mêmes. Qu'elle demeure entre les mains de Dieu. Il ſaura bien lui fournir des mortifications auxquelles elle ne s'attend point, & qui ne feront point l'effet des auſtérités choiſies. C'eſt un grand avantage pour elle de s'être accoutumé de bonne heure à cette démiſſion

de volonté pour s'accommoder à tout le monde. Dieu lui en fera pratiquer dans la ſuite une plus parfaite qui lui ſera peut-être moins agréable. Il n'y a qu'à laiſſer faire Dieu; c'eſt un bon Maitre. Je ne m'étonne pas de ce que le divin petit Maitre a pris le métier de charpentier: il eſt admirable pour bien tailler les croix, & les proportionner à chacun de nous.

5. Lorſque Dieu a des deſſeins ſur une ame, il lui donne ordinairement beaucoup de courage. Il en faut plus pour ſe laiſſer bien conduire à Dieu que pour être Général d'armée. Il arrive ordinairement une choſe fort particuliere: C'eſt que Dieu renverſe lui-même ce courage naturel qu'il a donné, & il exerce l'ame lorſquelle ne le trouve plus, & qu'elle n'apperçoit que ſa foibleſſe. Le courage n'eſt pourtant pas moins là; mais il eſt plus profond & plus caché. Je la ſalue de tout mon cœur. Il faut laiſſer les hommes penſer de ſoi tout ce qu'ils veulent: on ne veut point plaire aux hommes, mais à Dieu.

6. Pour le ſecond article, qui eſt de dire ce qui lui vient le premier en penſée, c'eſt un très-excellent conſeil

que vous lui avez donné. La foiblesse du monde est telle, qu'il faut s'accommoder à leurs manieres, parce qu'ils ne sont pas capables de cette indifférence que cause la souplesse de la volonté. Je souhaite fort que Dieu achève son œuvre dans votre collegue. On trouve si peu de femmes qui soient à Dieu véritablement, qu'il ne faut pas s'étonner qu'elles détournent leurs maris de la piété. Soyez persuadé que vous m'ètes infiniment cher. Je ne vous oublie pas devant le Seigneur.

LETTRE CIII.

Dieu, comme feu dévorant, poursuit l'ame qu'il veut pleinement purifier, & s'unir ensuite.

1. LOin que ce que vous me mandez que vous éprouvez, vous doive faire douter de votre intérieur, c'est ce qui l'assure davantage. Dieu, comme un feu autant secret que dévorant, s'empare de vous-même, c'est-à-dire, de votre fonds, en arrache les impuretés les plus subtiles; &, poursuivant la nature dans tous ses retranchemens, il faut

qu'elle se découvre par tout où elle est, & qu'elle quitte enfin la place se voyant poursuivie par un ennemi qui ne lui donne point de quartier. Tenez-vous donc heureuse, & très-heureuse, d'appercevoir cette misérable, & de voir ses cachettes : car c'est une marque que Dieu est lui-même en vous, qu'il y fait des opérations que lui seul peut faire.

2. Je ne puis ni ne dois vous en dire davantage à présent. On ne doit opérer en vous que ce que Dieu opére lui-même, c'est-à-dire, le dénuement & la découverte de vos défauts. Ne vous attendez plus qu'à la mort : tout vous doit tourner en mort : vous haïrez tout ce que vous avez aimé. Il n'y a plus de quartier pour vous : il faut que tout se perde pour vous & avec vous. J'ai toujours crû, selon les graces que je sai que Dieu vous a faites, que vous ne demeureriez pas en si beau chemin.

LETTRE CIV.

L'état de désolation est bon & agréable à Dieu : y éviter les austérités que Dieu ne veut pas. Ne point quitter la divine présence quoiqu'on y paroisse con-

vert de bouë; cela servant à la purification de l'ame, à son anéantissement, à son humilité: ainsi, il faut s'abandonner à Dieu en cela.

1. J'Aime votre état, parce que moins il y a de sensible & d'assurance, plus vous avez de quoi exercer votre foi & votre abandon, n'ayant point d'assurance en vous-même, au contraire, n'y trouvant que des sujets de douter. Il ne faut pas vous étonner non plus de ne trouver aucune certitude dans ce que vous lisez. Votre état présent, tenant tout en suspens, vous doit porter par là à un abandon très-courageux: moins il y a d'apui en vous, plus vous en trouverez en Dieu. Ne voyez-vous pas que cet état vous fait insensiblement perdre tous les apuis que vous avez en vous-même, vous donne la véritable humilité, qui ne peut naître que de l'humiliation; & loin de vous donner de l'amour pour vous-même, & de l'estime de ce que vous faites, il ne vous en donne que de l'horreur? O si vous saviez combien cet état est glorieux & agréable à Dieu tout ensemble, vous l'aimeriez plus que tout autre.

2. J'ai vû ce matin combien ces gens qui se croyent si grands devant Dieu, devant les hommes & devant eux-mêmes, qui se soutiennent dans leur prétendue justice, qui ne voyent rien que de bon dans leurs œuvres, font desagréables à Dieu; & combien tout cela sera peu compté devant lui, durant que de pauvres petites créatures, qui sont dans l'expérience de leur misére, qui se croyent la lie du peuple, qui s'estiment comme la bouë, parce qu'elles sont couchées sur le fumier de l'expérience de leur misére, font les délices de Dieu. J'espére que vous serez un jour éclairés de ces grandes vérités.

3. Pourquoi voulez-vous faire des sacrifices & égorger des victimes que Dieu ne veut pas? Dieu veut que vous vous soumettiez, que vous soyez dans l'adhérance à toutes les suites de votre état, & vous voulez des sacrifices! Je vous dirai avec Samuel (a), que Dieu ne veut point de ces sacrifices, & qu'il ne veut que votre obéissance & votre soumission. Au nom de Dieu, n'en croyez point votre raison; mais abandonnez-vous au dessus de toute raison.

(a) 1. Rois 15. vs. 22.

Je vous assûre que vous ne trouverez de paix & de vérité que dans l'abandon.

4. Vous ne sauriez croire combien j'aime votre état, & ce que je conçois que Dieu veut faire de vous; ce qui ne sera jamais que par l'anéantissement. Ne fuyez point la présence de Dieu parce que vous éprouvez quelques tentations : abandonnez-vous, & restez devant Dieu ; il vous est utile d'y demeurer quoique chargé de boue. Dieu vous demande où vous êtes, ne le fuyez pas ; car quoiqu'il semble que vous paroissiez plus impur devant lui, c'est parce qu'il est plus lumineux, & qu'il découvre les atomes ; il presse même l'apostume pour en faire sortir le pus : mais soyez assûré (sans (*a*) assurance cependant, car votre état porte avec soi l'incertitude) soyez assûré, dis-je, qu'il ne vous salit que pour vous purifier. Ah, si vous saviez cette opération de l'amour, vous en seriez charmé. Lorsqu'il veut, comme le feu, changer quelque chose, il semble le salir, parce qu'il en fait sortir toute l'ordure. Voyez un morceau de bois dans le feu, il commence par jetter une vilaine écume, ensuite il noircit ; mais ayez un peu de patience, & vous le verrez bientôt devenir feu. Il en est autant de votre cœur : laissez-le donc à l'amour ; vous ne verrez son œuvre que lorsqu'il sera fort avancé.

(*a*) *A savoir*, sensible.

5. Je vous assûre que votre ame m'est chére : ne craignez donc point que je veuille l'égarer : c'est un chemin que j'ai passé la premiere. Vous verrez même que plus vous serez misérable, plus vous serez utile aux ames ; car moins il y a de nous, plus il y a de Dieu. Il n'établit les choses, ce Dieu fort & puissant, que sur le néant. Laissez-vous donc anéantir. Je voi des démarches infinies que l'on vous fait faire : combien êtes-vous éloigné de l'estime de vos œuvres ? Bon courage ! je vous assûre que vous avez un Sauveur qui fera son plaisir de vous racheter, & c'est en lui que vous trouverez tout ce qui vous manque. Ne croyez pas que l'intérieur soit si loin de vous : je vous assûre que vous êtes très-proche du Royaume de Dieu.

6. Ne craignez point que votre état soit opposé au pur amour : vous en verrez un jour les effets ; mais que dis-je,

ne craignez point? Il n'y a que Jésus-Christ seul qui vous puisse rassurer. Oui, il vous dira, & peut-être bientôt il vous le fera sentir, (a) *C'est moi; ne craignez point.* Vous ne sauriez croire combien cet état vous purifie. O si vous compreniez ce que c'est que la propriété, & combien elle est injurieuse à Dieu, vous verriez que votre boue est un savon qui, en vous en délivrant, vous blanchira comme la neige. Essayez de toute disposition, vous ne trouverez jamais de paix que dans l'abandon & le délaissement de vous-même. Songez que vous m'assurâtes de vous être donné à Dieu sans reserve pour le tems & l'éternité: laissez-le donc faire de vous ce qu'il lui plaira de vous pour le tems & pour l'éternité. Une chose donnée n'est plus en notre disposition.

(a) Matth. 14. ℣. 27.

LETTRE CV.

Des épreuves & peines, non de foiblesse, mais de dispensation divine pour purifier l'ame foncierement. Marques des ames qui y sont. Impostures de quelques faux spirituels. Juger de l'état des ames. Suivre la voye de mort & de pure foi.

1. Il y a quelquefois des personnes qui n'éprouvent en elles nulles tentations violentes, mais de simples foiblesses, qui les affligent d'autant plus qu'elles en pénétrent moins la cause: c'est le fonds de péché pris en Adam.

Mais il y en a d'autres qui se trouvent dans des épreuves qui font mourir de douleur ceux qui les souffrent, (& cela) malgré eux. Il seroit très-difficile de se mettre de soi dans ces épreuves. Il peut bien y avoir de l'illusion dans le desir des choses sublimes, & en se figurant des lumieres, qui souvent viennent plus de la débilité du cerveau que de Dieu: mais qui seroit assez ennemi de soi-même pour se livrer à des tourmens intolérables, où il n'y a pour la nature que rage & fureur; de n'avoir qu'une peine sans nul plaisir, & pour l'esprit un desespoir (a) entier, se voyant, ce semble, plongé dans le desir d'une chose qu'il ne peut avoir?

2. La simplicité est le propre & le

(a) Selon le perceptible.

principal caractère de ces ames (qui y ſont véritablement). Défiez-vous toujours d'une perſonne qui manque de ſimplicité. Loin que ces perſonnes (les ſimples) cachent leurs miſéres, elles en ſont ſi pénétrées qu'elles les publieroient aux carrefours ſi on le leur permettoit; & elles en ſont ſi fort humiliées qu'elles ſe regardent comme l'opprobre des hommes. Il eſt vrai que lorſqu'elles ſont prettes de ſortir de ce miſérable état, elles changent de diſpoſition, demeurant contentes, abandonnées & réſignées entre les mains de Dieu, de telle ſorte qu'elles ne peuvent plus s'affliger de leur mal; mais entrant dans les intérêts de Dieu, tournées qu'elles ſont contre elles-mêmes, elles acceptent en paix le décret éternel qu'il leur paroit que Dieu a prononcé contre elles; &, acceptant volontairement un malheur néceſſaire & inévitable, (à ce qui leur paroit) elles demeurent mortes ſous le couteau de la divine juſtice, qu'elles aiment même dans la punition qu'elle ſemble leur préparer. Loin de cacher leur mal, elles l'exagerent même d'une maniere étrange à moins que l'on n'y prenne garde. Leur obéiſſance eſt parfaite, à moins que Dieu quelquefois, pour expérimenter le Directeur même, ne les mette dans l'impuiſſance abſoluë d'obéir. Il eſt ſi aiſé de connoitre une ame de cette ſorte, que ſi une telle ame tomboit entre les mains des gens même prévenus, ſa docilité & ſa candeur les convaincroient.

3. Je n'ai prétendu appuyer ni autoriſer le moins du monde certaines créatures qui rodent par tout pour tendre des pieges, qui ſont des ſuppôts de ſatan, qui n'ont que la malignité, la fourberie, la diſſimulation, & qui ſe ſervent du maſque de la piété pour commettre toutes ſortes de crimes. Celles-là je les abhorre plus que l'enfer; & plût à Dieu, (duſſé-je être confondue avec les coupables) qu'elles fuſſent bannies de deſſus la terre. On a une douleur d'autant plus juſte à leur occaſion qu'elles corrompent par leur malignité ce qu'il y a de plus ſaint, afin de rendre la ſainteté abominable, & de décrier par là les vrais ſerviteurs du Seigneur, qui, l'aimant de tout leur cœur, ſont avec plaiſir balottés par ſa providence dans les miſéres & les humiliations les plus étranges.

4. Il y a deux manieres de juger des ames : la premiere & la plus commune est celle que vous dites, par ce qu'elles ont été, & par la conduite de leur vie : la seconde, par un goût intérieur, qui vous rend un assuré témoignage de Dieu en l'ame. Celle-ci est la plus sûre marque. L'envie que j'ai que vous me connoissiez au fond, me donne toujours plus de desir que vous voyiez ma vie. Quoiqu'il en soit de moi, quand je serois un démon, je ne saurois m'empêcher de vous prier au nom de Dieu de n'entrer jamais en défiance de votre grace ni du don de Dieu, & de marcher le sentier qu'il vous a tracé lui-même : car quoi que ce soit le chemin de la mort c'est la source de la vie. Quand il me faudroit mourir comme une infame je me trouverois trop bien payée d'avoir pû vous dire ce que je ne doute point que Dieu ne veuille de vous. Je vous dirois volontiers que satan a demandé de vous cribler ; mais que votre foi ne défaudra pas : & comme Dieu vous conduit par la plus pure foi, il a voulu se servir d'un sujet si vil, qu'il ne pût jamais vous servir d'apui.

LETTRE CVI.

Sur les peines, défaillances & impuissances où l'on se trouve dans la voye du dénuement, & à quel point de privation Dieu veut mener l'ame qui doit mourir mystiquement. Testament qu'elle doit faire, & exécution que Dieu en fait dans le sentiment.

1. NE vous étonnez point de votre humeur. La privation de la vie intérieure (je dis du goût de la vie) cause toutes sortes de foiblesses. On sent comme autrefois les humeurs dominantes, & l'on n'a nulle force pour les surmonter. Ce que l'on feroit même pour cela ne serviroit qu'à affoiblir davantage. Votre (*) . . . y contribuë peut-être un peu, quoique vous ne vous en apperceviez pas. Il faut non seulement en venir à un état qui paroisse tout naturel ; mais de plus, il faut porter une disposition qui paroisse exclure tout bien, & ne laisser que les impressions apparentes de tout mal. Laissez

(*) *Peut-être* nature, *ou* naturel, *ou* charge & emploi.

tout perdre, je vous en conjure. Si vous retenez quelque chose, il faudra toujours la perdre, quoique notre Seigneur semble le tolerer pour un tems afin de ne pas effaroucher : ce qui néanmoins ne sert qu'à retarder un peu, parce que de même qu'en montant un dégré l'on en laisse un derriere, aussi l'on n'avance dans la perte qu'à mesure que l'on perd ce qui se présente le premier : & si l'on gardoit toujours sous bons prétextes certaines choses, qu'il faut perdre un jour, quelque nécessaires qu'elles paroissent, jamais on n'entreroit plus avant dans la perte, demeurant arrêté comme à une barriere, sans savoir pourtant ce qui arrête. Il arriveroit ce qui est dit dans (*a*) l'Ecriture, que l'ame se dessécheroit peu à peu, & tomberoit dans une langueur qui ne serviroit de rien pour son anéantissement.

2. Il ne faut chercher nul attrait dans la solitude. Vous y serez cependant, en vous y amusant, moins mal que par tout ailleurs. Votre humeur vous exercera longtems jusqu'à ce que le large immense vous soit donné par la perte de toutes choses & par l'expérience de

(*a*) Ps. 101. vs. 5.

toutes miséres. Il vous est de conséquence de ne point barguigner avec Dieu. Vous avez tant à perdre par rapport au dessein de Dieu sur vous, que vous ne sauriez trop rendre. O si vous entendiez ce que mon cœur dit là dessus au vôtre, (quoique ma plume n'en exprime rien) que je serois contente, & que vous seriez bien, quoique mal en apparence.

3. Peut-être perdrez vous tout sentiment d'abandon dans la volonté, pour ne sentir qu'impuissance. Quoique l'on vous ôte d'appartenant à la volonté, aussi bien qu'à l'esprit, il ne faut pas courir après. Amusez-vous quelquefois : ne soyez pas si sage, & vous serez bien : Un peu de promenade & quelque moment de desoccupation vous accommoderoit assez.

4. *Le* (*a*) *chemin qui conduit à la vie est* étrangement *étroit. O que la porte en est petite*, & qu'il faut être nud pour y passer ! Sitôt que l'ame entre dans le chemin de la perte & de la mort, il faut qu'elle fasse son *testament*, qui consiste à laisser à Dieu & aux créatures ce qui leur appartient. Dieu aiant

(*a*) Matth. 7. vs. 14.

pris ce qui est sien, il ne nous reste uniquement que le néant. Ceci est réel, mais très réel. Plutôt on est logé là, plutôt est-on affranchi de l'incommodité de se voir tout ôter l'un après l'autre. Le Seigneur fait un *inventaire* du bon & du mauvais; il montre l'un & l'autre à l'ame: mais il ne lui montre le bien que pour le lui ôter, & le mal, ce semble, que pour le lui laisser, & il lui est donné comme un vêtement: l'ame peut dire (alors) qu'après avoir été revêtue de Dieu, l'enfer lui sert de vêtement, & cet enfer paroit nud devant Dieu. Sainte Catherine de Gènes (*a*) dit, qu'elle vit une fois son ame nuë de tout bien; que cette vuë la pensa faire mourir: elle dit, qu'elle seroit morte si Dieu ne l'eût soutenue miraculeusement. Laissez-vous donc ôter les choses mêmes qui vous paroissent les plus nécessaires: car Dieu est plus que tout cela. Mais, me direz-vous, je perds le sentiment de Dieu en perdant le reste. Il est vrai, mais Dieu est au dessus de tout sentiment.

(*a*) Dialog. Liv. I. Ch. 12.

LETTRE CVII.

Bonheur de servir à la gloire de Dieu par l'abandon à notre anéantissement.

1. VOus ne sauriez croire la joye que j'ai eue d'aprendre par votre lettre que vous voulez bien vous abandonner à Dieu sans reserve. Faites-le, je vous en conjure; car c'est assurément ce que Dieu veut de vous; & vous y trouverez la source de la vie. O si vous compreniez le bonheur extrême de notre rien, & de n'avoir plus rien à perdre parce que l'on a tout perdu! Laissez vous anéantir absolument. O si vous saviez que cela est glorieux à Dieu! Il m'étoit une fois montré que Dieu a tiré infiniment plus de gloire (*a*) de la folie de Salomon que de toute sa sagesse; & que sans ses extravagances on l'auroit adoré comme un Dieu: & je disois à Dieu dans la connoissance claire qui m'en étoit donnée; „ O que j'ai de „ joye, mon Dieu, que le plus sage des „ hommes soit devenu le plus fou, afin

(*a*) *Voyez* les Explications & Réflexions *sur le* II. des Rois, Chap. 8. ℣. 14. & 15. & *sur le* III. des Rois, Ch. 11. ℣. 1-4. *au* Tom. V. du Vieux Testament.

„ de rehausser votre sagesse, & de faire „ voir qu'il n'y a que vous de sage!" O si vous compreniez ce que c'est que le pur Amour, & de n'être possedé que du seul intérêt de Dieu seul, combien avec plaisir seroit-on couvert de toutes miséres, & privé de tous biens! c'est par là que l'on reléve l'éclat des attributs divins. O que lors que sa pure lumiere vous sera donnée, vous ne verrez plus les choses en la maniere de la créature! Il n'y aura plus chez vous d'intérêt pour la créature, ni de salut, ni de perfection, ni d'éternité. Tout l'intérêt sera en Dieu pour Dieu même.

2. Le péché de l'Ange dans le ciel & celui de l'homme dans le paradis terrestre ont été d'usurpation, de vouloir devenir semblables à Dieu, & partager avec lui ses attributs. C'est pourquoi S. Michel, l'Ange du pur amour, chassant le Dragon du ciel lui dit selon cette parole de l'Ecriture; (*a*) *Quis ut Deus?* comme voulant dire; Tu seras renversé par cela même que tu as cru t'élever. Aussi la plus grande gloire que nous puissions rendre à Dieu, est de lui restituer toutes choses par notre anéantissement, sa force par notre foiblesse, sa sainteté par notre pauvreté, sa pureté par nos miséres, &c. Je vous estime plus, couvert de boue, qu'éclatant comme le Soleil.

(*a*) *C. à d.* Qui est semblable à Dieu? Ps. 88. vs. 7. *C'est ce que signifie le nom de* MICHEL.

3. Il y a si peu d'ames dévouées au pur amour. Soyons du nombre de ces ames qui veulent bien être immolées au lustre & à l'éclat de la grandeur & de la Majesté de Dieu. O si je pouvois un peu faire passer en vous & faire dans votre cœur une transfusion de la vérité de l'amour pur, que je serois contente! Soyez persuadé que tout ce qui n'est point cela, est le sentiment de l'amour, mais non la vérité de l'amour. On trouve assez d'ames pleines des sentimens de l'amour, & c'est ce que l'on admire, quoi qu'elles soient très-vuides de la réalité de l'amour: mais qu'il est rare de trouver des ames qui, quoique vuides de tous sentimens amoureux, soient pleines de la vérité de l'amour, qui est un amour rigoureux, immolant tout, un amour dont (*a*) *la jalousie est dure comme l'enfer*, & qui dit incessamment à une ame dans tout ce qu'elle pense operer; *Qui est comme Dieu?* Il

(a) Cant. 8. vs. 6.

faut alors que cette ame céde ; & qu'elle s'écrie de toutes ſes forces ; O que Dieu ſoit toujours SAINT, SAINT, SAINT, SEUL SAINT, GRAND ET PARFAIT !

Que chacun tâche d'imiter ſa ſainteté : mais pour moi, qui le connois autant qu'une foible créature en eſt capable, je ne veux l'honorer que par ma deſtruction & mon anéantiſſement.

LETTRE CVIII.

Uſage du ſilence pour aprendre à mourir à ſoi-même dans les occaſions où l'on ſe ſent peiné, &c.

1. POur ce qui vous regarde, je crois qu'il faut outrepaſſer autant que vous le pouvez ces petites froideurs, ce peu d'attention qu'on fait ſur vous, &c : car vous ſavez que c'eſt l'endroit de votre vie propre, & que c'eſt l'article où vous êtes le plus obligé de mourir à vous même. Pour m'acoutumer à y mourir je paſſerois quelque tems ſans rien témoigner quoique cela paroiſſe vous reſſerrer & vous rendre de plus mauvaiſe humeur. Il faut eſpérer qu'à force de vous faire violence cela ſe paſſeroit dans la ſuite : car quoiqu'il ſoit bon de dire les choſes, vous ne les dites que par décharge, & que parce que l'amour propre y trouve ſon compte. Il faut tâcher de vous en abſtenir. Je ſai qu'en les diſant vous ſerez ſoulagé ; mais c'eſt un ſoulagement de la nature, qui en vous donnant une paix aparente, vous empêche de mourir à vous-même, & de vous déprendre du ſenſible, qui eſt pour vous comme de la glu.

2. Gardez vous de donner le tort à perſonne : donnez-le vous à vous-même ; encore faut-il que ce ſoit ſans réflexion : le grand ſecret eſt de ne s'arrêter à rien ; car ſouvent en voulant ſe donner le tort, les objets ſe groſſiſſent, & on s'indiſpoſe. C'eſt le grand ſecret que de S'OUBLIER SOI-MÊME & tout ce qui nous concerne. Que ſi vous ſentez votre foibleſſe, & qu'elle paroiſſe vous ſurmonter, ſupportez vous vous-même avec patience ; car ſi vous pouviez gagner ſur vous de mourir à cela, de ne le point dire, & de ne point faire mauvais viſage, tout iroit à merveilles : que ſi vous ne pouvez, plutôt que d'être de mauvaiſe humeur, dites votre peine ; mais que ce

ſoit votre pis-aller. Il ne la faudroit dire que lors qu'elle ſeroit abſolument paſſée : & alors ce ſeroit une humiliation, & non une décharge. O qu'il eſt avantageux de mourir à tout!

3. J'avoüe qu'il eſt dur de mourir; mais que la vie qui ſuit cette mort, eſt heureuſe! Hé que prétendons-nous, ſinon que Jéſus-Chriſt vive en nous? Il n'y peut vivre que par notre deſtruction.

Il eſt bon que nous ſentions nos miſéres, que le faix nous en acable : tout ſert à celui qui aime Dieu. Bon courage ſans courage! c'eſt par la mort perpétuelle que l'on arrive là.

LETTRE CIX.

Touchant quelques oppoſitions à la grace, & comment les enlever.

1. DEMANDE. „ D'où vient que „vous communiquez aux autres „ paix & plénitude, & à moi des peines „ ſi exceſſives, qui plus je demeure avec „ vous; plus elles augmentent : cependant „ je ne réſiſtois point.

RE'PONSE. Il y a deux ſortes de réſiſtances : l'une volontaire, & ce n'eſt

pas celle-la que vous avez; l'autre vient d'une nature irritée, qui s'aigrit des mêmes choſes qu'on lui donne pour l'adoucir : & elle rejette véritablement la paix; car la grace qui opere ces choſes (qui tiennent du miraculeux) eſt d'une extrême délicateſſe, & eſt arrêtée de peu : c'eſt pourquoi Notre Seigneur diſoit ſouvent; (a) *veux-tu être guéri?* vous portiez cette diſpoſition de rejet, qui fut la cauſe de la continuïté de vos peines.

„ 2. DEMANDE. J'ai bien lieu de „ craindre que ma grace ne ſoit perdue „ & que la paix ne revienne plus.

RE'PONSE. La grace ne ceſſe point pour cela, j'entends la grace fonciere & habituelle; mais on perd un certain écoulement de grace que l'on recevroit dans ce moment, & qui eſt proprement une vertu ſecrete & cachée qui n'eſt autre que la communication du St. Eſprit, & l'écoulement d'une grace gratifiante & rempliſſante, fortifiante & élargiſſante la capacité de la créature. Il ne faut pas raiſonner de vous comme de bien d'autres; parce que vous devez éviter tout ce qui retrécit le cœur.

(a) Jean 5. vſ. 6.

LETTRE CX.

Simplifier l'esprit & la volonté par l'oraison de foi & de repos qui fait mourir à leur activité.

1. COmme tout votre défaut vient de votre activité naturelle, soyez persuadé que vous ne sauriez trop vous simplifier. Je dis *simplifier* & non dénuer. L'un est bien diferent de l'autre. Il faut donc pour vous une simplicité d'oraison, & une simplicité d'action, ainsi que je vous l'ai dit, laissant tomber également l'activité en ces deux tems. Remarquez que je ne parle pas seulement de l'activité de l'esprit, (ce que vous faites il y a longtems; mais de l'activité de la volonté qui par ses empressemens pour vouloir ce qu'elle n'a pas, perd même ce qu'elle a. C'est ce qui fait une partie des sécheresses que vous avez, qui ne sont point causées, comme vous croiez, par le défaut d'images & d'objets; puis que le premier [les images] ne pourroit que vous nuire beaucoup, & le second vous seroit fort peu utile.

2. Une

2. Une marque que votre oraison est bonne quoique séche, est ce que je vous ai dit, & que vous m'avez avoué être véritable, qui est, que lorsque vous vous tirez de l'oraison, vous vous en tirez avec peine, & il vous semble que vous êtes disposé à la faire, quoique si vous vous mettiez en devoir de cela vous vous trouveriez comme auparavant. Cette disposition jointe à ce réveil continuel que vous éprouvez durant le jour, sont les deux marques que Dieu vous apelle à l'oraison de foi; & ce sont deux signes qui se doivent trouver dans les ames qui y sont introduites, & qui sont les marques les plus assurées que Dieu opere dans l'ame, & qu'elle n'y est point oisive.

3. Car il ne faut pas toûjours juger de l'état d'une ame pour l'oraison sur ses defauts: & qui voudroit régler la votre sur cela, se méprendroit beaucoup; car vos fautes, même les extérieures, ne viennent par de desséchement, mais de trop d'activité; de sorte qu'en travaillant à laisser tomber avec un égal soin votre activité extérieure & intérieure, vous tarirez insensiblement la source de vos defauts. Votre volonté est volage

& voltigeante, sans apui, parce que vous ne lui donnez pas assez de lieu de s'apuyer sur le repos même : & la tenant continuellement en attente de ce qu'elle n'a pas, vous la privez de ce qu'elle auroit en simplicité, si vous la meniez doucement, & si vous laissiez tomber les saillies de la nature. Ce defaut est aussi la cause de votre contention d'esprit; ce qui ne se perdra pas sitôt.

4. Vous devez vous attendre à beaucoup de sécheresses & d'obscurités, parce que vous avez été beaucoup conduit par le sensible, & que votre naturel affectif se nourriroit en tout cela. Si vous étiez d'un naturel froid & temperé, je vous parlerois d'une autre sorte. Tout empressement est imparfait, même celui de vouloir s'ajuster selon la lumiere qui vous est donnée : il faut laisser tomber les choses, sans éfort.

5. Vous n'avez garde de sentir cette tension de tête lorsque votre oraison est facile : parce qu'alors la volonté goûte; & n'étant plus en quête & en activité, elle ne cause plus cette application d'esprit. Comme vous donnez plus de lieu au repos à la Communion, c'est ce qui fait que vous y avez plus de goût

& de facilité. Dieu vous marque aussi par là qu'il veut que vous le receviez souvent. Cela se passera dans la suite, & ce sera peut-être le tems où vous serez le plus sec.

6. Vous voyez bien par tout ce que vous dites vous-même dans votre lettre que vous ne perdez la paix que pour la vouloir avoir activement. Ne craignez donc pas de vous trop simplifier. Vos fautes vous font le bon éfet qu'elles peuvent, qui est de vous humilier sans vous troubler, quoiqu'elles viennent de la cause qui produit tous vos maux, qui est votre activité. Mourez à cette activité, & les defauts tomberont d'eux-mêmes. Donnez le plus de tems que vous pourrez au repos; & lorsque Dieu fait oraison chez vous ne l'interompez pas. On est toûjours plus sensible à la peine qu'au plaisir. La tristesse & ce qui choque, est une marque de vie; mais il ne faut pas croire que l'on meure si facilement à tout cela.

7. La lecture fait son éfet & porte son coup d'abord, qui est très subit : c'est comme un réveil, ou une tendance au recueillement. Il faut la laisser operer tout cela dans le moment :

mais après cela, vouloir revenir & goûter encore ce que l'on a goûté, cela ne se peut; & les éforts que l'on fait sont des activités sans succès. C'est comme si après avoir pris le suc d'une viande on vouloit en remâcher le marc pour en tirer de la saveur.

8. Le cœur abat le corps, & le corps aflige le cœur. L'amitié du cœur est son bourreau. Je vous souhaite tout mort, tout détruit, & qu'il ne reste plus rien de vous-même. Jusqu'à ce tems-là vous serez très-mal quelque bien que vous vous trouviez: & lors que cela sera, vous serez très-bien, quelque mal que vous éprouviez.

TROISIE'ME PARTIE.

LETTRE CXI.

Ne point aller ni juger par le goût du sentiment, ni par notre raison; mais par le goût & la voye de la foi & de l'intime du cœur.

1. IL y a de deux sortes de goûts, celui du fonds & celui du sentiment. Il est de la derniere conséquence pour vous & pour les autres que vous ne vous conduisiez pas par le dernier. Je prie de tout mon cœur Notre Seigneur de vous faire entrer dans ce qu'il me fait vous dire, quoiqu'il ne soit peut-être pas selon votre goût. Si je vous peine pour quelques momens, la peine sera pour vous une source de biens, si par docilité vous entrez en ce que je vous dis. Peut-être direz-vous; c'est me brouiller que de me faire démêler une chose que je ne veux point démêler, voulant tout laisser à l'abandon. Dieu la démêlera pour vous, & vous n'en serez point brouillé si votre docilité vous fait entrer malgré vos sentimens en ce que je vous dis.

2. Ne jugez donc jamais des choses par le goût du sentiment: il vous est même plus nuisible que la raison. Tout ce qui peut être excité chez vous par une prévention, ou par un objet extérieur, ne peut point être chez vous le juge ni pour vous ni pour autrui. Il faut que ce juste juge vienne du fond, sans l'entremise d'aucune de ces choses. Si vous vous acoutumiez à juger par le goût du sentiment, il étouferoit peu à

peu ce goût, (*a*) sans goût, intime de la foi, par lequel seul vous pouvez juger des choses, non selon l'aparence, mais selon ce qu'elles sont en éfet.

C'est seulement cet état qui se peut apeller état simple, puis qu'il est conduit par un seul moteur. C'est lui qui est exempt de toutes les méprises dans la conduite des ames. Sans cela, l'on ne pénétre point la moëlle du cedre: on demeure à l'écorce.

3. N'allez donc jamais par ce que vous sentez ou ne sentez pas; mais allez par un je ne sai quoi, qui bien que sec, détermine d'abord, & ne laisse nulle hésitation: il détermine sans goût, & sans lumiere de la raison; parce qu'il détermine par la vérité de Dieu. Comme vous n'êtes pas par état dans la pure lumiere de Dieu, & qu'il s'en faut bien, vous ferez souvent des fautes là dessus: mais à force d'en faire vous vous acoûtumerez à la nue opération de Dieu, non seulement pour être dépouillé, mais pour être agi. Hors de là, tout est méprise.

4. Notre Seigneur me fait concevoir cela d'une si extrême conséquence pour

(*a*) *Sans goût* distinct, encore grossier & sensible.

vous, (à cause des desseins qu'il a sur vous pour les autres,) que c'est la clef de la vérité de la pure conduite. Les choses de cette nature ne laissent rien d'indéterminé. On peut être sans réponse sur ce que l'on demande, Dieu ne le donnant pas; mais pour ce qui regarde la conduite, sitôt que la réponse se donne, elle se donne comme l'oracle du Seigneur, sans qu'elle puisse varier. On peut bien vous faire taire, ou vous acabler de raisons & vous faire déporter des choses; mais non pas changer un décret intime, qui est un décret éternel.

5. C'est là marcher en pure lumiere, qui discerne dans le cœur de l'homme même ce qui est de Dieu. Si Samuel se fût arrêté au goût (*a*), il n'auroit point sacré David pour Roi. Telle personne nous déplait d'abord lors que l'on en juge par les sentimens, qui dans l'usage est toute autre chose. Agir par le sentiment rend l'esprit léger, inconstant, & imprudent; mais en cessant d'agir par notre raison, & nous laissant à l'intime du cœur, qui ne se déméle que par la perte de la raison & du sentiment, on juge des choses comme Dieu en juge; &

(*a*) 1 Rois 16. ℣. 6. 7.

ſa divine ſageſſe devient le remplacement de la raiſon & du ſentiment. O ſi vous pouviez comprendre combien cela vous eſt néceſſaire juſqu'à-ce que la pure Sageſſe de Dieu ſe ſoit élevée chez vous ſur le débris de la raiſon & du ſentiment!

Ceſſez d'agir par la raiſon & le ſentiment; & cette vérité, plus ſimple que l'on ne peut dire, deviendra votre conduite. Soyez moi à cet égard comme un petit enfant bégayant, & je vous dirai les oracles de la Sageſſe de Dieu: trop heureuſe ſi vous ayant ſervi d'étoile dans ce que Dieu me fait vous être, je vous conduis à lui ſeul, & que ſa pure vérité ſoit la ſeule lampe qui vous éclaire! C'eſt là le don des dons, que Dieu ne donne qu'à ceux qu'il deſtine par vocation à l'état apoſtolique: Les autres ne le connoiſſent pas même. C'eſt juger de Dieu par l'Eſprit de Dieu: en juger non ſeulement en lui-même par lui-même, (ce que vous faites déja,) mais dans les autres. C'eſt ce caractère de la miſſion qui fait découvrir juſqu'aux moindres obſtacles dans les ames, & juſqu'aux moindres tromperies.

6. Courez par ce chemin-ci: puisque le Seigneur veut que je vous y conduiſe, que rien ne vous empêche de me ſuivre; non par le goût du ſentiment, qui empêcheroit votre courſe; mais par la vérité de la foi, qui eſt l'endroit par lequel vous tenez à moi. Auſſi eſt-ce le chemin par lequel je vous dois conduire. Ce que vous avez pour moi ne contente ni votre raiſon, ni vos ſentimens; parce qu'il eſt au deſſus de l'un & de l'autre: il eſt pourtant ſi ferme, & ſi réel, que vous quiteriez pour cet inconnu tout ce qui eſt au monde qui vous eſt de plus agréable. Il en eſt de la voye par laquelle je vous dois conduire comme de moi: rien qui vous contente; mais tout vous y ſufit avec excès: vous quiteriez tout, dis-je, pour cet inconnu, mais avec la même peine d'un enfant à qui l'on ôte une pomme, qui s'en aflige, & qui cependant eſt apaiſé par quelque choſe de meilleur; mais il ne connoit ce meilleur que dans l'uſage, ſi l'on peut apeller connoiſſance ce qui ne l'eſt pas.

Que rien ne vous amuſe. Croyez ce qui a été, qui eſt, & qui ſera toûjours pour vous vérité de Dieu. N'anticipez jamais rien. Allez toûjours par le moment préſent: ſi vous prévenez

le moment vous ſerez toûjours héſitant pour faire & ne pas faire: le moment même vous détermine par lui-même.

LETTRE CXII.

Union de cœurs intime, pure particuliere. Conduite diferente des ames qui ſont les unes en foi obſcure, & les autres en foi lumineuſe.

1. C'Eſt pour ſuivre le mouvement qui m'eſt donné, que je vous écris. Mon cœur vous trouve plus préſent & plus uni que jamais. C'eſt quelque choſe de ſi intime, & de ſi pur, qu'il me ſeroit dificile de vous l'exprimer. Quelque union que les autres me témoignent avoir pour moi, cela me paroit preſque étranger; & je n'en aperçois point d'autre que la vôtre; ce qui pourtant n'empêche pas que je ne ſerve aux autres dans toute l'étendue des deſſeins de Dieu, pour les ſimplifier autant que Dieu veut.

2. J'ai à vous avertir, que les ames qui ſont conduites comme la vôtre & la mienne, doivent être très-fidelles à ſuivre leurs mouvemens: ceux de ces per-

ſonnes étant très-ſimples, ſans certitude, & comme naturels, ce ſont les plus aſſurés. Les choſes ſe font comme tout naturellement, ſans rien de bien marqué. Il n'en eſt pas de même des ames qui ſont conduites par une foi plus lumineuſe, par les certitudes, & dont les mouvemens ſont fort marqués.

3. Dieu permet ſouvent qu'elles en ayent d'illuſoires pour les faire (*a*) mourir à la certitude: mais ces ames n'en ſont pas moins à Dieu en leur maniere. Que faut-il donc leur faire? faut-il leur aprendre à diſcerner leurs mouvemens? nullement. Tout ce qui les multiplieroit les empêcheroit de répondre aux deſſeins de Dieu & d'entrer dans la vraye ſimplicité. Il faut leur faire comprendre, qu'ils doivent dépoſer leurs mouvemens, & ſe conduire à leur égard par la pure obéiſſance (*b*), ſur tout lors que ces mouvemens ſont des choſes extraordinaires, & en des perſonnes qui ne feroient pas capables de leur exécution; mais pour celles qui en ſont ca-

(*a*) Mourir au déſir d'être perceptiblement aſſuré ſur tout ſujet.

(*b*) C. à d. en obéiſſant à une perſonne plus avancée qu'eux.

pables, cela (*c*) ne peut nuire, & sert même beaucoup à simplifier & à faire mourir.

(*c*) Cette conduite selon leurs mouvemens.

LETTRE CXIII.

Du repos qu'on doit se procurer contre le trop d'occupation ou d'activité de l'esprit.

1. J'Ai vû N. Nous ne parlâmes que de choses générales; car la conversation parut un hazard: cependant je tâchai d'insinuer la nécessité de mourir à son propre esprit, & de l'éteindre en mille choses. Il me parut une bonne volonté. Il demanda, après que j'eus parlé de la mortification du propre esprit, si je ne vous avois jamais vû: M. répondit que je vous rencontrai chez elle au tems de la noce. Cela tomba là. Il parut vous estimer infiniment; mais comme un peu découragé, disant qu'il ne profite point de vos soins. Lors qu'il vous nomma, je sentis renouveller en moi le goût que j'ai ordinairement pour votre ame; & il me sembloit la pénétrer entierement.

2. Si vous pouviez avoir quelque moment de repos, votre santé en seroit meilleure: car quoique vous n'ayez nul recueillement aperçu, le repos sec & distrait ne laisse pas de donner une force secrete à l'ame & au corps; ce qui met la premiere plus en état de soufrir les opérations crucifiantes & détruisantes de l'amour: autrement il en est comme d'un corps afoibli, qui ne peut supporter les opérations d'un chirurgien qui lui doit faire une incision considérable. Vous devriez prendre quelque moment pour vous reposer, comme vous en prenez pour les travaux indispensables que vous avez à faire. Je compte que lors que vos afaires seront finies, vous prendrez ce tems pour vous reposer par une cessation de toutes œuvres, bien plus de celles de l'esprit que de celles du corps.

3. Il y a des distractions qui ne nuisent jamais au repos de l'ame: Ce sont celles qui n'ont rien d'arrêté: mais pour celles qui fixent notre esprit à quelque chose que nous devons faire dans la suite, elles sont contraires au repos de l'esprit; & ce sont de celles-là qu'il faut se défaire: non par éfort, mais en les laissant tomber. J'aimerois mieux une fou-

pables, cela (*c*) ne peut nuire, & sert même beaucoup à simplifier & à faire mourir.

(*c*) Cette conduite selon leurs mouvemens.

LETTRE CXIII.

Du repos qu'on doit se procurer contre le trop d'occupation ou d'activité de l'esprit.

1. J'Ai vû N. Nous ne parlâmes que de choses générales; car la conversation parut un hazard: cependant je tâchai d'insinuer la nécessité de mourir à son propre esprit, & de l'éteindre en mille choses. Il me parut une bonne volonté. Il demanda, après que j'eus parlé de la mortification du propre esprit, si je ne vous avois jamais vû: M. répondit que je vous rencontrai chez elle au tems de la noce. Cela tomba là. Il parut vous estimer infiniment; mais comme un peu découragé, disant qu'il ne profite point de vos soins. Lors qu'il vous nomma, je sentis renouveller en moi le goût que j'ai ordinairement pour votre ame; & il me sembloit la pénétrer entierement.

2. Si vous pouviez avoir quelque moment de repos, votre santé en seroit meilleure: car quoique vous n'ayez nul recueillement aperçu, le repos sec & distrait ne laisse pas de donner une force secrete à l'ame & au corps; ce qui met la premiere plus en état de soufrir les opérations crucifiantes & détruisantes de l'amour: autrement il en est comme d'un corps afoibli, qui ne peut supporter les opérations d'un chirurgien qui lui doit faire une incision considérable. Vous devriez prendre quelque moment pour vous reposer, comme vous en prenez pour les travaux indispensables que vous avez à faire. Je compte que lors que vos afaires seront finies, vous prendrez ce tems pour vous reposer par une cessation de toutes œuvres, bien plus de celles de l'esprit que de celles du corps.

3. Il y a des distractions qui ne nuisent jamais au repos de l'ame: Ce sont celles qui n'ont rien d'arrèté: mais pour celles qui fixent notre esprit à quelque chose que nous devons faire dans la suite, elles sont contraires au repos de l'esprit; & ce sont de celles-là qu'il faut se défaire: non par éfort, mais en les laissant tomber. J'aimerois mieux une fou-

le de distractions vagues, qu'une occupation [de cette sorte] même de bonnes choses. Lorsque l'esprit se voit privé de la matiere ordinaire de son activité, il la jette sur tout ce qu'il y a d'extérieur, & communique son impatience à toutes les œuvres que l'on fait: de sorte que plus l'esprit perd au dedans son activité, & le je ne sai quoi qui le tranquilisoit dans son desséchement, plus il est impatient dans les choses extérieures pour en voir la fin. Mais il ne faut point s'étonner de cela.

4. Cependant il est d'une extrême conséquence de prendre quelque tems pour se reposer, quoique d'un repos sec & insipide; parce que cela fait faire alte à l'activité de l'esprit, qui pourroit devenir telle à la suite, qu'elle mettroit l'extérieur (afoibli par le dénûment,) dans une impatience continuelle, & nuiroit même beaucoup à votre santé: car cette sorte d'activité détruit le corps, & deviendroit dans la suite un empêchement, quoiqu'involontaire dans son principe. Il faut par charité pour votre corps vous reposer un peu. Vous ne laisserez pas de trouver le tems pour tout le reste. Mais lors que vous reposerez votre corps, que votre esprit ne travaille pas: non en le faisant taire par éforts, mais en n'admettant volontairement aucune occupation dans votre esprit.

LETTRE CXIV.

Dieu demande beaucoup de ceux qu'il aime beaucoup.

1. POurquoi me renvoiez-vous (*a*) le divin petit Maitre? c'est à vous à qui je le donne. Je ne l'avois attaché qu'afin qu'il ne s'égarât pas. Gardez-le, je vous prie. Aimez-le autant qu'il vous aime. O que si vous étiez aussi petit que lui, qu'il vous aimeroit bien davantage! Il est cependant bien content de vous. M. a tout accommodé, & il n'y a plus de fâcherie. Mon Dieu, que mon cœur est uni quelquefois intimément au vôtre, & que Dieu m'en charge d'une maniere surprenante! Recevez ce que je vous ai mandé dans ma simplicité! ô que Dieu veut de vous un sacrifice pur & étendu; & qu'il y en a peu, à qui il demande autant qu'à vous! Il y en a bien peu aussi

(*a*) C'étoit l'image de l'Enfant JESUS.

à qui il donne autant : mais je vous aſſure, encore un coup, que ce Dieu qui a tout ſacrifié pour nous, n'a preſque point de retour, & qu'il ne ſe trouve preſque que des cœurs qui donnent & reprennent. O ne ſoyez point de ce nombre, je vous en conjure ! je crois que ſi vous uſiez de reſerve avec Dieu, vous me feriez mourir. Il n'y a aucun cœur pour qui il me tienne comme pour vous.

2. Pourquoi ne me diſiez-vous pas lorſque je vous le mandois, que vous n'approuviez pas que je fuſſe à N ? car je ne vous le demandois que pour avoir votre avis. Soyez ſimple avec moi, au nom de Jéſus-Chriſt. Je ne me porte pas bien, quoique je ſois mieux.

3. Je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup à mourir pour vous dans l'accablement où vous êtes. Ce ſont de petites épines qui piquent inceſſamment, & qui irritant la nature ſont plus pénibles que les grands coups, qui ſemblent l'accabler tout-à-fait. Ces piquures continuelles ne l'amortiſſent pas tant, ce ſemble d'abord ; mais elles la font mourir enſuite. Le martyre de ceux que l'on expoſoit pluſieurs jours aux piquures des mouches étoit bien plus douloureux, que celui de ceux à qui l'on coupoit le coû.

4. Ne vous étonnez point des fautes que cela vous fait faire : elles ſervent plus à vous faire mourir, que ſi vous n'en faiſiez point. Allez partout ce qui vous arrive : les troubles inopinés, que nous ne cauſons ni par notre réflexion ni par rien de volontaire, ſervent comme un coup de vent, qui incommode les gens qui navigent, mais qui cependant fait beaucoup avancer le vaiſſeau, &, comme vous dites, ils rapetiſſent beaucoup.

5. Vous ne ſauriez trop vous laiſſer à Dieu ; car en vérité, il prend un ſoin de vous que vous ignorez & que je connois, qui eſt tel, que ſes yeux & ſon cœur ſont toujours appliqués ſur vous. Que ne lui devez-vous point par retour ! Il veut de vous un ſacrifice ſans reſerve. S'il pouvoit y avoir quelque reſerve permiſe à quelqu'un, ce ne ſeroit point à vous : car je vous aſſure que ſi vous refuſiez quelque choſe à Dieu, vous le bleſſeriez juſqu'au cœur. Ceci eſt hardi : mais je le ſai, & je connois ce qu'il veut de vous par rap-

à qui il donne autant : mais je vous assure, encore un coup, que ce Dieu qui a tout sacrifié pour nous, n'a presque point de retour, & qu'il ne se trouve presque que des cœurs qui donnent & reprennent. O ne soyez point de ce nombre, je vous en conjure ! je crois que si vous usiez de reserve avec Dieu, vous me feriez mourir. Il n'y a aucun cœur pour qui il me tienne comme pour vous.

2. Pourquoi ne me disiez-vous pas lorsque je vous le mandois, que vous n'approuviez pas que je fusse à N ? car je ne vous le demandois que pour avoir votre avis. Soyez simple avec moi, au nom de Jésus-Christ. Je ne me porte pas bien, quoique je sois mieux.

3. Je ne doute point qu'il n'y ait beaucoup à mourir pour vous dans l'accablement où vous êtes. Ce sont de petites épines qui piquent incessamment, & qui irritant la nature sont plus pénibles que les grands coups, qui semblent l'accabler tout-à-fait. Ces piquures continuelles ne l'amortissent pas tant, ce semble d'abord ; mais elles la font mourir ensuite. Le martyre de ceux que l'on exposoit plusieurs jours aux piquures des mouches étoit bien plus douloureux, que celui de ceux à qui l'on coupoit le coû.

4. Ne vous étonnez point des fautes que cela vous fait faire : elles servent plus à vous faire mourir, que si vous n'en faisiez point. Allez partout ce qui vous arrive : les troubles inopinés, que nous ne causons ni par notre réflexion ni par rien de volontaire, servent comme un coup de vent, qui incommode les gens qui navigent, mais qui cependant fait beaucoup avancer le vaisseau, &, comme vous dites, ils rapetissent beaucoup.

5. Vous ne sauriez trop vous laisser à Dieu ; car en vérité, il prend un soin de vous que vous ignorez & que je connois, qui est tel, que ses yeux & son cœur sont toujours appliqués sur vous. Que ne lui devez-vous point par retour ! Il veut de vous un sacrifice sans reserve. S'il pouvoit y avoir quelque reserve permise à quelqu'un, ce ne seroit point à vous : car je vous assure que si vous refusiez quelque chose à Dieu, vous le blesseriez jusqu'au cœur. Ceci est hardi : mais je le sai, & je connois ce qu'il veut de vous par rap-

port à l'amour qu'il vous porte. C'eſt à celui que l'on aime le plus que l'on demandera davantage, non d'actions, mais de ſacrifice de ſageſſe, & de tout vous-même ſans exception. Qui pourroit reſerver quelque choſe avec Dieu ſous bon prétexte, eſt indigne de lui: Il ſait combien je ſuis en lui toute à vous.

LETTRE CXV.

Dieu ſe ſert du temperament ſans le changer. Uſage du vif, & de l'indolent. Dieu cache ſes opérations à l'ame qu'il aime ſous ſon inſenſibilité. Deux parties en l'ame, la ſenſibilité deſquelles eſt bien différente.

1. DIeu ne change pas toujours notre temperament. Il s'en ſert d'ordinaire pour ſes deſſeins; ou s'il le change, c'eſt qu'il eſt contraire à ce qu'il veut faire de nous. Il y a chez vous du vif & de l'indolence. Le vif ne vous ſert point à vous faire vivre, puiſqu'il n'a rien de ſenſible pour Dieu qui vous ſoutienne & appuie: L'indolence ſert à vous faire mourir, & le

vif en même temps; l'un vous dérobe la vûe de Dieu & de tout bien par rapport à Dieu; & le vif vous fait commettre des fautes qui ſervent à vous anéantir.

2. Il eſt aſſez ordinaire qu'un grand abandon produiſe une grande indifference: & cette indifference dans une perſonne dont l'abandon n'eſt ni diſtinct, ni ſenſible, eſt comme une eſpece d'indolence. Le fond eſt fixe, & ne varie gueres. La foi lui fait comme un calus, qui en le rendant inſenſible, le rend dur & fixe. Vous avez raiſon de croire que cet état durera toute votre vie, & qu'il augmentera même.

3. Je ſerois bien fâchée que vous fuſſiez ſenſible ſur votre perfection. Ce ſeroit une marque que vous le ſeriez beaucoup ſur vous-même. Plus on meurt & ſe déſaproprie, plus on perd tout intérêt; plus auſſi ſe trouve-t-on inſenſible pour le ſalut. La conſcience ſemble devenir d'airain: mais que dis-je? elle devient de roche; car l'airain reſonne encore quelque fois, ſans douleur néanmoins, lorſqu'on le frappe: mais la roche ne raiſonne point.

4. Moins vous voyez l'opération de

Dieu en vous, plus elle y eſt efficace. Soyez perſuadé, que Dieu n'eſt pas un moment ſans operer ſur la terre, quoique ſon opération ſoit cachée. C'eſt un ouvrage dont il eſt ſi jaloux, qu'il le cache aux yeux mêmes de votre foi, afin que tout ſoit conſervé dans ſa pureté. O que votre ame eſt chere à Dieu! Croyez-moi ſur cela plus que tous vos ſentiments. Ne rejettez point ce témoignage; mais laiſſez lui prendre dans votre cœur la place qu'il doit y avoir. Prenez quelque moment pour Dieu, ſans regarder à votre ſécheresse.

(a) *On croit qu'alors l'ame recule;*
Mais en ſecret l'amour la brule.

5. Je ne m'étonne pas que vous n'ayez aucune peine de votre inſenſibilité durant que vous en avez ſur des bagatelles qui vous dérangent: car la peine que vous auriez de votre état intérieur ſeroit une volonté imparfaite, une propriété, un retour ſur vous-même, qui vient véritablement de la volonté: mais la peine des dérangements eſt purement naturelle.

(a) Vers du Cantique X. du P. *Surin*. §. 36.

6. Il y a en vous deux parties, qui font bande à part chacune de leur côté: l'une, inconnue, eſt dévorée par l'inconnu de Dieu; & l'autre, purement animale, fait les fonctions d'une bête, ou plutôt, elle a les foibleſſes d'un enfant, qui ſe dépite, & ne peut être contrarié. Ce ne ſont point des fautes qui déplaiſent à Dieu, ni qui l'empêchent d'operer en nous; au-contraire, il s'en ſert. Je connois votre cœur pour Dieu; c'eſt tout vous dire.

LETTRE CXVI.

Ne ſe reprendre quand on s'eſt remis à Dieu. Suivre ſon inſtinct en ſimplicité, quoique ſans recueillement & ſans vertu créée, pour donner lieu à l'opération imperceptible de Dieu, qui ſe fait même par les diſtractions involontaires, & cela pour notre bien. Différences des voyes de pluſieurs ames par rapport au dépouillement.

1. QUoique vous ſembliez être tout naturel, vous êtes pourtant bien, puiſque vous êtes comme Dieu

vous veut. Rien n'eſt plus naturel à l'homme que d'être dans l'ordre & la diſpoſition divine, tout ce qui le tire de là, le met dans un état ou plus ſenſible, ou violent. Je ne crois point du tout que Dieu veuille que vous repreniez ce que vous avez quitté. L'homme que l'on décharge de ſon fardeau & de ſes habits, ne ſent rien autre choſe ſinon qu'il eſt plus léger & plus à ſon aiſe : & ayant éprouvé le plaiſir qu'il y a de n'être chargé de rien, il ne reprendroit qu'avec peine ce qu'on lui a ôté.

2. Je ne ſuis pas un moment en doute ſur votre ame : je ſais qu'elle eſt bien : car plus Dieu vous cache à vous même, plus il vous manifeſte à mon cœur : plus vous êtes perdu & oublié, plus je vous trouve d'une maniere que Dieu ſeul fait & opere. Laiſſez-vous donc tel que vous êtes. Vous auriez grand tort d'avoir aucun ſoin de vous : vous feriez tort à Dieu : il ſuffit pour ſoi-même & pour vous. En vérité il eſt aiſé de s'oublier lorſque Dieu eſt continuellement appliqué à vous : il l'eſt, & le fera d'autant plus, que vous vous oublierez davantage.

Je le voi ce Dieu d'amour qui a un ſoin auſſi continuel de vous, que ſi vous deviez faire tout ſon bonheur : & je le trouve en moi dans une application continuelle pour vous : enſorte que comme il eſt exiſtant par lui-même, & qu'il exiſte en vous non-ſeulement comme dans les autres êtres, mais par un amour continuel & gratuit, il ne demande pas que vous faſſiez rien pour réciproquer un amour ſans égal ; mais que vous le laiſſiez faire ſelon toute l'étendue de ſes deſſeins, ſans vouloir ni rien faire ni conſerver quoique ce ſoit.

3. Plus vous êtes pauvre, plus vous êtes riche en lui, ou plutôt il eſt riche en vous. Lorſqu'il plaît au Seigneur d'ouvrir un peu la fenêtre, & de vous faire voir la vérité, alors vous connoiſſez qu'il poſſéde véritablement toute votre volonté. Il eſt vrai qu'il la poſſéde, & qu'il la poſſéde ſans partage. Tout ce qu'il prétend eſt, de la perdre tellement en lui, qu'elle ſoit faite volonté de Dieu, qu'elle ſoit changée en la ſienne. Il la ménage, ce Dieu d'amour, votre volonté : & c'eſt cette Pâque qu'il déſiroit ſi fort de faire avec

ses Apôtres; afin que leur volonté étant changée en la sienne, ils ne fussent plus qu'un même esprit avec lui.

Alors Dieu ne possède pas seulement votre volonté, mais cette volonté disparue ne trouvera par-tout qu'une seule & unique volonté, qui est celle de Dieu, comme la lumiere que vous eûtes une nuit, qu'il ne falloit pas même avoir une volonté à soumettre ou à sacrifier, parce qu'il ne falloit point d'autre volonté que celle de Dieu.

4. Vous faites bien (*a*) d'agir en suivant votre goût & vos pensées. Il faut suivre un certain inconnu simple, qui fait que l'ame va toujours bien & droitement. Vous ne serez pas conduit par des vûes intérieures; mais toujours par ce je ne sais quoi qui détermine sans certitude, & qui est toujours vérité, & vérité plus certaine que (*b*) la certitude même. Comme vous êtes fort dénué, & fort simple, tout se doit opérer chez vous nument & simplement.

(*a*) Cet avis n'est que pour des personnes fort avancées.

(*b*) Que la certitude perceptible.

ment, imperceptiblement, & comme naturellement.

Le recueillement sert infiniment pour les personnes que Dieu veut attirer à lui dans leur fond; mais ce même recueillement se perd en ce qu'il a d'aperçu lorsque Dieu perd l'ame en lui. Elle n'est plus alors recueillie ni resserrée en elle-même; elle entre dans le large & dans des espaces infinis. Dieu devient l'ame de cette ame d'une maniere aussi naturelle que notre ame anime notre corps, & que l'air que nous respirons.

5. C'est être toujours en oraison que de faire toujours la volonté de Dieu. Dieu veut assurément être non-seulement le principe de votre oraison, mais même du temps de la faire. Il faut une fidélité inviolable pour la faire lorsqu'il vous y invite: & quelque légers & imperceptibles qu'en soient les mouvements, il les faut suivre; autrement Dieu ne deviendroit jamais le principe de toutes nos actions; & il arriveroit, que des actions qui peuvent être divines, lorsque Dieu en est le principe, deviendroient des actions (seulement) vertueuses, qui est ce que

le monde estime, & à quoi tendent même les meilleurs Chrétiens. Pour nous, notre ambition est plus noble: nous voulons cesser d'être & d'agir, même vertueusement, afin que DIEU SEUL soit en nous & pour nous. Non-seulement c'est (*a*) en Dieu, comme dit St. Paul, que nous agissons & que nous sommes; mais il faut que nous cessions d'être & d'agir afin que Dieu seul soit. La perte de l'être vertueux pris en la maniere de la créature, est ce qui coute le plus.

6. Il vous est nécessaire de perdre tout ce qui est de la tête. Quoique vous rêviez, quoique vous soyez distrait, Dieu ne laisse pas d'opérer beaucoup en votre ame; mais c'est en maniere nue, dans le centre de la volonté, d'une façon dont il vous dérobe à vous-même la vue, de peur qu'elle ne vous salisse par quelque objet, espece, distinction, & même par l'apperçu. Jusqu'à ce que l'ame soit entierement perdue en Dieu toutes ces choses la salissent, & lui servent d'entre-deux: mais lorsqu'elle y est arrivée, ce n'est plus la même chose.

(*a*) Act. 17. ℣. 28.

C'est ce qui fait que plus Dieu conduit une ame purement, plus il la conduit dans l'inconnu de la volonté, en maniere substantielle, quoique très-délicate. Toutes les distractions & les rêveries de l'esprit n'empêchent point que la volonté ne soit sustentée selon ce qui lui est propre, plus ou moins nuement & imperceptiblement, ainsi que son état le demande.

7. La voye de N. & la vôtre sont différentes quoique tout aboutira au même but. Sa simplicité & son extrême fidélité à suivre Dieu lui tiennent lieu de denûment. (*a*) *Dieu est admirable en ses Saints.* Vous avez autant, & peut-être plus que lui. Un aveugle mange sans voir ce qu'il mange; & si avec cela il est dégouté, il n'a ni le plaisir du goût, ni celui de la vûe, il ne laisse pas pourtant d'être nourri comme celui qui voit & goute ce qu'il mange. Il va bien: je l'aime bien: & cependant tout clair-voyant qu'il est, son ame m'est insipide en quelque maniere, & je goute la vôtre tout aveugle que vous êtes. Votre chemin est en Dieu, comme celui de N. est

(*a*) Ps. 67. ℣. 36.

en lui. C'eſt la penſée qui m'en vient préſentement. Je ne vois gueres d'hommes aller avec plus de candeur, plus de fidélité & de petiteſſe que lui. Il ne s'arrête plus à nulle certitude, & la lumiere qui s'eſt levée lui fait connoître que la certitude ne doit point l'aſſurer. Celui qui n'eſt plus aſſuré par la certitude même, eſt au même état que celui qui n'a point de certitude. La ſageſſe raiſonnée ſeroit plus à craindre chez vous que l'humeur ni le mouvement naturel. Allez toujours par tout ce qui ſe rencontre, comme vous faites, ſans rien examiner, & vous irez toujours bien : c'eſt une lumiere bien pure que celle qui nous fait ſentir & découvrir la propriété.

8. Voilà la réponſe de . . . Je vous aſſure que l'on ne peut mieux aller. J'eſpére pour elle plus que je ne vous puis dire. Pour M. en vain travaille-t-il à édifier la cité ſi le Seigneur ne le fait lui-même. Il faut que ce ſoit lui qui donne les lumieres du dépouillement; parce que ſes lumieres ſont éficaces, & ſon dire eſt faire. Lorſqu'il le fera, il y aura plus de beſogne faite en un jour, qu'en pluſieurs années d'une au-

tre maniere. Laiſſez-le donc, & ne tenez la main ferme que dans les occaſions actuelles où il s'agit d'un fait préſent, & non d'une choſe éloignée. Dieu le fera tout-à-coup ; & lorſque tout lui échappera, il faudra bien qu'il ſe rende. Dans le fond, il a la volonté droite, il a les bonnes lumieres générales, qui ſont, qu'il faut une fois être dépouillé & ne tenir à rien. Ceux qui ſe défendent le plus, ſont ſouvent ceux à qui il eſt le plus ôté. Lorſque le feu ſera bien fort au-dedans de la maiſon on jettera les meubles dehors pour les garantir de l'incendie. Tant qu'il ne voit point ſa chaine, il eſt aſſez difficile de lui faire concevoir qu'il eſt enchainé : mais le temps va venir que l'on brûlera ſes liens : alors il faudra bien tomber.

9. L'homme ne peut jamais apprendre la voie du dépouillement. On peut bien enſeigner celle de la ſainteté : elle eſt compriſe de tout le monde ; mais celle du dénûment n'eſt compriſe que de ceux que Dieu y appelle, & dans le temps qu'il les y appelle, & cela, avec une œconomie de ſageſſe ſi admirable, que quelque connoiſſance que l'on ait,



& quelque expérience que l'on fasse des dépouillements, conforme au dégré présent, on ne s'imagine pas même ceux qui sont plus avancés. Il en est comme d'un homme qui ne sait ce qu'il a, ni ce qui l'environne, à qui l'on dit, qu'il faut être nud & se laisser dépouiller : il se laisse ôter sa robe : & comme il ne connoit pas qu'il ait d'autres vêtements, il ne comprend pas qu'il y ait pour lui d'autres dépouillements : mais lorsque la premiere robe est ôtée, & qu'il apperçoit la seconde, alors il voit bien qu'il faut encore en être dépouillé ; & ainsi des autres.

LETTRE CXVII.

Avis de conduite, de lecture, d'oraison, de patience avec soi-même, d'abandon, de persévérance. Paix & acquiescement dans les tribulations les plus grandes.

1. J'Ai vu la lettre de votre ami. Vous ne m'en avez rien fait savoir, dont je ne me doutasse bien : mais il faut adorer l'ordre de Dieu. Je le prie

de ne point prendre aucune résolution, & point de ne suivre son mouvement impétueux. Il se trouvera par-tout, en quelque lieu qu'il aille. N'y a-t-il pas moyen de le conjurer de ne point lire les livres qui lui sont si funestes ? Ses désespoirs ne m'étonnent point : ils ne sont causés que parce qu'il ne s'abandonne pas à Dieu sans reserve. Je le prie de tout mon cœur de le faire, & d'attendre le moment de sa délivrance. Il pourroit bien, s'il vouloit, se découvrir au Docteur. Il me semble qu'il feroit bien d'entrer dans la mort de soi-même, de reprendre les livres d'oraison, & de s'adonner à l'oraison le plus qu'il pourroit ; mais sur-tout de quitter les livres qu'il fait. Qu'il ne se rebute pas, au nom de Dieu ! il trouvera après ses peines & l'expérience de ses miséres un bonheur inconcevable, & la suprême félicité. Je crains plus que la mort qu'il ne donne dans ce qu'il avoit laissé. O que s'il quittoit, il ne trouveroit pas ce qu'il pense ! Il me paroit que Dieu saura bien l'en tirer quand il lui plaira.

2. Je demeure entre les mains de Dieu, bien contente qu'il fasse de moi

ce qu'il lui plaira. Laissez-lui aussi toutes choses. Quoiqu'il m'ait conduite par des états bien terribles, je vous assure que j'ai trouvé la vie dans la mort. Je ne veux point écrire à. . . . . , Dieu lui fera toutes choses. Dieu me suffit pour me satisfaire pleinement. Je suis très-contente de rester ici toute ma vie si tel est son bon plaisir. Il sait, ce bon Dieu, que lui seul me suffit.

3. Il me semble que si vous vous séparez de la personne que Dieu vous avoit donnée, vous tomberez en mille piéges. Je n'ose me flatter de vous en persuader. Soyez assuré que votre ame me sera toujours chere en notre Seigneur.

L'état où est notre ami lui durera encore du temps : il ne trouvera de paix qu'en s'y abandonnant, j'entens celui où il étoit. Il faut subir cet état d'abandon dans son étendue. Croyez moi qu'il ne se dérobe pas à Dieu ; car Dieu le trouvera partout, & ce qu'il croiroit choisir pour son reméde feroit sa mort : plus cette personne mourra à tout, plus elle trouvera Dieu dans la mort, & la perte de Dieu en apparence. Il me paroit qu'il n'est pas assez abandonné. Qu'il quitte les lectures, au nom de Dieu !

LETTRE CXVIII.

Petitesse. Ne point chercher d'apui dans la purification passive.

1. N. vous est plus propre que nul autre ; parce qu'il est véritablement petit, & par conséquent selon le cœur de Dieu : car ce n'est que par la petitesse que l'on doit mesurer le progrès d'une ame ; puisque nous sommes d'autant plus, que nous sommes moins.

2. Je vous prie, quelque chose qui vous arrive, de ne vous point alarmer. Vous pouvez, si vous le voulez, vous découvrir en conversation à N. Il a de la lumiere & de l'expérience : mais que ce ne soit jamais pour chercher de l'apui dans son caractère. Dieu veut de vous plus d'abandon & plus de mort : il faut qu'il soit votre seul apui & votre seule purification, dans l'état où vous êtes : toute autre purification vous faliroit. Ceci est essentiel pour vous,

& tellement eſſentiel, que de ce courage & de cette perte dépend toute la gloire que Dieu prétend tirer de vous par tous les états qu'il permettra vous arriver.

3. Comptez donc qu'il n'y a plus rien à faire pour vous par la purification active; mais Dieu lui-même vous doit être tout. Il faut entrer là, & y perſéverer avec courage. C'eſt le point le plus important; & vous verrez à la ſuite que Dieu, qui vous conduit par la main comme ſon enfant bien-aimé, vous fera comprendre que c'eſt ce qu'il veut de vous: & quand par infidélité ou par foibleſſe, vous vous mettriez en devoir d'en uſer autrement, votre fond n'y correſpondroit pas, & vous ſentiriez fort bien que c'eſt une aſſurance que la nature craintive cherche.

LETTRE CXIX.

Ne juger de ſoi-même dans l'état de purification & de dénûment. Il eſt bon qu'on ſente ſes attaches.

1. JE vous prie, au nom de Dieu, de n'héſiter point ſur le fait, de

laiſſer à Dieu le ſoin de vous juger & de vous punir de ce qui pourroit lui déplaire en vous. Vous ne ferez point librement de fautes que vous puiſſiez enviſager comme fautes dans le moment que vous les faites, ou bien elles ſe feront par entrainement, précipitation & foibleſſe, ou après avoir cru & vû quelque temps auparavant qu'on les pouvoit ou devoit éviter: [mais] toutes ces vûes ſe perdent dans le moment, ou il pourroit arriver qu'elles ne vous paroitront point fautes, ou bien de quelqu'autre maniere connue à Dieu ſeul, mais je ſuis certaine que vous ne ferez jamais volontairement une choſe que vous croirez dans ce moment être mal. Vous pourrez croire dans la ſuite que vous l'avez fait avec plus de liberté: mais je vous aſſure que non; & vous conjure au nom de Dieu de lui en laiſſer le jugement, & de vous abandonner à lui ſans nulle certitude. Où ſeroit la perte & l'abandon ſi cela étoit autrement? Je vous conjure de tenir ferme ſur cet article plus que ſur tout autre; parce que tout dépend de là.

2. Les perſonnes beaucoup attachées à elles-mêmes ne connoiſſent & ne ſen-

tent gueres cette attache : au contraire, ils s'en disent souvent fort détachés. Il est bon que vous éprouviez de toute part votre corruption ; & c'est ce moyen qui vous détachera plus que tous les autres de vous-même. O que celui qui se trouve horrible, perd bien-tôt tout l'amour qu'il a pour soi-même ! Comme le sentiment de l'amour de Dieu n'est pas toujours la réalité de ce même amour, de même le sentiment de l'amour de nous-même en bannit la réalité, & nous fait entrer peu-à-peu par l'expérience de notre corruption dans la véritable haine de nous-mêmes.

LETTRE CXX.

Abandon libre & absolu.

1. JE crois qu'en l'état où vous êtes, vous ne sauriez trop vous délaisser. Je vous conjure donc de le faire sans reserve, & de porter votre abandon aussi loin que vos vûes & vos terreurs peuvent aller : mais un abandon effectif : car Dieu le veut sans reserve : non comme d'une chose dont

on espere la délivrance, mais comme d'un mal inévitable. C'est un abîme, dans lequel on vous veut jetter. On vous le fait voir, & on ne veut que votre libre abandon ; ce n'est point comme à un enfant à qui l'on fait des terreurs paniques, ou que l'on effraye d'un mal imaginaire. Non : c'est comme à un homme à qui on présente le danger, & qui, pour me servir des paroles de Débora, (*a*) *se livre volontairement au péril.*

2. Je ne fais pas le danger ni le péril, mais je le vois jusqu'au fond de l'abîme : Ma vûe ni ma prévoyance ne creusent pas l'abîme : je vous demande seulement, avez-vous assez de courage pour consentir que celui qui vous tient sur le bord de l'abîme, vous y précipite tout-à-fait ? Vous vous abandonnez comme aveugle, & vous dites, peut-être m'épargnera-t-il. Je vous porte à vous abandonner non comme aveugle, car je vois l'abîme & sa profondeur. Je veux pourtant que vous le fassiez librement & volontairement : car quoique je me mette du parti de celui qui est affamé de perdition & de mort, je n'o-

(*a*) Jug. 5. vs. 2.

pere pas pour cela ni la perdition ni la mort : c'eſt à lui à le faire : c'eſt bien à la divine juſtice qu'il faut vous abandonner ſans reſerve ; car c'eſt elle qui opere cet état-ci. Les jours de la miſericorde ſont paſſés ; il faut (*a*) *boire le calice* que mon Pere vous a préparé, & le boire ſans aſſurance d'être reçue ni à la droite ni à la gauche. Je puis bien vous aſſurer que vous le boirez ; mais de vous promettre le reſte, je ne le puis : c'eſt à mon Pere de vous le donner.

(*a*) Matth. 20. ỷ. 23.

LETTRE CXXI.

Vie propre délicate, eſt difficile à perdre, regardée en elle-même ; bien que ſa perte ſoit avantageuſe en regardant à Dieu & à ſon pur honneur. Rareté des ames entierement dégagées du propre.

1. JE vous ai ſouvent dit qu'il vous faut une perte & mort ſans reſſource ; parce que votre vie n'eſt plus de la nature : il y a longtemps que cet animal eſt dompté : mais elle réſide dans la pointe de l'eſprit. C'eſt une vie

ſubtile & délicate, qui eſt bien plus difficile à tuer que la premiere ; parce qu'elle ne ſe perd qu'en faiſant vivre (en apparence) celle-ci. De tous les animaux il n'y en a point de ſi difficiles à tuer que ceux qui ont les eſprits plus ſubtils : Un bœuf ſe tue de quelques coups de maillet : mais une vipere vit pluſieurs jours ſans tète & ſans cœur, & après être écorchée, elle tâche de ſe mouvoir ; & elle ne ceſſe de vivre que lorſqu'elle n'a pas la moindre humeur, & qu'elle eſt entierement deſſéchée : ſa tète ſéparée de ſon corps mord encore & peut tuer un homme vivant. Telle eſt la vie de l'eſprit & de l'eſprit illuminé & rafiné par les exercices des vertus compriſes & de l'oraiſon.

2. Mais helas ! on ne veut qu'à peine ſortir de cette vie ; on la conſerve tant que l'on peut : on ne regarde les choſes qu'en elles-mêmes, & les moyens de l'arracher paroiſſent effrayants quand ils ſont regardés ſeuls : mais meſurés ſur cette effroyable vie & ſur ſa malignité (ſi on la connoiſſoit bien, & qu'on la vit ſeule) il n'y a point de moyens, quelque hideux qu'ils fuſſent, dont on ne ſe ſervit, il n'y a point

d'abimes, quelque épouvantables qu'ils paruſſent, où l'on ne ſe jettât volontiers à corps perdu, pour ſe défaire d'une vie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus ſubtile. Mais comme elle ne ſe perd qu'en perdant tout bien (regardé par rapport à elle-même,) & que l'ame ne peut s'y réſoudre, c'eſt ce qui fait que la mort eſt ſi longue, & que la vie ſe paſſe à mourir. Perdez-vous donc ainſi avec courage, & votre perte ſera le plus grand de tous les biens; non à ce qui vous paroîtra, mais ſelon ce qui eſt en vérité au ſeul honneur & bon plaiſir de Dieu, qui prend plaiſir de voir des créatures qui n'ont plus ni gloire ſpirituelle, ni intérêt propre de ſalut ni d'éternité; puis qu'ils ſont ſacrifiés à l'honneur unique de Dieu par le plus grand de tous les ſacrifices au ſeul vouloir inconnu de Dieu.

3. Tous les autres ſacrifices ſont des diſpoſitions à celui-là, & ne peuvent trouver leur perfection que dans lui. Mais ô mort & perte terrible de la nature, que tu es effroyable! Tu ne l'es cependant que parce que la créature s'aime ſubtilement. Elle ne ſauroit ſe réſoudre à tout perdre pour trouver tout, non en elle, mais en Dieu. Car la miſérable eſt ſi ruſée, que lorſqu'elle ſe perd, elle ne ſe perd que dans l'eſpérance (propriétaire) de ſe retrouver encore mieux: ce qui ne ſera jamais; il faut qu'elle ſe perde d'abime en abime dans l'inconnu, ſans eſpoir & ſans rien pour elle: car ſi dans le temps de ſon état le plus conſommé elle vouloit quelque choſe en elle & pour elle, elle ne trouveroit qu'un enfer. C'eſt en Dieu & pour Dieu qu'elle trouve tout ſon bonheur lorſqu'elle eſt dégagée de tout propre intérêt (*a*) de temps & d'éternité.

4. Mais où trouvera-t-on des ames qui n'ayent plus d'intérêt ni pour l'un ni pour l'autre? C'eſt cette difficulté de trouver des ames dans un ſimple, pur & entier ſacrifice, qui fait toute ma douleur ſur la terre, & qui me feroit même déſirer d'en ſortir ſi je pouvois déſirer quelque choſe. Mon panchant pour ne plus aider aux hommes & pour en être ſéparée augmente chaque jour: car il faut leur cacher & adoucir les vérités; ce qui m'eſt in-

(*a*) Voyez l'imitat. de J. Chriſt, liv. III. Chap. 25. §. 3.

d'abîmes, quelque épouvantables qu'ils paruſſent, où l'on ne ſe jettât volontiers à corps perdu, pour ſe défaire d'une vie d'autant plus dangereuſe, qu'elle eſt plus ſubtile. Mais comme elle ne ſe perd qu'en perdant tout bien (regardé par rapport à elle-même,) & que l'ame ne peut s'y réſoudre, c'eſt ce qui fait que la mort eſt ſi longue, & que la vie ſe paſſe à mourir. Perdez-vous donc ainſi avec courage, & votre perte ſera le plus grand de tous les biens; non à ce qui vous paroîtra, mais ſelon ce qui eſt en vérité au ſeul honneur & bon plaiſir de Dieu, qui prend plaiſir de voir des créatures qui n'ont plus ni gloire ſpirituelle, ni intérêt propre de ſalut ni d'éternité; puis qu'ils ſont ſacrifiés à l'honneur unique de Dieu par le plus grand de tous les ſacrifices au ſeul vouloir inconnu de Dieu.

3. Tous les autres ſacrifices ſont des diſpoſitions à celui-là, & ne peuvent trouver leur perfection que dans lui. Mais ô mort & perte terrible de la nature, que tu es effroyable! Tu ne l'es cependant que parce que la créature s'aime ſubtilement. Elle ne ſauroit ſe réſoudre à tout perdre pour trouver tout, non en elle, mais en Dieu. Car la miſérable eſt ſi ruſée, que lorſqu'elle ſe perd, elle ne ſe perd que dans l'eſpérance (propriétaire) de ſe retrouver encore mieux : ce qui ne ſera jamais; il faut qu'elle ſe perde d'abîme en abîme dans l'inconnu, ſans eſpoir & ſans rien pour elle : car ſi dans le temps de ſon état le plus conſommé elle vouloit quelque choſe en elle & pour elle, elle ne trouveroit qu'un enfer. C'eſt en Dieu & pour Dieu qu'elle trouve tout ſon bonheur lorſqu'elle eſt dégagée de tout propre intérêt (*a*) de temps & d'éternité.

4. Mais où trouvera-t-on des ames qui n'ayent plus d'intérêt ni pour l'un ni pour l'autre? C'eſt cette difficulté de trouver des ames dans un ſimple, pur & entier ſacrifice, qui fait toute ma douleur ſur la terre, & qui me feroit même déſirer d'en ſortir ſi je pouvois déſirer quelque choſe. Mon panchant pour ne plus aider aux hommes & pour en être ſéparée augmente chaque jour : car il faut leur cacher & adoucir les vérités; ce qui m'eſt in-

(*a*) Voyez l'imitat. de J. Chriſt, liv. III. Chap. 25. §. 3.

supportable. Il faut les ménager, ou s'attendre à des écarts furieux : car s'ils savoient les abîmes qui les attendent, ils quitteroient tout. Je vous avoue que nous pouvons dire avec S. Paul, que (a) *nous gémissons sous la captivité de notre corps*, parce qu'il n'y a point de purs esprits sur la terre.

LETTRE CXXII.

Progrès & dégrés plus avancés dans la perte de tous les apuis apperçus, & dans l'abandon à Dieu.

1. LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire m'a beaucoup donné de joie, m'apprenant l'état de votre santé. Il me semble que l'état de perte dans lequel vous ètes n'est qu'un prélude de celui qui doit suivre. Cela va assez lentement : mais malgré cette lenteur vous ne laisserez pas d'éprouver que ce qui n'étoit au commencement que des pertes supportables, sans changer d'état d'une maniere fort apperçue devient insensiblement & très-peu à peu perte presque désesperée. Vous verrez, ou plutôt vous éprouverez dans la suite, ce que je vous dis : & ce qui est de plus terrible est, que cela devient toujours de plus en plus sans reméde. L'expérience seule peut faire comprendre les dégrés de perte où il faut passer. Tel qui croit être dans le dernier dénûment, éprouve qu'au bout de plusieurs années on n'a cessé de perdre toujours de plus en plus : ce qui fait voir, que l'on possédoit quelque chose, quoique d'une maniere si inconnue que l'on ne le pouvoit distinguer que par la perte que l'on en fait. C'est par-là que l'on connoit qu'on possédoit quelque chose ; car nul ne perd ce qu'il n'a pas.

(a) 2 Cor. 5. ℣. 2.

2. Je crois que ce sera la conduite que Dieu tiendra sur vous toute votre vie. Il ne vous fera peut-être pas passer des trajets violents ; mais il tiendra sur vous une conduite unie en apparence, mais qui cependant ruinera peu-à-peu votre amour propre, & le détruira entierement, mais si peu-à-peu & si insensiblement que rien plus.

3. Le contentement que vous avez dans cet état, vient du fond, de la perte de votre volonté en celle de Dieu :

cela augmentera toujours, mais d'une maniere qui vous fera croire que ce n'eſt que dureté, puis cela vous paroitra endurciſſement final. Il ne faut pas vous étonner que rien ne vous demeure des lectures : ce ſeroit pour vous un dommage que d'être remplie de ce qui n'eſt pas Dieu. Je crois que ce que vous goûtez encore, & qui vous affermit dans votre abandon & dans votre foi, vous deviendra inſipide, & peut-être à charge lorſque vous aurez perdu tout abandon & toute foi apperçue. Voilà ce qui eſt venu au bout de ma plume, que je ſoumets à vos lumieres.

LETTRE CXXIII.

Sur le même ſujet, & qu'on ne doit point perdre courage dans les viciſſitudes.

1. DEs abîmes de malheurs, M. mais (pourtant) de bonheurs! parce que le ſacré abandon rend douces les choſes les plus facheuſes. Que la tempête ne vous étonne point, quoiqu'elle aille être forte. Soyez comme

un petit vaiſſeau au milieu des flots mutinés qui ſe tient ferme par ſon ancre; & ne réfléchiſſez ſur rien. Ce qui effraye les autres, doit vous affermir. Le temps eſt venu que (*a*) *le Soleil perd ſa lumiere :* les *vents* ſont *tomber les figues qui ne commencent qu'à pouſſer :* la déſolation ſera grande. J'avois voulu pluſieurs fois vous expliquer un paſſage de l'Apocalipſe; mais nous n'eûmes pas le temps : cela vous auroit paru dans ſon jour à préſent ſi je l'avois fait alors. Il eſt néceſſaire que ces alternatives, dont vous me parlez, arrivent, & ſur tout que la paix ſoit à préſent en vous : ce ſera un moyen de perte que vous verrez mieux dans la ſuite que maintenant. Dieu pouvoit ſe contenter (ſans paſſer outre;) & ſouvent les choſes en demeurent où vous êtes : quelquesfois elles vont plus loin : il faut demeurer indifférente là-deſſus; parce que ſans cela, la ſeule appréhenſion des choſes, ou la moindre joie de leur délivrance, eſt aſſez forte pour ſoulever les flots & faire une nouvelle tempête. La ſuprême indifférence eſt ce qu'il vous faut.

(*a*) Apoc. 6. ℣. 12. 13.

2. Vous voyez comme votre état passé vous a fait avancer dans la nudité, & l'a fait approfondir d'une maniere singuliere. Ce vuide de tout, & l'état de rien dans son commencement, est plus pénible à porter que l'état de perte. Laissez aller & venir tout : tous les états pour vous vous sont également Dieu. Il est bon que vous soyez humiliée : prenez garde seulement que l'humiliation ne vous mette plus imperceptiblement dans la multiplicité, soit (*a*) pour vous la faire porter plus passivement ; soit pour vouloir ajuster les choses afin de ne faire peine à personne ; soit pour en profiter. Tout cela étoit très-bon en son temps ; mais il ne l'est plus pour vous. Il faut tout porter nuement. Ayez bon courage, je vous en prie ; & ayant déjà atteint la maturité, ne soyez pas du nombre *des figues* qui *tombent* toutes séches.

(*a*) C. à d. Sous prétexte de vous la faire porter &c.

LETTRE CXXIV.

Sûreté de l'abandon paisible entre les mains de Dieu.

1. ON ne sauroit jamais rien risquer en s'abandonnant à Dieu. Ainsi, pourvu qu'on ait l'ame droite & le cœur sincère, il fait entrer tôt ou tard dans ce qu'il veut ; quand même votre changement d'état ne seroit pas aussi durable que vous vous le persuadez : (ce qui cependant n'est point impossible.) Notre Seigneur m'ôta tout-à-coup toute inclination naturelle lorsque je me fus abandonnée à lui sans reserve. Mais quand, dis-je, cet état ne dureroit pas toujours, il vous seroit très-utile à présent ; parce que vous vous étiez fait une idée d'état & d'avancement de voie d'une chose qui ne doit servir qu'à vous faire perdre toute voie.

2. Laissez-vous donc à Notre Seigneur, & suivez le mouvement de son Esprit, qui sera toujours accompagné non de paix en vous-même, non de paix qui retrécit & borne (quoiqu'elle paroisse contenter) de paix qui est l'apanage de la possession de vous-même ; mais de paix hors de nous en Dieu ; qui met l'ame dans une étendue infinie, & qui la fait participer à l'immensité de Dieu-même.

3. Je n'ai point de peine pour tout

ce qui vous regarde : car je fais que vous ètes trop abandonnée à Dieu pour qu'il vous laiffât longtemps dans un état qu'il ne voudroit pas de vous ; & les renverfements inopinés & fubtils lui ferviront de moyens pour vous tirer de vous-mème. Cependant demeurez comme vous ètes à préfent ; & ne vous donnez point à vous-mème de mouvement ni pour en fortir ni pour vous y conferver. C'eft à Dieu que je délaiffe toutes chofes.

4. Pour ce qui me regarde, je laiffe tout faire & dire, fans prendre de mouvement ni changer de fituation : s'il en falloit prendre à tous les différens événemens, on feroit comme le flux & reflux de la mer. Je laiffe tout : j'attends l'ordre de mon Dieu : il n'y aura jamais de prifon étroite pour moi ; car fon fein eft immenfe : c'eft ce qui me fuffit.

LETTRE CXXV.

Marcher par l'abandon avec courage, fans arrêt à rien & fans fcrupule.

1. VOus m'aviez dit que vous m'écririez, mon cher Enfant : mais je

je vous préviens, pour vous conjurer de ne vous pas tenir un moment autour de vous-mème. Qu'eft devenu ce courage ? Allons tète baiffée au travers des brouffailles, qui font les petites difficultés qui vous arrètent ; & elles s'écarteront d'elles-mèmes pour vous faire paffage. Tout confifte à marcher toujours fans s'arrèter un feul moment. Le voyageur qui ne s'arrète jamais, avance beaucoup quoiqu'il bronche fouvent : mais celui qui s'arrète à regarder tous les endroits qui le font broncher, avance peu, & fe décourage aifément.

2. Allez, allez par l'abandon : vous y ètes appellé. Panchez plutôt du côté de la largeur, que de celui qui eft étroit, à caufe de votre naturel porté au fcrupule. Ne vous reprochez point ce que Dieu ne vous reproche pas. Ne vous arrètez pas un moment. Ce ne font pas les fautes imaginaires qui vous retardent, mais le moindre arrèt. Les retours fur vous-mème empèchent votre courfe.

3. Bon courage ! vous voyez que Dieu a beaucoup fait fur un naturel comme le votre. Celui qui marche avec

courage le fait avec vigueur, & se fatigue moins que celuiqui marche mollement & qui écoute sa lassitude. Sautez à pieds joints pardessus vous même, puis laissez-vous là, & ne retournez jamais sur vos pas pour vous reprendre.

LETTRE CXXVI.

Sûreté paisible de l'abandon entre les mains de Dieu.

1. ASsurez-vous que je n'ai point de peine de tout ce que l'on pense de moi: la volonté de Dieu me tient lieu de tout. Vous serez toujours hors de votre place lorsque vous ne vous jetterez pas à corps perdu dans un total abandon. C'est-là que vous trouverez votre centre. Je suis toujours plus convaincue que Dieu veut de vous un abandon sans reserve: c'est où vous trouverez la paix, la joie & la véritable liberté. Votre cœur a besoin d'être beaucoup dilaté par la liberté & l'abandon, & non pas resserré par la crainte & la reserve.

2. Lorsque je vous ai parlé de crainte

dans ma derniere, je ne vous ai dit cela que sur l'avenir, où je sais que vous tomberez souvent dans le doute de votre voie; & même cela vous est nécessaire pour donner le prix à l'abandon. C'est en cela je le repéte encore, que plus vous aurez de doutes plus vous aurez dequoi exercer votre foi.

3. Faites si bien que vous voudrez, vous ne trouverez jamais un parfait repos que dans l'abandon de tout vous-même entre les mains de Dieu. Il faut lui abandonner votre salut & votre éternité, lui en faisant un sacrifice total. Sans l'incertitude, où seroit la perte?

LETTRE CXXVII.

De l'abandon fidele & persévérant de l'ame aux volontés & opérations de l'amour purifiant.

1. JE vous plaindrois extrêmement si je n'étois assurée de la bonté de Dieu sur vous: Mais il faut porter toutes les agonies de l'état: on ne meurt qu'en mourant. Dieu pousse les gens

autant qu'il les aime, & felon les deffeins qu'il a fur eux. Quelquefois Dieu veut une fidélité aveugle des ames & veut être obéi au moindre fignal; d'autrefois il ne veut que les éprouver & les faire fouffrir. Il faut fuivre Dieu. Tout ce qui vous pacifie, eft de lui. Vous avez bien fait. Il faut faire des coups hardis, & croire que Dieu n'eft pas moins dans cette chofe que dans l'autre. Mais de quoi fervent les paroles des créatures lorfque l'on a au dedans une parole qui ne laiffe pas ignorer ce que le Maître veut? Dieu a d'étranges manieres de détruire: il eft maître: il eft tout puiffant: cela fuffit.

2. Rentrez donc dans votre abandon, fans faire autre chofe que de vous donner en proie à la volonté de Dieu, & ne reculez point fous quelque prétexte que ce foit. La tentation de tout quitter viendra fouvent; mais que peut une maffe d'argile contre un plus puiffant que la mort? Vous voyez que l'abandon vous donne la paix & le large; qu'y a-t-il qui vous marque plus Dieu? La paix, la joie, la liberté font les fruits du S. Efprit; comme le trouble, la trifteffe, & la gêne font les fruits de l'amour propre.

3. Je vois que vous aurez beaucoup à fouffrir: car comme il eft impoffible, à caufe de votre avancement, que vous retourniez en arriere, Dieu vous a trop affiné le goût par la paix & la liberté dont vous avez joui. Vous ne pourriez fortir de-là fans entrer dans un état violent, qui ne pourroit point être de durée, la lumiere vous pourfuivant fans ceffe; & il ne vous refteroit que la peine de votre infidélité fans confolation. Ces violences viennent de ce que Dieu pouffe fortement. Il faut rentrer dans la paix, & ne point penfer au paffé ni à l'avenir.

4. Vous éprouverez une infinité d'états, & de difpofitions dans un feul état. Vos alternatives font d'une nature, que quand vous vous délaiffez, tout vous paroit divin; & lorfque vous êtes mal, ce n'eft que défefpoir. Mais faites attention que Dieu n'eft pas un trompeur; que c'eft lui-même, & lui feul, qui vous a engagé dans fes filets: que s'il fe fert en quelque chofe d'une miférable créature, ce n'eft que pour foutenir & confirmer; mais il fait tout

lui-même. Avec Dieu, plus on fait les choses promptement, moins on souffre.

5. Dieu ne se laisse jamais ignorer de l'ame lorsqu'il la porte au sacrifice: plus les sacrifices sont grands, plus ils sont dignes de Dieu: le pis qui puisse arriver, est de se tromper: car (au reste) il ne peut y avoir de péché. Mais peut-on se tromper en honorant Dieu & en lui obéissant? Courage donc, (même) sans courage! Ne précedez pas la grace; mais aussi suivez-la. J'espére qu'avant qu'il soit peu, tout sera pacifié.

6. Je vous aime de tout mon cœur. (a) *L'amour (divin) est fort comme la mort, & sa jalousie est dure comme l'enfer.* Vous éprouvez quelque chose, ma très-chere, de la jalousie de l'amour: sa loi n'est & ne sera jamais écrite que dans le fond de votre cœur; ce sera votre cœur qui vous rendra toujours témoignage de lui: mais cet amour jaloux jette dans un enfer ceux qui se regardent eux-mêmes & leur intérêt, quel qu'il puisse être. O Amour, une crainte vous déplait! & souvent vous rejettez le cœur que vous avez

(a) Cant. 8. vs. 6.

contraint de vous obéir. Il veut, cet amour, qu'une seule invitation suffise pour s'abandonner à lui. Mais je vous en dis trop. O Amour cruel & impitoyable, pourquoi me fais-tu parler lorsqu'il semble que je devrois me taire? Tu le fais; & cela me suffit.

LETTRE CXXVIII.

Abandon & sacrifice de soi, même sans certitude perceptible.

1. J'Ai oublié à vous prier de m'écrire lorsque vous seriez dans la peine en l'absence de N. où vous n'aurez point de secours. N'allez point vous mettre dans l'esprit que cela ne serviroit de rien, que vous n'en seriez pas mieux: il faut le faire avec fidélité; & cela pourra vous arriver quelque fois. Ne croyez pas en être quitte. Dieu est juste, quoique plein de douceur; ce seroit trop pour une ame qui se sacrifie à lui sans reserve & dans la certitude de lui obéir, si cette certitude lui restoit après le sacrifice: mais c'est souvent tout le contraire: & ce qui

paroit auparavant gloire & volonté de Dieu, paroit ensuite tout autrement. Il n'y a aucun moyen de se tirer de-là que par un nouvel abandon pour avoir même déplû à Dieu, & fait ce qu'il ne vouloit pas. Laissez-vous à Dieu: vous êtes à lui: il faut tout sacrifier réellement. Si vous aviez toujours la certitude perceptible de faire la volonté de Dieu, quel sacrifice feriez-vous? De plus, il faut que vous sachiez qu'ordinairement quand le consentement du sacrifice se fait avec paix & douceur, l'exécution s'en fait avec amertume.

2. Il faut être comme une plume dans la main de Dieu. Il y a un si beau passage dans l'Ecriture sainte, qui dit, que (*a*) *Dieu s'est élevé au-dessus des Cherubins, & qu'il a volé*; c'est-à-dire, qu'il s'éléve au-dessus de la ferveur quelque sublime qu'elle soit; mais il est ajouté; il est tombé *sur la plume des vents*; c'est-à-dire, qu'il se précipite sur une ame qui ne lui résistant pas, est en sa main comme une plume au gré du vent. Une plume dont on écrit, est conduite par une main; & quoique soumise, elle fait souvent de

(*a*) Pf. 17. vf. 11.

faux traits: mais celle qui est poussée par le vent, est souvent poussée jusqu'aux nues, puis repoussée avec d'autant plus de force contre terre, qu'elle avoit été élevée plus haut: tout cela cependant ne l'arrête pas un moment; elle est toujours balotée au gré du vent: c'est comme vous devez être si vous voulez être le contentement de Dieu sans contentement pour vous, quel qu'il soit. Que vous seriez bien si vous étiez ainsi. Ne regardez jamais les choses en elles-mêmes, autant que vous pourrez; quand vous ne pourrez faire autrement, souffrez; mais ne jugez ni de vous, ni de votre état.

LETTRE CXXIX.

Combien il est bon de s'oublier soi-même.

1. Soyez certaine que vous ne futes jamais plus à Dieu que vous y êtes, quoique vous ne vous en apperceviez pas toujours. Vous gouteriez un bonheur inestimable si vous pouviez vous oublier, & ne vous soucier non plus de vous que d'un guenillon. Il y a toujours à souffrir tant qu'il y a

quelque chose à perdre : mais lorsque l'on a tout perdu, ô quel bonheur ! ô quel contentement !

2. Recevez les prémices de l'Esprit ; & laissez vous détruire & consumer sans reserve : moins Dieu vous épargnera, plus il vous donnera de preuves de l'amour qu'il vous porte. Si la conduite qu'il tient sur vous, vous paroit étrange, vous connoitrez un jour son utilité.

LETTRE CXXX.

Perte d'apuis perceptibles : abandon aveugle entre les mains de Dieu seul : Loi de l'abandon.

1. IL faut mourir à tout ; & je ne serois nullement fachée que vous vissiez en moi bien des miséres, afin de vous faire perdre tout apui dans la direction, sans perdre pour cela l'obéissance & la soumission pour cette même direction, qui vous est assurément donnée de Dieu ; & qui n'a choisi un si pauvre sujet, que pour faire mieux crever votre raison & votre amour pro-

pre : car quoique votre voie soit en foi, vous vous seriez aisément apuiée sur les témoignages.

2. Quant à des inspirations extraordinaires, cela ne vous concerne pas. Il s'agit d'un mouvement qui vous invite dans le moment, sans vous laisser de doute de la volonté de Dieu, qui est gravée dans le fond de l'ame comme une loi de justice & de vérité que Dieu exige de qui il lui plait. Comme ce ne sont point des choses extraordinaires pour le dehors & l'extérieur, il ne se fait rien de miraculeux extérieurement : mais la peine violente est la preuve de l'extraordinaire conduite intérieure, qui est souvent telle, que j'ai connu des personnes qui me disoient, quand je verrois l'enfer, je ne pourrois pas changer de conduite. Vous ne trouverez d'assurance que dans la perte même, où l'on trouve un repos d'autant plus grand, que l'on est plus perdu ; c'est une leçon que la seule expérience peut faire découvrir.

3. Je crois que tout ce qui vous porte à penser à vous, vous nuit ; & qu'il n'y a qu'à vous sacrifier encore plus lorsque ces pensées vous viennent, pour vous

mettre en repos. Je tâche de vous dire ce que je crois véritable, & que Dieu demande de vous, ne jugeant pas que vous deviez vous arrêter à des personnes qui ne vous connoiſſent point, puiſque votre voie eſt l'abandon aveugle & total entre les mains de Dieu, où l'on ne peut ſe tromper : & s'il pouvoit y avoir de la tromperie, ce ne feroit qu'une illuſion, & non une faute, à cauſe de la droiture de l'intention. Cependant je n'ai jamais prétendu gêner votre ame ; au-contraire la faire entrer où je crois voir que Dieu la veut. J'avoue que cet état s'accorde mal avec le propre intérêt, & que celui qui en a encore quelqu'un, ou quelque perte à faire, fera ſouvent dans la peine : mais celui dont la volonté & l'étendue du ſacrifice embraſſe tout ſans diſtinction, ſe trouve très-ſouvent, & pour mieux dire, toujours dans un parfait repos.

4. Je ne connois point d'autre voie que l'abandon aveugle, qui n'enviſage rien, ni n'excepte rien ; que le pur amour, qui eſt inſatiable de ſacrifices. Je n'entends rien à tout le reſte. Je n'ai point d'autre loi que celle qui eſt

gravée au fond de mon cœur, plus d'autre conduite que la volonté ſouveraine de Dieu, qui ne veut pas que l'on demande raiſon de ſa conduite, qui n'attend aucune preuve, & qui n'enviſage qu'elle-même : tout ce qui ſort de-là, n'eſt plus de mon reſſort : je m'en départs.

LETTRE CXXXI.

L'abandon interrompu, ſource de peines. Leur remède. Preuves intérieures.

1. LA peine que vous avez, vient aſſurément de votre infidélité, en ce que vous donnez entrée à la réflexion, qui eſt comme une bonde levée ; après quoi l'on ne peut empêcher le torrent de ſe déborder. Il ne faut pas préſentement travailler à vous tirer de peine : il faut laiſſer à la peine de faire l'effet que Dieu prétend. Vous n'en ſortirez que par un nouvel abandon ſur les choſes que vous appréhendez le plus.

2. Il n'y a rien à craindre du côté du déſeſpoir : tout ce que vous ſentez là-deſſus, vient d'une nature irritée,

& d'une infidélité qui vous fait toute rentrer en vous-même. La peine qui vient de Dieu, n'eſt point de cette ſorte : elle humilie en tranquiliſant. Tout ce que vous me dites n'eſt que nature, qui ne veut pas mourir : on craint pour ſoi : on ne craindra plus ſitôt que l'on s'abandonnera à Dieu : ainſi du reſte.

Plus nous vivons en nous-mêmes, plus nous avons de peine : plus nous ſommes morts, moins nous avons d'intérêt pour nous-mêmes, ſoit éternel ou ſpirituel, ſoit temporel.

3. Je n'ai jamais ouï dire que l'on juge bien d'un état dans le temps de la peine; mais dans le calme & la bonace. Je n'ai pas un mot à vous dire pour vous prouver la bonté & la réalité de l'état de ſacrifice, préférable à tout autre. Nous portons en nous-mêmes un certain caractere foncier de la vérité intime, qui ſe fait diſtinguer même au milieu des plus grands troubles.

LETTRE CXXXII.

Abandon abſolu à l'Amour ſacrifiant.

1. APrès avoir porté la paix de l'amour, il faut porter la rigueur de l'amour. Le premier amour eſt un amour poſſédant ſon objet, quoiqu'en pure & nue foi; le ſecond amour eſt un amour détruiſant ſon ſujet, ſans ſortir de la même foi. Il y a aſſez d'ames, (quoiqu'elles paroiſſent rares,) qui veulent bien poſſéder Dieu, quoiqu'en nudité totale : mais qu'il y en a peu qui veuillent bien ſe laiſſer détruire ſans qu'il en reſte rien! On veut être détruit, & (néanmoins) ſe conſerver entier, ou avec quelque figure ou trace de ce que l'on a été. Cela ne ſe peut.

2. Laiſſez-vous donc défigurer par l'amour, & qu'il ne reſte nulle trace de ce que vous avez été; mais cela ſi réellement, que ne vous reconnoiſſant plus vous-même vous ne ſachiez plus ſi vous avez été quelque choſe. Toute autre voie que celle de l'abandon n'eſt pas pour vous : toute autre nourriture ne convient point à votre eſtomac accoutumé à la delicateſſe de cette viande. Laiſſez-vous donc à l'amour cruel & impitoyable. Il eſt Prêtre & victime : il immole, & il fournit la matiere de l'immolation.

LETTRE CXXXIII.

Propre sagesse & raison, obstacles aux communications de la grace. Abandon sans retour. Obéir promptement à Dieu, sans le prévenir.

1. J'Ecris seulement deux mots à N., où je mande simplement ma disposition : j'en ai abandonné le succès à Dieu. Si l'on étoit toujours bien disposé, la grace couleroit toujours, & les autres goûteroient ce que vous me mandez que vous goûtez, & que vous goûteriez vous-même plus souvent. Mais, hélas ! la propre sagesse arrête les ames, & (vous) suspend les torrents de grace : la raison nuit aux autres. Que Dieu est pur, & qu'il faut de pureté pour le goûter dans sa pure, nue & simple opération de silence ! cependant c'est le langage de Dieu propre pour l'ame, & convenable entre les ames anéanties, qui n'ayant plus rien de propre, rien n'empêche Dieu de se répandre par elles dans les (autres) ames.

2. La lettre que je vous ai envoyée ce matin répond à vos doutes. Les doutes viennent souvent autant par l'hésitation que pour avoir mal fait. ABANDON SANS RETOUR, c'est ce qu'il vous faut. Vous aurez souvent des incertitudes, & sur-tout dans l'hésitation : mais il faut finir la carriere malgré les embarras.

Pour N. elle ne doit rien craindre : qu'elle se délaisse : elle est plutôt trop hésitante que trop abandonnée. Laissez-vous à Dieu comme je vous y laisse : que N. & vous ne viviez que de foi, d'amour, & d'abandon.

3. Je vous repéte encore, qu'il faut obéir à Dieu au moindre signal, & qu'il ne faut rien prévenir. Obéir au moindre signal c'est faire la volonté de Dieu comme les Bien-heureux la font dans le ciel : prévenir, c'est anticiper sur cette volonté de Dieu, c'est disposer de soi, c'est se méprendre. Je persiste donc toujours à dire, qu'il faut obéir au moindre signal de Dieu, qui veut cette souplesse de votre ame : mais qu'il ne se faut procurer nulle disposition sur quelque chapitre que ce puisse être. Pour celui de . . . . ce seroit se donner des dispositions que d'anticiper sur l'avenir : mais ce n'est pas s'en donner que d'agir avec la simplicité d'un enfant, sans penser à rien. Les reserves mettent en

attention fur foi, & elles vous gêneroient : demeurez de moment à autre comme l'on vous fait être : peut être Dieu ne vous demandera-t-il plus rien : c'eft à vous de vous laiffer entre fes mains pour le moment préfent.

LETTRE CXXXIV.

Peines dans l'exécution de l'abandon. Chatimens de Dieu, lents & longs. Dégoût général, & fa caufe. Propriétés cachées.

1. JE ne m'étonne pas que vous foyez comme vous êtes, n'étant point encore fixe dans l'abandon. Je m'explique : vous êtes fixe dans la volonté de vous abandonner, mais vous n'êtes pas fixe dans l'effet de l'être dans toute l'étendue que Dieu peut vouloir de vous.

Il faut vous porter en paix : votre délaiffement eft ce qui vous rend tout à dégoût : il vient plus de caufe éloignée que de prochaine, plus du paffé que du préfent.

2. Dieu eft d'une extrême délicateffe : il ne punit pas toujours fur le

champ ; (car) nos infidélités punies promptement nous peuvent fervir d'appui : mais diffimulant pour des momens, il punit, quoiqu'avec moins de violence, plus longtems, & l'ame fe trouve comme une perfonne qui, étant hors de la maifon, ne fait que tourner autour fans y pouvoir entrer jufqu'à ce qu'il plaife au maitre de lui en ouvrir l'entrée. Comme il y a en Dieu la véritable largeur, il n'y a en nous-mêmes qu'amertume & douleur.

3. Il ne faut pas fe méprendre, ni prendre en l'état où vous êtes le dégoût général des chofes pour une épreuve telle que Dieu en donne à d'autres pour les déprendre des mêmes chofes. Tout cela (*a*) ne vient que d'une nature propriétaire & irritée. Je connois une infinité de propriétés foncieres ; mais il n'eft pas tems de les dire, & il faut que je prie le Seigneur de les découvrir lui-même. Je le prie qu'il vous donne la paix.

(*a*) *C'eft-à-dire*, ce dégoût général.

LETTRE CXXXV.

Différents degrés de perte.

CHacun eſt conduit différemment. Pour l'ordinaire on perd je ne ſais quoi d'intime. qui fait tout le ſoutien & la vie de l'ame. Ceux qui ſont conduits par l'entiere nudité, le perdent en effet. Vous ne le perdrez pas, du moins ſitôt, ni peut-être tout à fait : la raiſon en eſt, que comme vous êtes tout-à-fait conduit par une voye de perte, ſi vous n'aviez au dedans de vous ce témoignage, qui eſt ce je ne ſai quoi qui rend les actions droites & de juſtice quoiqu'elles paroiſſent défectueuſes en elles-mêmes, vous iriez par un chemin égaré : allant par une voye qui paroit douteuſe, il n'y a que cela qui la rende certaine.

LETTRE CXXXVI.

Ne point conſulter ni ſuivre toute ſorte de Directeurs pour ſa conduite. S'élargir le cœur, & s'abandonner à Dieu ſans reſerve.

1. VOus ne devez pas douter, Madame, de ma fidélité pour votre ſervice : il ne me manque que les moyens de le faire. Je ſuis toujours plus convaincue que vous devez vous arrêter aux lumieres que Dieu vous a données par ce miſérable canal, ſans l'enviſager lui-même ; car elles ſont de ſource, & elles ſeront pour vous des paroles de vie. Je vous avois écrit dès le commencement un billet de ce que je ſentois de N.... Je vous l'envoye. Je ne le crois pas aſſez fort pour vous : il eſt néceſſaire qu'il boive la lie du calice avant de pouvoir vous ſervir. Vous n'aviez garde de trouver la paix, puiſque vous êtes hors de l'ordre & de la diſpoſition divine ſur vous. Vous ne viendrez point à bout de ces choſes en les violentant, mais en acquieſçant. Tenez-vous donc ferme à votre premiere maniere, & n'expliquez plus ces choſes à N.... puiſque ſon eſtomac n'eſt pas aſſez fort pour les digérer.

2. Pour vous, chére Dame, défiez vous de votre timidité. Vous n'avez beſoin que de largeur, & non de retréciſſement. Vous ſavez que je vous ai dit dès le commencement que Dieu

m'avoit donné grace pour votre ame: je le crois toujours plus. Abandonnez-vous donc fans referve entre les mains de Dieu, & fuivez les lumieres de notre cher * * *. Je crois qu'elles vous feront plus propres que celles de N.... Ces bons Meffieurs ont bien de la peine à fe laiffer détruire. Ils veulent des conduites qui ne paffent pas les idées qu'ils s'en font faites; mais fitôt que Dieu conduit les ames par des routes impénétrables à l'efprit humain, ils perdent terre.

3. Sitôt que Dieu pouffe une ame à l'abandon, c'eft une marque que Dieu veut la conduire. Ceux que Dieu ne conduit pas de cette forte, n'ont aucune de ces lumieres; auffi ne faut il jamais leur découvrir les fecrets de cette voye. Mais pour vous, vous avez toujours vû que Dieu vous a prévenue par fa lumiere, & que l'on n'a fait que fuivre pas à pas: car quoique vous ayez héfité quelque fois, il a toujours fallu en venir au large abandon, fans quoi votre ame perdoit fa fituation ordinaire. Vous fçavez ce que je vous dis fur votre agonie, qui venoit de la répugnance naturelle qu'il y a à fe per-

dre au point qu'il faut. Dieu, qui voit votre bonne foi, n'a pas voulu vous laiffer égarer longtems ayant permis que * * * vous ait remis dans votre voye. Tenez-vous y ferme, au nom de Dieu; car fans cette fermeté on eft longtems à faire & défaire.

4. Comment pouvez-vous accorder un abandon fans referve, & une attention continuelle fur vous-même pour ne point paffer les bornes que l'on vous a prefcrites? Vous voyez que cela fe contrarie. Il faut ou rompre tout à fait, ou aller bonnement & fimplement comme vous faifiez. Ne craignez point, laiffez élargir votre cœur, je vous en prie. C'eft à Dieu à borner lui-même les chofes. Je ne crois pas qu'en fuivant le chemin d'abandon il permette que vous vous égariez. Au nom de Dieu, ne vous gênez plus, ni ne vous retréciffez plus, & fuivez les mouvemens de votre cœur; car Dieu eft avec vous, & il ne vous abandonnera jamais un moment. Si vous étiez fidéle à pourfuivre à travers de tous les dangers apparens fans vous regarder vous-même, vous pafferiez bientôt le trajet. Il faut fe jetter à corps perdu dans

l'abîme, & franchir avec assurance tous les précipices, puisqu'il est certain que vous ne trouverez votre salut que dans votre perte totale. Hésitez tant qu'il vous plaira; suivez tous les conseils que vous voudrez, il faudra toujours en revenir au point qui vous a été marqué, perte, abandon, largeur, immensité; sortie de nous-mêmes, perte en Dieu: mais par où? par des chemins égarés en apparence, par des routes (a) *inconnues aux oiseaux du ciel*, *cachées à ceux qui vivent* encore en eux-mêmes, en dons créés, quelque saints qu'ils paroissent.

5. Demeurez donc ferme & inébranlable dans ce que nous vous avons dit tant de fois. Vous éloigner de là, c'est allonger votre supplice & faire de longs circuits. Tous les conseils qui vous conviennent vous causeront toujours la paix, la joie, & le large. Défiez-vous des autres, quelque bons qu'ils vous paroissent: car ils ne sont point de Dieu, mais de la raison humaine illuminée. Ce n'est plus votre état ni votre route. Il ne vous faut plus des conduites humainement raisonnables, mais

(a) Job 28. vs. 21.

une

une plus divine, laquelle vous trouverez dans la perte totale & dans les avis qui vous seront donnés conformément à votre état. Votre ame recevra avec joie & paix la nourriture qui lui est convenable, mais elle se soulevera contre celle qui ne lui est pas propre.

6. Pour vous, Monsieur, je suis contente de votre disposition, & je ne doute point que Dieu ne vous méne loin. Allez à travers les insensibilités, les sécheresses, les peines, les nudités, la foi sans goût, & l'abandon, & vous irez bien: moins vous aurez, plus vous aurez. Que l'on trouve peu d'ames capables d'entrer dans les pures voyes de l'esprit! & qu'il y en a encore moins de propres à y conduire les autres!

Le diable remue toute la terre pour empêcher le régne de la volonté de Dieu dans les ames anéanties & abandonnées; mais il n'en viendra pas à bout. Plus il fait d'efforts pour s'opposer à l'empire d'un Dieu souverain, plus cet empire s'étendra par tout. Pour moi, je me moque de sa rage. Il y a déja longtems qu'il a ménacé: il fait agir les créatures; mais son pouvoir est borné, & il sera lié sur le grand

fleuve de l'Euphrate (*a*) qui n'eſt autre choſe que l'abandon. Il ne pourra plus nuire aux ſerviteurs de Dieu : juſqu'à ce tems il faut tout eſſuier & tout ſouffrir. O mon Dieu, ſi cela vous donne quelque plaiſir ne nous épargnez pas ! Vous êtes un aſſez grand Dieu pour avoir des victimes de votre providence & de votre volonté.

LETTRE CXXXVII.

Diverſité de courage & de foibleſſe des ames abandonnées. Perte de tout perceptible & de ſoi. Entremiſe de la liberté.

1. Dieu a deux manieres de conduite ſur les ames abandonnées. Tantôt il leur donne une forte généroſité pour s'abandonner lors que le péril eſt éloigné : elles croient alors tout poſſible à leur grand cœur ; cependant lorſque le danger eſt préſent & preſſant, la frayeur les ſaiſit, elles craignent, elles héſitent, elles reculeroient

(*a*) Apoc. 9. vſ. 15. Voyez les Explications & Réflexions ſur ce paſſage au Tome VIII. ſur le Nouv. Teſtament.

volontiers ſi une main ſecourable ne les pouſſoit avec impétuoſité ſans leur donner le tems de ſe reconnoître. Cette précipitation avec laquelle elles ſont pouſſées, opére en elles deux effets contraires : tantôt elle leur ſert d'apui, & elles ſont comme aſſurées qu'elles n'ont pu y réſiſter : cet apui eſt ſoutenu du courage qu'elles ont ſenti pour s'abandonner : d'autrefois elle leur cauſe de l'héſitation. Tout ce qu'il y a eu de marqué avant que de tomber dans l'abîme, leur fait croire qu'elles s'y ſont précipitées volontairement, & leur ſert de moyen de ſe perdre davantage.

Il y a une autre conduite, qui eſt, que le péril effraye de loin : on en tranſit lorſqu'il n'eſt pas ; il ſemble qu'il ne paroiſſe que pour brouiller, faire ſouffrir, & faire éprouver la plus extréme foibleſſe ; cependant dans l'occaſion tous ces nuages ſe diſſipent, & l'on entre d'autant plus facilement dans l'abandon, que les idées en avoient paru plus effrayantes.

2. Ne vous étonnez pas ſi vous n'êtes plus maitreſſe de laiſſer tomber vos idées comme autrefois. Moins vous vous poſſéderez, plus cela ſera de la

forte. Le foin de faire tomber les penfées eft encore une fidélité (*a*) marquée, qui vous doit être arrachée depuis longtems. Vous avez toujours poffédé votre voye : elle étoit unie, rangée, fimple ; mais vous n'aviez jamais perdu votre voye : & c'eft ce qu'il faut qu'il arrive ; car fi vous trouviez une voye dans le chemin de la perte, ce ne feroit plus perte. Dieu veut vraiement vous perdre en toute maniere ; & c'eft le meilleur pour vous. Que les voyes de l'oraifon foient décriées, que je la fois, que tout foit comme il eft, de quel côté tournerez vous pour apuyer votre raifon & l'ordre de votre conduite ? Si vous penfez vous apuyer à quelque chofe, il échapera de vous, & vous trouverez un précipice où vous croiriez trouver un refuge. Soyez perfuadée que tout deviendra pour vous abime. Où irez-vous donc ne trouvant rien dans l'abime même ? Vous tomberez d'un précicipe dans un autre, jufqu'à ce que vous trouverez celui qui eft également & au deffous & au deffus des cieux : mais vous ne l'aurez même qu'en perte.

(*a*) *C'eft-à-dire*, perceptible.

3. Il faut non du courage, mais de la foibleffe, & cependant une foibleffe qui cache le plus grand courage. Votre naturel vous fervira beaucoup à vous perdre. Ne craignez pas que l'on vous abandonne. Dieu ne le permettra pas : mais je crois auffi qu'il ne voudra pas toujours que l'on vous foutienne, au contraire, il armera quelquefois la main pour hâter la mort. Plus je voi les chofes, plus j'admire la fageffe de Dieu dans les moyens qu'il prend pour perdre les ames qu'il deftine pour lui-même. Celui qu'il vous a choifi me paroit fi propre pour vous dans toutes les circonftances, que je ne puis m'empêcher de dire, qu'il faut une main auffi fage que la fienne pour l'avoir fait. Allez donc, ou plutôt, laiffez-vous précipiter par toutes chofes, quelles qu'elles foient, & foyez affurée qu'aucune ne fera inutile dans la main de Dieu.

4. Vous croyez, dites-vous, avoir donné votre liberté à Dieu : vous la lui avez donnée, il eft vrai, & cependant il n'en eft pas pleinement poffeffeur. Je le voi d'une maniere qui me charme, ufer avec vous de ménagement ; & ce qui eft étonnant, c'eft que quoiqu'on ait don-

né sa liberté à Dieu, & qu'il l'ait acceptée, on peut pourtant se reprendre toujours; & c'est là l'endroit du défaut de la créature, sans quoi elle seroit impeccable. Vous avez pû voir dans le Cantique des Cantiques que l'Epouse même a fait cette faute dans un tems où elle étoit presque consommée, qu'elle la fit quasi sans s'en appercevoir, qu'elle la fit sous bons prétextes; & cependant elle eut besoin d'un nouveau retour, suivant ces paroles, (a) *Retourne Sulamite!*

Pour moi, j'ai senti dans ce moment que votre liberté étoit tellement entre vos mains, que l'esprit de direction, qui m'est donné pour vous, ne tenoit qu'à un oui & un non. Je l'éprouvois d'une maniere si claire, que je ne puis vous le dire, & qui m'éclaira même beaucoup, tant il est vrai que Dieu se sert de tout pour les ames qu'il conduit. Je sens & comprens quand les ames me sont données; & je sens quand elles me sont ôtées. Il me paroit alors que j'en suis dépouillée comme d'un vêtement, & que l'on ne me demandera pas compte d'elles; & ainsi du reste.

(a) Cant. 6. v. 12.

LETTRE CXXXVIII.

Qu'il faut s'anéantir, & se laisser anéantir à l'égard de tout, pour être réüni à Dieu.

1. OUi, il faut que vous soyez anéanti, mais dans le plus profond de l'anéantissement: ce qui s'entend bien moins encore pour l'extérieur que pour l'intérieur: & quoique ce premier doive être extrême, c'est peu: il faut que cette plus noble partie de vous, qui est l'intérieur, le soit infiniment davantage. Il me semble que vous mettez plus d'opposition à ce dernier qu'à l'autre, quoique cela ne vous paroisse point, parce qu'il est plus subtil: c'est pourtant celui que Dieu veut; & vous ne serez point propre à le glorifier comme il veut, que cela ne soit fait. Prenez-garde, s'il vous plait, à une vie secrete, à un certain soutien: sans le vouloir vous voulez quelquefois aimer & faire aimer: on a peine de se perdre entierement, & l'on veut un témoignage intérieur que l'on est enfant de Dieu: on ne se soucie pas de lumiere

& de goût, c'eſt trop peu ; mais il faut un amour ſecret, une adhérance ſimple. O non ! il faut perdre tout cela, & ſe perdre pour ne ſe jamais retrouver. Non, il ne faut pas aimer par votre cœur étroit & borné ; mais il faut que l'amour s'aime lui-même dans l'étendue de ſon amour, ſans que vous voyiez ni goûtiez, pour peu que ce ſoit, cet amour-Dieu. Le rien n'aime ni ne fait rien ; il ne prend part à rien de ce qui ſe fait, & il eſt rien pour tout. Ceci eſt d'une étendue infinie, & demande une fermeté inébranlable pour ne ſe pas tirer un moment de ce rien véritable, pas une parole, pas une penſée, pas un reſpir. Tout ce que la nature veut faire (que l'on croit grace) doit mourir (& ceſſer) comme des vagues contre le rocher. Il eſt tems de n'avoir plus de réſiſtance.

2. Je ſentis hier à l'heure que vous vous donnâtes à Dieu, du ſoulagement dans ma peine, & je connus par là, avant que de recevoir votre lettre, que vous l'aviez fait ; mais c'eſt peu, il faut y demeurer par état, ſans en ſortir jamais ſous prétexte de devoir, d'obligation, de néceſſité. Il n'y a point de

devoir pour vous à préſent que d'être anéanti, & vous laiſſer anéantir, ſans le voir, ni le vouloir voir.

3. Vous dirai-je qu'il me paroit qu'il y a un entre-deux qui empêche que nous ne ſoions véritablement unis ? & j'ai connu qu'il n'eſt autre que la répugnance naturelle que vous avez à vous laiſſer anéantir dans toute l'étendue que Dieu veut. Et comme je ne ſavois d'où venoit que Dieu vouloit que l'on ne ſoit & ne ſubſiſte que par le néant, l'intelligence de ces paroles m'a été donnée : (a) *Mon Pére, je vous prie qu'ils ſoient un comme nous ſommes un, & que tous ſoient conſommés en unité.* Je n'avois jamais compris que cela s'entendit des créatures : or c'eſt par l'intérieur comme je le vois ; & cette union eſt unité en Dieu lorſque les créatures, par leur anéantiſſement total ſont conformes & perdues en unité en Dieu : alors tout eſt unité.

4. La peine que je ſens à votre égard, qui eſt moins forte qu'hier depuis votre ſacrifice, vient de ce que votre mort n'eſt pas parfaite, & que l'anéantiſſement n'eſt pas au degré que

(a) Jean 17. vſ. 21. 23.

Dieu le veut : & je le ſens comme quelque choſe de diſtinct qui me fait ſouffrir, & cette ſouffrance ne peut ceſſer que la diſtinction ne ſoit ôtée : C'eſt comme un purgatoire qu'il me faut ſouffrir pour vous, & qui ſera plus ou moins fort que vous ſerez plus ou moins fidéle à vous laiſſer anéantir.

LETTRE CXXXIX.

Avantages & rareté du ſimple abandon à Dieu. Aſpirations après des cœurs qui s'y rendent.

1. O U'un cœur qui n'a plus de reſerve avec Dieu, eſt content & heureux ; & qu'une cauſe eſt bien dans la main de Dieu ! Que nous ſommes aveugles lorſque nous croyons ajuſter les choſes par nos prudences, & être plus habiles que Dieu à gouverner les affaires ! O Dieu, que les autres aillent apuyés ſur leur ſageſſe ; pour moi, je ne m'apuye que ſur vous ſeul !

2. O Amour, que vous êtes peu connu ; & que mon cœur ſouffre de ne point trouver de cœurs capables de s'abandonner totalement à vous ! On regarde derriere ſoi, & l'on devient des ſtatues de *ſel*, qui ſignifie la ſageſſe & la prudence de la chair. O ſacré abandon, c'eſt toi qui m'as conduite d'une maniere ſi ſûre dans l'Etre infini, & qui m'as découvert cette (*a*) *ſageſſe inconnue aux oiſeaux du ciel*, c'eſt-à-dire, à ceux qui avoiſinent le ciel par l'élevation de leur eſprit. C'eſt toi qui empêches toutes les tromperies ; c'eſt toi qui ès mon unique défenſe au milieu de tant d'ennemis & de perſécuteurs.

3. O Amour, que ne me donnez-vous des cœurs purement abandonnés ! Ha, qu'il y a peu de cœurs qui faſſent les délices de Dieu, parce qu'il y en a peu d'aſſez courageux pour vouloir bien être le jouet de ſa providence ! O mon Dieu, ne communiquerez-vous point aux autres ce dont vous avez rempli ce pauvre cœur ? Ha, donnez-moi des cœurs, ou me faites mourir !

4. O ſi votre cœur étoit aſſez grand & aſſez fort ! mais qu'il me faudra ſouffrir pour le former ſelon la volonté de Dieu ; O mon Amour, à quoi ne m'engagerois-je pas pour obtenir ce cœur,

(*a*) Job 28. vſ. 21.

& pour le pouvoir façonner à votre mode ? O cœur, cœur qui m'ès si cher, & qui me dois tant couter, laisse-toi perdre en Dieu sans retour. O que la propre réflexion est ennemie de la simplicité !

LETTRE CXL.

Ne s'arrêter à rien. Utilité des distractions & sécheresses. Présence de Dieu. Lecture. Perte de soi, comment on y consent par pur amour de Dieu ; suivre les mouvemens de Dieu avec fidélité.

1. IL est bon de laisser passer toute chose, en faisant dans le moment usage de mort, parce que le souvenir des choses feroit des espèces, & saliroit en quelque maniere la pure, simple & nue disposition que Dieu veut de vous. Tout servira à votre mort : la fidélité actuelle, & même les petites échapées, ou plutôt, ce qu'il y a de trop vif, ne vous sera pas moins utile pour vous éclairer & vous faire mourir. Dieu se servira également de tout dans le dessein qu'il a sur vous. Je suis persuadée que vous ne vous arrêtez à rien volontairement ; car dans la situation où est votre cœur, cela vous seroit très-difficile.

2. La distraction & la sécheresse s'accordent très-bien avec la paix dans l'oraison : bien plus, la distraction & la sécheresse purifient l'oraison, empêchant l'esprit de juger de l'occupation de la volonté. Car c'est une chose étrange, que l'attention de l'esprit, pour ce que goûte la volonté, (nous) cause une certaine impureté assez délicate, que la seule expérience peut faire éprouver, (qui est comme une assurance que l'on est bien,) & même (qu'elle cause) des réflexions involontaires sur ce qui se passe, lesquelles distraient plus l'esprit que les distractions vagues des choses inutiles. C'est pourquoi Dieu tient cette conduite sur toutes les ames qu'il veut introduire dans la foi nue ; & l'on éprouve à la fin, que ces distractions involontaires, & qui n'ont rien d'arrêté, purifient l'esprit, & le rendent propre à un autre état (qui est encore fort loin) qui est d'une pureté admirable sans nulle distraction : ce qui n'arrive que lorsque tout est réduit en unité parfaite. L'esprit & le cœur n'ont alors plus qu'une seule & même appli-

cation : l'esprit ne s'amuse plus à voir ce que fait la volonté, puis qu'il ne se trouve plus distinct d'elle, & qu'il n'a avec elle qu'une pure, nue & simple application.

3. Ce qui fait que vous avez une présence de Dieu plus aisée & plus douce hors de l'oraison qu'à l'oraison, est premierement que Dieu veut être le principe de votre oraison, & vous la donner non quand vous pensez la faire, mais lorsqu'il le veut lui-même. Cela vient aussi de ce qu'étant partagé par d'autres occupations, il y a moins à craindre que votre esprit ne s'amuse à ce que goûte votre cœur.

4. Vous ne devez pas vous gêner pour lire : Dieu vous donnera par lui-même la manne cachée, & il me semble que mon ame vous en dit plus que tous les écrits. Ne vous gênez point, & ne lisez jamais lorsque votre fond y répugne ; car Dieu veut de vous une liberté entiere & infinie.

5. Il est impossible, que l'ame abandonnée à Dieu puisse vouloir haïr Dieu, elle consent à sa perte par le plus grand excès d'amour qui fut jamais ; & cet acte d'amour, le plus héroïque de tous,

exclud absolument la haine de Dieu : mais c'est que lorsque Dieu prive l'ame de tous les soutiens, & qu'il la jette dans un enfer temporel, elle n'est nullement en état de faire ces discernemens : elle ne trouve en soi que la privation de tous les biens & l'assemblage de tous les maux, qui lui font voir sa perte inévitable : alors par une grace autant forte que cachée, renonçant à tout intérêt quel qu'il soit, sans nulle réflexion (dont elle n'est alors nullement capable,) elle consent, adore, se soumet, & aime le décret éternel de Dieu sur elle, se contentant d'être éternellement la victime de la justice de celui qu'elle aime au-dessus de tout intérêt. Cet acte est le plus héroïque qui se puisse faire ; & non-seulement il exclud absolument la haine, mais même toute dissemblance ou répugnance de ce que Dieu veut de nous & pour nous. L'enfer n'est pas fait pour de telles ames : elles en feroient fuir les démons : mais, comme je dis, Dieu, qui exige d'elles cet acte d'amour parfait, ne leur permet pas de raisonner là-dessus : c'est comme un homme qui

par un excès se précipite dans la mer sans raisonner sur ce qu'il fait.

6. Vous êtes si fort à Dieu, & il a un soin si particulier de vous, que je suis assurée sans nul doute que lorsqu'il vous fera proposer quelque chose, il vous donnera dans le moment un mouvement très-fort de le refuser ou de l'accepter, selon ce qu'il voudra de vous; & il vous donnera là dessus une pensée fixe, qui ne vacilera point. Soyez assuré que Dieu ne veut point que vous alliez contre vos répugnances; mais qu'il vous mettra infailliblement au cœur ce qu'il veut de vous. Tenez vous ferme à ce que je vous dis, qui est de Dieu : au nom de Dieu n'hésitez point, & ne consultez personne : unissez-vous à ce pauvre cœur, & Dieu vous donnera toutes choses; non en certitude de lumiere, connoissance &c. cela n'est pas pour vous : mais par une simple inclination de votre cœur pour la chose : votre cœur entrera doucement & suavement en ce que Dieu voudra de vous, ou rejettera ce qui ne sera pas la volonté de Dieu sur vous. Si vous êtes fidéle à suivre cette conduite douce & suave

de Dieu sur vous en foi, vous ne vous méprendrez point : les hommes raisonneront en hommes; mais Dieu vous conduira en enfant; & c'est la conduite la plus sûre : toutes les autres, même celles des lumieres, peuvent être sujettes à la tromperie. Dieu écartera lui-même ce que l'on voudroit vous présenter si vous restez simple & abandonné comme vous l'êtes.

LETTRE CXLI.

Conduite de Dieu qui fait perdre tout aux ames éclairées, afin que mourant à elles-mêmes, elles se perdent entierement en lui, sous la conduite & disposition de Jesus-Christ, Sagesse Eternelle, qui se termine au S. Esprit, où l'ame trouve pleine liberté & pure Volonté de Dieu, & est rendue divinement féconde pour produire Jesus-Christ en d'autres. Etendue du sens des paroles de Dieu. Abandon sans reserve.

1. IL est vrai, que j'ai souhaité que vous perdissiez toute voie; par-

ce que je vous souhaite dans le terme où elles aboutissent toutes, croyant bien que c'est la volonté de Dieu, qui vous destine pour lui-même. Si vous devez perdre votre voie, tout ce qui vous la fait perdre vous doit beaucoup consoler, quelque desavantageux qu'il paroisse à vos sens & à votre raison. La perte de la voie doit vous faire perdre vous-même; parce que possédant votre voie & votre conduite, vous vous possédez vous-même; la perdant, vous vous perdez aussi vous-même en cessant de vous posséder. Si vous conserviez quelques moyens extérieurs, quelques bons ou indifférents qu'ils fussent, vous n'entreriez jamais dans la fin; & si vous aviez quelque soutien intérieur, pour petit qu'il fût, il entretiendroit votre vie propre. Il faut donc que la perte & l'impuissance du dedans devienne égale à celle du dehors, ou plutôt, que celle du dehors seconde celle du dedans. Laissez-vous posséder à Dieu, qui vous possédera dans votre inutilité & dans votre pauvreté sans que vous le possédiez ni que vous compreniez sa possession: c'est alors qu'il vous possédera selon ses délices, parce que vous de-

viendrez du nombre des (a) *enfans des hommes*, qui n'étant propres à rien sont cependant *les délices de Dieu.*

2. Comme votre esprit est éclairé, ces sortes de pertes sont plus propres pour vous faire mourir que des états plus violents, qui vous soutiendroient d'une maniere secrette, à cause de la finesse de l'esprit propre, qui seroit de lui-même fort adroit à s'y soutenir. Imaginez-vous deux sortes de personnes; les premieres sont vigoureuses & fortes, d'une santé à résister à de violents maux, cependant huit jours de fiévre bien enflammée les couchent dans le tombeau avec toutes leurs forces, sans qu'elles songent à chercher des remédes pour éviter la mort, parce que la maladie les surprend, & d'une maniere à laquelle ne s'étant pas attendus, ils n'ont pû se préparer de remédes. Dieu tient cette conduite sur certaines ames: vous savez à qui en faire l'application. Il y en a d'autres qui n'ont presque point de vie, une longue suite de maux les ayant reduits dans une foiblesse si grande, qu'il semble que le moindre mal devroit la leur arracher:

(a) Prov. 8. ỳ. 31.

cependant ces perſonnes ont quantité de préſervatifs, elles ont un petit train commun, un régime & mille ſecrets de ſe ſoutenir, qui les font vivre en les empêchant de mourir, les conſervent dans leur langueur quantité d'années, qui les ennuyent, à ce qu'elles diſent; & cependant elles les alongent le plus qu'elles peuvent. Ces perſonnes à demi-tuées ont plus de peine à mourir que les premieres dont la vie étoit forte, & que la mort ſurprend tout-à-coup.

3. La nature a des artifices pour ſe ſoutenir qui ſont inconcevables, ſurtout dans les perſonnes éclairées de leur voie, ainſi que vous l'avez été. Quand je dis des *perſonnes éclairées*, je ne parle pas de celles qui ont des lumieres extraordinaires; mais je parle d'une perſonne éclairée par le don de la foi, dont l'ame eſt préparée, qui a porté ſon ame en ſes mains dans l'abandon même. Dieu tient une voie toute particuliere pour les perdre: il leur fait perdre pied, & les conduit où toutes leurs lumieres n'ont jamais pû arriver: d'un mal on entre dans un autre; mais maux de langueur, & non de violence;

maux inconnus, d'impuiſſance, de foibleſſes, & non maux violents. Perdez-donc tout, ſans vouloir même ſavoir, ſi c'eſt une bonne perte. Qui peut vous dire ſi elle eſt bonne? & qui le connoit? ou ſi on le connoit, qui voudroit vous le dire? ſi je comprens que c'eſt une bonne perte, où eſt la perte? & ſi je me jette dans la mer en un lieu où je ſuis aſſuré de prendre pied, & que je diſe que je me perds, ne ſuis-je pas aſſuré dans ma perte, & ne me ſauverai-je pas moi-même? Mais ſi je me jette au hazard, peut-être ce lieu eſt ſûr, peut-être ne l'eſt-il pas; le riſque eſt entier; & c'eſt ce qui fait la frayeur naturelle malgré le courage. Il ne faut donc pas ſonger à être bien ou mal-perdu; mais à être entierement perdu: autrement, ce ſeroit un égarement, & non pas une perte.

4. Il faut faire ce que vous pourrez pour vous amuſer & divertir comme un enfant à des petits jeux ſi vous le pouvez. Si vous ne pouvez vous divertir à rien, il faut vous ſouffrir. Mais N. défend ſur-tout la mélancolie parce qu'elle empêche d'arriver & de marcher. J'en conviens: mais il n'eſt plus queſ-

tion de marcher ; puisqu'il ne s'agit pas même de vivre, & que les mêmes choses qui empêchent de marcher contribuent à la mort. La maladie arrête, mais la maladie fait mourir, tout ce que vous avez ou à faire ou à éviter dans l'ordre de la raison, de la direction, & même dans l'ordre ordinaire (le dirai-je ?) de la foi passive, vous sera ôté, ou vous sera donné pour vous empêcher de vivre, & pour vous accabler. Ce que vous éprouvez pour vos maux temporels n'est qu'une légére figure de ce qui se passera pour les spirituels. Si vous vouliez comprendre ou guérir les uns & les autres, vous n'y avanceriez rien, & vous vous casseriez la tête inutilement. Lorsque l'on croit se soulager d'un côté, on s'incommode de l'autre. Je vous assure que tant que votre infirmité sera nécessaire pour votre ame comme elle l'est, vous n'en guérirez point, & je crois que les remédes vous affoibliront toujours de plus en plus s'ils n'irritent pas vos maux. Vous verrez que je vous dis la vérité. Dieu est plus fin que nous, si j'ose me servir de ce terme. O qu'il est sage ! ô qu'il est sage !

5. Cette (*a*) *sagesse est inconnue à tous ceux qui vivent : elle est même cachée aux oiseaux du ciel.* N'en demandez donc point de nouvelles à tous ceux qui vivent encore en eux-mêmes à quelque dégré sublime qu'ils puissent être arrivés : ni à ceux qui sont dans les dons les plus extraordinaires ; car ils ne la connoissent pas ; ils la réglent selon la mesure de leur propre sagesse ou de leurs pensées : mais qu'ils sont trompés ! Ceux-là seulement pourront vous en dire quelque chose que (*b*) *la mort* a enlevés, & que *la perte* a dévorés ; parce qu'ils en savent quelque petite chose : ils ont seulement *ouï quelque bruit de sa réputation :* & quel est ce bruit ? leur expérience, & la conduite qu'elle a tenue sur eux pour les perdre : mais c'est encore si peu de chose que ce n'est, dit Job, que comme *le bruit d'une réputation* qui vient de loin sur les aîles des vents, mais qui n'est qu'une connoissance éloignée & comme étrangere, quoique ce bruit frappe les oreilles. O Sagesse éternelle, qui pourroit vous comprendre ? Il faudroit être Dieu comme vous pour vous

(*a*) Job. 28. ℣. 21. (*b*) La même. ℣. 22.

concevoir, & celui qui penſeroit vous connoitre, & comprendre vos voies, ſeroit dans l'erreur & dans la folie.

6. Cependant nous voulons meſurer les voies de Dieu ſelon la foibleſſe de nos petits raiſonnemens : nous faiſons plus ; car nous voulons raiſonner des voies de Dieu comme ſi nous étions *ſes conſeillers* ; (*a*) ce que S. Paul avoit bien connu lorſqu'il diſoit *ô altitudo*, & le reſte du paſſage, qui eſt admirable. A quoi j'ajoute, que Dieu ne ſeroit pas Dieu s'il n'avoit des voies entierement inconnues à la raiſon & à l'eſprit humain, qui fiſſent perdre à l'un & à l'autre toute meſure. O qu'il y a peu d'ames, ô mon divin Roi, ſageſſe incréée, qui veuillent bien ſe laiſſer conduire à vous-même dans vos routes impénétrables à tout autre qu'à vous ! Tant que la voie par où vous conduiſez vos créatures ne paſſe point leurs idées, elles ſe laiſſent conduire admirablement ; elles goutent & aiment l'abandon qui les ſoutient : mais ſitôt qu'elles entrent dans vos ſentiers inconnus, elles y avancent un pas, puis elles veulent s'arrêter ; & paſſent ainſi toute

(*a*) Rom. 11. vſ. 33. 34.

toute leur vie à faire & à défaire. O Dieu, ayez au moins quelques ames choiſies pour être les victimes de votre divine volonté, qui eſt votre divine ſageſſe dans une même & parfaite unité, quoiqu'elles ſoient différentes dans leurs effets. Le Verbe eſt la Sageſſe, le S. Eſprit eſt la divine volonté ; quoique ce ne ſoit qu'un ſeul & même Dieu. La Sageſſe eſt celle qui conduit tout dans la volonté de Dieu, qui eſt le terme où tout aboutit, comme le S. Eſprit termine les divines Perſonnes dans la Trinité : c'eſt pourquoi Jeſus-Chriſt, Sageſſe éternelle, diſoit à ſes Apôtres, que (*a*) le S. Eſprit ne parleroit point de lui-même ; mais qu'il donneroit ce qu'il auroit reçu de lui.

7. O Myſteres ineffables qui s'opérent dans les ames qui ſe laiſſent conduire par la Sageſſe ! Elles entrent infailliblement dans la volonté de Dieu : & c'eſt une choſe admirable comme après que l'ame a demeuré long-temps dans l'unité de Dieu ſeul, qui eſt ce qui fait toute la voie de la foi pure & nue & d'abandon, après, dis-je, que l'ame a été long-temps perdue dans

(*a*) Jean 16. ℣. 13. 14.

cette unité divine, Jesus-Christ, Sagesse éternelle s'éléve, qui la fait entrer dans la Sagesse Jesus-Christ, qui commence & finit les routes & les sentiers impénétrables. L'ame perd toute route, & son unité même quant à ce qu'il y a de connu pour tel, pour entrer en la Sagesse éternelle, qui n'est autre que Jesus-Christ lui-même.

8. C'est alors que l'ame (*a*) *ne vit plus*, *& que Jesus-Christ vit en elle*: & c'est alors qu'elle n'est plus maitresse d'aucun de ses mouvements ni d'aucune de ses actions. Jesus-Christ entraine peu-à-peu sa liberté. Mais que fait-il en même temps? il (*b*) *mène la captivité captive*; parce que sa liberté étoit une captivité au prix de la captivité de Jesus-Christ, qui est une liberté infiniment plus libre que toute liberté. Cette liberté (auparavant captive) de nos passions étant devenue captive de Jesus-Christ, est emmenée avec lui dans le ciel, où elle devient liberté. Elle devient aussi Volonté de Dieu: & c'est alors que la Sagesse increée se retire (pour ainsi dire,) & laisse la place au S. Esprit, qui vient mettre

(*a*) Gal. 2. vs. 20. (*b*) Ephes. 4. vs. 8.

l'ame dans la volonté essentielle de Dieu, (qui n'est autre que lui-même,) la perdant dans sa charité parfaite, & la consommant dans son terme de fécondité pour la perdre de nouveau dans l'unité de Dieu seul.

9. C'est alors qu'elle est très-féconde, & qu'elle produit dans les ames quantité de choses qui leur sont inconnues. C'est par le S. Esprit que lui est donné de produire dans les autres Jesus-Christ, qui lui est donné alors comme fécond pour la rendre feconde elle-même, & non pas pour produire seulement en elle seule. (*a*) *Si je ne m'en vais*, disoit Jesus-Christ à ses Disciples, *le Consolateur ne viendra pas*.

10. Ceci a un sens infini; car il n'y a pas une parole de J. Christ qui n'ait son sens conforme au dégré présent de l'ame, soit qu'elle soit commençante, soit qu'elle soit consommée: la même parole sert à l'une & à l'autre selon son état: c'est la Manne qui a tous les goûts & tous les aliments propres. S. Jean le connoissoit, lorsqu'il dit, que (*b*) si ce que Jesus-Christ a fait & dit, étoit écrit, le monde ne

(*a*) Jean 16. vs. 7. (*b*) Jean. 21. ℣. 25.

feroit pas capable de contenir les livres qui en feroient faits : ce qui s'entend en deux manieres ; l'une, à cause de ce que je viens de dire, qui eſt, que l'on en pourroit écrire ſelon la diſpoſition de chaque ame ; l'autre, parce que l'on écriroit des choſes ſi ſublimes & ſi relevées, que le monde ne feroit pas capable de les comprendre, & l'eſprit des ſavans en feroit bleſſé.

II. Tenez-vous donc heureuſe, au nom de Dieu, ſi vous perdez tout uſage de vous-même, ſans regarder ce qui cauſe la nature de votre perte. Il ſuffit de ne vous gouverner plus vous-même, pour que vous deviez être contente, ſans vous mettre en peine ſi vous êtes bien ou mal conduite. Ce que je vous écris eſt relevé : mais je ne ſaurois qu'y faire : cela ne dépend pas de moi ; je l'écris comme il m'eſt donné. Si quelque choſe vous en fait peine, laiſſez-la à Dieu : il connoit le vrai d'avec le faux. Je ne garantis rien : lui ſeul eſt infaillible & garand de ſon infaillibilité.

LETTRE CXLII.

Mort : perte : exil du cœur.

1. C'Eſt à préſent, ma chere N. que Dieu vous veut entierement tirer de vous-même, c'eſt à préſent que vous commencez d'entrer dans ce que l'on vous a dit tant de fois que vous goûtiez, mais où vous n'entriez pas par état total, qui conſiſte, à perdre tout apui & à n'en avoir point en vous-même : c'eſt à préſent qu'il vous faut ſortir de vous-même. L'Epoux dit, (a) *L'hyver du dehors eſt paſſé : venez, ma colombe.* Mais parce que vous reſteriez éternellement en vous-même ſous de bons prétextes & pour vouloir être fidelle, il vous bannit de chez vous. David éprouvoit cet état lorſqu'il diſoit : (b) *Je ſuis comme les morts qui ſont rejettez du cœur* ; parce que la mort intérieure ne s'aperçoit jamais.

2. Si vous n'étiez bannie de vous-même, ô que vous auriez un grand réfuge chez vous ! il faut qu'il vous ſoit ôté, ſans miſéricorde. Le petit livre de l'Imitation de Jeſus-Chriſt dit, que c'eſt

(a) Cant. 2. vſ. 11. (b) Pſ. 30. vſ. 13.

quelque chose de souffrir beaucoup de croix & de contradictions ; mais que c'est tout autre chose de (*a*) *souffrir l'exil du cœur*. Il faut être banni de tous les êtres & de vous-même : encore si c'étoit pour trouver Dieu, pour être reçue en lui, on seroit bien-heureuse ; mais il faut périr parce que l'on ne trouve plus de refuge. Dieu vous conduit là peu-à-peu, vous devez suivre ses démarches, qui ravissent les cœurs qui en connoissent la profondeur. Il n'y a point, pour ainsi dire, de fidélité à avoir pour vous : c'est Dieu qui sera votre fidélité & votre renouvellement : si vous (*b*) en aviez, il faudroit qu'elle vous fût arrachée.

3. Les divagations & les réflexions involontaires sont de saison : elles serviront à vous perdre de plus en plus ; car soyez assurée que ce que vous n'osiez (*b*) *toucher du bout du doigt*, *deviendra* votre *nourriture* : votre pature sera la mort & la corruption. Ne regrettez point le passé : il est à Dieu ; & Dieu peut en un instant faire ce qui n'a pas été fait en de longues années.

(*a*) Imit. Liv. II. Ch. 9. §. 7. (*b*) *A savoir*, perceptiblement & propriétairement. (*c*) Job. 6. ℣. 7.

LETTRE CXLIII.

Dépouillement. Souffrir avec foiblesse.

1. Vous ne sauriez croire combien vous m'êtes chere en Notre Seigneur, & la part que je prens à vos maux. Je crois qu'ils dureront encore quelque temps, & que Dieu s'en servira comme de couverture pour cacher aux yeux des hommes son ouvrage. Ils seront un moyen de dépouillement très-grand. Il faut devenir naturelle, & vous plaindre quand vous en avez envie avec simplicité & liberté, comme un enfant qui n'a nulle force, & qui ne songe pas à en avoir. Il faut que cette ame si patiente, si gaie, si douce, si forte, souffre ; mais souffre avec la plus extrème foiblesse qu'il y ait, sans paroitre faire nul usage de la souffrance. Il n'est plus temps de vous observer en quoi que ce soit ; mais au contraire, il est temps de vous délaisser à Dieu sans reserve, perdant tout soin & toute pensée de ce qui vous concerne.

2. Prenez donc vos petites commo-

dités en toute ſimplicité , comme un enfant : n'examinez rien , mais demeurez de moment en moment comme Dieu vous fait être. La maladie vous eſt donnée pour vous faire perdre toute occupation : car ſans cela , agiſſante comme vous êtes , vous n'auriez pas la force de mèner une vie qui vous paroitroit faineante & inutile. O , il faut changer entierement. Vous êtes déjà une fois changée par grace , & devenue toute autre que vous n'étiez par nature : il faut à préſent devenir toute naturelle , & perdre (*a*) ce que vous aviez acquis par la grace avec tant de peines.

LETTRE CXLIV.

Sacrifice de ſoi , accepté & gardé de Dieu. Suivre Dieu ſans le précéder.

1. J'Ai de la joie que vous ſoyez mieux de toute maniere ; & je ne doute point que le ſacrifice que vous avez fait à Dieu , ne lui ait été infiniment agréable. Il conſervera ce

(*a*) La poſſeſſion propriétaire.

que voue lui donnez : & je vous aſſure que votre ſanté & votre vie eſt plus en aſſurance entre ſes mains , que ſi vous la conſerviez avec ſoin. Vous ſerez ravie dans la ſuite de voir toutes les providences de Dieu à votre égard.

2. Tout ce que vous me mandez de N. eſt dans la vérité ; & il falloit l'encourager au commencement : mais vous verrez que dans la ſuite , avec la miſéricorde de Dieu , nous le ſuivrons pas-à-pas s'il eſt fidéle à tout dire. Dieu l'a éclairé lui-même , parce qu'il en avoit beſoin ; & on ſuivra ſa lumiere. Il ne laiſſera pas d'entrer dans les ténébres & dans la défiance de ſon état ; & l'on tâchera de l'y laiſſer un peu , & de lui faire ſentir ſa boue. Ç'a toujours été mon deſſein , comme je lui ai dit quantité de fois , qu'il n'omit rien ni de néceſſité , ni de bienſéance même : c'eſt à quoi je vous prie de tenir la main. Ce n'eſt pas à nous à l'égarer lorſque Dieu lui montre la voie : mais lorſque Dieu cachera ſon flambeau, on lui fera voir le précipice où il eſt.

3. Pour ce qui vous regarde, n'épluchez rien : mais ſuivez tout ſimplement vos mouvemens , tant pour vous que pour

lui ; car je les crois de Dieu, & je tâcherai de les seconder. Tout ira bien s'il plaît à Dieu : non que je veuille que vous vous en rapportiez à ce que je dis ; mais à Dieu même : ensorte que vous rejettiez ce que vous aurez mouvement de rejetter, & que vous acceptiez ce que Dieu vous fera accepter.

LETTRE CXLV.

Diversités & vicissitudes d'amortissemens, ou d'insensibilités, & de vie ou de sensibilité soit dans l'intime & le fond de l'ame, soit dans les Sens, lors de la préparation, de l'oblation, & enfin de l'exécution du sacrifice que le pur Amour veut & exige successivement de l'ame.

1. Outre le goût général que j'ai pour votre ame, qui m'est une certitude continuelle qu'elle est comme Dieu la veut, c'est qu'il est aisé de juger même par vos paroles, que quoique l'extérieur soit fort éteint chez vous, il y a cependant une vie profonde ; & d'autant plus pure, que Dieu en est seul le principe & la fin : il y a une activité

amoureuse, quoique secrete & cachée ; & la volonté, qui est le siége de la vie intérieure, comme le cœur est celui de la vie animale, a une activité continuelle, mais profonde.

2. Ce qui fait que cette vie est fort cachée, c'est qu'elle est toujours tendante directement à sa fin ; & que ne se recourbant point par le propre intérêt, elle est comme une flamme toujours droite, qui ne gauchit point, parce que le propre intérêt est fort amorti quant au fond, quoique non pas quant aux sentimens extérieurs. C'est pourquoi cette même bouche qui dit ; „ Je ne désire aucune per-
„ fection ; je suis indifférent que Dieu
„ verse ses graces dans un autre vase
„ que dans le mien ; je laisse prendre à
„ Dieu ce qu'il veut, mais je ne lui
„ donne rien ; dit en même tems ; lorsque
„ que Dieu demande un morceau, je
„ donne toute la piéce. " Cela ne fait-il pas voir un sacrifice réel, un abandon qui se forme dans l'intime de l'ame sans qu'elle s'en apperçoive, à cause de sa souplesse ? C'est comme celui à qui l'on prend quelque chose de ce qu'il tient, & qui ouvre la main pour laisser prendre tout le reste, parce que son inclination est,

qu'on le prenne. L'amour eſt donc vivant dans ce cœur, quoiqu'il ſoit couvert de la cendre d'un extérieur plus éteint.

3. D'où vient que l'on paroît plus mort dans l'état où vous êtes, que dans un état plus avancé ? C'eſt que les ſens ne ſont pas réveillés ; ils ſont plus éteints: & que Dieu conduiſant l'ame peu-à-peu, de foi en foi, de mort en mort, il s'agit préſentement de mourir à tout déſir, & à toute tendance quelle qu'elle ſoit. Or comme une tendance vers un bien, comme ſeroit la perfection, ſeroit une vie propre, (puis qu'elle a notre propre ſatisfaction pour objet, quoique l'on n'y penſe pas actuellement,) Dieu, qui ne veut que lui-même, ôte à la volonté toute tendance propriétaire par rapport à elle-même : elle ne ſonge ni à perfection, ni à ſainteté ; & ne pourroit faire un pas pour toute la ſainteté poſſible ; parce qu'elle ne peut rien vouloir pour elle, ni par rapport à elle : il faut qu'elle demeure comme on l'a fait être de moment en moment : & comme le déſir d'un bien propre ſeroit un effet de l'amour propre, il lui eſt ôté : car on ne déſire un bien pour ſoi qu'autant que l'on s'aime ſoi-même.

4. Il n'en eſt pas de même des ſentimens extérieurs pour les biens extérieurs, honneurs, & le reſte ; ils ſe réveillent ſouvent, parce que comme ils n'appartiennent qu'à la volonté animale, celle-ci ſemble ſe fortifier par l'amortiſſement de la ſupérieure. On eſt ſouvent ſurpris qu'en perdant toute ſorte de bons déſirs il en naît d'imparfaits à la place : il ſemble que l'on ceſſe de vivre dans le bien pour vivre dans le mal. Cela n'eſt pas pourtant, quoique cela paroiſſe de la ſorte. Le plus grand de tous les biens eſt, de n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, quoiqu'elle ſemble détruire notre être moral & vertueux, & de n'avoir d'amour que pour Dieu ſeul.

5. L'amour pur & direct exclud toute vue de bien propre de la créature, quelque ſublime qu'il paroiſſe, même celui de l'éternité par raport à nous : mais on accepte en même tems tous les maux par rapport à ſoi ; & c'eſt le degré le plus parfait de l'amour, qui ſemble rendre à l'ame la vie qu'elle avoit perdue, & lui donner quelque choſe d'actif extérieurement. Ceci paroit plus vivant, quoiqu'il procéde d'une

plus profonde mort, & d'un amour plus épuré.

6. L'état où vous êtes exclud tout desir de bien par rapport à vous : ce qui marque beaucoup de mort & de desintéressement. Cela n'a besoin d'aucune action que de celle de se laisser éteindre tout-à-fait : c'est pourquoi vous ne trouvez point en vous de vie, ni rien qui vous pousse à vous sacrifier vous-même, parce que l'on ne vous demande rien. On ne vous ôte que l'amour propriétaire qui pourroit tendre à quelque bien par rapport à soi ; mais on ne vous met pas encore dans le degré du sacrifice, qui, s'immolant soi-même, & se voulant toute douleur possible, marque une action, qui n'est point vie dans l'ame, mais un mouvement qu'on lui donne. Les uns se laissent ôter la vie, les autres se livrent à la mort : ils suivent en cela le principe différent qui les anime.

7. L'amour qui se laisse dépouiller est un amour patissant, & non agissant. L'amour qui, après s'être laissé dépouiller, se livre lui-même à la mort, est souffrant & agissant. Or l'état de sacrifice est ce dernier, après que Dieu

a pris plaisir d'ôter toute tendance au bien par rapport à soi : j'entens bien propre.

Je mets au rang des *biens propres* tout ce qui n'est pas essentiel. Il n'y a d'essentiel à la gloire de Dieu que cette même gloire & sa propre félicité, qu'il fait trouver dans notre destruction. Il sera glorieux & content quand je serois éternellement misérable ; ainsi, je puis non seulement être indifférente sur ma perfection, mais sur ma perte même : je puis & dois m'immoler à cette perte lorsqu'on l'exige de moi ; & tout cela par rapport au principe du pur amour, qui ne regarde comme bien & comme mal que ce qui peut procurer quelque avantage ou causer quelque perte à la personne aimée. Il est certain que quoiqu'il puisse arriver de moi, Dieu n'en recevra nulle alteration dans sa gloire, ni dans son plaisir.

8. Je ne dois donc, quoiqu'il m'arrive, (si je n'ai point d'intérêt propre) recevoir nulle alteration quant au fond, d'aucun bien, ni d'aucune peine : je dis, quant au fond ; car le sentiment (qui est & sera toujours un animal) en reçoit souvent, durant que toute

l'ame ne plie pas, ni n'a pas la moindre émotion pour les douleurs les plus extrêmes.

9. Je dis donc, qu'après que Dieu a dépouillé l'ame de tout ce qui la faisoit subsister dans le bien, il l'invite souvent au sacrifice. Alors il lui donne une vigueur pour s'immoler sans cesse: & comme il ne dit jamais, c'est assez de desinteressement, il ne dit non plus jamais, c'est assez de haine de soi-même. Ce n'est pas assez, ô amant, que tu laisses enlever à l'amour tout le bien qu'il t'a fait; il faut que tu t'immoles pour ce même amour à toutes sortes de rigueurs, & rigueurs d'autant plus cruelles, qu'il ne dit jamais c'est assez, qu'il prend au mot de tous les sacrifices qu'il fait faire, & qu'il prend d'autant plus qu'on lui donne davantage. C'est un amour nud, qui, s'étant une fois emparé d'une ame, fait un effet tout contraire à ce que l'on attribue à l'amour. On dit que l'amour ne se laisse jamais vaincre en bienfaits; mais cet amour cruel & impitoyable fait tout le contraire. Plus on lui donne, plus il exige: plus le sacrifice est pur & desintéressé, plus il fait perdre à

l'homme ce qu'il estime le plus, plus aussi il découvre de nouvelles matieres de sacrifice; & lorsqu'il semble que tout soit fait, & qu'il n'y ait plus rien à sacrifier, c'est alors qu'il découvre cent choses qu'il veut encore qu'on lui immole. Et comme, lorsqu'il ne fait que dépouiller l'ame; & qu'il ne lui donne aucune pante pour se sacrifier, il ne lui donne non plus aucune vuë de ce qu'il veut qu'on lui sacrifie, (du moins en détail,) & qu'alors il ne s'agit pas de s'immoler par pratique; de même lorsque Dieu invite au sacrifice, il faut une fidélité inviolable pour se sacrifier.

10. Au commencement Dieu le veut plus fortement; & comme il instruit l'ame par son expérience, il l'exige aussi avec une autorité souveraine: ensuite cela se fait plus doucement; mais enfin plus jaloux, il veut que le moindre signe de sa volonté soit un commandement absolu: & plus le sacrifice devient fort & terrible, plus celui qui le commande se cache: il ne donne qu'un petit signal, & il est obéi en Souverain d'un cœur qui l'aime souverainement. Combien au commence-

ment eſt-il appellé impitoyable & cruel ? Combien lui fait-on de requêtes que l'on ne veut pas qu'il accorde ? car dans le même tems que l'on voudroit être affranchi de ſes cruautés, on craint plus que la mort d'être épargné de lui ; &, ſe laiſſant conduire aveuglément à un amour très-éclairé, cet amour fait que l'ame s'immole elle-même, & n'attend pas un commandement ; mais la moindre vuë qui lui eſt donnée de la volonté de Dieu a plus de force pour ſe faire obéïr que toutes les violences dont il a uſé au commencement. O Amour, celui qui ne t'éprouve point, ne te ſauroit connoitre ! car tu vis ſi fort déguiſé, que tous ceux qui ne te poſſédent pas, ne te pourront jamais reconnoitre.

11. Jéſus-Chriſt, modèle de tous les états, dit de lui-même par ſon Prophéte : (*a*) *Il eſt écrit de moi que je ferai votre volonté.* C'eſt le premier état du ſacrifice, qui eſt l'état de pure ſouffrance, ou l'état paſſif. Puis parlant de ſacrifices & d'immolations libres & volontaires, il ajoute : *j'ai dit, me voici.* Ce qui marque une immo-

(*a*) Pſ. 39. vſ. 8. 9.

lation entiere, libre & volontaire, une action très-paſſive, & une paſſiveté très-agiſſante. *Il eſt écrit à la tête du livre* ; Ceci marque quelque choſe de tout paſſif dans la volonté, qui eſt toujours ſoumiſe au décret éternel, & qui ſe laiſſe ſans vie, à ce qu'il ordonne de l'ame : mais cet endroit, *me voici*, marque un ſacrifice que l'on fait, & une immolation volontaire.

12. L'ame éprouve en même tems deux choſes qui paroiſſent contraires : l'une marque qu'il n'y a point de liberté, & l'autre eſt un argument invincible de cette même liberté. Premierement l'ame eſt impuiſſante de refuſer, ou ne pas faire ce que l'on exige d'elle ; & dans ce tems elle ne trouve plus de liberté. Je ſai que cela eſt comme je le dis, quoique j'en ignore la cauſe. Mais lorſqu'il s'agit de ſouffrir, elle ſouffre librement ; & ſi elle ne le fait pas, elle arrête & ſuſpend les deſſeins de Dieu, de ſorte que cette ame reſte arrêtée tant que ſon refus (qui eſt ſouvent très-délicat) ſubſiſte. C'eſt ainſi qu'il y a continuellement en cette ame des choſes qu'elle veut très-librement, & d'autres où elle

eſt néceſſitée ſans pouvoir s'en défendre ; car la violence qu'on lui fait eſt telle, qu'il eſt impoſſible de la concevoir ſans expérience.

13. Quoique ce que je vous écris vous paroiſſe peut-être peu utile, ſi vous aviez la bonté de mettre à part cette lettre, vous verriez un jour que je vous ai dit la vérité. Toutes les ames d'expérience ne peuvent ignorer la conduite de l'amour pur, qui ſe montre dans (*a*) l'*immolation* avec tous ſes attraits, & qui ſouvent dans l'*exécution* ne ſe montre plus ; qui ſe cache & diſparoit ſitôt que l'amante a fait ce que veut l'amour : de ſorte qu'après l'avoir engagée par ſes charmes à lui obéir, il ne lui laiſſe pas la douceur de connoitre ſi elle lui a obéi, ni s'il a agréé ſon obéiſſance. O Amour plus doux dans tes plus étranges rigueurs que tu n'as été aimable dans tes douceurs! tu poſſédes ſi fort celui duquel tu t'ès rendu maitre, que plus tu lui ès ſévère & impitoyable, plus tu le tyranniſes, plus eſt il paſſionné

(*a*) Dans l'offre abſolu qu'on fait de ſoi pour le ſacrifice.

de toi ! Ce n'eſt point ici de ces ardeurs naiſſantes qui ont plus de ſentiment que d'effet. Celle-ci a tout l'effet ſans aucun ſentiment, une force infinie ſans nulle vie, une ardeur invincible ſans nulle chaleur.

Prenez garde que dans l'état d'amortiſſement où vous êtes, le fond eſt même vivant, quoique les ſentimens ſoient morts. Souvent vous éprouverez des ſentimens vifs, & un fond mort : mais enſuite les ſentimens ſont morts pour certaines choſes, & le fond très-vif. Dieu ſeul connoit ce qu'il me fait vous être.

LETTRE CXLVI.

Avis à une perſonne avancée ſur ſes mouvemens d'agir, ſur ſon oraiſon, & touchant les peines ſenſibles des fautes qu'on commet encore.

JE crois que vous ne ſauriez trop continuer de ſuivre, comme vous faites, vos mouvemens pour les choſes extérieures ; & nous ſommes toujours

convenus que c'étoit ce que Dieu vouloit de vous.

Je crois que les momens dérobés pour l'oraiſon vous conviennent mieux (*a*) que ce que vous feriez de ſuite.

Il faut porter en pure paſſiveté la peine cuiſante de l'humiliation qui nous revient de nos fautes. Ce ſentiment de peine dure autant que notre vie, & il eſt d'autant plus ou moins dur, que nous ſommes plus ou moins vivans. Je ſuis en notre Seigneur tout ce qu'il veut que je vous ſois.

LETTRE CXLVII.

Dieu diſpoſe l'ame à ce qu'il veut d'elle. Combien la ſimplicité lui eſt agréable. Grandeur de l'état de nudité, ou de pauvreté ſpirituelle. Meſurer ſon avancement.

1. JE craignois beaucoup de m'être trop avancée : & quoique je connuſſe certainement que Dieu vouloit de vous ce dénuement, je me trouvois

(*a*) *C'eſt-à-dire*, que de faire une oraiſon tout de ſuite durant un certain tems préfix. Ce conſeil n'eſt que *pour une perſonne de cette diſpoſition.*

peinée à cauſe du doute où je vous voiois ; & je n'ai pû m'empêcher, après ce que je vous ai écrit, de prier notre Seigneur de vous faire entrer dans ce qu'il me faiſoit vous dire. Je lui ai dit, que ce n'étoit plus mon affaire, mais la ſienne; que je vous avois dit ſes volontés ; & qu'à moins qu'il ne vous donnât la force de le faire ſans héſiter & ſans apui, je vous dirois de ne le point faire qu'il ne vous eût diſpoſé pour cela. Mais puiſqu'il vous a ſi bien diſpoſé, ce Dieu de mon cœur, faites-le donc ſans héſiter.

2. Préparez-vous à dévorer toutes les réflexions qui pourroient vous venir là-deſſus, à y mourir ſans apui & ſans aucun ſoutien que Dieu ſeul : car aſſurément Dieu vous veut tellement pour lui-même, qu'il ne vous veut rien laiſſer. Les autres ne ſont point conduits comme vous, & vous ne devez vous meſurer à perſonne. Que Dieu eſt conſtant ! qu'il aime votre ſimplicité, & qu'il vous mettra au large dans la ſuite ! Que celui qui eſt déchargé de tout, va vite ! Votre ſimplicité fait les délices de Dieu ; & j'en ſuis infiniment contente.

3. Que ce que vous mettez à la fin de votre lettre, comprend de choſes, & que ces paroles ont d'étendue! Ne vous reprenez jamais dans l'effet & l'exécution, & vous ferez tout le contentement de Dieu. Lorſqu'il aura pris tout ce qui eſt ſien, il vous ſera toute choſe. Ceci eſt long; mais ſelon ce que je voi de vous, il le ſera moins pour vous que pour bien d'autres. Je ſuis ſi certaine que Dieu vous veut par le denuement total, que je n'en puis douter. Il y a des hommes qu'il choiſit pour les enrichir de ſes dons d'une maniere très-éclatante; mais pour vous, il vous a choiſi uniquement pour lui-même. C'eſt le mets de la bouche du grand Roi, qu'il n'eſt permis qu'à lui ſeul de manger. Vous êtes le ſanctuaire qui n'eſt ouvert qu'au Grand-Prêtre, où il ne ſauroit rien tenir que l'arche d'alliance. C'eſt ce ſanctuaire où il ne repoſe que la volonté eſſentielle de Dieu, qu'il n'eſt pas permis aux hommes, même les plus élevés, de regarder, parce qu'ils n'en ſont pas capables, & qu'ils ſont employés aux cérémonies légales. C'eſt ce lieu ſacré qui n'eſt environné que de nuages, & où cependant la gloire de Dieu paroit. Tout ce qui n'eſt point ce pur & nud état, quelque ſublime qu'il ſoit, eſt inférieur à celui-ci, & il eſt compris des hommes, parce qu'il n'excéde pas leur portée: mais celui-ci n'eſt compris que de Dieu, qui par ce total dénûment abſorbe l'ame en lui.

4. Ceci n'eſt point une dévotion fabriquée, comme les perſonnes ſans expérience ſe le figurent; mais c'eſt le renoncement parfait, ſans lequel on ne peut proprement être diſciple de Jéſus-Chriſt; c'eſt l'eſprit de l'Evangile; c'eſt la quint'eſſence de l'amour ſacré, qui dépouille l'amant de tout ce qu'il poſſéde en faveur de ſon aimé. C'eſt mettre l'ame à couvert des attaques du démon, qui ne peut attaquer que ce qui ſubſiſte en la créature, & non ce qui eſt anéanti en Dieu.

5. Il eſt vrai que la parfaite pauvreté eſt d'une étendue infinie, & très-douloureuſe pour les ames propriétaires; mais diſons avec S^te. Catherine de Genes, ſi fort éclairée du pur amour; (*a*) *O amour de pauvreté, royaume de*

(*a*) En ſa Vie Chap. 31.

tranquillité. Lorſque notre tréſor eſt en Dieu ſeul, rien ne nous le peut plus ravir; lorſqu'il eſt en quelque choſe, quelque ſainte qu'elle paroiſſe, nous pouvons toujours le perdre, & nous ne ſommes point fixés en Dieu.

6. Plus vous entrez dans ce que Dieu veut de vous, plus je vous aime en lui. Il ne faut pas regarder l'avancement par raport au chemin qui eſt fait, mais par raport à celui qui eſt à faire. Celui qui n'a qu'un terme fort borné, arrive tôt; & l'on dit qu'il a bien avancé ſon chemin, quoiqu'il n'ait fait que quelques lieues: mais celui qui entreprend un voyage très-grand, on lui dit, après bien des journées de chemin, qu'il eſt encore peu avancé. Il vous reſte encore un grand chemin à faire, parce qu'il vous faut aller juſques en Dieu même, & d'une maniere très-éminente, le tout par lui-même, parce qu'il l'a ainſi ordonné. Souvenez-vous de notre union le jour de l'Anonciation, je vous prie.

LETTRE CXLVIII.

Force & patience avec ſoi-même. Plus prier que lire. Abandon & paix en perſécution.

1. SI vous pouviez donner quelque croiance à mes paroles, je vous dirois ſimplement ma penſée, qui eſt, qu'il ne s'agit pas de découvrir votre état, mais de le ſoutenir. Si l'ouverture que vous en feriez vous en délivroit, je vous le conſeillerois; mais comme je ſai qu'il n'eſt pas près de finir, & qu'il faut que vous en ſoyez exercé encore quelque tems, je ne ſaurois vous conſeiller que la patience & la force. Les uns, qui ne comprennent rien à votre état, vous brouilleront beaucoup, vous mettront dans l'inquiétude & le trouble, & ne vous donneront cependant nulle force pour vous en tirer, puiſque vous éprouverez avec douleur qu'il ne vous reſtera de vos efforts que le trouble, une plus forte expérience de votre impuiſſance, & quelques réſolutions précipitées & hors de ſaiſon, qui n'empêcheront point

que vous ne vous trouviez dans la plus affreuse solitude dans l'état où vous vous trouvez à présent, & qui vous attaqueront avec d'autant plus de violence que vous serez plus à vous-même. Vous vous expérimenterez pour les autres à vos dépens, & vous verrez ce que nous souffrons lorsque Dieu nous laisse un peu à nous-même. Ce sera là que vous connoitrez ce que vous êtes, & que votre extrême misére vous humiliera, si elle ne peut vous rendre humble.

2. Je n'empèche point que vous ne lisiez les livres qui vous sont utiles si vous agissez de bonne foi, & si la curiosité n'y a point de part : c'est à vous de vous sonder vous-même : si vous le faites, je m'assure que vous m'avouerez que vous en faites bien passer au delà du nécessaire, & que la curiosité est couverte souvent de ce prétexte. Je vous laisse cependant dans toute votre liberté. Je ne vous ai dit mon sentiment que parce que vous me l'avez demandé. Je vous prie de donner le plus de tems que vous pourrez à l'oraison : La foiblesse ni l'infirmité n'y mettent point d'obstacles, puisqu'on la

peut faire en toutes postures sans contention d'esprit ; il ne s'agit que de s'occuper de Dieu, s'unir à lui, demeurer en sa présence, l'entretenir quelquefois. Je ne voi pas qu'il faille pour cela une forte santé. Si cela étoit, les infirmes seroient fort à plaindre ; cependant ce sont les plus heureux, puisque leurs infirmités les dérobant à tout autre exercice que celui-là, les engagent à se dédommager dans l'oraison du tems qu'ils ne peuvent employer d'une autre maniere.

3. J'attens de jour en jour..... Je ne dis mot. Vous savez que je n'ai pas voulu faire une démarche pour m'empècher d'etre mise ici. Je suis assurée que si je demandois d'y rester, on en seroit bien content, & j'y trouverois une grande consolation ; mais la crainte de me procurer un état, & de sortir de l'ordre & de la disposition divine sur moi, fait que je demeure au milieu des flots, battue de la tempête, privée de tout secours, l'opprobre des hommes & le mépris du peuple ; pouvant me procurer un port assuré, & ne pouvant le vouloir de peur de me dérober à mon Dieu, & de n'être pas

à pur & à plein le jouet de sa providence. Ce n'est pas le seul tourment auquel il m'expose.

4. Je suis livrée comme autre fois (& il m'a falu me livrer moi-même) à la fureur de l'enfer. Je n'ai nulle créature au monde qui m'entende. Dieu veut se rassasier, pour ainsi dire, d'un spectacle inouï de souffrance. Je l'aime, & j'en suis contente. Je suis ravie que mes amis ayent honte de moi. Dieu seul! Dieu seul! son amour & sa justice seront ma vie. Adieu donc pour tant que je serai ici. Que tout le monde soit crucifié pour moi comme je le suis au monde! Je me délaisse à Dieu sans reserve. Si l'on ne m'avoit pas obligé d'écrire pour ma justification, je ne l'aurois pas fait.

LETTRE CXLIX.

Qui regarde les choses comme ordonnées de Dieu & faisant à sa divine gloire, demeure tranquile. Le trouble & la peine viennent de la propriété.

1. Lorsque vous voyez des personnes pleines de vie de grace, vous entrez facilement dans ce qu'il y a de grand ou de doux, & lorsque ce sont des autres états, de vie de peine &c., vous en prenez aussi l'impression: mais lorsque tout ce que Dieu a résolu par sa bonté de vous faire éprouver de ces choses, sera passé, & que votre ame sera affermie par état avancé, & non seulement commencé dans la volonté de Dieu, cela ne sera plus. Bon courage! lorsque le voile nous sera levé, nous verrons les choses telles qu'elles sont.

2. Notre Seigneur ne m'épargne pas: mais quoique je me voie une victime de la justice temporelle & éternelle, je ne puis voir cette justice que comme le plus pur amour, & je suis certaine (sans y penser autrement que pour l'écrire,) que Dieu ne pouvant rien faire en nous dont il ne soit la fin, il faut croire que tout ce qu'il fait est sa gloire; car il ne seroit pas Dieu s'il pouvoit faire quelque chose qui lui fût contraire, & qu'il n'eût pas pour fin de se glorifier lui-même.

Si cela est, je ne puis jamais regretter ma perte par rapport à Dieu, (puisque ma perte même entant qu'or-

donnée de lui, feroit un gain & avantage pour lui;) mais par rapport à moi. O si je n'ai plus d'intérêt propre, je me glorifierai, comme S. Paul, dans mes foiblesses : mais s'il me reste un intérêt propre, ce propre intérêt se trouvant réveillé, s'aigrit, & irrite l'esprit contre Dieu ou contre soi & souvent contre les autres : parce que tenant encore à ce propre intérêt, il entre dans son parti & dans la peine, qui est plus ou moins forte que le propre intérêt est grand.

3. J'avoue que ce sont des états que Dieu fait; mais il les fait pour détruire le propre intérêt. Celui qui est encore beaucoup propriétaire souffre de plus longues & plus profondes peines; & celui qui l'est moins en souffre de moindres, de moins profondes, & de moins de durée, comme vous l'avez éprouvé : mais celui qui n'a plus qu'un petit brin de propre intérêt, comme une petite paille, le sent allumer quelquefois, mais il est consumé avant quasi que l'on ait pû s'appercevoir de son incendie; & j'ai toujours plus de connoissance que ces états si violents ne viennent que d'une propriété forte,

accompagnée de résistance. Si Dieu veut que nous soyons tout de boue, nous le servirons dans notre abime de boue & de misére, que je ne changerois pas (dans cet ordre & disposition divine) pour toute la sainteté de tous les Saints & de tous les Anges. Nous sommes toujours plus à Dieu, à la vie & à la mort.

LETTRE CL.

Il faut être souple aux mouvemens divins, & pourquoi.

1. IL m'a passé par l'esprit que Dieu veut de vous une souplesse telle que vous obéissiez au moindre signal. Les mouvements seront toujours plus délicats afin que vous soyez plus souple; & dès que vous obéirez aveuglément au moindre signe de Dieu, vous ne serez plus embarassé à discerner les mouvements. Il faut aller sur cela aussi naturellement que vous respirez l'air; & si Dieu ne veut pas les choses, il arrête; mais il faut être rompu aux vouloirs divins. Abandonnez à Dieu

sans reserve votre santé & votre réputation : il aura d'autant plus soin de vous que vous lui sacrifierez davantage. Nous perdons les choses en les ménageant, & elles sont sûres en les perdant. Comme le dessein de Dieu est de vous rompre absolument, il vous demandera avec délicatesse jusqu'à ce que vous soyez rompu tout-à-fait; après quoi, il ne fera les choses que par providence. J'ai connu qu'il me donne ce mouvement violent vers vous pour cela : il ne vous le donne pas, parce qu'il vous serviroit d'apui & d'entre-deux.

2. Dieu est jaloux en vous des moindres choses : je dis des plus petites : n'en négligez aucune, & laissez faire à l'amour tout le reste. Il sera jaloux pour vous autant que vous le serez pour lui. Votre écrit de la Simplicité est très-beau & net; il y a quelque chose de plus onctueux & de moins sec dans la seconde partie. Il y a une simplicité (que je comprens) qui est bien au-dessus; mais elle n'est pas de saison pour ces personnes.

3. Il me vient de vous dire, que les mouvements & sentiments que Dieu donne aux ames entierement passées en lui & auxquelles tout apui & tout entre-deux ont été ôtés, ne sont point des marques (*a*) de vie, mais des effets de la possession de Dieu, qui a un droit entier d'incliner le cœur de l'homme & de le mouvoir, comme il a le droit de le posséder inconnûment.

LETTRE CLI.

L'humilité est plus dans l'oubli de soi-même, que dans le sentiment de sa bassesse.

1. L'Anéantissement total ôte le sentiment de l'humilité, quoiqu'il mette dans l'humilité réelle, qui nous fait n'être rien; parce que l'anéantissement nous tirant entierement de nous-mêmes, nous arrache à toute propriété, qui est la source de l'orgueil : de sorte que celui qui s'oublie si fort de soi-même qu'il ne peut plus se voir, est plus humble que celui qui s'occupe

(*a*) *C'est-à-dire* point des marques que l'ame vive encore de sa propre vie.

encore pour quelque raiſon que ce ſoit du ſentiment de ſa baſſeſſe ; parce que cette occupation quoique bonne en ſon temps, en l'appetiſſant le fait recourber ſur ſoi-même, d'où l'anéantiſſement le fait ſortir.

2. C'eſt pour cela que Dieu permet que les plus humbles éprouvent quelquefois des élévations & un orgueil oppoſé aux ſentiments d'humilité. Par exemple : j'ai un orgueil le plus impertinent du monde, qui font des choſes qui devroient faire ma confuſion : je vois bien que de temps en temps la nature fait des ſiennes : cependant je les laiſſe paſſer ſans m'en occuper ; parce que j'apperçois que cette échappée de nature ne me fait pas ſitôt entrer en moi-même, que le feroit le ſentiment de l'humiliation que je m'en donnerois.

LETTRE CLII.

Nulle eſtime & néant expérimenté de la créature.

1. JE ne ſais qui ſont ceux qui ont de belles choſes à dire. Ce ſont ceux qui ne ſe connoiſſent pas. Pour ceux qui expérimentent ce qu'ils ſont, il n'en eſt pas de même. Je vous aſſure que depuis que je connois un peu la créature à fond, je n'ai nulle bonne opinion d'elle : je n'en ai que de Dieu : ainſi, loin de m'étonner lorſque l'on éprouve des foibleſſes & ce que l'on eſt par nature, je m'en fais un plaiſir.

2. Demeurez dans votre néant. Je n'ai garde de vous retenir ſi Dieu ne vous retient pas lui-même. C'eſt à lui que je vous abandonne comme je ſouhaite que vous vous y abandonniez vous-même ſans reſerve. Je ſuis en Notre Seigneur toute à vous.

LETTRE CLIII.

L'Eſprit de Dieu veut être libre, comme dans un enfant ; & non géné par l'induſtrie de l'homme.

1. CE matin en m'éveillant, ſans penſer à vous, il m'eſt venu dans l'eſprit, que ce qui m'avoit hier

empêché de goûter ce que vous aviez écrit, ſans y pouvoir trouver du défaut, ni dire ce qui ne m'en plaiſoit pas, eſt qu'il y a dans ce que vous avez écrit trop de l'homme, trop de votre propre application; & que ſi vous aviez écrit les mêmes choſes en vous abandonnant, & par la direction de l'Eſprit de Dieu, elles auroient un autre goût pour moi (qui ne puis plus goûter que Dieu & ce qui eſt immédiatement de lui,) & un autre fruit pour les autres. En un mot, Dieu ne veut plus que vous écriviez comme vous avez fait par le paſſé; mais que ſans vous regarder vous-même non plus qu'un enfant ignorant, on mette tout ce qui vous ſera donné, ſans ordre; & vous verrez que ſans penſer à le ranger, il ſe trouvera bien rangé, & que les paſſages vous ſeront mis devant les yeux ſans aller chercher bien loin: Cette régle d'enfant doit être écrite par un enfant, & non par un homme.

2. Je vous dis qu'il faut changer toutes vos manieres extérieures comme votre intérieur eſt changé; & qu'il faut que l'agir réponde à l'état de l'ame. O

ſans vous regarder le moins du monde, abandonnez votre plume au gré de Dieu. C'eſt une choſe étrange que ceux qui s'abandonnent ſi bien pour leurs perſonnes, ne ſauroient s'abandonner pour leurs écrits: ils craignent que Dieu ne ſoit pas ſi ſage & ſi habile qu'eux. Au nom de Dieu, faites ce ſacrifice: & puiſque Dieu vous a choiſi entre tant de grands hommes pour vous dépouiller & vous écraſer, laiſſez-vous écraſer ſur cet article, & ne ſouffrez nulle raiſon là-deſſus. Je vous dis, que juſqu'à-ce que vous en uſiez ainſi & pour vos écrits & pour vos ſermons, mon divin Maître ne ſera point entierement maître chez vous, & que ſon Eſprit ſera reſſerré par vos arrangements & induſtries. Quand vous écrivez, écrivez, pour ainſi dire, en inſenſé; & tout ira bien.

LETTRE CLIV.

Dieu montre par ſon incarnation qu'il veut de l'homme la petiteſſe & l'anéantiſſement. Certitude de la volonté de Dieu dans une ame qui lui eſt

habituellement soumise. Justice de Dieu envoyée sur la terre par J. Christ. Bonheur de l'humiliation & de l'anéantissement.

1. MOn divin Maitre s'est donné à moi cette nuit (*a*) dans la Communion avec un nouvel amour. Il n'a pas plutôt été dans ma poitrine, que j'ai ressenti un renouvellement de candeur, d'innocence, & d'enfance que je ne vous puis exprmer. Je lui ai demandé qu'il vous mit dans l'état où il vous vouloit, & qu'il vous fit entrer dans ses desseins; qu'il fût votre voie & votre conduite; qu'il vous fit marcher dans sa volonté, & non selon les idées de perfection & de vertus, que vous vous êtes faites. Il me semble que cela sera. O si vous pouviez comprendre ce qui est de l'entiere desapropriation de toutes choses, le peu de cas que Dieu fait de la justice de la plûpart des hommes, comment il les examinera même avec rigueur, durant qu'il prend ses délices dans une petite ame bien humiliée & bien anéantie par l'expérience de ses miséres, &

(*a*) Nuit de Noël.

qui, n'attendant plus rien d'elle-même, espére tout de son Sauveur!

2. Qu'est-ce que les Anges nous annoncent aujourd'hui qu'il vient faire sur la terre, ce divin petit-Maitre, que j'aime infiniment? Car je l'aime de son amour même, comme je le connois par lui-même. O si vous saviez ce que c'est que de connoitre par le Verbe & aimer par le Saint-Esprit! Vous l'apprendrez un jour. Qu'est-il venu faire, dis-je, sur la terre ce divin Sauveur? (*a*) Apporter *la paix aux hommes de bonne volonté*, & *glorifier* son Pere. *La gloire* a été *au plus haut des cieux* par son anéantissement, lorsqu'il a pris la forme de pécheur & qu'il s'est fait péché pour détruire le péché. *La paix* est venue en ceux qui sont *de bonne volonté.* Qu'est-ce que d'avoir une bonne volonté? c'est l'avoir conforme au vouloir divin, & l'avoir même perdue dans ce divin vouloir. Il est certain que notre volonté propre est une volonté maligne, vuide de tout bien & pleine de tout mal. Il faut que notre volonté pour être bonne, se perde dans le vouloir

(*a*) Luc. 2. vs. 14.

divin : & comme Adam ne devint coupable que parce qu'il manqua de soumettre sa volonté à la volonté divine ; l'homme redevient innocent par la soumission de sa même volonté à celle de Dieu, qui se plait d'exercer cette volonté de l'homme en toute maniere, afin de la rendre toujours plus souple : car il n'y a rien dans l'homme d'opposé à Dieu que la volonté propre & la propriété : de maniere que la moindre action de propre volonté seroit reprochée avec des tourmens inconcevables, à une ame qui aime purement.

3. Mais, me direz-vous, comment connoître (en nous) la volonté de Dieu ? A ceci : Lorsque Dieu exige quelque chose de son autorité d'une ame qui lui est entierement soumise, & qui est accoutumée aux mouvemens de tous ses vouloirs, & qu'elle fait ce que Dieu veut d'elle, son cœur est dilaté, & entre dans *la paix* : mais lorsqu'elle ne le fait pas, son cœur se retrécit, se desséche, & souvent se trouble. C'est que Dieu, qui la purifie, ne lui laisse pas passer la moindre imperfection sans la reprendre, & qu'il

l'éclaire même toujours plus sur la vérité de ce qui lui déplait. Quand l'ame est abandonnée à Dieu, elle éprouve lorsqu'elle veut faire quelque chose que Dieu ne veut pas cela. Si elle poursuit, elle est troublée dans l'action, & après l'action dans le moment son trouble augmente & continue ; ce qui est une marque assurée de la faute : au lieu que lorsqu'elle fait quelque chose que Dieu veut d'elle, elle n'a ni aucun trouble dans l'action, ni aucun reproche immédiatement après l'action : & s'il arrive dans la suite que les réflexions & le trouble n'attaquent que la surface de l'ame, ce trouble alors n'est point un reproche de la faute, ni une douleur intime & fonciere ; mais un trouble de réflexion, fort superficiel. Ce trouble a un effet qui fait voir qu'il est un trouble de nature, & non de grace. C'est qu'il cause un regret qui est tout mélangé d'amour propre, de vue de soi, de sa perfection, de son déchet, de la pensée des créatures & de leurs mépris : on s'occupe de cela & de la faute ; enfin, tout est intéressé.

4. La douleur du pur amour n'a nul

regard sur soi ; c'est pourquoi n'envisageant que Dieu seul, on seroit ravi d'être chargé de toutes les confusions & miséres, & de les porter en enfer, pour procurer à Dieu un instant de gloire. Le pur amour se hait soi-même ; c'est pourquoi il fait son plaisir de sa douleur : il se voue à la justice, parce qu'elle n'a nul regard sur l'homme, mais qu'elle est toute dévouée aux intérêts de Dieu seul. O si je pouvois un peu vous inspirer ce pur amour, que Jésus-Christ est venu apporter au monde y apportant la vérité & la justice qui en étoient bannies !

5. Il est dit dans les Pseaumes, (a) *la justice a regardé du ciel.* Que regardoit-elle ? Elle regardoit qu'elle ne pouvoit venir sur la terre que par Jésus-Christ, & qu'il falloit que le Pere éternel en regardant favorablement les hommes y envoyât son Verbe, afin que la justice y fût établie. Cette justice restitue tout à Dieu, & tient l'homme dans un dépouillement total de toutes ses usurpations. O homme, que tu me plais couvert de boue ! que tu me plais

(a) Ps. 84. vs. 12.

dans le limon dont tu as été paitri ! Non, vous ne serez jamais propre à être fait un homme nouveau que quand vous serez redevenu boue. Aussi l'Eglise chante-t-elle dans la suite du *Gloria in excelsis* ces belles paroles ; (b) *Tu solus sanctus, tu solus Dominus, tu solus altissimus.*

6. Non, *il n'y a que Dieu seul de saint*, & il n'est honoré que des petits enfans. Entrez dans une complaisance & une joie de votre humiliation. Dieu ne perd rien de ses droits. Le Soleil ne se salit point quoiqu'il darde ses rayons sur le fumier. Courage ! vous ne serez jamais heureux que lorsque vous saurez aimer votre boue & misére. Soyez ravi que Dieu vous traite comme vous méritez : ne lui dérobez plus rien : que ce petit ver demeure dans sa boue, qu'il rampe sur la terre, & qu'il ne soit pas si hardi que d'aller sur les meubles précieux des Rois : s'il le fait, il sera immancablement écrasé.

7. O bonheur infini de l'humiliation & de n'être rien ! Entrez une bonne fois dans les intérêts de Dieu : aimez

(a) Vous êtes le seul saint, le seul Seigneur, le seul très-haut.

la juſtice qu'il vous fait & celle qu'il ſe rend à lui-même. Je vous proteſte dans cette nuit de ſa naiſſance, qui m'eſt ſi chere, que quand je ſerois mille fois perdue, j'aurois toujours un plaiſir infini de ce qu'il s'eſt bien voulu ſervir de moi pour vous faire entrer dans les voies de l'anéantiſſement. Entrez donc dans un amour déſintereſſé, je vous en conjure, pour réciproquer l'amour gratuit d'un Dieu; & donnez vous à lui en ſacrifice, afin qu'il vous jette juſqu'au plus profond de l'abime de boue, où il jetta le Roi-prophète (*a*) dont il ne pouvoit plus ſortir. Soyez perſuadé que vos efforts pour en ſortir, ne ſerviront qu'à vous y enfoncer davantage; & c'eſt la différence qui ſe trouve entre l'abîme de boue & l'abîme d'eau, que dans ce dernier en faiſant quelques efforts on vient ſur l'eau, & à force de nager on en peut ſortir: mais l'abîme de boue eſt bien différent: plus on ſe remue, plus on enfonce; plus on veut s'aider, plus on ſe nuit: il faut pour n'y être pas ſuffoqué demeurer tranquile & ſans ſe remuer; de cette ſorte l'on eſt

(*a*) Pſ. 68. vſ.

ſupporté de la boue, loin d'en être accablé.

8. Demeurez donc dans la profondeur d'un cœur humilié, & ſoyez perſuadé avec Job, que (*a*) *quand* vos *mains*, c'eſt-à-dire vos actions, *ſeroient éclatantes* comme le Soleil, Dieu *les enfoncera dans la boue*: & auſſi, que (*b*) *quand vos péchés ſeroient rouges comme l'écarlate, il les blanchira comme neige.* Ce que Dieu veut de vous à préſent eſt, que déſeſperant entierement de vous-même, vous attendiez tout de votre Sauveur; que vous ne vouliez même point d'autre ſalut que celui qu'il lui plaira de vous donner. Si vous voulez bien lire cette lettre dans l'eſprit de foi, & la recevoir de la part de celui qui m'a fait vous l'écrire, vous y découvrirez des caractères de vérité que vous ne ſauriez vous diſſimuler à vous-même ſans vouloir vous tromper.

(*a*) Job 9. vſ. 30.
(*b*) Iſai 1. vſ. 18.

LETTRE CLV.

Bonnes amitiés, & leur marque. Désapropriation : abandon.

1. VOus avez raison de dire que l'union n'est pas finie entre vous & N. Elle n'a garde de l'être ; car elle sera immortelle. Dieu vous en donne quelquefois une expérience plus vive, pour vous la confirmer : mais il faut que cette vivacité tombe. Ces unions sont telles, qu'il n'y a que Dieu seul qui les fait, & ceux qui les expérimentent qui les sachent. Vous avouez qu'elle est de Dieu ; & la raison que vous en donnez est incontestable, qui est, que plus elle est grande, plus elle unit à Dieu. C'est la véritable différence de bonnes & de mauvaises amitiés, que les premieres unissent à Dieu ; & que les autres, toutes naturelles & humaines en éloignent, & attachent ailleurs.

2. Ce que vous dit M. est vrai, que la fidélité que vous avez prévaut à tout le reste : Toutes les petites choses que vous avez qui vous brouillent, vous

vous arrêtent tant qu'elles durent : mais elles ne laissent pas de vous expérimenter ; & ensuite vous redoublez le pas.

3. J'avoue que la désapropriation de N. me charme, & que mon cœur le goûte tout-à-fait. Il seroit moins peiné s'il étoit dans l'occasion, que par tout ailleurs, à cause du fond d'abandon qu'il a à Dieu, qui pour peu que l'on s'abandonne à lui dans les rencontres, protége d'une maniere toute particuliere. Cependant on ne peut avoir de certitude absolue dans un état qui n'est donné que pour perdre & que pour faire qu'on s'abandonne sans reserve à toutes les volontés de Dieu & de son décret éternel, autant absolu que caché. Mais l'ame ne laisse pas sans certitude positive (ce que l'on ne doit jamais chercher) de porter au dedans ce témoignage de la filiation divine dont parle (*a*) S. Paul, témoignage que l'amour pur se rend à lui-même dans l'ame qui est toute à lui.

(*a*) Rom. 8. vs. 16.

LETTRE CLVI.

Opération ſenſible de Dieu en l'ame & pour elle. Suivre le premier mouvement de l'ame & de Dieu. Ce qu'eſt la vraie pureté & la nudité pure & divine de l'ame.

1. LOrſque Dieu nous donne quelque impreſſion, comme celle qu'il vous a donnée que votre volonté n'a pas été droite, c'eſt une opération qui ne demande rien de votre part que d'y demeurer mort & anéanti. Ce n'eſt pas qu'elle ne fût droite ſelon votre lumiere préſente : car je n'ai jamais vû en vous un véritable gauchiſſement : elle étoit donc droite alors ſelon ſa portée ; mais elle ne l'étoit pas autant que Dieu veut, puiſque la parfaite droiture de notre volonté fait ſa conſommation en Dieu. Lorſque Dieu fait voir cela, c'eſt que véritablement il la redreſſe & la façonne à ſa mode ; car vous ne verriez jamais votre défaut de droiture ſi Dieu ne la redreſſoit. Or cette opération ſe fait appercevoir, & découvre en même

temps le défaut. Lorſque Dieu opére en l'ame pour l'ame même, dès qu'il ſe fait diſtinguer, il n'y a jamais de douleur qu'il n'y ait auſſi de la ſuavité, plus ou moins, que la douleur eſt plus ou moins forte. La ſuavité ſe remarque même plus que la douleur, qui n'eſt ſouvent qu'un abattement ou terraſſement. Nous n'avons rien à ajouter ni à diminuer de l'opération de Dieu : tout ce que nous ferions pour la faire continuer ou ceſſer, la termineroit.

2. Il vous eſt de conſéquence, & je vous l'ai dit bien des fois, d'aller par le premier mouvement. Cela vous accoutume d'aller ſans héſiter, & toujours droit. Quelquefois en ſuivant ce premier mouvement Dieu arrête court, & fait tourner tout-à-coup la girouette. Ce n'eſt point quitter le premier mouvement pour cela ; mais encore le ſuivre dans une choſe qui paroit contraire & que Dieu ne fait de la ſorte que pour rendre ſouple. Rien n'honorera tant Dieu que cette conduite. C'eſt la plus forte preuve de l'abandon : on ſe fie à lui ſans penſer à ſoi : tout réuſſit, du moins ſelon la volonté de Dieu, & pour l'ordinaire auſſi ſelon

celle de l'homme. Si nous ne sortions point de-là, tout iroit bien. Cet état est d'une grande mort & pureté quoique vous ne le voyiez pas.

3. Ne vous étonnez pas des réveils de votre humeur: ce sont des causes purement naturelles de bile, &c. qui servent à cacher le don de Dieu. Le chardon pique lorsque ses pointes viennent; il ne pique plus lorsqu'elles tombent. Pauvre hérisson! souffrez-vous, & vous ferez bien: car c'est votre nature d'être plein de pointes. Toute la pureté de l'ame en l'état où vous êtes ne consiste pas dans une pureté extérieure, qui ne fait qu'environner la maison; mais dans une pureté essentielle, qui consiste (comme vous faites) à ne rien retenir volontairement, pas la moindre vûe & réflexion.

Alors l'ame est toujours pure & toute nette, quoique ses avenues paroissent sales. L'esprit est souillé par l'esprit même, & non par ce qui est materiel: Dieu barbouille les dehors afin d'ôter à l'ame toute trace de sa voie & la tenir dans une ignorance continuelle d'elle-même. Vous savez ce

que je vous ai mandé depuis, que la perfection de la pureté consistoit dans cette ignorance qui vient de la plus extrême nudité, & la plus extrême nudité fait la plus éminente pureté. La raison est, que tout ce qui se peut distinguer, sentir, connoitre, appercevoir, est un objet & un terme plus ou moins spirituel; mais c'est comme un corps plus ou moins épais, qui fait que le Soleil ne le pénétre pas de tout lui-même, comme l'air. Aussi par cet état nud votre ame conserve-t-elle une pureté à laquelle je vois peu de semblable.

4. Comptez que cet état nud est un plus grand don de Dieu que tout ce qui seroit le plus saint & le plus brillant aux yeux des hommes. C'est qu'étant destiné à porter Dieu même en pure nudité, ou à être (a) un avec lui, il vous dépouille impitoyablement de tout ce qui n'est point lui-même. Il en fait autant à toutes les ames qui sont comme vous. Dieu, pour l'ordinaire, livre leur extérieur à mille foiblesses, il fait une totale division de l'ame d'avec lui; & la laissant toute couverte de miséres, il trompe telle-

(a) Jean 17. vs. 21. 23. 1 Cor. 6. vs. 17.

ment les sentiments intérieurs, que l'homme ne peut voir & par conséquent ternir l'opération de Dieu.

Dieu travaille en nous pour lui-même : c'est pourquoi il n'y a rien pour nous en cet ouvrage : nous n'y prenons point de part, & nous ne mangeons pas même notre pain ; car tout nous est dérobé. Hors de-là, il ne peut y avoir de véritable pureté. Quand vous verriez l'extérieur le plus composé du monde, c'est un sépulcre ; au lieu que l'ame pure & nette en la maniere que je viens de dire, quoique salie par le dehors de mille petits défauts, est un vase de pierres précieuses environné de boue, afin de le conserver & le dérober à la vue & à la main des hommes.

5. Il me semble que votre cœur comprend ce que je lui dis. Peu le comprendroient comme vous. Cet état étant pour vous & pour bien peu, peu le comprendront. D'où vient que dès le commencement vous aviez même du dégoût pour le distinct ? c'est que votre estomac délicat n'étoit point fait pour toute autre viande que pour cette nue & pure substance, & substance de

Dieu en l'ame. Cela est plus simple qu'une opération, car l'opération est ce qui se peut distinguer, comme ce que vous avez eu de vûes sur votre volonté : mais ce dont je parle est l'état ordinaire pur & nud, qui est toute substance divine, cachée en soi-même pour soi-même. La nudité des autres est bien différente, & j'en ferois un livre. La différence est comme celle d'un cristal épais pénétré du Soleil : il renvoye bien une lumiere plus éblouissante que celle de l'air ; mais combien s'en faut-il qu'elle ne soit ni aussi pure ni aussi simple ni aussi pénétrée ?

LETTRE CLVII.

Ne point se faire de peine des impressions & inclinations particulieres & bonnes qu'on ressent en soi : Dieu s'en sert comme de moiens, qu'il ôtera en son temps. Les unions en Dieu sont durables. S'abandonner en enfant à Dieu.

1. Comme je me doutois de l'occupation que vous avez, je

vous mandois de ne vous en pas mettre en peine. Il faut savoir, que Dieu vous donne cette occupation pour vous faire sentir que ses graces sont communiquées par elle. Cela se passera de soi-même. Ne vous mettez point en peine de combattre ce souvenir; car il vous est utile: le combat vous brouillera, & l'occupation reçue doucement & en paix vous communiquera la grace qui vous est donnée. Le combat vous sera inutile: souffrez cela tel qu'il est; je vous assure que vous n'en recevrez point de dommage. S. Therése a écrit sur cela à cause de la peine que l'on se fait de ces choses. Prenez courage, tout va bien. Le souvenir reçu en paix vous donnera Dieu, dans lequel toutes les especes se perdront. Vous voyez bien que Dieu veut opérer seul en vous: ne songez donc plus qu'à vous délaisser totalement, recevant également toutes les dispositions où il vous met. Demeurez en silence devant lui: c'est là votre unique occupation.

2. Je ne crois pas que les hommes nous séparent jamais; puisqu'étant unis en Dieu, rien ne peut diviser ce qui est ainsi uni. Ils vous diviseront plu-

tôt de vous-même. Vous prenez sur cela le change. Vous ne comprenez pas encore la pureté des unions faites en Dieu. Qu'est-il nécessaire de se voir ni de se parler, si la providence ne le fait? Il se faut voir au commencement, & à cause de la foiblesse de la créature; mais dans la suite l'on se voit & se goûte en Dieu, l'esprit se purifie, toutes les especes se perdent, & il ne reste qu'une union pure & sainte.

3. Je crains que vous ne vous retardiez en voulant vous donner à vous-même une disposition contraire à celle que vous avez. Laissez faire Dieu: je sais ce que c'est que ces choses, pour y avoir passé autrefois. On est toujours embarassé là-dessus jusqu'à ce que l'on sache que c'est un moyen dont Dieu se sert, & qui se perd peu-à-peu; non par l'industrie de la créature, mais par le pouvoir de Dieu. Dieu vous laissera du secours tant qu'il vous sera nécessaire, & vous devez le recevoir sans retour. S. Therése dit, que la crainte de ressentir de l'inclination pour les personnes qui nous portent à Dieu, est une ruse du Démon pour empêcher le bien que l'on reçoit par

ces personnes. Lorsque l'heure est venue, cela se perd & Dieu reste seul.

4. Il me semble que vous devez croire sans hésiter, comme un enfant, ce que l'on vous dit; car c'est la vérité. Abandonnez-vous sur cela; ne vous inquiétez plus de vous-même; car Dieu prend soin de vous: il saura vous conduire dans ses volontés. Je vous conjure de vous laisser conduire en enfant. Laissez-vous porter sans retour, & sans examiner ce que vous sentez ou ne sentez pas. Si vous vous laissiez tant occuper de vous-même, jamais vous n'avanceriez. Il faut franchir tous les pas, & croire ceux qui ont passé le chemin dans lequel Dieu vous engage.

LETTRE CLVIII.

Le goût divin intime & simple dans une ame avancée n'est point à rejetter, non plus qu'une joie paisible de la même nature n'est point à reprimer. De la communication spirituelle des ames.

1. N... a raison de ne pas craindre ce goût simple de Dieu qui

lui est donné; parce qu'il est très-différent du sensible. Il faut le recevoir & s'en nourrir lorsqu'il est donné; parce que c'est par lui que les puissances sont reduites en unité, & il est très-nécessaire à l'ame. C'est ce principe de vie qui la prépare à la mort, & qui lui est d'autant plus utile que Dieu a de plus grands desseins sur lui. Plus le goût intime & simple de Dieu est fort, vigoureux, & de longue durée, plus la mort qui suit est profonde. Il faut donc se laisser à Dieu, & se laisser remplir de son infusion divine avec beaucoup de correspondance & de liberté. J'éprouve que mon ame, ainsi que je vous l'ai dit, s'écoule sans cesse dans la sienne, & Dieu fait cela afin de la reduire où il le veut: c'est une grace d'onction: c'est un germe de vie & d'immortalité qui subsiste dans la mort même quoique d'une maniere entierement cachée & imperceptible. Qu'il ne lise que le moins qu'il pourra: ce n'en est pas le temps à présent, mais de se taire & se reposer.

2. Ne vous étonnez pas de la joie & de la paix que vous goutâtes l'autre

jouir avec moi. C'eſt une opération de Dieu, auſſi-bien que les autres que vous expérimentâtes. Vous en aviez beſoin. La joie dilate, & la triſteſſe reſſerre le cœur. C'eſt en quoi on ſe méprend, ſur-tout dans cette voie lorſque l'on veut par une compoſition extérieure retenir certains inſtincts & mouvements de joie qui pourtant ſont bien éloignés de cette joie ſenſible & toute naturelle des commençants, qu'il eſt bon de reprimer à cauſe de ſon impureté.

3. Il n'eſt pas néceſſaire que N... s'uniſſe à moi en diſtinction. Il ſuffit qu'il ne ſoit point oppoſé, & qu'il ſe laiſſe aller à ce je ne ſais quoi qu'il doit gouter pour que mon ame ait toute liberté de ſe communiquer à la ſienne. Dieu l'ayant voulu de la ſorte, je m'en trouve bien, & en ſuis ſoulagée. O commerce des cœurs & des eſprits ſans l'entremiſe des corps, que vous êtes pur, ſimple, divin & digne de Dieu ! c'eſt ce qui rend les vrais enfans de Dieu un en lui. C'eſt ce commerce admirable que Jéſus-Chriſt a apporté ſur la terre par ſon incarnation, qui fait que ce divin Verbe

s'écoulant en l'ame ; la perd en lui & la rend une avec autant d'ames qu'il y en a de diſpoſées à le recevoir. C'étoit ce que Jéſus-Chriſt demandoit pour ſes diſciples ; (a) *Mon Père, qu'ils ſoient un comme nous ſommes un.* C'eſt ce commerce qui ſanctifia S. Jean dans le ventre de Ste. Eliſabet. C'eſt une participation de la Hierarchie céleſte, où les eſprits bienheureux ſe répandent enſemble & ſe pénétrent les uns les autres. C'eſt *la Communion des Saints.* O ſi les hommes Chrétiens ſavoient à quoi ils ſont appellés ! mais hélas, tous ſont morts en Adam, & nul ne veut vivre en Jéſus-Chriſt.

LETTRE CLIX.

Comment Dieu agit dans les ames par l'entremiſe d'autres ames qui lui ſont unies.

1. IL a été certifié d'une maniere ineffable la filiation ſpirituelle, & comme ces ames étoient deſtinées à être un en Dieu. O que vos démarches ſont belles dans la volonté de Dieu !

(a) Jean 17. vſ. 21.

Il a été confirmé qu'il y aura de fortes bourasques de tentations : mail il ne faut ni craindre ni s'étonner : le vaisseau demeurera toujours dans le même équilibre quoique battu de la tempête. S'il reste abandonné, le naufrage même le jettera dans un port assuré.

2. Il a fallu me sacrifier pour souffrir pour vous. L'ame découvre en Dieu même (par rapport à vous,) comment Dieu perdant toujours plus l'ame en lui, la rendant de plus en plus féconde par un même acte pur, simple & nud, fait que du même lien dont il s'unit intimément l'ame & la posséde, il la serre étroitement avec votre ame, en sorte qu'elle porte ses langueurs. Elle comprend la nature de l'union hypostatique du Verbe avec l'homme, la part qui nous y est donnée d'une maniere très-sublime ; & elle découvre en même temps une maniere très-haute par laquelle l'homme est créé à l'image de son Dieu : ce qui la rend participante d'une qualité productrice de fécondité & d'écoulement dans les autres ames, & par-là elle se les unit du même acte que Dieu s'unit toutes choses : ensorte qu'il lui

paroit que c'est elle en Dieu & Dieu en elle comme une cause premiere, qui attire & pénétre le premier objet qu'il attire ; & par cet objet, ou plutôt par sa pénétration dans cet objet, en attire un autre, & ainsi plusieurs de cette sorte.

3. Quoique ces rayons attirants pénétrent ce premier objet, & semblent s'en servir pour attirer les autres, c'est pourtant lui qui les attire par son efficacité ; & il communique cette efficacité aux sujets qui lui sont plus proches, avec plus de véhémence : ensorte que c'est lui-même, & c'est aussi ce premier objet, qui attire les autres par un seul & même acte, sans que ce premier objet (à cause de sa pureté & simplicité) fasse aucun entre-deux, quoiqu'il soit la premiere cause mue par le souverain Moteur.

Et cela est continuel, & de telle frote, qu'il ne cesse de tirer avec son Moteur, & par le même acte de son Moteur, jusqu'à ce qu'il ait attiré jusqu'à lui l'objet qui lui est le plus proche, & qu'il l'ait confondu en lui en unité parfaite, le rendant pur, simple & nud comme lui, & propre à rece-

voir avec lui fans nulle diftinction les rayons purs & toujours féconds de fon Moteur. Si bien qu'il devient tellement un avec lui, que l'on a peine à difcerner le rayon d'avec le corps du Soleil, quoiqu'il en foit toujours très-différent.

4. Je ne me faurois mieux expliquer. Un je ne fais quoi me perfuade que vous m'entendrez, & que vous fuppléerez par votre lumiere au défaut de mon expreffion. Ayez la même fimplicité à me dire ce qui vous rebute, que j'ai à vous écrire ce que le Maître veut.

LETTRE CLX.

Commencement de Réfurrection fpirituelle.

1. J'Ai un mouvement affez fort de vous écrire, & je le fais. Je vous dirai, que votre état préfent eft un commencement de réfurrection, & que la réfurrection véritable viendra bientôt. Il y a cette différence entre la réfurrection des corps, & la réfurrection miftique, que la premiere fe fait tout-à-coup, & celle-ci fe fait peu-à-peu, de même que la mort miftique. Ce n'eft pas que cette réfurrection ne communique tout d'un coup la vie; mais l'ame n'eft pas encore en état d'en faire ufage : ce font des cendres qui fe raniment, & cet état tient de la mort & de la vie, c'eft-à-dire, il a encore quelque chofe de l'état de mort, qui lui refte quelque temps, qui eft comme une impreffion de l'état dont on vient de fortir; & cela plus ou moins, felon le deffein de Dieu. Il participe auffi de l'état de vie, quoique la vie ne foit pas pleine & entiere. L'ame eft quelque temps comme une perfonne qui fort de la létargie : elle fent bien qu'elle n'eft pas morte, mais auffi elle ne peut affurer qu'elle foit encore tout-à-fait vivante, jufqu'à ce que ce fommeil létargique l'ayant quitté peu-à-peu, les forces auffi lui font données.

2. La comparaifon du ver à foie me vient à ce propos. Vous voyez que lorfque cet animal a paffé neuf à dix mois comme mort, étant comme une graine inanimée, peu-à-peu le principe

de vie cachée dans cette mort paroit : assez long-temps il n'y a qu'un foible mouvement qui fait distinguer qu'il vit ; mais il n'est pas en état de faire nulles fonctions de vie jusqu'à ce que peu-à peu il croît, il agit, il travaille à sa soie, & enfin il prend des aîles & vole. Voilà un abrégé de l'état de cette ame, qui comme l'aube du jour, se ressent encore des ombres de la nuit, mais qui cependant à mesure qu'elle avance du côté du jour, perd imperceptiblement ces ombres & ces nuages, jusqu'à ce qu'il soit jour parfait. Voilà autant que je le puis comprendre, l'état où est votre ame : elle est véritablement ressuscitée pour ne plus mourir : mais cette résurrection a encore des ombres, ou, si vous voulez, les suaires ne lui sont point encore ôtés, (*a*) comme à Lazare ; il ne laisse pas d'être vivant & de le connoitre, quoiqu'il ne puisse douter de sa mort, le suaire la lui faisant assez connoitre, & lui en étant une preuve sensible.

3. Je sens une union plus intime & plus forte avec vous que jamais, & il me semble que votre ame est une

(*a*) Jean 11. ℣. 44.

de ces dépouilles (*a*) que Jésus a emmené avec lui au ciel, que vous êtes la marque de son triomphe, & qu'il va régner sur vous sans reserve. Il a triomphé de votre mort.

LETTRE CLXI.

Comment Dieu prend plaisir de sauver quiconque se quittant soi-même, s'abandonne & se perd en lui.

1. POur comprendre la conduite de Dieu sur les pécheurs, il faut prendre (la chose) dès le commencement du monde. Dieu souffrit (*b*) que l'homme innocent devint criminel pour avoir le plaisir de le sauver. La perte (de l'homme) étoit en la main de l'homme ; mais son salut lui étoit impossible : & quoiqu'il fût livré à la plus grande des peines (qui étoit de labourer la terre,) & condamné à la mort, toutes ces choses, qui paroissent égaler & surpasser même son pé-

(*a*) Ephes. 4. vs. 8. Col. 2. vs. 15.

(*b*) *C'est-à-dire*, Dieu laissa tomber l'homme sans pour cela l'abimer comme le Demon, aimant mieux avoir le plaisir de le sauver.

ché, lui étoient entierement inutiles. Il lui fallut un Rédempteur.

Dieu est infiniment jaloux de sa Divinité, & le plus grand de tous les outrages est de l'attaquer : & Jésus-Christ est infiniment jaloux de son titre de Rédempteur, & le plus grand outrage qu'on lui puisse faire est de lui donner atteinte. C'est pourquoi le désespoir est le plus grand des péchés contre le sang de Jésus-Christ, comme l'idolatrie est le plus grand contre la Divinité.

Jésus-Christ a toujours pris plaisir de (*a*) *sauver ce qui étoit perdu*, soit dans l'Ancien soit dans le Nouveau Testament; & il a fait voir dans l'un & dans l'autre qu'*où* (*b*) *le péché avoit abondé* c'étoit là que *la grace surabondoit*. Il a pris plaisir de prendre des esclaves vendus au péché pour en faire les glorieux trophées de ses miséricordes. Avec quelle bonté reçoit-il les pécheurs, & avec quelle rigueur & quelle condamnation parle-t-il aux Pharisiens qui s'apuyent en leur propre justice? Il n'est venu sauver que (*c*)

(*a*) Luc. 19. vs. 10. (*b*) Rom. 5. v. 20.
(*c*) Matth. 15. vs. 24.

les brebis perdues de la maison d'Israël. O le grand mot! qui nous instruit aussi de la perte totale. Tout son soin, étant sur la terre, a été de nous assurer que le salut est en lui seul. Il nous a porté à tout attendre de lui, à nous confier entierement à sa bonté. Vous dites, ô Dieu, que (*a*) *vous examinerez nos justices :* Vous n'examinez pas de même le pécheur : vous le plongez dans une mer de sang & d'amour. On croit honorer Dieu par la force : c'est s'égaler à lui : nous l'honorons par notre foiblesse : il nous a appris par son exemple qu'il falloit être foible & abbattu. N'a-t-il pas toujours pris plaisir de relever ce qui étoit abbattu, de nettoyer ce qui étoit sali? Lorsque les maux étoient à leur comble, il a sû les guérir : il a abbattu ceux qui étoient debout; il a relevé ceux qui étoient comme morts sur la terre.

3. Si je pouvois vous faire comprendre ce que Dieu veut de vous & vous y faire entrer, que je serois contente, & que vous changeriez bientôt d'un homme en un autre homme! Ce qui vous paroit présentement des

(*a*) Ps. 74. vs. 3.

abimes à cause de la lueur qui vous conduit, vous paroitroit des chemins unis à la lumiere du Soleil de justice. Si vous connoissiez Jésus-Christ & l'étendue de sa Rédemption, *toutes vos œuvres de justice* (a) vous paroitroient (comme elles sont en effet) *ainsi que des linges souillés* : toute votre confiance & tout votre amour seroient pour votre Sauveur : vous connoitriez sa valeur & son prix : vous vous abandonneriez à lui sans reserve ; & alors (b) *quand vos péchés seroient aussi rouges que l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige*, parce que vos (c) *vêtements* seront *blanchis dans le sang de l'Agneau.* Mais que faire ! Si je me tais de ces choses, ô mon Dieu, vous me tourmentez ; parce que vous voulez que je les déclare : si je les lui dis, on ne m'écoutera pas : c'est à vous à le mettre dans les dispositions nécessaires.

4. O si vous aviez assez de cœur pour vous jetter à corps perdu dans les bras de l'amour nud, vous trouveriez le plus grand des saluts dans la

(a) Isa. 64. vs. 6. (b) Isa. 1. vs. 18.
(c) Apoc. 7. v. 14.

plus grande de toutes les pertes. Pourquoi croyez-vous que (a) *Dieu ait envéloppé tous les hommes dans le péché* d'Adam ? Est-ce pour les perdre ? Non : c'est afin d'avoir le plaisir de les sauver, & qu'ils ne dûssent pas leur salut à leur fidélité, mais à la pure bonté de Dieu. Ce sont les présomptueux qui se perdent : car pour les pécheurs, (b) *quiconque invoque le nom du Seigneur, est sauvé.* Mais comment me croiriez-vous si vous en voulez croire aux partisans de l'amour propre & de la propre justice ? Que ne vous abîmez-vous promptement en Dieu ? Les commencements vous effrayeroient, sans doute ; car vous croiriez vous briser contre les rochers : mais vous éprouveriez bientôt ce qui est dit dans le Roi-prophète, que (c) *lorsque vous tombez Dieu met sa main sous vous*, pour empêcher que vous ne vous blessiez, & pour vous relever avec plus de vitesse que vous n'etes tombé.

5. Je me sens affamée de votre perte, & je serai languissante jusqu'à ce qu'elle soit entiere. Ne croyez pas que vous

(a) Rom. 11. vs. 32. & Chap. 5. vs. 15-19.
(b) Ps. 36. vs. 24.

entriez en Dieu par voie d'élévation, mais par voie d'humiliation. Dieu eſt au-deſſous de nous comme il eſt au-deſſus. Il eſt plus aiſé de deſcendre que de monter. O Dieu, vous aimez une ame terraſſée & abatue : vous réſiſtez au ſuperbe : vous abbattez ces géans qui ſe croyent forts. Pourquoi Pierre tomba-t-il ? parce qu'il devoit paître les troupeaux du Seigneur.

6. Que ne puis-je vous entraîner avec moi dans l'abîme infini ! Eh, que craignez-vous ? pour ce que vous valez pourquoi appréhender de vous perdre ? Vos réſiſtances alongeront votre ſupplice & retarderont votre bonheur. O ſi vous vouliez bien entendre ma voix, & comprendre ce que Dieu veut de vous ! Vous le comprenez ſans doute ; vous avez au-dedans le témoignage de la vérité de ce que Dieu veut de vous : mais vous faites le ſourd ; & vous vous dites à vous-même, que ce n'eſt pas cela. Votre réſiſtance vous plait, & vous vous en faites même un mérite devant Dieu. Ne vous fâchez pas ; car il ne dépend pas de moi de me taire. Je me ſens animée à votre pourſuite, & je vous pourſuivrai

ſuivrai par-tout juſqu'à ce que vous m'accordiez l'effet de ma demande, & que je vous introduiſe où je ſuis. Tournez tant que vous voudrez, differez, craignez, ſoutenez ; il faudra toujours en venir-là. Je ne crains plus de vous dire la vérité. Je m'y ſens trop fortement pouſſée. Le Seigneur eſt (*a*) *le tout-puiſſant ; & qui a pû lui réſiſter, & vivre en paix ?* Pour moi, je ne le puis faire. Il faut voir S. Paul ſur cette doctrine. Il en ſera de vous comme de l'aveugle né ; vous ne ſerez jamais éclairé que par la boue.

(*b*) *Que celui qui veut être jugé avec moi, vienne. Pourquoi ſuis-je conſumée en me taiſant ?* (*c*) *Quand il me tueroit, j'eſpererai en lui : je ne laiſſerai pas de repandre mes voies en ſa préſence, & il ſera mon Sauveur.* O Dieu, achevez ce que vous avez commencé, je vous en conjure : ſi vous m'aimez, ne lui donnez point de repos que vous ne l'ayez introduit où vous l'appellez.

(*a*) Job. 9. vſ. 4. (*b*) Job. 13. vſ. 19.
(*c*) Job. 13. vſ. 15. 16.

LETTRE CLXII.

Qu'il faut devenir petit & détaché des spéculations de la science humaine pour donner lieu à la lumiere surnaturelle & à la vérité de Jésus-Christ.

1. JE vous prie instamment de travailler à vous rapetisser en toutes choses ; car c'est à présent ce que Dieu veut de vous. Ne tendez pas à être quelque chose, mais à n'être rien. Défaites-vous de votre propre esprit, de la pensée & du désir de le faire paroitre : car il faut tendre à l'entiere destruction de tout vous-même ; autrement il vous sera impossible de posséder Dieu pleinement, & comme il désire d'être possédé de vous. O si vous saviez combien les lumieres de notre propre esprit quoi qu'illuminé & éclairé par les brillants de la science, sont éloignées de la pure lumiere de la vérité essentielle !

2. Vous devez sur toutes choses travailler à présent à former votre intérieur. Ce doit être pendant un temps votre unique occupation, laissant toutes les autres, quelque prétexte que vous croyiez avoir de les conserver. Ne voyez-vous pas que l'amour propre est niché en tout cela ? Quittez tout, & vous trouverez tout. Si vous voulez faire du progrès à l'intérieur, il faut vous y donner tout de bon : sans cela, vous ne ferez rien. Et pour y réussir comme il faut, il faut donner le plus de temps que vous pourrez à l'oraison & à la lecture des choses intérieures. Privez-vous pour quelque temps de toute autre lecture, afin de mortifier votre esprit de sa curiosité : car il ne s'agit plus de le faire vivre, comme autrefois ; mais de le faire mourir, afin que Jésus-Christ substitue son Esprit en la place. Si vous ne faites pas avec courage ce que l'on vous dit là-dessus, vous manqueriez à votre grace & aux desseins de Dieu sur vous, & mon ame n'auroit point de grace pour conduire la vôtre. Il arriveroit de votre intérieur ce qui est dit dans l'Evangile (*a*) de la semence : elle auroit germé en vous, mais elle seroit étouffée pas les épines. Vous verrez que vous n'aurez jamais davan-

(*a*) Matth. 13. ℣. 7.

tage pour le prochain, que lorſque vous renoncerez à vos propres lumie- res & à votre propre conduite pour recevoir les pures & ſimples lumieres de Jéſus-Chriſt, auxquelles les lumie- res naturelles de la raiſon & les ac- quiſes ſont oppoſées.

3. Ne vous pardonnez rien, je vous prie, dans ces commencements de voie, où il faut jetter les profondes racines de la petiteſſe, qui eſt la vé- ritable humilité. Toute autre humilité n'eſt qu'apparente, & n'a rien de réel. Si votre édifice n'eſt pas bien fondé, il ne pourra jamais ſubſiſter parmi la tempête qui le menace. Quoi! ſeriez- vous aſſez foible pour ne vous pas renoncer abſolument vous-même en toutes choſes? Votre curioſité & votre amour propre ſe ſervent des plus beaux prétextes du monde pour ſe ſoutenir: mais je connois trop leurs ruſes pour leur rien tolérer. Ne me dites pas, que l'on n'eſt pas parfait tout d'un coup. Je le ſais bien: mais vous avez été appellé à la perfection tout d'un coup, quoique vous ſoyez bien éloigné d'etre parfait. Etant appellé à la perfection, il faut ſuivre les moyens qui vous y

doivent conduire. Ce que je vous de- mande n'eſt pas une choſe parfaite, mais un moyen d'y arriver. Si vous n'embraſſez pas ce premier moyen, vous ne pouvez atteindre les autres; & ainſi vous reſterez toujours en vous- même.

4. Si je vous aimois moins, je vous ſerois moins ſévére, parce que votre perfection me ſeroit plus indifférente; ou ſi je connoiſſois moins les deſſeins de Dieu ſur vous, je pourrois tolérer bien des choſes: mais je ſuis très-cer- taine que vous n'aurez rien ni pour vous ni pour les autres que par la mort à vous-même. J'aime mieux pour vous un renoncement de cette nature, qu'un jeûne d'un an, & une diſci- pline très-ſanglante. Au nom de Dieu, croyez-moi: car je vous dis la vérité. Si Dieu ne permettoit pas que je con- nuſſe par moi-meme vos attaches & vos defauts, vous ne me le diriez pas: & c'eſt cependant cela qu'il faut dire; car au fait de ſe pourſuivre ſoi-même, il faut être fort fidéle à ne ſe rien pardonner, quoique ce ſoit; & vous ſerez dans la vérité. Voulez-vous poſ-

séder un trésor en Dieu seul, perdez tout le reste.

5. C'est à quoi assurément vous êtes appellé: sans cela il seroit impossible qu'il y eût d'union entre mon cœur & le vôtre, le mien ne logeant plus autre chose que le seul honneur & la seule gloire de Dieu, & son seul intérêt. Je me soucie moins de moi que d'une paille, & cependant j'ai trouvé qu'en quittant tout pour Dieu, il m'a donné infiniment davantage que je n'aurois osé espérer. Il faut que Jésus-Christ devienne à présent votre voie. Abandonnez-vous bien à lui, afin qu'il vous conduise lui-même : il ne vous égarera pas : car étant lui-même votre (*a*) *voie*, vous marcherez en lui. Il faut qu'il soit votre *vérité*, qui n'est autre que cette belle (*b*) *lumiere qui écaire tout homme venant au monde*, *& qui luit même dans les* plus épaisses *ténèbres* de la foi, qui fait faire des œuvres qui ne sont point operées *ni par la volonté de la chair*, *ni par la volonté de l'homme* ; *mais par la volonté de Dieu.*

LETTRE CLXIII.

Petitesse & souplesse que Dieu demande. Jésus-Christ parole : son efficace.

1. JE ne demande rien autre chose si non que votre cœur soit ouvert pour recevoir l'esprit de petitesse & d'enfance. Ce seroit cesser d'être petit que de vous donner aucune disposition. Notre Seigneur vous mène par la main. Je vous parle toujours de la petitesse, non pour vous obliger à faire quelque chose ; mais parce que j'en ai le mouvement, & que Dieu veut que vous soyez dans un acquiescement continuel à être petit, & que vous vous aprivoisiez insensiblement avec la petitesse dans un lieu d'où elle est entierement bannie.

2. Je vous ai mandé ma pensée sur l'article des régles. Il ne faut rien prévenir, mais se laisser à Dieu sans reserve au moindre signal, sans que la raison arrète. C'est ce que Dieu veut de vous par retour à l'amour qu'il vous porte, que cette fidélité de souplesse infinie sous sa main ; mais souplesse

pleine de délicateſſe, qui ne délibére de rien, mais ſe laiſſe à ce qui l'entraine.

3. C'eſt à Dieu à vous mettre dans le cœur lorſqu'il le voudra, ſa volonté ſur tous les articles. J'annonce de loin: je ſuis la voix qui crie dans le déſert, applaniſſez la voye du Seigneur: mais je ne ſuis qu'une voix: il faut que la Parole (Jéſus-Chriſt) ſe faſſe paſſage: ſa délicateſſe eſt extrême: je ſuis ſûre qu'elle ſe fera diſcerner chez vous quoiqu'elle paroiſſe muette; & c'eſt à elle que je vous abandonne, ſans vous abandonner un moment: car je vous porte continuellement en Dieu. Je ſuis quelquefois étonnée de l'application que Dieu me donne pour vous comme ſi vous étiez ſeul au monde, & je conçois en cela les deſſeins de ſon amour ſur vous.

Il eſt vrai que la régle ordinaire de la réſiſtance eſt de retrécir, deſſécher, & troubler plus ou moins, ſelon que l'on eſt plus ou moins avancé. Lorſque Dieu vous ôte le moyen de faire quelque choſe que vous voudriez, il faut demeurer ferme à ſe laiſſer tout ôter.

LETTRE CLXIV.

Diverſes épreuves de divers états. N'agir que par la volonté de DIEU SEUL.

1. J'Ai bien crû que vous recevriez les choſes que je vous ai dites comme vous les avez reçues. Vous êtes trop à Dieu pour que cela ſoit autrement. Comme j'ai reçû ce que l'on m'a dit ſans nulle condition, vous pouvez le dire à qui vous ſavez. Ne vous étonnez pas que la nature reſiſte en lui. On lui a preſſé le bouton étrangement depuis quelque tems, & même au delà de ſa portée. C'eſt l'écorcher tout vivant, ou l'étendre ſur le chevalet: les os craquent de bonne ſorte, mais ſa volonté, toujours bonne & ſoumiſe, ſupplée à tout. L'autre a plus d'étendue de cœur, & a même un certain courage qui ſoutient tout: mais N. eſt dépourvû de tout cela: il ſent tout ſans nulle force. Sa volonté eſt ſeulement comme un linge qui plie lorſque tout le reſte fait réſiſtance par ſa roideur. Tous ces coups redoublés ſont de bonnes criſes. Je lui dis bien la

derniere fois, qu'il falloit changer d'objet pour Dieu même : & que comme il a tout rapporté à soi-même jusqu'à présent, croyant cela dans les régles, il faut desormais qu'il raporte tout aux autres. Il me vient dans l'esprit qu'il y a un certain proverbe qui dit : *Charité bien ordonnée commence par soi-même*; mais il faut FINIR par le contraire, & laisser ce *soi-même* pour DIEU SEUL; se donner à tous, comme l'on a tout pris pour soi.

2. Je suis bien persuadée que DIEU SEUL est & sera toujours de plus en plus celui qui vous fera agir; que ce sera lui en vous qui décidera, & que nul goût des personnes ni nul raisonnement ne fera pancher la balance. C'est peser les choses au poids du sanctuaire que de les peser par cette volonté intime de Dieu, qui conduit d'autant plus sûrement la nôtre qu'elle n'est point éclairée par l'esprit, & que restant dans son aveuglement, Dieu seul est son flambeau, & la conduit sans même l'éclairer distinctement. Le propre de la volonté est de choisir; mais son choix reste toujours humain & imparfait tant qu'elle subsiste en elle-même, mais il devient volonté de Dieu lorsqu'elle est perdue dans la divine volonté. Vous voyez qu'afin que cela soit de la sorte il faut que la raison n'y ait nulle part; parce qu'elle ne peut que réveiller notre propre volonté, la retirer de sa perte, & lui faire faire un choix opposé à la volonté divine, qui ne choisit certainement que par la perte de notre volonté en la sienne. Et c'est là le nécessaire pour éviter toute méprise, que d'agir par le pur fond, qui, laissant la volonté propre dans sa mort, présente la volonté de Dieu, pourvû que notre volonté ne soit point remuée par la raison ou par le goût naturel.

LETTRE CLXV.

Le foible dans le sensible ne nuit plus lorsque le sens est separé d'avec l'esprit; comme en S. Paul. Etat de liberté divine après cela.

1. CE que vous trouviez grand, me paroit moins que des fourmis en comparaison de la grace qui vous

a été communiquée depuis, & vous avez fait plus de progrès que vous n'en aviez fait en toute votre vie. Il y a la meme différence qu'il y a entre l'ombre & le corps, la figure & l'original. Ce premier amour vous paroit grand, parce qu'il remplissoit une petite capacité bornée, retrécie, limitée; mais à présent cet amour n'est plus: & Dieu vous ayant tirée par une merveilleuse extase de votre capacité propre pour vous perdre en lui, votre amour n'est plus palpable, parce que vous ne le renfermez plus; mais il est immense, n'ayant rien qui le borne.

2. Ne craignez point. Votre esprit & votre volonté étant infiniment éloignés & séparés de cet homme extérieur, quoiqu'ils éprouvent des foiblesses, ils n'en sont nullement souillés; & il me semble même que c'est tout l'état de S. Paul, qui ayant demandé avec un esprit imparfait d'en être délivré, sitôt qu'il en connoit le prix, il y demeure paisible & très-content: & c'est alors qu'il est ravi que son injustice reléve la justice de Dieu. Ne m'alléguez pas la différence (qu'il y a.) puisque vous ne pourriez pas ne point

convenir avec moi de la séparation de votre esprit, & que ce n'est plus à vous à porter jugement de vous-même, mais à vous laisser telle que vous êtes. Il m'est venu dans l'esprit la différence de S. Jerôme à S. Paul sur ce sujet; & comme dans ce premier la séparation n'étoit point faite de l'esprit & du sens, c'est pour cela qu'il pouvoit & devoit prendre les moyens pour se défaire de sa peine & la diminuer, & vous verrez que l'Esprit de Dieu, qui est toute sagesse & amour pour conduire les ames des Saints selon le degré de perfection qu'il leur a choisi, inspire à S. Jerôme mille manieres de se défendre de ses ennemis: ses épitres en font foi. S. Paul dans le commencement en fait de même: mais lorsque l'amour pur est devenu le maître, & qu'ayant chassé Paul de chez lui pour devenir Paul lui-même, ou plutôt pour faire Paul etre Dieu, alors dis-je il demeure muet, content & paisible sur son fumier, rapportant lui-même comme un défaut la priere qu'il avoit fait d'en être délivré, puisque Dieu lui-même l'en avoit corrigé, lui disant, que (a)

(a) 2 Cor. 12. vs. 9.

ſa grace lui ſuffiſoit. O divin Paul, je m'aſſure que quand vous fûtes encore plus perdu dans l'amour pur & nud, vous ne vous informiez plus ſi la grace vous ſuffiſoit ; & vous eſtimiez que la grace des graces eſt de n'en plus connoitre, diſtinguer, poſſéder, vouloir &c. vous laiſſâtes volontiers votre eſprit en Dieu & votre corps ramper ſur terre, & vous étiez ravi, après la diviſion de ces deux choſes ſi inſéparables, que chacune rendit gloire à Dieu en ſa maniere. La baſſeſſe du corps rehauſſant infiniment l'agilité & la grandeur de l'eſprit, & la félicité de l'eſprit n'étant interrompue par l'aviliſſement du corps, il recevoit un nouveau plaiſir de voir ſon homme extérieur dans la place qui lui eſt due.

3. J'avoue que dans le temps que cette diviſion ſe fait, elle eſt très rude à la nature, & c'eſt proprement ce que l'on appelle *mort* ; la mort n'étant qu'une ſéparation de l'eſprit d'avec le corps, comme cette mort eſt une diviſion de l'eſprit & du ſens. Ces deux morts ſont très douloureuſes, & plus ou moins douloureuſes ſelon le dégré de vie qui doit ſuivre. S. Paul crie

dans ces agonies, comme, (*a*) *je veux la loi de Dieu quant à l'homme intérieur*, &c. parce qu'il ſentoit alors ces deux parties ſe diviſer. Il ſouhaite même le coup de mort, déſirant d'être délivré de la priſon du corps, & non du corps ; le corps n'étant plus priſon ſitôt que par la diviſion achevée l'ame eſt miſe en pleine liberté : il en eſt comme d'un oiſeau enfermé dans une cage à qui on donneroit l'air ; il ne feroit plus captif. C'eſt ainſi que vous allez être bientôt : rien ne pourra ſur la terre vous empriſonner, reſſerrer, incommoder. L'air divin ſera le lieu immenſe où vous prendrez vos ébats. Ce ſera alors que vous aimerez plus vos travaux paſſés que toute votre gloire. Vous chanterez le cantique de votre délivrance : vous verrez avec plaiſir que vous avez paſſé la mer ſans être ſubmergée, ni même, (oui, je l'oſe dire) ni même ſans boire de ſes eaux. O que les jugements de Dieu ſont différents des nôtres, & que ce qui paroit ſaint à nos yeux, eſt ſouillé devant lui ! Il examinera nos juſtices ; mais ſa juſtice à lui-même ne ſera point

(*a*) Rom. 7. vſ. 22.

sujette à cet examen. O que toute notre justice périsse & que notre lumiere disparoisse. Devant la sienne tout n'est que ténébres & péché. Dieu seul, Dieu seul, & son pur amour.

LETTRE CLXVI.

Voie de la foi pure & imperceptible : combien elle est rare & pénible étant unie avec la croix & les opprobres.

1. LA foi de l'ancienne loi étoit appuyée sur les promesses, en s'y assurant ; mais la foi du Christianisme est une foi nue, qui dépouille de tout, & qui va arrachant & détruisant. Dieu se faisoit des amis dans l'ancienne loi pour les couronner ; & il s'en fait à présent pour les couvrir d'ignominie ; & même plus l'Eglise sera sur sa fin, plus la foi sera pure, dénuée de témoignages, & plus (*a*) *les adorateurs adoreront en esprit & en vérité.* C'est pourquoi vous ne voyez plus les vrais dévots de ces derniers siécles abondants en miracles & en

(*a*) Jean 4. vs. 23.

dons extraordinaires, si ce n'est quelques-uns comme à la dérobée ; mais la grace est une grace de vérité, qui fait connoitre & sentir à l'homme ce qu'il est.

2. Mais on a d'autant plus de peine à y marcher, que la voie de certitude, quand on y a marché, revient (& se présente,) toujours, à cause des (*a*) apuis qu'il y a, & que les prophéties y paroissent accomplies, & les miracles visibles : car Dieu fit bien de plus grandes choses pour établir la Synagogue, que pour l'Eglise ; & c'est pourquoi les Juifs avoient bien plus de peine à se faire Chrétiens, que les Gentils : car ils disoient : Nous savons les prodiges que Dieu a faits par nos peres ; mais celui-ci est mort comme un criminel. Dès qu'ils avoient voulu un miracle, un témoignage, ils l'avoient ; mais ici ils disent ; (*b*) *S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, & nous croirons en lui.* Cependant Jésus-Christ fait plus d'état de l'ignominie de la croix, que de la foi

(*a*) On entend par ce mot des marques ou preuves apperçues & sensibles.
(*b*) Matth. 27. ℣. 42.

de tant de gens fondée sur des témoignages.

3. O que ne vous puis-je faire entendre ce que je connois là-dessus ! non pour me tirer de l'opropre ; Dieu le fait ; mais pour vous tirer autant qu'il me seroit possible de toutes réflexions sur les prédictions, & de tout apui sur ce qui arrive. Mais, vous laissant tel que vous êtes, croyez sans (*a*) foi & sans assurance ce qui est au-dessus & au-dessous de toute apparence. Je vous le dis encore, que vous n'aurez aucune assurance pour moi tant que vous en voudrez chercher quelques-unes : mais ce que vous aurez, c'est que vous perdrez vos répugnances (qui vous retiennent & arrêtent) à mésure que vous vous perdrez & que vous entrerez dans la foi & la simplicité : mais pour d'assurance, vous n'en aurez point si non une facilité pour les choses, & que toutes répugnances vous seront ôtées, mais en maniere de perte, & non (en maniere) de certitude : la foi ne le porte pas.

Lorsque les Juifs demanderent un signe à Jésus-Christ, il ne leur donna

(*a*) Appuyée perceptiblement.

point d'autre (*a*) que celui de sa mort & de sa sépulture. O mistère caché, & infiniment caché à toute raison ! O mistère de foi ! tu ne t'accompliras que par la foi ; & il m'est mis dans l'esprit que vous ne représenterez pas seulement Jésus-Christ, mais vous serez comme un autre Jésus-Christ, (*b*) parce qu'il vivra en vous, que vous serez crucifié comme lui ; & que ce ne sera que par la croix que vous entrerez dans la gloire. Mais hélas ! combien de doutes & d'hésitations lorsqu'on se verra dans un chemin de perte, d'opprobres, d'ignominies, plus encore intérieurement qu'extérieurement ? O combien regrettera-t-on les chairs d'Egypte, & quelle peine n'aura-t-on pas à s'accoutumer à cette viande pure de la manne, qui ne satisfait pas les sens quoiqu'elle nourrisse l'esprit !

(*a*) Matth. 12. vs. 39. 40. (*b*) Gal. 2. vs. 19. 20.

LETTRE CLXVII.

De la purification fonciere & de la perte radicale & totale de toute pro-

priété : comment l'homme ni rien de ce qui le concerne, ne doit plus être l'objet de soi-même ; mais qu'il faut que tout ce qui regarde son soi, soit perdu en qualité de motif, d'intention, de fin, & d'objet de nous-mêmes ; afin qu'ensuite de cette perte de Dieu seul soit notre objet en tout, & nous soit tout en toute chose par le pur amour, qui est lui-même.

[Cette matiere, qui n'est que pour des ames bien avancées dans la vérité, se trouve déduite plus amplement & avec toutes les précautions & les avis nécessaires, dans le *Traité des Torrents*, imprimé dans le *Second Volume des Opuscules Spirituels de M. G.*]

1. J'Ai admiré, Madame, la bonté de Dieu en voyant votre lettre. Dans l'état où vous êtes vous ne sauriez trop mourir ; & vous vous feriez un tort irréparable si vous vous arrêtiez à la moindre chose sous prétexte d'assurance de salut, de vertu apparente, ou de sainteté propriétaire. C'est, Madame, dans la perte totale & générale de toutes choses que l'on trouve Dieu même, qui vaut infiniment plus que

toutes sortes de vertus & de saintetés hors de lui. Il vous faut, Madame, perdre tout ce qui n'est pas Dieu lui-même, je ne vous dis pas pour avoir Dieu, mais pour demeurer dans votre néant, laissant Dieu vous être toutes choses pour lui-même & en lui-même. Pour nous, il n'y a chose au monde qu'un abandon le plus extrême, & la perte la plus achevée.

2. O Madame, le grand bonheur que celui d'une ame qui a tout perdu sans reserve, soit intérieurement, soit extérieurement ! Elle ne s'inquiéte plus de son salut, puisqu'elle a perdu son salut même pour l'auteur de son salut. Il vous faut (maintenant un tel oubli de vous-même, que vous ne songiez pas même volontairement si vous êtes d'une maniere ou d'une autre. Il vous faut faire le saut de la perte totale, qui consiste à se délaisser à Dieu pour le temps & l'éternité ; ensorte que tout ce qui nous touche, ne nous regarde plus. Que celui à qui je me suis donnée me fasse tout ce qu'il veut ; ce n'est plus mon affaire : mon affaire est de lui laisser faire de moi dans le temps & dans l'éternité ce qu'il lui plaira,

ſans lui dire une parole. Lorſqu'il me jette dans l'abîme le plus profond, il ne me permet pas un regard ſur moi-même : je ſuis à lui : qu'il me briſe, qu'il me condamne, je ſuis à lui, je conſens à tout ce qu'il fera ; non par un conſentement formé, mais par un état de délaiſſement total. Vous ne ſauriez croire les démarches qu'une ame qui eſt fidele à ne ſe regarder jamais elle-même, à ne s'arrêter à rien lorſqu'elle s'abime & ſe noie, fait en peu de temps, & le bonheur infini qui ſuit cet état.

3. L'ame arrivée à cette perte totale ne ſe regarde plus, ni ne peut ni ne veut plus ſe regarder : elle n'a plus ni yeux ni volonté (pour le faire.) Il faut que la foi la plus nue qui fut jamais abſorbe tellement toute ſa raiſon, même celle qui eſt la plus illuminée, qu'il ne lui en reſte plus ; que l'eſpérance abſorbe ſa mémoire, & la charité ſa volonté, en telle ſorte, qu'elle ne trouve de choix ni de panchant pour choſe au monde.

4. Mais pour en venir là, il faut que Dieu tienne ſur nous une conduite intérieure & ſouvent extérieure qui détruiſe toute raiſon ; & qu'après nous avoir conduit dans les choſes raiſonnables, pour leſquelles nous nous ſommes abandonnées ſans reſerve, y ayant épuiſé tout l'abandon poſſible, il nous faſſe entrer dans une conduite ou un état qui paroit tout oppoſé à notre raiſon, afin de nous la faire perdre tout-à-fait. Pour cela il nous conduit de précipices en précipices, d'abîmes en abimes plus profonds. Au commencement il donne quelque barque pour voguer ſur cette mer orageuſe : enſuite il ne laiſſe qu'une planche : puis il ôte cette planche : & alors ſentant que nous enfonçons, nous nous accrochons à tout ce que nous pouvons pour nous empêcher de tomber ; mais enfin, après nous être défendues de toutes nos forces, tout manque & tombe des mains, les forces quittent, il ne reſte plus que la foibleſſe. Cela arrive tout naturellement & ſans rien d'extraordinaire. Souvent Dieu voyant notre opiniatreté à nous attacher à quelque choſe, nous coupe les mains, & alors nous ſommes contraints de tomber. Mais combien d'efforts ne fait-on pas pour ſe ſoutenir ſur les ondes,

jusqu'à ce que la foiblesse soit si grande, que n'en pouvant plus, on est contraint d'aller à fond ! Et encore, la nature & l'esprit ont une si extrême frayeur & répugnance à se perdre, que du fond de l'eau souvent on reparoit : & c'est un jeu qui dure long-temps, de paroitre & se perdre, jusqu'à ce que l'on se noie & se perde tout-à-fait par la perte de tous les apuis créés, humains & divins, tant des perceptibles que de ceux qui ne le sont pas.

5. L'ame perd ainsi peu-à-peu toute vie, expire tout-à-fait, & entre, non dans l'état de vie, ni aussi dans l'état mourant : il est passé : mais dans un état de mort qui tient long-temps de l'état mourant ; & ensuite la mort devient consommée, & si entiere, qu'il n'y a plus même d'idée du moribond. On se perd si parfaitement de vue & de sentiment, qu'il n'en reste pour chose au monde, ni du côté même de Dieu, ni de la part des créatures. On reste (*a*) comme les morts éternels qui sont oubliés de tout le monde, & qui n'ont plus aucun sentiment ni de bien ni de mal.

On

(*a*) Ps. 84. vs. 9.

On reste de cette sorte tant qu'il plait à Dieu jusqu'à ce qu'il vienne lui-même comme vie nous rendre une vie nouvelle, & nous faire sortir des ombres pour nous mettre dans le jour éternel de sa gloire. Mais de dire comment tout ceci s'opére, cela ne se peut ici, quoique j'en aye écrit bien amplement, (*a*) & d'une maniere qu'il n'y a que la seule expérience qui en puisse donner une parfaite intelligence.

6. Courage donc, Madame : celui qui a commencé de tout faire en vous, achevéra tout. O le grand bien que d'etre ainsi anéantie, & perdue de telle sorte, qu'on ne puisse plus ni se voir ni se retrouver ! Tout ce qui arrive à une ame de foi, arrive comme tout naturellement. Il faut que tout tombe des mains peu-à-peu, & que l'on soit mis dans l'impuissance de faire ce que l'on faisoit auparavant. Je ne parle pas des choses multipliées : car cela est passé il y a long-temps : mais des choses les plus simples & les plus passives ; je dis plus, les plus nécessaires & essentielles : & il faut dire avec Job ;

(*a*) *Voyez le* Traité de Torrents, *dans le Second Volume* des Opuscules Spirituels *de* M. G.

(*a*) *ce que je n'osois toucher du doigt, est devenu ma nourriture.* Je dis ceci à l'oreille de votre cœur, & non à aucun autre. O qu'il est rare de trouver des ames assez courageuses pour se perdre. On vient bien au bord du précipice, on s'expose même aux flots de la mer avec courage; mais lorsque l'on enfonce, qui est-ce qui ne crie pas avec S. Pierre; (*b*) Seigneur, sauvez-nous; nous périssons? Comme vous êtes toute abandonnée à Dieu pour l'extérieur, vous laissant de moment en moment comme l'on vous fait être; soyez-la de même pour l'intérieur. Ne craignez point, au nom de Dieu; & soyez persuadée qu'après les miséricordes que Dieu vous a faites, & l'état où il vous a mise, vous ne sauriez trop vous perdre. La moindre hésitation, crainte, frayeur, retour sur vous-même, offense plus sa bonté, que de grandes fautes en une autre ame. Je vous parle avec toute la sincérité de mon cœur: ne craignez ni pour le passé, ni pour le présent, ni pour l'avenir; mais laissez-vous comme une

(*a*) Job. 6. vs. 7. (*b*) Matth. 14. vs. 30.

chose à laquelle vous ne devez plus penser.

7. Mais, me direz-vous, je risque peut-être mon salut. Il n'est plus à vous ce salut; vous l'avez abandonné: votre salut à présent doit être votre perte. Mais s'il falloit mourir? O c'est alors qu'il faut un courage invincible pour ne se point même regarder, bien loin de se reprendre: & Dieu ne vous envoye ces sortes de maux où vous êtes, tantôt expirante, tantôt en santé, que pour exercer votre foi & voir si vous serez fidele à ne craindre rien, à ne rien faire pour vous assurer; mais vous délaisser à pur & à plein à sa divine justice, pour qu'elle fasse de vous sans miséricorde pour le temps & pour l'éternité tout ce qu'il lui plaira. C'est là le comble de l'amour pur, du parfait anéantissement, & du délaissement entier. Mais je n'ai rien qui m'assure pour mon salut; au contraire. N'importe: Fiez vous à Dieu seul. O si une telle ame mourroit dans cet amour si pur, si généreux, & si désintéressé, il n'y auroit point de purgatoire pour elle. C'est à une telle ame

qu'il eſt dit par Iſaie : (*a*) *Quand vos péchés ſeroient rouges comme l'écarlate, ils deviendront blanc comme la neige.* C'eſt d'une telle ame que (*b*) *les vêtements ſont lavés dans le ſang de l'agneau.* Mais je dis plus ; c'eſt qu'il en faut néceſſairement venir là pour arriver à l'union immédiate, union centrale, union permanente & durable. Nul n'y arrivera jamais par une autre voie que par la déſapropriation générale ; & cette déſapropriation générale ne ſe trouve que dans la perte totale (de tout ſoi-même en la volonté de Dieu.)

8. Je crois, Madame, que Dieu vous a arraché pour un temps toute direction pour vous faire davantage perdre en vous ôtant cet apui & ce ſecours. Mais il me ſemble que le temps vient, qu'il vous en donnera une autre qui ne vous tirera pas de votre état de perte ; au-contraire, qui vous y fera enfoncer davantage. Car il vient un temps, que ce qui ſervoit de ſoutien devient le moyen d'une perte plus profonde & plus étendue. Cette direction vous ſera donnée,

(*a*) Iſa. 1. vſ. 18. (*b*) Apoc. 7. vſ. 13.

comme la premiere, par un coup de providence, & d'une maniere que vous ne l'attendez pas. Juſqu'à ce temps les craintes que vous avez ſervent même à vous arracher à vous-même ; & quoiqu'elles ſoient des marques infaillibles que l'ame n'eſt pas parfaitement anéantie, (bien qu'elle ſoit dans un degré d'anéantiſſement) elles ne laiſſent pas de ſervir de moyens d'anéantir davantage, faiſant perdre l'aſſurance & le ſoutien que cette paix générale que l'ame avancée éprouve, lui pourroit donner. Car ſi l'ame ſentoit qu'elle ſe perd avec courage, ſa perte même lui ſeroit un apui ; & ſi elle comprenoit ce qu'elle eſt ſelon les idées que l'on ſe peut former d'un état de perte, n'étant pas parfaitement perdue, cette ſeule aſſurance empêcheroit tout-à-fait ſa perte.

9. Laiſſons-nous donc en la main de Dieu, auſſi contentes de n'avoir point de courage que d'être courageuſes. Il faut nous laiſſer dans nos foibleſſes ; & ce ſera dans ces foibleſſes mêmes (*a*) que nous trouverons notre force. Tout ſe doit faire par dé-

(*a*) 2 Cor. 12. vſ. 10.

grés : quoique les craintes ſoient une marque que la perte n'eſt pas entiere, elles ne laiſſent pas de favoriſer la perte, pourvu qu'elles ne faſſent point changer de conduite ; ce qui feroit extrêmement difficile à une ame comme la vôtre : car ſi elle vouloit faire quelque choſe pour s'aſſurer, cette même choſe ne ſerviroit qu'à la perdre davantage, comme il arrive de vos petits actes & intentions ; ils ne ſervent qu'à vous faire voir & toucher au doigt que vous n'êtes pas perdue, que vous manquez de courage, & que vous cherchez des apuis : cependant tout cela ne peut ni vous aſſurer, ni vous appuyer : car quoiqu'il vous ſemble que cela aſſure dans le moment, néanmoins comme ce n'eſt pas le propre état de l'ame, cela ne peut pas ſubſiſter dans la ſuite, & cela lui fait voir encore davantage ſa foibleſſe.

10. Preſque toutes les ames, même celles qui ont fait de plus grands progrès, & qui ont plutôt volé que marché durant preſque tout le chemin de la foi, ſe ſont arrêtées en cet endroit de la perte totale faute de courage à ſe délaiſſer ſans reſerve à toutes les

volontés de Dieu, quelles qu'elles ſoient, ſans connoitre même (alors) ſi c'eſt volonté de Dieu, & croyant ſouvent le contraire : & à moins que Dieu ne les prenne lui-même pour les faire paſſer ce trajet, comme il prit (a) Habacuc par ſes cheveux, elles ne le paſſent gueres ; parce que la nature a une ſi extrême répugnance à ſe perdre, & ſur-tout la raiſon, que cela eſt ſurprenant : elle ſouffriroit plutôt toutes les peines poſſibles par ſon choix, que de perdre ainſi toute ſubſiſtance.

C'eſt une étrange choſe que de ſe perdre devant Dieu, devant les hommes, & devant ſoi-même : O qu'il eſt dur, dis-je, de ſe perdre de cette ſorte ! mais qu'il eſt doux & avantageux d'être perdu tout-à-fait ! Alors il n'y a plus de peine pour choſe quelconque, plus de crainte ; car celui qui ſe perd, craint ; mais celui qui eſt perdu, ne peut plus craindre : il trouve dans ſa perte la plus extrême & la plus achevée un bonheur ineſtimable.

11. Mais où trouve-t-on des cœurs qui veuillent bien ſe perdre de cette ſorte ? O qu'ils ſont rares ! ô qu'ils

(a) Dan. 14. vſ. 35.

sont rares ! j'en connois si peu, qu'à peine en pourrois-je nommer trois, quoique plusieurs semblent y courir de toutes leurs forces. Les uns se précipitent dans une perte imaginaire ; & n'ayant ni l'état intérieur (qu'il faut premierement avoir,) ni la force de porter cette perte, ou ils quittent tout, & entrent dans une vie licentieuse & criminelle ; ou ils entrent dans des désespoirs surprenants. Mais pour ceux qui se perdent dans un abandon total & généreux, ceux que Dieu a mis dans un dégré de foi conforme à cette perte, ô Dieu quel bonheur pour eux après des agonies les plus étranges qui se puissent imaginer ! Au commencement la perte est plus sensible ; peu-à-peu elle devient plus insensible ; ensuite elle devient presque indifférente ; puis elle ne touche plus : & alors l'insensibilité devient plus pénible que la peine même ; parce que la peine est encore un soutien & une secrette assurance que l'on est à Dieu : enfin, peu-à-peu on perd toutes choses, & l'on reste tellement perdu, que l'on ne peut pas même voir si on est perdu ni s'en soucier, ni y penser : & c'est le dernier dégré de perte, qui achève l'anéantissement, & met l'ame dans la parfaite pureté ; non toujours selon la pensée de celui qui est de cette sorte, qui ne pense pas même s'il est pur ou impur, & qui faisant encore des fautes extérieures pourroit, (si l'anéantissement n'étoit pas profond) tirer des conséquences de son impureté qui lui feroient de la peine : car pour la pureté, il ne la découvre plus ; mais tout est tellement détruit, qu'il n'y a plus moyen de penser à rien sinon être tel que l'on (nous) fait être de moment en moment, soit pour l'intérieur soit pour l'extérieur, sans qu'il reste le moindre panchant ni la moindre vue d'être autrement, d'être plus ou moins perdu. On est aussi content d'être perdu que de ne l'être pas ; aucune chose qui nous regarde, telle qu'elle soit, ne nous peut occuper ; & s'il s'agit de trouver un SOI-MEME, on ne le trouve plus, ni pour faire le bien, ni pour faire le mal.

LETTRE CLXVIII.

Avancement vers la perte en Dieu par celle de tous moyens & apuis créés.

1. JE suis bien-aise que Notre-Seigneur ne vous épargne pas. La dureté que vous éprouvez est la plus grande preuve de votre avancement dans l'anéantissement. On ne peut pas être plus contente que je la suis des dispositions de N. Je vous l'avois bien dit, que Dieu ne l'épargneroit pas. Il n'est pas au bout de ses peines : mais à quelque excès que ses maux puissent aller, je crois que son abandon doit les surpasser encore. Dieu donnera tous les jours de nouvelles matieres à sa fidélité ; ce qui le fera craindre & hésiter ; mais il ne faut point d'autre assurance que la perte même. Quelle assurance peut-on donner à celui qui ne doit trouver son salut que dans sa perte ? Ne faut-il pas plutôt lui ôter tous moyens de salut hors de Dieu, afin que sa perte en Dieu soit plus inévitable.

2. Je me sens un tel courage de tout

arracher aux ames, qu'une personne que vous connoissez dit, que je suis comme un sabre. Je crois que Dieu ne me donne ce courage que pour ceux qu'il veut véritablement perdre : car il le leur donne aussi, comme vous voyez qu'il fait à N. Je trouve toutes choses indignes de Dieu, quelque sublimes qu'elles paroissent aux yeux des hommes. Il n'y a que l'entiere destruction de la créature qui honore Dieu en Dieu : ainsi, plus il nous traite sans miséricorde, plus il nous donne des preuves de son amour. Celui qui flatte la playe que Dieu ouvre, n'est pas notre ami : il doit avoir plus d'horreur des soutiens & des apuis créés, que de l'enfer : mais comme ce dernier état n'est pas pour tous, on ne le dit pas à tous ; mais pour vous, on ne vous peut rien cacher.

LETTRE CLXIX.

Touchant divers états ; l'Apostolique ; celui de mourir à tout ce qui est de nous, se perdre en Dieu, n'être rien. Etat de David &c. permanent, où

la parole eſt le Verbe. &c. Termes propres à exprimer les états &c. états de quelques particuliers.

1. LE véritable état Apoſtolique eſt, d'être tout à tous, & (tel) que chacun trouve ſon compte ſelon ſon état. Les Apôtres après avoir reçu le Saint-Eſprit parloient toutes langues, c'eſt-à-dire, que chaque perſonne les comprenoit ſelon ſon beſoin & ſon état. C'eſt là la parole de Dieu : L'Ecriture s'entend de tous ſelon leurs beſoins ; & la parole de Dieu, qui eſt le Verbe, eſt donnée à tous, grands & petits, & chacun en a ſelon ſon état & ce qu'il en peut contenir. La figure de cela étoit dans la manne, & la réalité ſe trouve dans la ſainte Euchariſtie.

(*a*) *Sumit unus, ſumunt mille*, &c.
[*Soit qu'un le reçoive, ou mille hommes,*
Un ſeul le reçoit comme tous :]

2. J'ai trouvé ici un grand abus, envers les ames commençantes, & à qui Dieu donnoit ſa préſence ſenſible pour les attirer à lui & les ôter de

(*a*) *Proſe du Saint Sacrement.*

mille engagements, (à quoi cette préſence eſt fort néceſſaire ;) c'eſt qu'on portoit ces ames à combattre cette préſence de Dieu & à s'en détourner : on les dépouilloit lorſqu'elles n'étoient pas (encore) vêtues. Je leur fis comprendre, comment il falloit garder cette préſence tant que Dieu la donnoit, & ne s'en dépouiller jamais par ſoi-même, mais (ſeulement) s'en laiſſer dépouiller (à Dieu.) Que c'étoit une grande faute à une perſonne de chaſſer Dieu, comme (qui chaſſeroit) un Prince qui venoit chez nous. Il ne faut ni le chaſſer, ni le retenir par force ; mais le laiſſer aller & venir comme il lui plaît ; & il ſeroit encore plus mal de le chaſſer, que de le retenir par force.

3. Au nom de Dieu, mon cher enfant que j'engendre tous les jours en Jéſus-Chriſt, ne réflechiſſez point volontairement. Vos réflexions ne ſont pas volontaires dans leur ſuite, & elles ſont malgré vous ; mais vous leur donnez lieu dans leur commencement par des retours volontaires. Je vous aime avec une tendreſſe de mere ; & cependant je ne puis point vouloir autre choſe que votre perte de toute ma-

niere. Laiffez-vous donc à Dieu : vous ne trouverez jamais de vrai repos que lorfque vous n'aurez plus rien pour vous. Vivez en Dieu de Dieu même, fans crainte, fans frayeur, fans défenfe, fans défir que cela foit autrement. Hé bien, vous êtes perdu ! vivez-en perdu, & ne penfez jamais plus à vous trouver.

4. O fi je pouvois vous communiquer, mon pauvre enfant, cette largeur immenfe que j'expérimente, où il n'y a plus ni retréciffement, ni referve, ni crainte quelle qu'elle foit, ni réfiftance, ni envie que votre état finiffe, ni efpoir de le voir finir, ni penfée de falut, ni crainte d'être & au dehors & au dedans le plus perdu des hommes ! Il me femble que la nature craint encore de paroitre moins réglée & circonfpecte au dehors, & que vous avez honte lorfque vous avez paru tel : vous y faites réflexion, & cela vous fait entrer en doute, en crainte, & en affurance de votre perte : perdu ou fauvé, n'importe : plus de vous ! plus rien pour vous ! quand fera-ce que vous ferez fi détruit, que vous ne ferez plus ? Je ne m'étonne

pas que lorfque le calme eft venu, vous ayez peine à exprimer les chofes qui vous regardent : c'eft que par ces réflexions vous vous tirez de votre néant : & que pour vous (*a*) donner un être méchant, il faut vous en donner un (avec effort.) Lorfque vous retournez dans votre rien, (qui eft le feul lieu où vous trouverez votre paix, étant votre centre,) il vous faut faire violence pour en parler ; parce que c'eft vouloir donner un être à ce qui n'en a plus.

O pauvre & très-pauvre perdu ! quand ne ferez-vous plus ni perdu ni fauvé ? O rien trop heureux ! Il n'y a que le feul *tout* qui puiffe être plus content que le feul *rien*. Comprenez vous ceci ? Ce font deux infinis, deux centres, & qui ne font qu'un. Dieu trouve fon centre par tout, & dans le néant plus qu'en aucun lieu ; & le rien trouve fon centre dans le tout, où le feul tout eft tout dans un contentement qui ne peut ni varier, ni changer.

(*a*) *C. à d.* voulant vous confidérer comme étant quelque chofe de mauvais, vous devez pour cela faire effort de fortir de votre néant & vous donner un état d'être.

5. Pour le Saint Roi David, c'eft une conformité entre nous qui nous rend un en Dieu ; & cette unité fe trouve auffi bien entre les Saints lorfque les états font rapportants, qu'entre les perfonnes de ce monde. Il y a de grandes vérités en ce que j'ai écrit de la vie de ce faint Roi, en qui tous les états intérieurs m'ont été montrés être enfermés comme en Jéfus-Chrift, avec la même différence qu'il y a entre la figure & l'original, mais comme une figure pour être parfaite doit contenir tous les traits de l'original, auffi en David fe trouvent renfermés tous les états de Jéfus-Chrift, & tous les états qui font en Jéfus-Chrift. Vous & moi fommes deftinés à les porter dans une grande étendue : & c'eft ce qui fait cette union à mon faint Roi, que vous éprouverez mieux lorfque tout être propre diftinguible & perceptible vous fera ôté.

6. Je vous aime bien ; & ce n'eft plus amitié, mais conformité & unité. Il y a bien quelque chofe en vous qui n'eft pas achevé : la lumiere que vous avez eft très-véritable, & il y a longtemps que je l'ai remarqué : cependant

j'y vois bien du changement, & que cela fe purifie chaque jour. Si Dieu ne vous anéantiffoit, vous feriez comme le Caméléon, prêt à prendre toutes couleurs : quoique l'on vous accufe d'être ferme & entier, vous êtes le plus flexible des hommes, & votre fermeté n'eft point naturelle. Il ne faut incliner à rien, ni penfer à rien : Dieu ne fera jamais les chofes tant que nous y pancherons. Quoique je voie cet état, *d'être hors de chez moi*, comme l'état le plus anéantiffant du monde, je ne puis penfer à en fortir, & Dieu fera lui-même en tout temps tout ce qu'il voudra. O qu'il eft bon de n'avoir plus rien !

7. Ce que vous dites de votre ame eft bien véritable : c'eft cependant une idée, qu'il faut perdre, & que Dieu ne vous donne que pour vous foutenir. Votre foi n'eft pas entierement nue quoiqu'elle avance fort, & très-notablement. Lorfque le Verbe feul fera en vous la feule parole, comme il l'eft en fon Pére ; & que le néant étant achevé le Pére produira fon Verbe dans ce néant comme il le produit de toute éternité ; il n'y aura plus de paroles

intérieures, Dieu étant la ſeule parole ineffable, & cela d'une maniere réelle & profonde. Laiſſez-vous ôter & donner ce que Dieu veut. Ces paroles ne vous viennent qu'après vos grandes ſouffrances, peines & réflexions, & ce ſont un ſoutien de l'état : mais lorſque le néant ſera conſommé, il n'y aura plus ni de peine, ni de parole, ni de réflexion. La ſeule parole du Verbe, qui eſt la ſeule réflexion ſans réflexion, étant l'acte direct de ſon Pére égal à lui, ſera ſeule en vous ; & tout le reſte en ſera banni. Ce ſera alors que l'état ſera permanent & durable, l'amour pur y étant l'amour-Dieu, comme la parole ſera la Porole-Dieu.

8. Pourquoi me demandez-vous ſi je veux bien ce que vous faites ? Ai-je quelque choſe qui ſoit à moi ? & ſi je l'avois, ne ſerois-je pas redevenue propriétaire ? Celle qui a donné ſon ame à Dieu ſans reſerve, pourroit-elle ſe ſoucier d'autre choſe ?

M . . . me paroit étroit ; mais je crois que vous lui ſervirez beaucoup ; & je le conjure de toute mon ame de ſe laiſſer en enfant dilater & rompre. Il a cru ſouvent que cet élargiſſement que

Dieu lui procuroit par vous, étoit un retréciſſement ; parce qu'il lui cauſoit une douleur qu'il ne pouvoit diſcerner : & il a cru, au-contraire, que ce qui le preſſoit, & qui en le preſſant cauſoit quelque plaiſir, étoit un élargiſſement ; & c'eſt tout le contraire. Les perſonnes qui tiennent les ames dans ces états leur cauſent un petit goût qui leur paroit une largeur. Si Dieu rompt les barrieres, comme je crois qu'il le ſera, il verra bien alors cette différence.

9. Je ſuis bien-aiſe que vous ayez prêché dans la Cathédrale. Il me vient que pour avoir des termes qui ſoient accommodants à tous, il faut être fort avancé, & avoir non-ſeulement les lumieres des états, mais même le don de les expliquer & interprèter. Ce qui fait que l'on ſe ſert de termes qui ne peuvent être reçus, vient de ce que l'on n'eſt pas aſſez avancé pour faire l'application des termes conformément à ce qu'ils contiennent dans leurs expreſſions, un terme cachant pluſieurs ſens, qui ne peuvent être développés & expliqués que par le vrai Eſprit de Dieu.

Il eſt certain que l'eſprit général de l'Egliſe renferme néceſſairement l'eſprit particulier de ceux qui compoſent l'Egliſe ; & (que) nul ne peut être au deſſus de l'Egliſe, que Jéſus-Chriſt, comme le chef eſt au-deſſus du corps, ſans être ſéparé du corps ; & (que) le même Jéſus-Chriſt ſe trouve encore dans l'Egliſe, puis qu'il la compoſe. Je n'ai pas le temps de me mieux expliquer. Ne faites plus de ces lettres humaines pour louer les créatures : cela n'eſt plus de l'emploi de votre plume : cependant.... vous l'ayant demandé, vous auriez eu peine à le lui refuſer : c'eſt une obéiſſance qu'il falloit faire dans les termes qu'il vous diſoit.

10. M.... n'eſt pas raiſonnable : elle ſe défend tant qu'elle peut, & devient étrangement propriétaire. Dieu cependant ne manquera pas de l'en arracher malgré ſes réſiſtances ; mais il lui en coutera bon.

Mon Dieu, qu'il y a ici d'aimables ames ! la plûpart ne ſont point découvertes ; & je vois que celles qui vont le mieux, ſont celles que Dieu conduit lui-même. Dieu leur donne une

confiance & ouverture entiere. Il y a un pauvre garçon qui eſt un admirable enfant, & une demoiſelle de vingt ans que Dieu conduit depuis l'âge de quatre à cinq ans dans la foi paſſive, & depuis ſix ans il la conduit dans la nudité de foi. Les démons l'ont fort tourmentée, (même) d'impureté, & de blaſphême : & Dieu n'a pas permis qu'elle ſe ſoit découverte à des perſonnes qui lui auroient nui. C'eſt un aimable enfant ; mais ſa ſanté eſt ruinée par des extrêmes pénitences qu'elle a faites dans ſon enfance, où à ſix ou ſept ans Dieu lui a fait faire les choſes les plus étranges, & il l'a conduit comme il m'a conduite, quoique dans un âge bien différent. A dix ans & moins, elle paſſoit les nuits en Oraiſon. Je crois que Dieu la pouſſera loin : il la dénue étrangement ; & ſi elle vit, elle paſſera de terribles états. Sa confiance eſt d'autant plus entiere, que Dieu opére davantage. En ce qu'on lui dit elle comprend tout, & Dieu ne la laiſſe point réflechir.

LETTRE CLXX.

Etat d'une ame désapropriée & anéantie. Voie à l'anéantissement.

1. JE ne suis pas surprise que lorsque je vous parle, je ne vous fasse pas comprendre ce que je veux dire. Je m'en explique si mal, & l'état où je suis est si peu explicable, que je ne pourrois qu'avec peine, quand je voudrois, le donner à entendre. Aussi je ne m'en mets pas en peine. Je dis ce qui me vient dans l'esprit tel qu'il m'y est mis, & je le dis avec sincérité & simplicité, parce que la confiance que j'ai en vous est telle que je ne pourrois pas ne vous pas tout dire, si je le pouvois dire; mais je n'ai aucune vûe ni d'être éclaircie, ni d'être assurée; & vous ne pouvez faire ni l'un ni l'autre: car comme l'improbation de toutes les créatures ne me peut mettre en doute, leur approbation ne me peut assurer, ni même la vôtre, que je préfére à celle de bien d'autres, le doute ou l'assurance étant entierement incompatibles avec l'état que je

porte, où il ne peut entrer ni doute, ni assurance; ni consolation, ni désolation; ni joie, ni tristesse.

2. Il est vrai cependant que de toutes les choses du monde rien ne me peut tant donner de consolation que de parler avec vous: mais c'est une consolation que je ne puis pas appeller telle, tant elle est au-dehors de moi. Il en est de même de toutes les attaques des créatures, & même de mes péchés, si j'en fais: cela est fort étranger & au-dehors, que cela ne peut être appellé mien, je veux dire, ni ma joie, ni ma peine, ni ma coulpe, ou plutôt, pour me mieux exprimer, c'est qu'il n'y a en moi rien de ces choses qui me soit propre: & comme je suis étrangere à moi-même, ou plutôt, à ce qui tient en moi ma place, ce qui m'est propre me paroit étranger.

3. Vous me demanderez, ce qu'il y a dans ce fond? Un rocher en dureté, fermeté, insensibilité. Je n'aime de mon propre amour, & ne connois de mes lumieres ni Dieu, ni les créatures, ni moi: tout amour m'est ôté, toute connoissance & toute volonté d'en avoir; la seule bêtise, les miséres,

pauvretés, &c. est ce qui est à moi. Je ne fais que bégaier d'un état qui feroit peur à tout autre, & qui ne peut m'en faire; parce que je suis sans mouvement par tout ce qui me regarde. Je ne puis me tourner vers un côté par pante, quelque imperceptible qu'elle soit.

Il me semble que je comprens tout ce que vous me dites de vous-même. Votre état est celui qui précéde l'anéantissement, puis qu'il va toujours s'approchant de plus en plus. Il faut que vous éprouviez de toutes les miséres; de celles même dont l'odeur est plus insupportable, & même de toutes, peu ou beaucoup. Tous n'éprouvent pas tant de choses, ni de si différentes sortes, parce que tous ne sont pas destinés à un anéantissement si profond; mais pour vous, il faut que vous tâtiez de tout, & que vous buviez la lie du calice; ce qui durera jusqu'à ce que cela vous soit comme habituel, après quoi vous ne le sentirez plus que fort légérement & par intervalles, jusqu'à ce que l'anéantissement total soit consommé.

LETTRE

LETTRE CLXXI.

Aspiration & dévouement à l'état d'anéantissement pour glorifier celui de Jésus-Christ.

I. QUe celui qui a commencé, achève lui-même de nous détruire & anéantir. Je ne fais pas tout ce que Dieu veut faire de vous & de moi, de vous particulierement. Je sens un poid, ou plutôt un entrainement pour vous anéantir & vous jetter dans le plus profond du néant. Je l'ai bien senti autrefois pour moi: mais il me semble qu'il n'étoit pas d'une pareille force. Cela est assez extraordinaire, que l'on ait des choses pareilles pour les autres. Il me semble que votre ame est à moi, & qu'il faut que ce soit moi qui la sacrifie. Je vois mon anéantissement être uni au vôtre: mais quoique le mien dans les excès les plus grands dont on ait ouï parler, me fit un grand plaisir, & qu'il me semble que le vôtre & le mien ne soient qu'un, (l'un étant comme attaché à l'autre, & étant même ce qui peut nous unir;)

cependant, je suis sans désir & sans vie pour le mien, durant que je me sens presser & brûler pour le vôtre. Il me semble que cela me tient bien vivement.

2. Consentez de toutes vos forces & pour vous & pour moi que nous soyons les proyes du néant. Dieu a assez de serviteurs & de servantes qui servent à le glorifier de toutes les manieres; mais peu qui honorent son anéantissement. Soyons les deux victimes d'un anéantissement total, & pour le temps, & pour l'éternité: que Dieu ne nous tire jamais de-là, & mourons anéantis dans l'estime de toutes les créatures. J'aime mieux cela pour vous que les mitres & les tiares & la conversion de tout le monde. O Jésus, oui, il y aura des anéantis & des victimes du néant. Jésus dans le Saint Sacrement est bien anéanti, sans gloire & sans éclat, & il est consommé, pour ainsi dire, par l'anéantissement. Soyons en de même; non en lumiere, mais en réalité. Je vous prie de dire demain, lundi & mardi la Messe pour nous sacrifier sans reserve à toutes les suites les plus étranges du néant.

LETTRE CLXXII.

Mort, pourriture, résurrection, & perte, qui s'entresuivent.

1. IL n'est plus temps d'être malade: il faut vous fortifier, pour porter les bonnes croix & abjections qui viendront fondre sur votre tête. Ne craignez plus vos sens: ils ne vous feront plus de mal; & si vous sentez la pourriture, ce n'est proprement qu'un reste, qui va être réduit en poussiere. Oui vous ressusciterez avec Jésus-Christ: & au lieu qu'il fut crucifié avant que de ressusciter, vous ne serez véritablement crucifié qu'après la résurrection.

2. La paix extraordinaire que vous avez goûtée, est un commencement de résurrection: & bien qu'il puisse arriver qu'elle ne soit pas encore invariable, parce que la vie nouvelle n'est donnée que peu-à-peu, cependant je vous assure qu'elle vous sera donnée. Dieu pour cela a avancé votre perte & votre mort d'une maniere surprenante: il vous a fait courir à pas de géant dans la voie de mort & d'anéan-

tissement malgré des répugnances naturelles, que vous y aviez à cause que votre voie avoit été toute contraire à celle-là. Comme il avance la mort, il avancera la résurrection : mais la perte qui suit la vie ressuscitée sera bien profonde & bien longue, & suppléera à l'état de mort & de pourriture qui a été court.

3. Car la mort & la pourriture précédent la résurrection ; mais jusques-là il n'est point parlé de perte, & la perte proprement ne se fait qu'après être ressuscité : ce qui sera toute autre chose, & un païs nouveau.

Ne craignez donc plus la peine des sens : elle sera légére : & s'il en reste, ce ne sera que pour achever de pourrir : mais elle ne vous nuira pas, & vous sortirez du sépulcre comme l'époux de son lit nuptial.

4. Tout se consomme en moi : & à mesure que le tout s'avance, tout se perd & est détruit ; non en maniere ordinaire de perte, mais de rien total, ensorte qu'il n'y a plus chose au monde qui se puisse nommer ni connoitre : & il me semble que cela va jusqu'à l'infini, faisant des démarches inouïes.

Depuis ce matin c'est encore un rien plus rien ; & s'il y avoit quelque chose au-dessous du rien, ce seroit mon affaire. Mourrez, vivez, perdez vous, puis vous en ferez l'expérience. Je ne posséde plus de paix ; mais il me paroit que l'état est au-dessus ou hors de toute paix : parce que la paix est quelque chose de distinguible, & qui peut ou croitre ou diminuer, & ne peut faire un état invariable.

LETTRE CLXXIII.

L'ame ressuscitée en Dieu est susceptible de souffrances d'impression, bien différentes de celles de mort & de purification. Mort & vie gradatives. Anéantissement, état bien rare.

1. IL est certain que lorsque l'ame est arrivée en Dieu, & que par sa sortie d'elle-même, elle a perdu toute capacité de souffrir en elle, Dieu la rend pour lors capable de souffrir en lui, lui donnant une force divine : mais ces souffrances sont bien différentes des premieres ; & c'est pour la con-

former de plus en plus à Jésus-Christ. Une ame ressuscitée souffre pour le dedans des impressions de souffrances qui lui sont données, les ames sur tout qui sont destinées à porter Jésus-Christ crucifié ; & cela est très-véritable : & ces douleurs sont bien différentes de celles que l'on souffre ou pour mourir, ou pour être purifié.

2. Une ame ressuscitée peut encore commettre des défauts & des foiblesses : elle peut contracter des imperfections, & Dieu les purifie, & sa purification, quoique superficielle, (comme les fautes le sont) ne laisse pas de causer de la douleur. Or comme tant que nous vivons nous pouvons commettre des défauts, (puisque les Apôtres en commirent bien après leur confirmation,) aussi tant que nous vivons nous pouvons être purifiés : mais cela est bien superficiel, ne fait que peu de peine, & ne cause point de mort ; mais les souffrances infligées sont terribles.

3. J'étois dans cet abus, de croire, que l'ame ressuscitée n'étoit plus purifiée. L'ame ressuscitée peut contracter des impuretés : elle peut donc & doit être purifiée : mais cette purification ne

la prive point de la vie, au lieu que les autres (purifications) qui s'opérent dans la mort, causent un état ou mourant, ou de mort. Dieu vous éclairera de plus en plus de sa vérité. On peut toujours se perfectionner en lui, & se transformer, & se perdre. Car, ou il faut vivre de sa propre vie, ou il faut vivre de la vie de Dieu. Ce qui nous arrache à notre propre vie s'appelle mort & perte ; & cela ne se fait que par dégrés, & n'est pas consommé tout-à-coup. Ce qui nous fait vivre de la vie de Dieu s'appelle résurrection ; & cette vie n'est pas non plus parfaite tout-à-coup.

4. Ne mesurez jamais l'intérieur sur des foiblesses qui ne sont pas essentielles ; mais sur la force & la vigueur de la vie. Dieu prend plaisir de cacher ses trésors dans des vases de terre. Si cette lettre vous fait à présent quelque peine, je vous prie de la garder, & vous verrez que je vous ai dit la vérité ; du moins je le crois.

Il y a (non seulement) l'état de mort & celui de résurrection : mais il y a aussi celui de l'anéantissement : O qu'il est rare que l'on soit parfaitement

anéanti ! Jésus-Christ & Marie l'ont été parfaitement selon ce qu'ils étoient ; mais les autres créatures peuvent toujours être anéanties de plus en plus.

LETTRE CLXXIV.

Celui qui est tout abandonné à Dieu ne peut prendre de mesure. Que le mépris & l'abandon des créatures est doux à celui qui aime Dieu purement ; mais cet amour est rare. Nécessité des croix, de la destruction, & d'éprouver ses foiblesses.

1. PUisque vous avez, Madame, l'humilité de vouloir bien que je vous écrive encore mes petites pensées, qui me semblent bien n'être pas les miennes, mais les volontés d'un plus puissant que moi, sans lequel je ne puis rien, & auquel il ne m'est pas possible de résister, car sa possession est trop forte & trop entiere ; j'en userai avec ma simplicité ordinaire. Car hélas ! pourrois-je faire autrement, puisque je ne suis plus à moi-même ? & comment pourrois-je prendre des mesures, puisque je ne me connois plus

moi-même ? Et quelles mesures peut prendre une ame entierement perdue & abîmée dans la souveraine volonté de son Dieu, dont elle ne peut ni ne veut sortir quoiqu'il arrive ? Tout est également bon dans cette divine volonté : & on la pourroit défier de faire quelque chose, quelque rigoureuse qu'elle parut, que l'on n'aimât pas autant qu'elle-même. C'est là ma seule disposition. Toutes les autres me sont étrangeres, & je suis impuissante d'y entrer.

2. O Madame, qui a une fois gouté Dieu en lui-même pour lui-même, sans nul retour ni regard sur soi, quel qu'il soit, ne se soucie non plus de soi-même que de la boue. Tout événement est égal ; parce que Dieu est toujours égal à lui-même. O propre intérêt, quand seras-tu entiérement banni ? O Amour, vous ne possédez pas les cœurs sans interruption, parce que vous n'en trouvez point sans appropriation ! Que nous sommes aveugles lorsque nous croyons gâter ou ajuster quelque chose ! & que nous sommes éloignés de connoitre Dieu tel qu'il est dans son infinité ! O Amour, faites vous des cœurs

dignes de vous porter purement, qui n'appréhendent point vos amoureuſes cruautés, & qui ayant tout perdu, n'eſpérent pas de gagner avec vous, puiſqu'ils ne penſent pas même à vous gagner vous-même pour eux! Toutes les créatures & tous les événements les plus tragiques ne la vie, ſont comme des ombres qui paſſent, & qui ne laiſſent nulle trace dans un cœur qui eſt à Dieu pour Dieu même. O perte totale, que tu portes avec toi un bonheur ineffable! L'abandon de toutes les créatures & leur condamnation eſt une étincelle qui meurt en naiſſant. N'eſt-ce point trop vous en dire? Mais que m'importe! il faut quelquefois donner l'effort à ſon cœur, afin qu'il exprime quelque choſe d'une vérité inexprimable.

3. Je vous proteſte que je n'ai nul intérêt dans cette affaire-ci que l'intérêt de Dieu: le mien eſt ſi fort détruit, que parmi une condamnation ſi générale, je ne puis penſer à moi: car je ſuis étrangere à moi-même: le ſeul intérêt de Dieu ſeul eſt l'unique choſe qui me ſoit propre & naturelle.

4. Pour vous, Madame, ne vous

étonnez point de vos terreurs & de vos peines. Cela ne ſera détruit que lorſque vous ſerez vous-même entierement détruite. Laiſſez-vous donc crucifier & détruire par toutes les providences qui vous arrivent. Je vous aſſure que je n'ai nul chagrin de vous cauſer quelque croix; car je vous les crois utiles. Soyez cependant perſuadée que mon imprudence ne me fera rien faire qui vous puiſſe cauſer de la peine. O Madame, la Sageſſe incarnée vaut mieux que toutes nos prudences; car ce qui paroit (a) *une folie eſt plus ſage en Dieu que toutes nos ſageſſes.*

5. Je n'ai en rien diminué ni l'eſpérance que j'ai pour vous, ni l'eſtime, ni la confiance. J'ai cru que la fraieur vous auroit épouvantée; mais que vous en reviendriez bientôt, & que Dieu ne vous laiſſeroit pas longtemps de cette maniere. Il eſt bon que nous éprouvions des foibleſſes: mais il viendra un temps que lorſque vous ſerez confirmée, vous confirmerez vos fréres. Vous faites bien de porter vos troubles paſſivement: il faut ſe laiſſer en la main de Dieu.

(a) 1 Cor. 1. vſ. 25.

LETTRE CLXXV.

Sacrifice & soumission extrême & tranquile d'une ame, abandonnée dans les plus grandes afflictions & les revers les plus étranges.

1. J'Ai appris en votre absence la nouvelle la plus dure pour moi que je puisse recevoir; & je puis dire qu'aucun coup sur la terre ne pouvoit être plus dur à mon cœur soumis, abandonné, & perdu dans l'ordre divin. O Dieu, où me réduisez-vous? Est-ce une épreuve de ma foi de toutes les épreuves la plus forte? Ou bien est-ce une providence pour me faire reprendre ce que j'ai quitté? O amour trop cruel & impitoyable envers la personne du monde qui t'est la plus dévouée, fais connoitre ta volonté à ceux qui me conduisent: car comme j'ai tout quitté pour ton amour, croyant de faire ta volonté, je suis prette à tout reprendre pour ton même amour.

2. Je ne sens cependant de pante pour quoique ce soit: mais comme une personne qui n'est plus, je demeure

immobile, environnée de toutes parts d'angoisses sans sentir d'angoisse, comme un mort suffoqué sous le poids de la terre que sa mort rend insensible à tout: toute la différence est, que ce mort n'ayant pas des yeux, ne peut voir ce qui l'accable; & ici les yeux sont ouverts à l'ame pour regarder ses maux, sans qu'il lui soit donné un seul mouvement pour y remédier.

3. O Amour le plus rigoureux & le plus aimable de tous les amours! Amour Dieu! que peut faire une ame qui n'a pante vers aucun côté? O si je pouvois encore me sacrifier, à quoi ne me sacrifierois-je pas? mais je suis tellement sienne, que je ne puis plus me donner ni me sacrifier: il n'y a plus rien pour moi de ces choses; mais je demeure sans mouvement attendant les coups qui tombent drû & menu comme grêle. O Amour, après m'avoir poussée en l'intérieur dans les états les plus durs & les plus étranges que l'on se puisse imaginer, vous poussez l'extérieur dans les plus extrêmes disgraces. (*a*) *O que celui qui a commencé, acheve de me briser; & que j'aie cette*

(*a*) Job. 6. vs. 9. 10.

consolation, qu'il ne m'épargne pas. Mon ame demeure comme un agneau occis sous le couteau, sans soupirer, sans se plaindre, sans rien vouloir; mais elle demeure immobile, prette à le suivre partout dans l'ignominie.....

4. O amour, c'est bien à présent que ne m'étant pas donnée à toi ni pour être grande, ni pour être sainte, tu m'anéantis sans merci. O achève; & qu'il n'y ait ni borne ni mesure dans ma destruction. Tant de Saints te servent d'une maniere glorieuse: pour moi, je suis dévouée à l'opprobre, à la honte, à la bassesse. O faites bien à votre gré ce qu'il vous plaira de ce néant: je ne vous demande rien; mais que votre divine justice s'exerce sans miséricorde.

5. L'ame est si fort à Dieu, que tout ce que Dieu fait ce lui est une nécessité de le voir comme Dieu, sans distinction; & par conséquent elle ne peut ne le vouloir pas. Les sens frémissent pour des moments: mais ils sont si soumis à l'esprit, qu'i ne leur reste pas un mouvement. O Dieu, qui avez tout fait, vous connoissez tout.

LETTRE CLXXVI.

Etat d'une ame toute sacrifiée.

1. UNe ame s'est trouvée aujourd'hui sacrifiée, mais du sacrifice le plus étendu qui fût jamais. Elle étoit immolée sous le couteau qui ne dit jamais c'est assez; & qui voyant la victime volontaire, ne lui donne point de relâche. La croix lui a paru telle qu'elle doit être; & la nature étoit accablée sous le faix. Il faut boire le calice, & le boire tout pur. La croix sera plus sombre & plus cachée qu'un fleuve souterrain; mais, ô Dieu, qu'elle aura bien plus de cruauté! On attache cette ame, on la lie, on la cloue comme avec des cloux à une croix que l'on ne lui laisse point quitter; & l'on veut que cette croix ou cette roue la tyrannise incessamment. La vue met dans l'agonie; mais toute l'ame accepte le calice. Cette personne étoit couchée contre terre, baissant le col sous la main qui la vouloit frapper. Le cœur de cette personne souffre une agonie mortelle, & les yeux en étoient tantôt

presque obscurcis. Elle pourroit éviter cette croix : mais il ne lui est pas permis.

O juste Dieu, que votre justice est terrible ! Vous voulez encore appésantir votre main pour la rendre plus rude, & ajouter de nouvelles douleurs aux douleurs premieres. Si la foiblesse n'accompagnoit pas la croix, ce seroit peu de chose : mais on veut que l'on tombe sous le poids. O pierre vive, véritablement celui sur lequel vous tombez est bien à plaindre : vous l'écrasez sans miséricorde.

LETTRE CLXXVII.

Porter la croix avec joie. Martire de confusion & devant les hommes, & devant Dieu.

1. JE suis dans une très-grande peine de l'état où l'on me mande que vous êtes. Je vous conjure de ne vous pas laisser aller au chagrin. C'est dans les occasions où Dieu nous crucifie qu'il lui faut montrer notre amour. Il faut non-seulement porter la croix avec résignation, mais avec joie. Les chagrins qui ont précedé votre incommodité, peuvent y avoir contribué. Je prie Dieu qu'il soit votre consolation & votre force.

2. Il y a un martire de confusion plus difficile à porter que tout autre. Il peut être plus fort à l'égard de Dieu que des créatures, quel qu'il soit il le faut souffrir. Il est plus dans l'expérience de ce que nous sommes que dans tout le reste.

LETTRE CLXXVIII.

Bonheur de souffrir pour Dieu.

1. J'Aprends avec joie que la situation de N. est plus douce que je ne l'avois pensé. La mienne est toujours bonne, quoique bien épineuse ; mais il faut faire sa résidence dans la charité, & se laisser conduire à la volonté de Dieu : alors toutes places sont bonnes. Je ne doute point qu'elle ne soit très-vertueuse. Je l'ai toujours connue telle. Si je voyois les choses autrement que dans l'ordre & la volonté de Dieu, j'aurois eu un véritable cha-

grin de lui avoir tant attiré de disgraces : mais quand je considére le bonheur qu'il y a de souffrir pour Dieu, je n'ose plaindre personne, non plus que je ne me plains pas moi-même.

2. Heureux moments, que ceux que l'on passe dans le renversement, la persécution, le décri général lorsqu'on aime Dieu, & qu'on connoit, quoi qu'obscurément, ce qu'il mérite! Que ceux qui ne souffrent rien sont à plaindre, quoi qu'ils soient applaudis de tout le monde! Lorsque Dieu joint l'infirmité à d'autres peines, c'est le comble du bonheur; parce que tout souffre de concert sans que rien soit épargné. C'est ce qui purifie l'hostie, & qui la dispose dans l'union à Jésus-Christ pour être une victime agréable à Dieu.

Vous avez raison d'estimer la personne qui vous envoyera cette lettre : elle est vraiment prévenue de Dieu, & a beaucoup de grace. Je l'aime plus que je ne puis vous le dire.

LETTRE CLXXIX.

Ceux que Dieu unit, ne sont point désunis par les persécutions.

1. JE ne vous oublierai jamais Messieurs, en quelque lieu que la divine providence me conduise. Exil volontaire ou forcé, mort ou prison, tout sera bon dans la volonté de mon Dieu : & vous aurez part à tous ces sacrifices. Le même Dieu qui se découvre en vous, vous imprime tous deux dans mon cœur, afin que nous accomplissons en Dieu l'œuvre de sa volonté, de sa gloire, & de notre salut pour sa même gloire; nous dégageant de plus en plus de tout intérêt propre & de tout amour de nous-même, afin que Dieu regne seul en nous. C'est donc ce que je lui demanderai tout le reste de ma vie pour vous.

2. Vous ne perdrez rien en quittant les devoirs éloignés. Dieu remplace ce qu'on quitte pour lui. Il fait enseigner toutes choses sans bruit de paroles; & il donne à chaque moment à ceux qui sont à lui ce qui leur est nécessaire. Il

ne vous manquera jamais : lors même qu'il semble abandonner ses serviteurs, c'est alors qu'il les soutient plus fortement.

LETTRE CLXXX.

Excellence de l'Oraison de repos, de l'amour pur & de la paix intime. Les croix & persécutions sont des biens.

1. JE vous assure, Monsieur, que la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, m'a fait beaucoup plus de plaisir, que les persécutions qu'on me fait ne me donnent de peine : & si ce que je souffre, & même la mort étoit de quelque mérite devant le Seigneur, je la lui offrirois de bon cœur, afin qu'il fit la conquête entiere du vôtre. Je ne suis point surprise des miséricordes qu'il vous fait : j'ai toujours espéré qu'il vous les feroit. Les bontés de Dieu vont toujours plus loin que nos espérances. Il est juste que dans les prémices de la conversion nous souffrions des combats : mais quand il plait à Dieu (a) *d'élargir notre*

(a) Ps. 118. vs. 32.

cœur, oh, *nous courons* alors *dans la voie de ses préceptes* sans que rien nous fasse tomber.

2. Croyez, Monsieur, que Dieu vous donne plus en vous donnant un commencement d'oraison de repos, que s'il vous donnoit l'empire de la terre. Un cœur comme le vôtre fait connoitre le prix de toutes choses, & comprend aisément que les grandeurs de la terre sont des bassesses, qu'il n'y a rien de grand que Dieu, & qu'il n'est honoré que par l'amour pur, qui le préferant à toutes choses, & ne trouvant ailleurs rien de digne de son attache, fait honorer Dieu en Dieu. Il n'a que faire de nos biens ; il ne veut que notre cœur, & lorsqu'on le lui donne tout entier, il le récompense dès cette vie par cette *paix* (a) qui, comme dit S. Paul, *passe tout sentiment* de tout ce qu'il quitte pour lui.

3. Tout ce qui est hors de nous ne peut que nous causer des plaisirs sensibles, qui sont combattus par le trouble des passions ; mais les chastes délices que l'on goûte en Dieu sont pures, ineffables, sans mèlange de troubles ;

(a) Phil. 4. ℣. 7.

elles ſe font goûter dans le plus intime de l'ame : c'eſt ce qui fait, comme dit Jéſus-Chriſt, que (a) *rien ne nous ravit notre joie*, parce qu'elle eſt en nous & en Dieu, & qu'elle ſe conſerve dans les troubles extérieurs.

4. Perſonne ne s'intéreſſe plus que moi dans les miſéricordes que Dieu vous fait : & quoique je n'euſſe point l'honneur d'être connue de vous, vous ne m'étiez pas inconnu pour cela. Si Dieu me fait miſéricorde, vous en ſentirez de plus en plus les effets. N'ayez point de peine, je vous en conjure, de l'état où je ſuis. Si nous ſommes Chrétiens, nous devons enviſager la croix comme le plus grand de tous les biens, & l'ignominie comme le véritable honneur. Mon cœur eſt préparé à tout ce qu'il plaira à mon Maitre d'ordonner de moi : qu'avons-nous que nous n'ayons reçu ? lorſqu'il reprend ce qu'il a donné, qui peut ou le trouver mauvais, ou s'en plaindre ? Je ne laiſſe pas de vous être extrêmement obligée de la part que vous voulez bien prendre à tant de maux apparents. Dieu n'a pas encore permis que je les aie vus autrement que comme de très-grands biens, & j'eſpere que ce qui paroit détruire la Vérité, ſervira à l'établir.

(a) Jean 16. vſ. 22.

LETTRE CLXXXI.

Etat de pur abandon & ſans reſerve de rien que du pur Amour.

1. J'Ai reſſenti une ſi grande joie de me voir dépouillée de tous mes biens & de tous mes amis, que je ne la puis exprimer. Ma vie me paroit dépouillée de tout, & je ne pourrois preſque m'empêcher de craindre avec vous s'il me reſtoit un brin de ſentiment pour moi-même : mais plus contente qu'une reine, d'être abandonnée, d'être dépouillée de tout, je demeure immobile comme un rocher, ſans penſée ni pante quelconque, avec une loi indiſpenſable de vous obéir, qui eſt la ſeule choſe qui me reſte, n'ayant plus d'honneur, plus d'amis, plus d'enfans, plus d'apuis, plus de temporel

qui soit en ma disposition, plus de volonté, & nulle liberté propre, durant que je suis infiniment libre, rien ne pouvant me retrécir. O le bon mets pour moi, qu'un décri universel, un abandon absolu! Que l'on vous défende de me diriger, je le veux si mon Maitre l'ordonne: que l'on nous sépare s'il le permet, j'en ferai mon plaisir: mais rien au monde ne m'empêchera d'obéir tant que Dieu le voudra: pourvu que vous me disiez vos intentions, j'espere que Dieu me les fera suivre. O amour Dieu, qui est-ce qui me pourroit faire peine, puisque je n'en ai point de vous perdre en maniere connue?

2. O si l'on connoissoit un peu le bonheur qu'il y a de ne pouvoir plus rien perdre parce que l'on ne posséde plus rien, à quelle perte ne se laisseroit-on pas précipiter? L'ame qui voit la passion & la préoccupation des créatures contre elle, ne peut en être non plus touchée que si elle étoit de marbre, & ne peut faire nulle attention sur ces créatures pour avoir ni peine contre elles, ni leur rien imputer. Autrefois elle voyoit tout cela en Dieu comme

comme Dieu: à présent elle ne peut rien voir; mais tout est pour elle comme si cela n'étoit pas; & si elle en parle, c'est parce qu'elle est obligée de tout dire. O bonheur sans pareil! O si les personnes qui ont tant de peines pour ce qui me regarde, pouvoient le goûter! O vous, qui le posséderez bientôt, vous m'en direz des nouvelles. Que je sois malade, que je meure sans vous, qu'ennuyé de moi & de vos peines, vous me renonciez vous-même, n'importe. Vous me serez toujours ce que vous m'êtes, & moi ce que je vous suis.

3. Il faut que le temps de mon désert s'accomplisse, & que je sois inconnue à tout le monde. O monde, que tu es petit pour un cœur que Dieu seul peut remplir! ô enfer, tes rigueurs ne sont que foiblesses pour un cœur qui ne veut rien qu'être ce que l'on veut qu'il soit, & qui te trouveroit avec plaisir & délices! ô si l'amour l'a affranchi, que pourroit-il craindre en toi? O péché, tu n'a plus de pointes ni d'aiguillons pour ce rocher affermi en Dieu: il ne te craint plus.

4. Je suis fille de foi, mais d'une

soi la plus cruelle qui fut jamais. O compagnon des amertumes, vous le serez des plaisirs infinis qu'il y a d'être devenu invulnerable lorsque le marteau, à force de coups, vous aura endurci comme l'airain.

Il me semble, ô mon Dieu, que l'amour que vous m'avez donné pour vous, est pur, puisque vous ne vous êtes pas contenté que je vous aimaisse d'un amour de préférence, comme les autres; mais vous avez voulu en moi un amour qui bannit tout autre amour le plus légitime, & qui m'a fait tout abandonner pour cela. Aussi puis-je dire que je vous aime non-seulement d'un amour souverain, mais d'un amour unique. N'avez-vous pas dit, que celui qui donne beaucoup, aime beaucoup? Je vous ai (tout) donné, & vous ai aimé sans intérêts, puis qu'après avoir tout quitté pour vous, il ne me reste que perte: & c'est à quoi je me suis abandonnée comme au reste. C'est l'abime où je suis à présent. Mai comme je vous aime plus que votre jouissance, je (*) descendrai en enfer avec

(*) *Peut être*, je descendrois, *& ainsi dans la suite*, j'irois; j'y porterois.

ce double plaisir, de n'avoir rien épargné pour vous posséder, & d'avoir perdu votre possession pour vous avoir voulu plaire & aimer sans intérêt. Je vous aurai tout donné; & dépouillée de toute possession, (*) j'irai dans cet abîme pauvre & nue de tout, & j'y (*) porterai l'AMOUR PUR, qui est inséparable de cet état. Faites donc tout ce qu'il vous plaira: hâtez, retardez mon supplice: tout est également bien reçu, puisqu'il ne me reste chose au monde que votre vouloir sur moi, qui sera infaillible pour le temps & l'éternité.

5. O propre intérêt, tu te trouves partout! Où sont ceux qui ne mettent point de bornes à leur abandon? Et ceux qui s'abandonnent, avec combien de reserve le sont-ils? S'abandonner, & penser à soi; s'abandonner, & soigner pour soi; s'abandonner, & craindre quelque peine; ce sont des choses incompatibles; parce que sitôt que je fais l'une de ces choses, je sors sans y penser de mon abandon. O abandon, abandon!

LETTRE CLXXXII.

Etat de pur abandon. Précaution contre les méprises.

1. Quelle précaution peut prendre une personne qui n'étant plus à elle, & ne pouvant non plus soigner d'elle que si elle n'étoit pas, ne peut par conséquent se garder de rien? Il n'est pas en mon pouvoir de me rien attribuer, d'entrer en doute ni en défiance de quoi que ce soit; & je proteste à mon Dieu que quand je saurois être perdue, je ne pourrois faire autrement, ni me garder de rien. Je m'abandonne à lui sans reserve: non que je croie ou sois assurée de ne point faillir. Hélas, je n'en sais rien, & suis bien éloignée de penser à rien. Je ne connois ni ne distingue point le bien du mal, & ne sais pas connoitre la grace ou la nature. Tout ce que je sais est qu'il m'est entierement impossible d'entrer en doute, scrupule, hésitation; non par aucune assurance que j'aie, mais par impuissance absolue.

2. Pour moi, je n'ai point de choix

à faire, ni de précaution à prendre. Je suis cependant persuadée que l'on ne doit point ni conseiller ces sortes d'états aux ames, ni les y porter; parce que comme il est difficile de distinguer l'avancement de l'ame au point qu'il le faut, on pourroit trop avancer les choses, & prendre une épreuve pour l'autre.

3. Depuis avoir écrit, j'ai lu la suite du livre, où j'ai trouvé la solution du doute, qui est, qu'une ame ainsi abandonnée & qui ne se reprend pas, ne fera rien que ce que Dieu permettra & rien qui puisse lui déplaire; ce qu'elle connoitra, dit l'auteur, à ce que sa paix & son union n'en sera pas interrompue. Je le comprends, & l'ai éprouvé de même; & il me semble que si l'ame n'entroit pas en hésitation, & ne se reprenoit pas en pensant à elle, elle ne failliroit pas. O abandon total, tu es la forteresse imprenable: mais les ames les plus abandonnées retournent souvent la vue sur elles-mêmes pour se regarder & entrer en défiance de la conduite de Dieu sur elles. Il est vrai qu'il y a des novices en abandon, qui souvent prennent le change; &

des amateurs d'eux-mêmes qui pourroient, si l'on ne les précautionnoit, entrer dans une fausse liberté; mais il sera aisé de le connoitre si la lumiere de la direction est donnée. Il n'y a rien où il ne puisse avoir des méprises.

4. L'auteur dit de plus, qu'une ame de cet état si elle étoit tombée en quelque infidélité, feroit en enfer & dans un tourment indicible, à cause qu'elle feroit rejettée de Dieu. De plus il me paroit, autant que je le puis comprendre, que cet auteur n'a point passé (du moins son livre) la passiveté en foi nue, où l'on est dans les alternatives qu'il décrit, & où l'on éprouve tout ce qu'il dit, plus ou moins, selon la fidélité de l'ame à ne point résister, & selon le dessein de Dieu sur chaque ame.

LETTRE CLXXXIII.

Egalité & paix ineffable d'une ame de pur abandon, dans l'oubli d'elle-même & la pure charité de Dieu.

1. J'Espère que celui qui me donne le mouvement de vous écrire,

me donnera la force de le faire. Il veut que je vous rende compte de mes dispositions. Le fond en est fixe & ferme de telle sorte, que les sens mêmes participent de cette immobilité. Je suis souvent plus proche de la mort que de la vie. Cependant il n'y a en moi nul panchant, nulle crainte, même naturelle; mais tout demeure immobile & dans un équilibre achevé, sans que je puisse remarquer en moi la moindre tendance pour quoi que ce soit: Une tranquilité parfaite, qui ne vient point d'aucune certitude que j'aie de l'avenir; je n'en eus jamais moins: je n'ai ni doute ni certirude: je suis comme une chose oubliée & morte, avec laquelle je n'ai plus rien à démêler. C'est à celui qui me posséde à faire ce qu'il veut, & comme il le veut, sans que j'y puisse penser.

2. Lorsque l'on me dit, de demander à mon divin Maitre de guérir, cela m'est impossible; car je ne puis me donner aucun mouvement s'il ne me le donne: & il tient tellement ferme, que tout ce qui n'est point lui m'est étranger. Malgré tout ce que je vous dis, & sans changer de situation, je

me trouve la même union pour vous, qui ne varie point, & qui n'est de même pour personne.

3. Je me laisse aussi comme un enfant à tout ce qu'il fait ou fait faire; il ne seroit guere concevable, à moins d'expérience, que l'on pût arriver à un état si perdu, si enfant, & si étranger à soi-même; car cela ne change pas un moment de situation dans les douleurs les plus violentes: non que j'aie aucun soutien aperçu, mais l'état d'un enfant bien-heureux, qui ne comprend ni son bonheur ni sa peine. O si l'on pouvoit comprendre où réduit l'abandon parfait & la perte totale, qui est cette perle précieuse de l'Evangile & ce trésor caché dans le champ, on vendroit tout pour l'avoir! Quel bonheur de n'avoir plus ni à craindre ni à espérer! La charité parfaite a tout consommé.

LETTRE CLXXXIV.

Avantages de l'abandon absolu à Dieu & à sa providence. Tranquilité d'une ame perdue en Dieu & en sa divine volonté.

1. VOtre lettre m'a donné une extrême joie, voyant que vous avez bien voulu soumettre votre esprit. Vous verrez que DIEU sera lui-même *la récompense* de ce que vous quittez pour lui: & je vous dis ce qu'il (*a*) dit à Abraham. Je vous assure que lorsque l'on se renonce pour Dieu en de petites choses, il donne les grandes. Avec Dieu il ne faut point de reserve; il est un sacrificateur impitoyable. Trouvez bon que malgré la plus forte amitié je me mette du parti de Dieu contre vous, que je sois pour vous l'interprête de ses volontés; & je prétends en cela vous donner les plus fortes preuves de ce que je vous suis.

2. Si vous voulez bien suivre avec docilité, ce que je vous dis, je vous promets un succès avantageux & un grand avancement. Vous vous dégagerez en peu de temps de vous-même, & vous vous trouverez d'autant plus possédé de Dieu, que vous vous séparerez plus courageusement de vous. Dieu fera en vous & par vous de grandes choses si vous lui êtes fidéle.

(*a*) Gen. 15. vs. 1.

Je ne veux que la docilité de votre cœur & de votre esprit, afin que vous ayez tout ce qu'il faut. Je vous ai fait une démission de tout ce que j'ai souffert, & de ce que Dieu m'a fait faire pour son amour : vous recueillerez le fruit de mes travaux. Je vous dis comme Jésus-Christ à ses Apotres, (*a*) je vous envoye recueillir ce que vous n'avez pas semé : je veux bien souffrir jusqu'à la fin, afin que vous soyez selon le cœur de Dieu.

3. Je vous assure de sa part, que vous trouverez la solitude là où vous êtes ; & que si vous vous retiriez en solitude, (Dieu ne le voulant pas assurément de vous,) vous trouveriez le monde dans la solitude. Croyez que ce que notre Seigneur me fait vous dire est la vérité, ainsi soit que Dieu permette que je sois enfermée, soit que je reste dans le monde, tenez vous à ce que je vous dis. Lorsque Dieu ne vous voudra plus où vous êtes, il vous en retirera par des providences admirables. Devenez l'enfant de la providence : ne disposez plus de vous ; car (*b*) *vous n'êtes plus à vous-même*. Non-

(*a*) Jean 4. vs. 38. 1 Cor. 6. vs. 19.

seulement n'en disposez plus par les effets, mais même par les désirs : cela est entierement contraire à l'abandon. Les désirs vagues des choses les plus parfaites ne laissent pas d'occuper l'ame, & de la tenir dans la possession d'elle-même. Votre sort est de suivre pas-à-pas la divine providence, de vous laisser conduire à elle, & de ne penser plus à vous-même. Vivez de foi & d'abandon, & vous trouverez la solitude partout : Soyez sans foi & sans abandon, vous ne la trouverez en aucun lieu.

4. Il vous suffit de tendre à Dieu dans vos occupations, & demeurer uni à lui : c'est ce que j'appelle *faire oraison :* puisque ce n'est ni le temps, ni le lieu, ni la situation du corps qui fait l'oraison ; mais la disposition du cœur pour Dieu. Si je pouvois partager un peu avec vous la disposition du mien, que j'aurois de joie ! Le ciel n'est pas plus tranquile que mon ame : elle posséde une immensité si grande, que toute la terre ne lui paroit qu'un point auprès de son étendue immense. O si un jour vous pouviez goûter le bonheur d'une ame que rien ne retrécit

& n'arrête ! Non, je ne changerois pas ma condition à celle des Monarques, disposition autant grande & ineffable qu'elle est éloignée du sensible. Elle n'est plus sujette à aucune vicissitude, & l'ame participe dans son fond à l'immutabilité divine. Je laisse tout faire & tout dire sans me remuer le moins du monde. Toutes mes croix redoublent mon contentement ; parce que je ne puis aimer que LA VOLONTE' DE DIEU. O volonté de mon Dieu, c'est toi qui rends tous les Saints heureux, & tous les hommes contents ! Peut-on être content sans toi en quelque lieu que l'on soit ? & peut-on être affligé dans quelque malheur lorsque l'on est avec toi ? Ou, y a-t-il un malheur autre pour le temps & l'éternité que celui de ne t'être pas conforme ? Ce qui a fait de l'Ange un Démon, & de l'homme innocent, un coupable, ce qui a creusé l'enfer, c'est la rebellion à la volonté de Dieu.

Il me semble, ô mon Dieu, que l'amour que j'ai pour votre divine volonté est si grand, si étendu, si immense, qu'il m'a fait devenir votre même volonté ; & que si vous m'en-

voyez avec cette disposition dans l'enfer, j'en ferai fuïr tous les démons, comme ils me fuyent déjà sur la terre.

5. C'est dans cette disposition que je vous quitterois sans peine : mais si vous veniez à vous séparer de la volonté de Dieu, je souffrirois beaucoup. Je me possède si peu, qu'il me seroit impossible de rien faire par moi-même, aussi je vois que Dieu prend soin de moi. Pourquoi m'a-t-il accablée de miséres ? C'est que tel a été son bon plaisir. Je l'adore, & je l'aime, & je suis assurée que celui qui a perdu toute volonté, tout être & tout soi-même pour son Dieu, fait infailliblement sa volonté.

6. Il seroit aisé d'empêcher ce coup qui me ménace ; mais je ne le puis vouloir. Si Dieu permet que quelqu'un l'empêche, à la bonne heure. Il est assez puissant pour l'empêcher lui-même s'il le veut ; & les conseils des hommes sont inutiles contre le conseil de mon Dieu. Ne vous séparez jamais de lui, je vous en prie ; car c'est en lui que la source de vie vous sera communiquée.

Choisissez toujours plutôt la petitesse

que l'élévation, la bassesse que l'éclat. Désirez de n'être rien ; ou plutôt, demeurez dans votre rien : c'est dans ce rien que vous ferez les plus grandes choses. Quittez l'élévation de l'esprit pour entrer dans la petitesse de JESUS-CHRIST.

LETTRE CLXXXV.

Dieu préserve de méprise les ames simples, sincères, abandonnées à lui, & dégagées de tout le créé.

1. S'Il ne tombe pas une feuille que par l'ordre de notre Pére céleste, il ne faut pas croire que ce que Dieu permet vous arriver soit un effet du caprice ou de la méprise de la créature. Non, cela ne peut jamais être pour les ames qui s'abandonnent à Dieu sans reserve, & qui suivent avec soumission les ordres de la providence. Tout ce qui leur arrive, tant qu'elles ne sortent point de l'abandon à la volonté de Dieu ni de l'obéissance, est une volonté absolue de Dieu sur elles ; & les personnes qui croyent que le Directeur peut se

méprendre & précipiter quelque chose, se trompent très-fortement. Le Directeur peut se méprendre en ce qui le regarde ; mais Dieu ne permettra point qu'il se méprenne envers la personne qu'il conduit, à cause de la simplicité & bonne foi de l'obéissance. Si cette régle est générale pour toutes les ames obéissantes & abandonnées, pourquoi moi, qui suis dévouée à la providence d'une maniere plus particuliere que nul autre, me serois-je méprise en ce point ? O je ne le saurois croire : car, mon cher Pére, je vous assure, que quoique j'aie une estime singuliere pour votre vertu, (Dieu me l'ayant fait connoitre d'une maniere plus particuliere qu'à nul autre,) ce n'est ni sur cela ni sur votre science que je m'apuye dans l'obéissance ; mais j'obéis à Dieu : & quand il ne m'auroit donné qu'un enfant pour me conduire, je suis assurée qu'il ne pourroit se méprendre.

2. Je crois que la gloire de Dieu est que vous soyez de plus en plus dans l'abjection. Je vous la souhaite de toute mon ame. Il faut que toute la gloire soit pour notre Dieu, & pour nous la bassesse & la confusion.

O le bon mets, mon cher Pére, mais qu'il eſt peu goûté! Vous connoiſſez aſſez mon état, qui ne peut ni rien vouloir, ni rien répugner, pour ne devoir pas vous étonner que je diſe toujours que je ferai ce que vous me direz. Lorſque l'on me feroit les propoſitions les plus étranges & les moins poſſibles, je dirois toujours, comme il eſt vrai, que je ferois prette à les embraſſer ſi vous me les commandiez, dans la foi que j'ai, que vous ne me commanderez jamais rien qui ne ſoit conforme à la volonté de Dieu; & je ſuis très-ſure que vous ſouffrirez plutôt toutes choſes, que (de donner lieu à ce que) Dieu permît jamais que vous me commandaſſiez rien que ce qu'il veut de moi.

3. Mon Dieu, pourriez-vous bien douter encore de ma ſincerité après les marques que vous en avez? Quel acquêt aurois-je à vous rien déguiſer, puiſqu'il me feroit toujours plus utile & plus agréable d'être auprès de vous que d'en être ſéparée? Vous pouvez juger par-là, ſi en cas que je puiſſe avoir panchant pour quelque choſe, je n'en aurois pas pour être où vous

ſeriez. Cependant je vous proteſte devant Dieu, que je ſuis ſur cela dans une indifférence ſi entiere, que je ne pourrois pas choiſir par moi-même. Mon Dieu m'eſt témoin que je ne ments point, & que toutes les créatures me ſont moins que rien. Tous les lieux me ſont indifférents, & je me trouve bien partout; j'entends partout où eſt celui qui ſeul borne & remplit tous mes déſirs. J'ai tout quitté pour lui, & je n'ai fait nulle reſerve. Voilà avec la derniere ingénuïté quels ſont mes ſentiments. Dieu ne veut de moi, comme je crois, ni engagement, ni établiſſement pour le préſent, mais il faut que je faſſe ſa ſainte volonté ſelon toute l'étendue de ſes deſſeins éternels ſur moi, qui me feront toujours d'autant plus doux, qu'ils paroiſſent plus rudes & plus étranges aux créatures. Dieu ſe glorifie en ſes créatures à ſa maniere, & non à la nôtre.

LETTRE CLXXXVI.

Le temps de la réunion des perſonnes interieures ſera précedé par des ſouf-

frances : attendant quoi, il faut demeurer dans l'état d'abandon à Dieu, sans désirs particuliers de notre part.

1. COmme il me faut suivre tous mes mouvements, je le fais sans résistance pour vous dire, mon toujours plus cher & intime frére, qui m'êtes plus uni que jamais quand vous ne le voudriez pas, que cette nuit j'ai assez bien dormi selon mon état : car, pour le corps, j'avois assez de fiévre ; & pour l'ame, j'étois en oraison, sans que l'oraison empéchât le sommeil, ni que le sommeil interrompit l'oraison. Il m'a été expliqué ce passage d'Isaïe, (*a*) *En ce temps-là le loup & l'agneau vivront ensemble : la brebis se reposera auprès du lion*, &c. Je ne le dis pas de suite : & il m'a été fait comprendre que ce sera des personnes intérieures, lorsque toute la terre sera en paix, & que tout sera réuni en unité de cœur par un même principe intérieur.

2. Mais que ne nous faudra-t-il point souffrir & à vous & à moi avant ce temps ? Combien de boue devant Dieu, & d'ignominie devant les hommes ? Il me semble que nous ne jouirons du repos que tard : mais, mon plus que cher frére, je vous exhorte de toute mon ame, non de vous abandonner, mais de vous laisser en abandon & sacrifice pour toujours sans plus vous reprendre. Vous avez fait une faute, non dans ce que vous avez fait, mais dans votre hésitation, à quoi vous avez donné lieu par le désir. O vous ne savez pas le tort que vous avez fait à Dieu. O laissez-vous délaissé dans l'abandon total. Il me vient que je ne dois point me séparer de vous par moi ; que je ferois une derniere infidélité si je le faisois ; & que lorsque Dieu voudra nous séparer, il le fera par un moyen infaillible, où nous ne pourrons plus être ensemble par des providences auxquelles nous n'avons qu'à nous abandonner.

(*a*) Isa. 11. vs. 6.

LETTRE CLXXXVII.

Ce que c'est qu'être consommé en un avec Dieu.

1. J'Ai peine à écrire de moi. Je suis toujours plus à Dieu. Le mot de

divinifer n'exprime pas affez ce qui fe trouve ; parce qu'il fait deux chofes féparées de ce qui n'eft qu'une. L'ame eft divinifée lorfqu'elle participe de la Divinité ; & c'eft le commencement de l'état divin, où Dieu tire l'ame hors d'elle-même pour fe l'unir & la perdre en lui : enfuite elle devient fi fort une même chofe, qu'elle perd pour jamais tout ce qu'elle avoit de propre, & demeure, non cachée en Dieu, ce n'eft pas cela ; mais comme paffée en lui, ayant été fondue & anéantie. Elle eft rendue Dieu (par transformation,) étant toute recoulée en lui, & poffédée & changée ; enforte qu'il n'y a plus que Dieu. O créature, qui es-tu? Je ne me trouve plus créature ; mais Dieu eft ; non au-deffus de moi, non auprès de moi, non collé & uni à moi ; mais fon Tout a confommé & changé en lui ce qui reftoit de cette créature. O état, qui te comprendra ! Tu es plus grand que le ciel ; & tout ce qui eft créé eft perdu pour toi dans ce Tout.

LETTRE CLXXXVIII.

Etat ferme d'une ame unie à Dieu.

1. MOn état eft invariable, & toujours le même depuis plus de huit ans. Son étendue eft auffi grande que la fimplicité & nudité eft pure : ce qui n'empêche pas que Dieu ne donne quelque claire connoiffance de fes opérations en lui-même & dans fes créatures, & qu'il ne découvre fes fecrets d'une maniere ineffable, qu'il fait exprimer lui-même comme il lui plait.

LETTRE CLXXXIX.

Etat d'enfance & d'anéantiffement : ce qu'on trouve en Dieu par-là. Etat admirable de David, & de S. Paul. Connoiffance & révélation de Jéfus-Chrift. Vie Chrétienne.

1. IL faut vous rendre compte de mes difpofitions puifque Dieu le veut, car il m'eft donné facilité pour cela, c'eft-à-dire, de celles qui

font exprimables. Depuis l'Avent je me fens replongée dans un état d'enfance, de candeur, & d'innocence : mais cela ne paroit à perfonne. Cet état me donne quelque chofe de très-innocent, mais tout demeure enfermé : parce que je n'ai perfonne qui foit capable de mon état. Par-deffus cela, la croix (qui augmente, loin de diminuer) me donne un certain plaifir autant ineffable qu'inexplicable, qui me mettant au-deffous de toutes chofes me met au-deffus de toutes, & dans mon centre. Je me verrois lapidée par toutes les créatures que je ne pourrois changer de fituation, fi ce n'eft en augmentation de joie ; non fenfible, mais réelle, à caufe du bonheur de l'ame qui poffède la vérité, laquelle ne fe trouve jamais que dans un parfait anéantiffement. Oui, je me verrois avec plaifir couverte de boue devant Dieu, devant les créatures, & à mes propres yeux. C'eft là la place de ce petit ver. Mais je vois mon Dieu d'autant plus grand & infini en moi, que rien ne borne mon néant. O état, qui te comprendra ? Celui-là feulement qui l'éprouve.

O largeur infinie d'un cœur qui ne peut plus rien perdre !

2. Le votre eft comme je le fouhaite. Je ne le fens point : c'eft ce qui me fait comprendre qu'il eft bien ; car rien ne me borne à fon égard, & je le trouve en Dieu, & je trouve Dieu en lui. Je me fuis dépouillée en votre faveur de toutes chofes, & je vous ai donné toutes les graces que Dieu me voudroit faire. Pour moi, ma joie eft dans mon dépouillement, & mon plaifir (eft) de vous voir enrichir de mes dépouilles. Je vous affure qu'elles vous perdront avec elles dans le divin Ocean. Ce fera alors que vous comprendrez quelle eft la hauteur, la largeur, la profondeur, & l'étendue de la bonté de Dieu. Dieu aime bien votre ame, & il vous a choifi.

3. Je vous prie de vous unir beaucoup à mon cher Prophete (David,) car Dieu a deffein de vous rendre femblable à lui, & de vous faire bien des graces par lui. Il étoit (a) *l'homme felon le cœur de Dieu* à caufe de fa petiteffe, qui étoit telle, qu'elle attira

(a) Act. 13. vf. 22.

même le mépris de Michol sa femme. La réponse qu'il lui fit est si belle! (*a*) *Je serai petit, & je me rendrai encore plus petit & plus méprisable devant les servantes dont tu me parles*, pour l'amour de mon Dieu. Toutes les graces que Dieu a faites aux enfans de David & aux Rois ses successeurs, il les a faites (*b*) *en considération de David son serviteur*; & quoiqu'il y eût après lui des Princes très-saints, comme Ezechias, il n'en est pas même fait mention (à un tel sujet.) O Dieu, vous témoignez tant d'amour pour David, vous le dites l'homme selon votre cœur, avez-vous oublié son péché? O c'est que l'humiliation & la petitesse de David avoient tellement effacé en lui toute iniquité, que je puis dire, selon la lumiere qui m'a été donnée, que de tous les Patriarches il n'y en a pas eu un plus agréable à Dieu que David. Il fut une parfaite figure de Jésus-Christ, comme S. Paul en a été un parfait modéle. Il

(*a*) 2 Rois 6. vs. 22. (*b*) 3 Rois 11. vs. 12. 13. & chap. 15. vs. 4. & 4 Rois 19. vs. 34. Ps. 88. vs. 36, 37.

Il me fût donné à connoitre un jour, que David étoit dans l'Ancien Testament ce que S. Paul étoit dans le Nouveau. Ce saint est un des plus grands qui soit dans le ciel, & ils ont eu l'un & l'autre un très-profond intérieur. Ils étoient l'un & l'autre d'autres Jésus-Christ: l'un par anticipation, & l'autre par imitation.

4. On ne connoit point Notre-Seigneur Jésus-Christ: il n'y a que les ames en qui il s'exprime qui en connoissent quelque chose. C'est ce que S. Paul appelle, (*a*) *la révélation de Jésus-Christ*, qui n'est pas une révélation comme une vision: non assurément; mais une expression de lui-même. Il se germe en nous; & en s'incarnant mistiquement en nous, il se révéle à nous par l'expérience de lui-même. C'est alors qu'il (*b*) *vit en nous, & que nous ne vivons plus nous-mêmes.* Mais, ô divin Jésus, vous ne vivrez jamais parfaitement en nous, que lorsque notre propre vie sera entiérement évacuée.

5. O bonheur de l'anéantissement,

(*a*) Gal. 1. vs. 16. (*b*) Gal. 2. vs. 20.

qui ôtant à la créature ce qu'elle a de propre, la fait être un autre Jésus-Christ, donnant lieu à l'Esprit du Verbe de se glisser en elle. O merveille renfermée dans la grace du Christianisme, dont on se prive parce que l'on ne s'attache qu'à l'écorce & à l'extérieur du Chrétien durant que l'on demeure vuide de son esprit! O Vie, source de toute vie, sans laquelle les vies les plus éminentes sont de véritables morts! Vie qui n'est autre que le même Jésus-Christ, (*a*) *Voie, vérité, & vie!* entrez dans l'ame de N.... bannissez-en tout ce qui vous est contraire, & faites sortir par votre chaleur vivifiante l'humide de ce bois, qui l'empêche d'être consumé & changé en vous.

6. Lorsque Dieu veut purifier le fond, il en chasse au-dehors ce qui lui est opposé. Cela paroit souvent salir & gâter les choses: mais un peu de patience! cette ordure qui paroit au-dehors, & qui étoit dans le fond quoique l'on ne l'y vît pas, en sort en même temps qu'elle paroit. Je ne sais si vous m'entendez. Je prie celui qui

(*a*) Jean 14. vs. 6.

me fait vous écrire, de vous donner l'intelligence de toutes choses.

LETTRE CXC.

Caractère & effets de l'amour pur, & d'une ame qui en est douée en cette vie.

1. PEut-on douter de la grace d'une personne qui communique l'onction de la grace, le goût de Dieu, & le recueillement; qui donne à chacun sans se méprendre selon son besoin, & qui pacifie les ames troublées quand elles approchent d'elle? Pourroit-elle conserver dans un même cœur l'abandon le plus fort & le plus pur que l'on puisse s'imaginer, & être en péché? abandon général, tant pour le corps que pour l'ame, pour le temps & pour l'éternité; abandon tel qu'il exclud même les premiers mouvements naturels de fraieur, & donne une intrépidité dans le fort du péril même; qui fait que lorsque tout paroit le plus perdu, c'est alors que par un amour souverain on entre dans la plus pure

joie, le cœur en étant d'autant plus comblé que l'on se voit davantage le jouet de la providence par l'excès du péril ? Cela peut il compatir avec le péché ? Le péché peut-il être dans une personne qui ne se posséde plus ; qui après s'être haïe se trouve enfin si éloignée & si étrangere à elle-même, qu'elle n'y pense point ; de sorte que si celui qu'elle aime la mettoit dans l'enfer, elle ne pourroit cesser de l'aimer & d'être satisfaite de lui dans le sort des plus horribles tourments, sans qu'elle puisse voir ni penser à être autrement qu'on la met ?

2. Il est constant que l'amour le plus pur est celui qui dégage l'ame de tout intérêt pour entrer dans les seuls intérêts de l'aimé ; & plus ce qu'il fait perdre est considérable, plus l'amour est pur. C'est ce qui a fait dire, que le comble de l'amour étoit de donner sa vie pour celui que l'on aime ; c'est où peut aller l'amour humain : l'amour divin peut aller jusqu'à donner son ame & son éternité pour son Dieu ; & celui qui n'est pas prèt de perdre l'un & l'autre sans se regarder, se plaindre ou appréhender, est bien éloigné de la

pureté de l'amour. L'amour pur est d'une nature qu'il ne peut jamais être connu que de celui qui l'éprouve. C'est un Prêtre qui n'est jamais sans sacrifice, & qui n'est jamais satisfait qu'il n'ait tout ôté : je dis TOUT, sans exception, quelque nécessaire & absolument nécessaire qu'il paroisse. O pur amour, nul ne peut donner aucune connoissance de toi que toi-même & celui que tu as consommé en toi ; & tu es tel par ta nature, que l'on ne te comprend qu'autant que l'on te posséde, je veux dire, tes effets !

3. Celui qui n'est pas parfaitement consommé dans l'amour, ne peut jamais juger de ce que produit l'amour consommé : il en jugera selon les effets de son amour. Tout ce que l'on diroit des effets de l'amour tout pur & tout nud, non-seulement ne seroit pas compris de celui qui n'est pas détruit par cet amour ; mais il en seroit souvent scandalisé. Amour pur, tu n'es jamais pleinement satisfait d'un cœur qui peut reserver quelque chose, pour saint & sublime qu'il paroisse. Celui que tu as consommé ne sauroit plus rien perdre ; parce que tu ne l'as consommé que

par la perte de toute chose. Que s'il reste encore quelque chose à perdre, il n'est pas consommé.

4. Peut-il (*a*) déchoir? car pour déchoir, il faut posséder quelque chose.

Il y a deux sortes des voies : l'une, d'action vivante, où l'ame pouvant toujours agir, peut toujours déchoir & toujours perdre la grace : mais celui à qui l'amour a tout arraché & qui ne posséde plus rien, (qui est la seconde sorte de voie,) que peut-il perdre? S'il posséde, s'il vit, il peut mourir; mais si l'amour l'a consumé par son feu détruisant, quelle sera la perte de ce qui n'est plus?

5. Il y a deux consommations, la consommation de l'ame par l'amour, ou plutôt, sa destruction totale, qui la fait nécessairement rentrer dans son principe; & la consommation parfaite de ce même amour dans la gloire, où il ne peut plus croitre ni (rien) détruire; & c'est celui de cette derniere sorte que l'on ne peut avoir qu'en l'autre vie : mais pour l'amour consommant son sujet en lui par son entiere destruction,

(*a*) On parle d'une impossibilité morale, & non phisique : car la créature peut se reprendre.

c'est celui que nous devons avoir en cette vie, & auquel nous sommes appellés, je veux dire, *nous*, (*a*) *qui*, comme dit S. Paul, *avons reçu les prémices de l'Esprit*. C'est à quoi nous devons tous tendre qu'à notre totale destruction, si nous prétendons au pur amour.

6. Quand je parle du *pur amour*, je ne parle pas de l'amour fervent, qui ne travaille qu'à embellir celui qui le posséde, & qui semble n'être appliqué qu'à lui : cet amour là je l'appelle imparfait, quoique ce soit celui que les hommes ignorants regardent comme le comble de la sainteté. Je ne regarde comme pur amour que l'amour impitoiable destructeur, qui loin d'embellir & d'orner son sujet, lui arrache tout sans miséricorde, afin que rien ne restant dans ce même sujet, rien ne l'empèche de passer dans la fin. Hors delà il ne peut point subsister. Tout son soin est d'enlaidir, d'arracher, de détruire, de perdre : il ne vit que de destruction : il est comme cette bete que (*b*) vit Daniel, qui mange, broie

(*a*) Rom. 8. vs. 23.
(*b*) Dan. 7. vs. 7. Voyez-en l'explication

par la perte de toute chose. Que s'il reste encore quelque chose à perdre, il n'est pas consommé.

4. Peut-il (*a*) déchoir? car pour déchoir, il faut posséder quelque chose.

Il y a deux sortes des voies : l'une, d'action vivante, où l'ame pouvant toujours agir, peut toujours déchoir & toujours perdre la grace : mais celui à qui l'amour a tout arraché & qui ne posséde plus rien, (qui est la seconde sorte de voie,) que peut-il perdre? S'il posséde, s'il vit, il peut mourir; mais si l'amour l'a consumé par son feu détruisant, quelle sera la perte de ce qui n'est plus?

5. Il y a deux consommations, la consommation de l'ame par l'amour, ou plutôt, sa destruction totale, qui la fait nécessairement rentrer dans son principe; & la consommation parfaite de ce même amour dans la gloire, où il ne peut plus croitre ni (rien) détruire; & c'est celui de cette derniere sorte que l'on ne peut avoir qu'en l'autre vie : mais pour l'amour consommant son sujet en lui par son entiere destruction,

(*a*) On parle d'une impossibilité morale, & non phisique : car la créature peut se reprendre.

c'est celui que nous devons avoir en cette vie, & auquel nous sommes appellés, je veux dire, *nous*, (*a*) *qui*, comme dit S. Paul, *avons reçu les prémices de l'Esprit.* C'est à quoi nous devons tous tendre qu'à notre totale destruction, si nous prétendons au pur amour.

6. Quand je parle du *pur amour*, je ne parle pas de l'amour fervent, qui ne travaille qu'à embellir celui qui le posséde, & qui semble n'être appliqué qu'à lui : cet amour là je l'appelle imparfait, quoique ce soit celui que les hommes ignorants regardent comme le comble de la sainteté. Je ne regarde comme pur amour que l'amour impitoiable destructeur, qui loin d'embellir & d'orner son sujet, lui arrache tout sans miséricorde, afin que rien ne restant dans ce même sujet, rien ne l'empêche de passer dans sa fin. Hors delà il ne peut point subsister. Tout son soin est d'enlaidir, d'arracher, de détruire, de perdre : il ne vit que de destruction : il est comme cette bête que (*b*) vit Daniel, qui mange, broie

(*a*) Rom. 8. vs. 23.
(*b*) Dan. 7. vs. 7. Voyez-en l'explication

& dévore tout. O que le pur amour eſt peu connu !

7. Laiſſez-vous donc tout arracher. Si vous gardez quelque choſe, vous n'aurez pas ce pur amour. Vous ne le pouvez acheter que par la perte de tout le reſte. Que pouvez-vous donner en échange de cet amour que la déſtruction totale? *Quand (a) vous donneriez toute choſe, tout cela doit être compté pour rien.* L'amour ne peut vous rendre heureuſe qu'en vous faiſant parfaitement miſérable : & ſi vous plaignez votre miſére, ſi vous enviſagez votre perte, ſi vous la regardez le moins du monde, vous êtes infiniment loin de la pureté de l'amour. Celui qui ne poſſéde rien, ne craint point de rien perdre, ne déſire rien, ne peut regretter ce qu'il a perdu ; il ne peut même y penſer : rien ne l'occupe : l'amour le conſume en lui : il n'a d'yeux que pour l'amour, & non pour ſoi, étant pour ſoi comme s'il n'étoit point du tout.

détaillée dans les *Explications & Réflexions ſur l'Ancien Teſtament.* Tom. XI. pag. 337.

(a) Cant. 8. vſ. 7.

LETTRE CXCI.

Excellence, prérogatives & effets de l'amour pur.

1. IL y a je ne ſais quoi dans mon cœur pour Madame que je ne puis bien vous dire ; & ce je ne ſais quoi m'eſt comme une confiance ferme que vous ſerez un jour à Dieu pour lui-même. Que vous êtes heureuſe, quoique remplie de foibleſſes, que Dieu vous ait choiſie lorſque vous étiez plus éloignée de lui, & dans un temps où vous courriez à votre perte entre une infinité d'autres perſonnes, afin de vous faire goûter les prémices de ſon Eſprit, & vous communiquer ſon pur amour ! Cet amour eſt d'un tel prix, que rien de tout ce que peut faire la créature aidée de la grace ordinaire, ne peut point ni le mériter, ni lui être comparé. Un ſeul grain de ce pur amour vaut mieux que tous les biens, même ſpirituels, raſſemblés enſemble.

2. Le pur amour eſt le partage des enfants de Dieu. Tout le reſte eſt celui des mercenaires. C'eſt ce pur

amour qui étant forti directement de Dieu même, a feul le pouvoir de nous faire rentrer en lui. C'eft ce pur amour qui glorifie Dieu comme il doit être glorifié, qui le prie en nous comme il il veut être prié. C'eft lui qui fait les délices de Dieu en nous; puifqu'il nous marque du propre caractère de Jéfus-Chrift, qui s'étant incarné par l'opération du S. Efprit dans les entrailles de la fainte Vierge, fe produit en nous par le même Efprit, qui eft charité, & pur Amour. Aimez Dieu, Madame: que ce foit votre continuelle occupation: aimez Dieu, & que ce foit votre priere: mais aimez-le tellement pour lui-même, que le moindre propre intérêt vous foit en horreur.

3. Si vous l'aimez de la forte, vous ne vous plaindrez jamais ni de Dieu ni de vous même; parce que ne voulant que lui, & le voulant pour lui-même & non pour votre fatisfaction, vous ferez contente de toutes les manieres où il lui plaira de vous mettre. Vous ne vous plaindrez point de vous: car que pouvez-vous attendre de vous-même que la mifére & la foibleffe. Donnez-vous à Dieu afin qu'il foit vo-

tre force: contentez-vous de l'aimer dans le fond de votre cœur d'une maniere réelle qui n'eft pas toujours fenfible: plus vous l'aimerez de la forte, plus il régnera en vous, plus il vous poffédera à fon gré; & vos foibleffes involontaires n'empêcheront point qu'il ne vous aime. Soyez perfuadée que le moindre grain de pur amour de Dieu procéde de l'excès de ce même amour de Dieu pour nous; de forte que celui qui eft affez heureux pour découvrir en foi un germe d'amour fans intérêt, doit avoir cette confiance, qu'il eft aimé de Dieu: car il eft auffi peu poffible que Dieu n'aime pas un cœur dans lequel il y a de fon amour, pour peu que ce foit, qu'il eft poffible qu'il ne foit pas Dieu.

4. Il ne faut point mefurer l'amour que Dieu a pour l'homme fur toutes les grandes œuvres que l'on voit faire; mais fur la pureté de fon amour. Plus il y a de ce pur amour dans un cœur, plus le même cœur fait les délices de Dieu. Mais c'eft votre amour, ô mon Dieu, qui venant le premier dans ce cœur, lui communique le germe du pur amour: & plus ce germe croit

par la chaleur de l'amour que Dieu nous porte, qui est fécondité & vie, plus il attire l'amour de Dieu pour nous : & cet amour que Dieu a pour nous augmente par une suite nécessaire celui que nous avons pour lui. De sorte que toute la perfection est que Dieu nous aime ; & que l'amour qu'il nous porte produisant en nous un amour pur, qui n'a rien de dissemblable de sa cause, les deux amours s'augmentent & s'accroissent mutuellement jusqu'au point de devenir un seul & même amour. Quoique ceci paroisse élevé, il ne laissera pas de vous être utile : car je suis certaine que vous êtes appellée à aimer Dieu purement. Lui seul sait à quel point je vous aime dans le même amour.

LETTRE CXCII.

Langage de silence, par lequel on se communique en esprit.

JE ne puis point vous parler hier, & tout ce que je disois, n'étoit que par violence & sans nulle correspondance intérieure, à la reserve de ce qui me regardoit moi-même, que j'avois facilité de dire, & que j'eusse poussé plus loin si on l'avoit exigé de moi : la raison de cela étoit, que les choses que je disois de moi étoient une demonstration des mêmes choses que vous savez. Mais comme il ne s'agit pas de convaincre ni d'éclairer votre esprit très-convaincu, & plus que suffisamment éclairé, je compris & sentis dabord que ce n'étoit pas la maniere dont Dieu vouloit que je vous parlasse. Je n'avois d'inclination que pour le silence : mais comme je ne trouvois pas de votre côté ni toute l'attention du cœur, ni tout le silence de l'esprit, cela n'avoit pas l'effet que Dieu en prétendoit. Il a permis que je m'en allasse avec vous pour vous apprendre qu'il y a un autre langage lequel lui seul peut apprendre & opérer. Il n'emplit le cœur de l'onction pure de la grace que pour vuider l'esprit ; & il ne donne que pour ôter : c'est une expérience qui demeure lorsque la conviction de l'esprit est ôtée. Je vous demande donc audience de cette sorte, de vouloir bien cesser toute autre action,

& même autre priere que celle du silence. Lorsque l'on a une fois appris ce langage, (plus propre aux enfans qu'aux hommes, qui l'ignorent d'ordinaire,) on apprend à être uni en tout lieu sans especes & sans impureté, non-seulement avec Dieu dans le profond & toujours éloquent silence du Verbe dans l'ame ; mais même avec ceux qui sont consommés en lui.

C'est la communion des Saints véritable & réelle. C'est la priere de Jésus-Christ, *(a) qu'ils soient un comme nous sommes un.* Plusieurs disent cela sans l'entendre : mais il y a encore moins qui fassent expérience de cette vérité, si pure & si simple. C'est à quoi cependant vous êtes appellé. Tout autre langage vous paroitra impur & superflu lorsque vous aurez appris celui-là : mais que l'on l'apprend tard !

(a) Jean 17. vs. 22.

LETTRE CXCIII.

Caractère des connoissances divines. Ne point melanger l'opération propre avec celle de Dieu. Armes & langage du cœur, combien efficaces.

1. O Si je pouvois vous exprimer combien vous êtes cher à Dieu, & les desseins qu'il a sur vous ! Comme un peintre fameux prépare une toile afin d'y tracer ce qu'il lui plait, Dieu prépare lui-même votre ame d'une maniere autant divine qu'elle est imperceptible. Les connoissances qui sont données de Dieu, ont un caractère ineffable, quoique cela se fasse sans bruit de paroles ni d'expressions : c'est une connoissance propre à la foi, qui ne donnant rien à l'ame, ne la salit point ; au-contraire, la rend plus pure & plus nette.

2. Notre Seigneur me fait connoitre que quoiqu'il y ait quantité d'ames plus consommées que vous pour l'intérieur, il n'y en a point qui reçoive plus simplement & plus sans nul mêlange ses opérations cachées, du moins sans nul mêlange de volonté : c'est pourquoi il dit de vous ; c'est mon fils bien-aimé. Il y a encore quelque chose à détruire chez vous : mais il le fait & le fera par le feu de son amour, comme vous voyez un fer perdre insensiblement sa rouille dans le feu, sans que l'on fasse rien autre chose pour le purifier que

de le laisser dans le feu. Dieu donne à mon cœur pour vous plus que je ne puis vous le dire. Je lui laisse le soin de tout ce qu'il lui plaira.

3. Le jour du Seigneur est plus proche que l'on ne pense. Servez-vous dans le temps des armes que le Seigneur a mis entre vos mains : ce sont les armes du cœur, & non celles de la raison : c'est par le cœur que vous gagnerez. Enseignez le langage du cœur, & la route qui y conduit ; que la vraie perfection consiste dans l'union de notre volonté à celle de Dieu, à s'y soumettre. C'est le langage efficace, c'est celui qui a la clef du cœur. Je ne puis vous en dire davantage.

LETTRE CXCIV.

Dieu conduit par inclination du cœur. Les pensées de Dieu, sont du cœur ; comme celles de l'homme sont de l'esprit. Conduite de providence.

1. ON ne peut point toujours combattre son propre cœur : le Créateur de l'homme même, qui le

sait mieux conduire que nul autre, ne demande pas cela de lui ; & lorsqu'il veut établir en lui une perfection de durée, il le conduit en inclinant son cœur. Aussi le mouvement qui vient de Dieu, tire sa source comme du cœur ; & non de la simple pensée de l'esprit. Les pensées de Dieu sont les pensées du cœur ; comme les pensées de l'homme sont les pensées de l'esprit. Je me suis senti fort portée à vous dire cela ; & il m'a fallu le suivre : faites-en l'usage que le Maître en prétend.

2. Je crois vous devoir dire, que quoique l'assujetissement que j'ai auprès de M. ne me donne aucun mouvement, & que j'y reste toujours avec la même égalité, quelque abattue que j'y sois, je porte (néanmoins) dans le plus intime de moi-même que cet état n'est point celui que Dieu veut de moi. Je m'y trouve comme en l'air. Je ne vois point non plus que j'en doive sortir : mais il me paroît que Dieu accommode tout par sa providence.

3. Ce qui fait l'état & le devoir des autres, n'est pas le mien. Mes propres enfans me sont comme étrangers ; & les étrangers me paroissent légitimes,

& être ceux pour lesquels Dieu me fait être & subsister.

LETTRE CXCV.

Souffrance que causent aux ames qui sont en Dieu, celles qui veulent des condescendances & des apuis humains, lorsque Dieu les veut dans le dénûment. On se trouve plus uni à celles qui sont plus à Dieu sur-tout aux simples & enfans. Quel est le vrai amour de cet état divin.

1. IL y a certaines ames de qui Dieu veut un détachement & un renoncement entier, & qui (cependant) veulent des condescendances, un agir humain, qui sont toujours occupées d'elles, & qui veulent que l'on en soit occupé & que l'on agisse avec elles humainement. Ces personnes me font souffrir une peine intolérable, & telle, que par mon choix je préférerois des tourmens corporels les plus étranges à cela. Plus elles veulent qu'on les entretienne là dedans, plus j'en souffre: de maniere qu'il se fait en moi,

lorsqu'elles m'approchent, une violence qui me met à n'en pouvoir plus. Je ne suis pas de même pour les pécheurs: je les supporte sans peine, aussi bien que les ames desquelles je ne suis pas chargée. Car il y a bien de la différence d'un agir simple & enfantin, à un agir humain: & qui prendroit l'un pour l'autre se tromperoit. Je me trouve impuissante de pouvoir donner la moindre pâture à leur amour propre: & lorsque je veux user là dessus de condescendance, un maitre plus puissant me retient, & je souffre un tourment très-grand.

2. Je les prie s'adresser à ceux qui leur conviennent, & que je crois propres à les aider: mais elles ne le veulent pas, & ne le peuvent, à ce qu'elles disent: & moi, je me trouve dans l'impuissance absolue de changer à leur égard si elles ne changent les premieres. Si leur disposition change je me trouve tout-à-coup tournée vers elles avec beaucoup d'affection, & cela sans que j'y mette rien de ma part; ensorte que sans que j'aie de choix, de panchant & d'amitié pour personne, je me trouve nécessairement liée avec

celles qui ſont plus deſappropriées, & qui aiment plus purement; & cela à l'égard de chacune ſelon ſon degré de pureté & de deſappropriation.

3. Cette union ne paſſe point par l'entremiſe des ſens; & il me ſeroit impoſſible de donner un autre rang à ces perſonnes dans mon cœur que celui que Dieu y donne lui-même, ſans que je me régle ni ſur les défauts, ni ſur les qualités extérieures, ni ſur l'amitié que l'on a pour moi: car il y a de ces perſonnes propriétaires qui m'aiment beaucoup, & leur témoignage m'en eſt inſupportable; au lieu que je me ſens portée à en donner moi-même aux perſonnes ſimples, droites & vuides d'elles-mêmes. Je n'aime point par le cœur; mais par un certain fond qui accepte ou rejette ce qui lui convient, ou plutôt, ce qui convient à Dieu. Dans le temps que je me ſens de cette ſorte pour ces autres perſonnes, & que la moindre careſſe qu'ils me feroient me ſeroit plus rude que la mort, je me ſens portée à careſſer les perſonnes ſimples & deſappropriées, & les enfans. Il ne m'eſt pas poſſible d'être auprès d'un enfant ſans le careſſer, ni d'une

perſonne ſimple ſans aimer à en uſer de même: & je ne puis même comprendre ce que c'eſt que différence de ſexe: il me ſemble que tout m'eſt égal; parce que je ne penſe jamais à l'extérieur des perſonnes, mais que je trouve union d'ame à ame comme dans le Ciel, ou comme après la réſurrection où il eſt dit (*a*), qu'il n'y aura point ces différences de cette ſorte.

4. On peut aimer beaucoup ſans rien aimer: car l'amour de cet état eſt une inclination du centre que Dieu incline en lui comme il lui plait ſelon qu'il panche lui-même: Et comme il aime plus ou moins les ames qui ſont plus ou moins deſappropriées, parce qu'elles lui ſont plus ou moins ſemblables; il incline auſſi plus ou moins le centre perdu en lui vers ce qu'il aime plus ou moins, ſans que l'on puiſſe là-deſſus ſe donner aucun mouvement.

(*a*) Matth. 22. vſ. 30.

LETTRE CXCVI.

Etat d'une ame qui dès cette vie a retrouvé ſon origine, qui eſt Dieu.

Importance de la résignation de la volonté, pour retourner en Dieu.

1. VOus me demandez, mes chers Enfans, ma disposition. Je n'en ai qu'une extérieure, qui est simplicité, enfance, une certaine candeur &c. & pour le dedans, c'est une goutelette d'eau perdue & abimée dans la mer, qui ne se discerne plus; elle ne voit que la mer: non-seulement elle en est environnée, mais absorbée. Dans cette immensité divine elle ne se voit plus; mais elle discerne en Dieu les objets sans les discerner autrement que par le gout du cœur. Tout est ténébres & obscurité à son égard; tout est lumiere de la part de Dieu, qui ne lui laisse rien ignorer, sans savoir ni ce qu'elle fait, ni comme elle le fait, ni sans qu'il lui reste aucune espece. Il n'y a là ni clameur, ni douleur, ni peine, ni plaisir, ni incertitude; mais une paix parfaite; non en soi, mais en Dieu: nul intérêt pour soi, nul souvenir ni occupation de soi. Voilà ce que Dieu est en cette créature. Pour elle, misére, foiblesse, pauvretés, sans

qu'elle pense ni à sa misére, ni à sa dignité. Qui a des oreilles entende.

2. Voilà mon état depuis plus de trente ans, quoique dans ces dernieres années tout soit plus approfondi. Imaginez-vous que la mer soit infinie; ce que l'on jetteroit dedans s'y enfonceroit toujours par son propre poids sans jamais en trouver la fin. La chose jettée n'auroit autre agitation que celle d'un poids, presque imperceptible: ainsi l'amour divin, qui est le poids de l'ame, l'enfonce toujours plus en Dieu. Toute la différence de cette vie à l'autre seroit, que dans l'autre je verrai ce bien immense qui me posséde, & dont je suis remplie, quoique mon ame ne sente point sa plénitude autrement que par un parfait contentement & une impuissance absolue de rien désirer. Tout se passe ici en obscurité de foi; & là en lumiere de gloire. L'amour parfait est le poids de l'ame, qui en cette vie absorbe notre volonté en celle de Dieu.

3. Tous les désirs & les inquiétudes viennent d'une volonté qui n'est pas parfaitement satisfaite: c'est pourquoi il est besoin dans le commencement de

marcher par une résignation continuelle de tout vouloir, de tout désir, de tout panchant, entre les mains de Dieu, même pour les choses les plus parfaites; afin de ne vouloir uniquement pour nous que ce que Dieu veut & a voulu de toute éternité. L'ame qui s'accoutume à se soumettre incessamment, trouve que peu-à-peu sa volonté disparoit pour toutes choses, sans exception; & que la volonté de Dieu prend la place de la nôtre. Tout ceci ne s'opére que par la charité, qui réside dans la volonté, & qui entraine avec elle cette volonté en Dieu; parce que (*a*) *Dieu est charité*, & que *celui qui demeure en charité demeure en Dieu.*

4. L'ame perdue en Dieu ne trouve plus que rien lui puisse servir d'entre-deux, parce qu'elle est abimée & changée en son Etre original. Lorsqu'elle tend (encore) à cet Etre original, elle craint tout ce qui sert d'entre-deux; parce que ce sont des obstacles & empèchements d'arriver à sa fin; mais lorsqu'elle y est arrivée, qu'elle y est perdue & transformée, rien ne sert d'empèchement. L'écriture

(*a*) 1 Jean 4. vs. 16.

L'écriture est rendue nouvelle. Jésus-Christ est l'exemple de cela, qui a pris son plaisir à expliquer les Ecritures & à les accomplir. Elles auroient servi d'entre-deux & de moien (ailleurs) mais (ici) rien n'est moien; & lors qu'on a outrepassé tous moiens, on a outrepassé tout entre-deux.

Ce qui nuit en un temps, & dont Dieu ne permet pas qu'on fasse usage, fait les délices d'un autre temps; non pour soi, mais pour accomplir la volonté de Dieu en autrui, & lui servir d'instruction.

5. Si je pouvois faire comprendre comme Dieu démèle en moi tous les états des ames, même de celles qui ont paru les plus parfaites, on en seroit surpris. Cela ne me donne nulle dignité ni avantage sur les autres, & je suis bien éloignée de m'estimer plus, puisque je suis un vil néant: mais la lumiere de vérité est si pure & si subtile, que rien ne lui échappe; & les états des saintes ames lui paroissent clairs comme le jour, pour voir leur période. O Amour pur, nud, simple Vérité! tu es toi-même la vérité, qui s'exprime non par moi, mais par toi-même.

LETTRE CXCVII.

Connoissance profonde que Dieu donne à une ame qui lui est unie, tant de la grandeur du péché, que de celle de son divin amour, dans l'usage de la Confession & de la Sainte Communion. Les effets qui s'en ensuivent.

1. JE me sens pressée de vous faire connoitre quelque chose de la disposition où je me trouvai la derniere fois que je me confessai. Il me fut donné une vue si horrible du péché, qu'il me sembloit que je me serois précipitée pour éviter la moindre imperfection. Je m'en allai incontinent vous chercher pour m'accuser d'une faute qui me fut montrée; & en vous abordant, cette disposition me fut levée; & je me trouvai saisie d'un si grand amour, que je ne concevois plus ce que c'étoit que péché: & l'ame ne pouvant de soi faire aucun retour, dit à son Amour; *Je suis à tout ce que vous voulez: ce sera quand il vous plaira:* & je fus bien empêchée de pouvoir parler, l'amour divin tenant toute l'ame anéantie & resserrée en lui seul.

2. Quelques jours après recevant la sainte Communion, cette vue du péché me fut rendue; & mon ame se trouva saisie d'une si grande douleur & détestation de tout péché, que si Notre Seigneur ne m'eût retenue il eut fallu mourir sur le champ. O merveille incomparable de l'amour! Qui pourroit exprimer ce que vous opériez pour lors par votre très-excessif amour pour l'ame que vous vouliez purifier & laver en ce lavoir précieux de votre sacré sang, que ce même amour a tiré de vos veines? & quoiqu'il ne me fut montré qu'une faute pour m'accuser, l'ame étoit autant approfondie, & chargée d'horreur & de confusion, comme si elle eut eu les péchés de tous les hommes renfermés en elle, & comme effectivement n'étant capable que de commettre tous les péchés imaginables. L'amour divin de Jésus operoit (alors) en elle un esprit de pénitence & de satisfaction à la divine justice. O Amour, faites connoitre à toutes les ames Chrétiennes ce qui me fut montré de la vertu de ce Sacrement.

3. Cet amour me faisoit connoitre qu'il vouloit s'incarner en mon ame,

lui appliquer tout le mérite de ſon ſang, & la tirer de ce bain ſacré toute pure & toute nue, purgée de la corruption d'Adam : „ Je te veux, dit-il, revêtir „ de moi-même, de ma vertu, qui te „ ſera un fort contre tout ce qui ſera „ contraire à moi, m'étant incarné en „ toi. Je ſerai ta vie, ta penſée, & „ ton amour. " L'ame par la vertu de ce Sacrement ſe ſentoit changée & transformée en la vertu de Jéſus ; & toute embraſée, elle diſoit à ſon Amour ; „ Non, je ne veux plus de péché „ après une grace ſi puiſſante & un „ amour ſi extraordinaire, où il s'agit „ de tout ce que vous êtes, de votre „ amour & de toute votre pureté. „ Permettez-moi, ô mon Tout, de „ vous dire que je ne veux plus de „ confeſſion : que ce ſoit ici la derniere „ de mes jours ! Je ne puis, ô Amour ! „ en dire davantage. Vous ſeul pou- „ vez connoitre la demande que je vous „ fais, que ce ſoit la derniere confeſ- „ ſion de mes jours. Ce n'eſt pas moi, ô „ Amour, qui vous fais cette demande : „ c'eſt votre vertu, & l'impreſſion de „ votre pureté, qui rejette & abhorre „ toute ſouillure & tout ce qui n'eſt

„ point vous. (Mon ame deſormais) „ eſt une demeure pour vous, & vous „ en avez fermé l'entrée. Que ſi mes „ ennemis me viennent chercher, ce „ ne ſera point moi qu'ils trouveront ; „ c'eſt votre amour, & votre vertu „ qui les confondra & les terraſſera. „ Vous m'avez cachée en vous, je ne „ me puis trouver moi-même ; & de „ quelque côté que je me tourne, je „ ne trouve que vous-même. Que ſi „ l'on m'interroge ſur les diſpoſitions „ de mon ame, que pourrois-je dire, „ ô mon Jéſus, ſi non que votre „ diſpoſition eſt la mienne ; que c'eſt „ votre amour, qui aime en moi, „ votre volonté qui obéït, votre pa- „ tience qui ſouffre, votre force qui „ réſiſte : & vous apropriant toutes „ choſes, il ne me reſte que le *rien*, „ que votre amour infini répare en „ anéantiſſant l'ame de plus en plus ; „ & l'ayant dépouillée de ſa propre „ vie, elle ne vit plus que d'amour, „ & ne reſpire que par ſes flammes „ pures. "

4. Voila, mon Pére, tout ce que je puis vous dire de la diſpoſition que Notre Seigneur me donna cette der-

niere fois que je me confeſſai. Depuis que ſa divine miſéricorde m'a ouvert les yeux, il m'a fait de grandes graces au Sacrement de la Confeſſion, particulierement depuis cinq ou ſix ans, que je n'ai pû de moi rien faire pour me confeſſer, ayant remis à ſon divin amour tout le ſoin de mon ame.
„ O cher Amour de mon cœur, les
„ effets que vous m'avez fait reſſentir
„ dans ce Sacrement divin ſont bien
„ voir que c'eſt l'ouvrage de votre
„ miſéricorde! C'eſt un coup de maitre,
„ que ſans avoir égard à la malignité
„ de l'ame, vous la préveniez pour la
„ remplir de vos mérites; deſquels
„ mérites étant revêtue, vous la ren-
„ dez l'objet le plus charmant de votre
„ amour. O cher Amour, de quelle
„ maniere ne m'avez vous pas préve-
„ nue? car s'il m'avoit fallu faire un
„ ſeul pas pour vous chercher, je ne
„ l'aurois jamais fait, tant d'oppoſition
„ j'avois au bien: mais, ô Amour &
„ mon Tout, lorſque par mon incli-
„ nation je courois au mal, je me ſuis
„ heureuſement trouvée priſe par le
„ bien. Vous m'avez fermé toutes les
„ avenues, & vous vous êtes mis au

„ devant, & vous avez fait de mes
„ miſéres le trône de vos miſéricordes.
„ Je puis dire, ô mon Dieu, que mes
„ miſéres ont fait vos charmes, &
„ que vous leur avez donné une ré-
„ compenſe quand vous avez gagné
„ cette ame à vous, & qu'elle ſe trouve
„ véritablement votre en ſimplicité de
„ cœur. O mon Amour, vous n'avez
„ plus d'égard à ce qu'elle eſt: votre
„ amour ne ſe peut diſſimuler: c'eſt
„ aſſez qu'elle ait voulu être aimée de
„ vous.

5. Pour ce qui eſt de l'état où je me trouve maintenant, ce ſont des choſes tellement ineffables, qu'il m'eſt impoſſible d'en pouvoir exprimer aucune, particulierement depuis quelques jours (s'il faut le dire pour m'exprimer) que mon ame eſt en Paradis, où elle poſſéde & jouit de ſon Dieu d'une maniere ſi intime & ſi particuliere, que ce n'eſt qu'un même cœur & un même amour. O mon Dieu, pourroit-on le croire?

LETTRE CXCVIII.

Amour de la foiblesse, bassesse, & du rien, à cause de la gloire qui en revient à Dieu seul.

1. LEs foiblesses sont mon partage, & c'est le moien divin dont Dieu se servira jusqu'à la fin pour me purifier. O cheres foiblesses, vous m'êtes plus précieuses que toute la force de la terre. O sainteté, vous serez pour Dieu seul, & il n'y aura jamais rien pour moi sur quoi l'on puisse porter jugement ; & quoique Notre Seigneur par sa bonté détruise peu-à-peu toutes mes impuretés & propriétés, & qu'il me semble qu'il les ôtera toutes, il ne laissera cependant au dehors que les apparences de la vie la plus commune & la plus rabaissée jusqu'au temps marqué, où en se servant de moi pour les autres, il ne laissera pas de me laisser un contre-poids de bassesses, en sorte que je n'aurai la gloire de rien.

2. O si je pouvois vous faire comprendre ce que mon cœur goûte dans ce moment pour un extérieur rapetissé jusques dans l'excès ! O qu'il me feroit utile, & glorieux à Dieu, que tout fût comme il m'est imprimé, & comme je le conçois ! O rien, ô bassesse, ô pauvreté réelle de toutes choses, qui te connoitroit seroit charmé de toi !

LETTRE CXCIX.

Une ame anéantie reconnoit son néant.

1. IL faut que je vous dise encore une fois une chose qui me tient fort au cœur : c'est que vous avez meilleure opinion de moi qu'il ne convient. Je suis la misére même, & plus que je ne vous puis dire : ce n'est point par humilité, mais par vérité. Attribuez tout à Dieu ; & vous verrez en lui tout bien, & rien en la créature que de méprisable. Remerciez Dieu de ce qu'il me souffre. Je vous proteste que je ne vois en toute ma vie que bonté de sa part, miséres & infidélités de la mienne. S'il avoit fait à une autre les miséricordes qu'il m'a faites, il y auroit de quoi sauver un monde entier, & je ne l'ai payé que d'ingratitude ! Comme l'abus des graces de Dieu est

le plus grand des péchés, je suis plus criminelle (*a*) que les plus grands pécheurs. Si vous avez la bonté de me croire dans les autres choses que je vous dis, croyez-moi en cela : vous me devez d'autant plus croire, que je vous parle pour rendre justice à la vérité, & que naturellement je serois fâchée qu'on eût mauvaise opinion de moi. Je l'ai éprouvé dans le soin qu'on a pris depuis peu de prévenir les esprits contre moi.

LETTRE CC.

Exemple, voie, état de la foi pure & nue, & de l'abandon total, & où on est le jouet de la Providence, à l'exclusion de toute raison & de toute prudence humaine.

1. J'Ai connu l'état où Dieu me veut faire passer, & qu'il n'y aura point encore eu d'exemples connus d'une foi si étrange & si séparée de tout apui créé, quelque grand qu'il puisse

(*a*) Voyez l'exemple de S. Paul. 1 Tim. 1. ỳ. 15.

être. C'est pourquoi toute la conduite extérieure & intérieure sera pour aveugler toute raison ; ensorte qu'il ne se trouvera personne qui la puisse ni doive approuver : & il m'est mis dans l'esprit, que comme Sainte Catherine de Genes a été un exemple sans exemple de pur amour, je ferai un exemple sans exemple de foi nue & d'abandon total, le jouet de la providence sans résistance, & vous aussi, bien que votre foi ne soit pas si nue.

2. Il me vient dans l'esprit, qu'il y a peu de Saints qui ayent vraiment servi de jouet à la providence. S. Alexis, S. François, S. Xavier, Ste. Elisabeth, me paroissent les plus excellents : cependant leur intérieur pouvoit être conforme à leur extérieur, quoique l'on n'en ait pas écrit. Mais dans ce siécle, où la raison semble être dans son véritable empire, où l'on prétend avoir trouvé la fin de la perfection, où tous les esprits sont plus délicats, où l'on croit avoir mieux remarqué les tromperies de la dévotion des siécles passés, dans ce siécle, dis-je, il faut que vous & moi soyons

pour confondre tout cela, & qu'après avoir servi longtemps de jouet à la sagesse & à la prudence humaine, & à la calomnie, nous soyons les exemples sans exemple de l'indépendance de Dieu à se servir de tous moiens pour faire son œuvre.

3. Toute foi qui a assurance, pour petite qu'elle soit, fondement, justification, preuve, n'est point foi nue & réelle. C'est pourquoi vous voyez que les mistères qui demandent plus de foi sont ceux où il y a moins de preuves, moins de raison. La croix étoit (*a*) *folie aux Gentils*, *& scandale aux Juifs* : le mistère de nos autels ne se peut justifier que par la simple parole du Fils de Dieu : encore tous les autres ont été prédits, la croix, la résurrection, a été manifestée par quantité de miracles : tous les Apôtres en ont parlé : mais pour ce mistère de foi, il n'y a nulle assurance ni certitude sur quoi l'on puisse porter un jugement positif : car enfin, qu'un Dieu soit mort, il étoit nécessaire en quelque maniere, pour satisfaire à Dieu le Pére, & pour racheter tous les

(*a*) 1 Cor. 1. vs. 23.

hommes : qu'il soit ressuscité, il y alloit de sa propre gloire : mais qu'il se soit fait pain pour se faire manger, cela est contre toute raison. Car s'il se vouloit faire adorer comme Dieu, c'étoit se ravaler au-dessous des hommes que de se faire manger. N'avoit-il pas d'autres moyens de se communiquer, lui qui étoit Dieu, & par conséquent tout-puissant? O foi, que tu es-au-dessus de la raison! O raison, que tu es opposée à la foi! c'est pourquoi Dieu conduisant une ame en foi, commence par la rendre toute (*a*) *bête*, lui enlevant la raison, & ensuite la réflexion. O état peu connu & peu éprouvé! O prudence (humaine) que l'on ne veut point perdre! On veut conserver la raison & la foi, & marcher en foi tant que la raison l'accompagne : mais sitôt que la raison s'en sépare, on quitte la foi pour suivre la bonne & sainte (dame) raison. O cher Pére, ne soyez pas ainsi! Soyez une victime de foi : qu'elle vous dévore ; qu'elle vous mange : & d'autant plus que les yeux de votre esprit sont vifs & pénétrants, d'autant plus faut-

(*a*) Ps. 72. vs. 23.

il qu'ils soient mis en obscurité, crevés & arrachés. Notre union est & sera toujours de foi & de croix, & elle ne peut subsister par un autre moien.

FIN

DU SECOND TOME.

TABLE DES LETTRES DE CE II. VOLUME,

Et Abregé de leur contenu, selon qu'il est marqué au haut des pages.

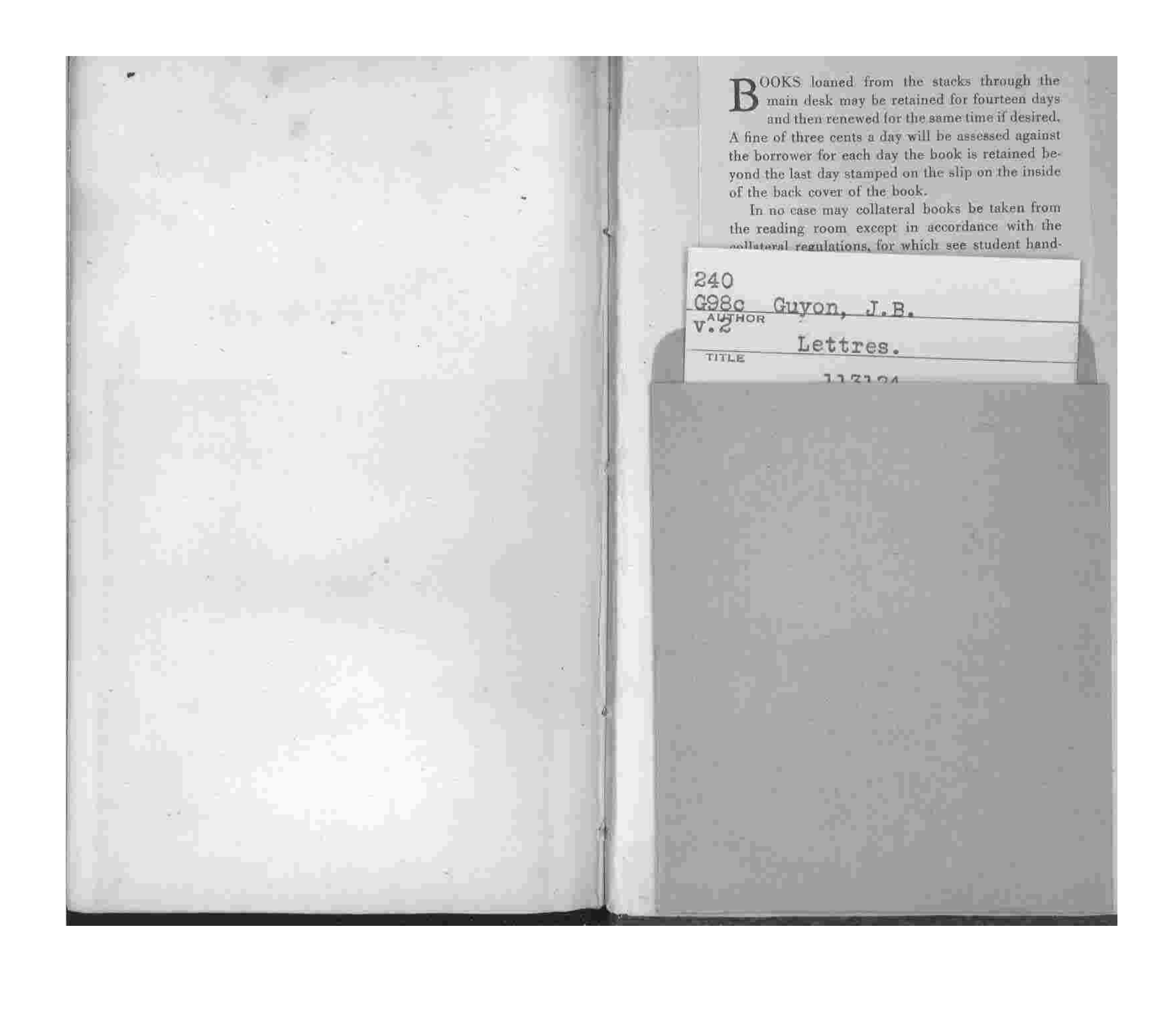
PREMIERE PARTIE.

LETTRES

SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

FIN.


BOOKS loaned from the stacks through the main desk may be retained for fourteen days and then renewed for the same time if desired. A fine of three cents a day will be assessed against the borrower for each day the book is retained beyond the last day stamped on the slip on the inside of the back cover of the book.
In no case may collateral books be taken from the reading room except in accordance with the collateral regulations, for which see student hand-
240
G98c
v.2
Guyon, J.B.
AUTHOR
Lettres.
TITLE


240
G98c
v.2